N° 654 36e Année. Tome CLXXXII 15 Septembre 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... *4 fr.* | *Etranger*....... *4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **60 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { **260 fr.** (France) / **300 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des six années

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

L'OFFICE

du « Crapouillot » 3, p

L'Office de Livres du « Crapouillot », qui fonction
les lettrés des colonies et de l'étranger qui désirent se
Organe de centralisation, l'Office est basé sur le s
ou chèques multiples. Au reçu du premier versement, u
qui est averti à chaque envoi de son solde créditeur

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

L'Office accepte en règlement les mandats, bons TOUTES LES DEVISES ETRANGERES dont l exact du change.

MONTANT DES PROVISIONS A

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant u
des éditions originales, des éditions d'art et de luxe.....

Ce nouveau tarif est basé sur le nouveau prix l'abonnement (facultatif) au «

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ CASANOVIENNE
Jean FORT, Éditeur, *12, rue de Chabrol* — *PARIS (Xe)*

Vient de paraître :

LES PAGES CASANOVIENNES

Publiées sous la direction de Joseph Pollio et Raoul Vèze

1. LE MESSAGER DE THALIE

Jacques Casanova : **CRITIQUE DRAMATIQUE,** *onze feuilletons inédits avec notes et commentaires.* — **PRÉCIS DE MA VIE,** par J. Casanova.— **L'INTERMÉDIAIRE DES CASANOVISTES.**

Un volume petit in-8 à 1050 ex. sur vergé gothique. **15** fr. Etranger. **16** fr.
50 ex. sur papier Lafuma (1 à 50) *restent quelques ex.* **40** fr. — **44** fr.
25 ex. sur Madagascar (I à XXV) réservés à M. Edouard Champion.

Les 2e, 3e et 4e "**CAHIERS**" paraîtront en *juin, juillet, octobre 1925.*

Ils publieront : **LE DUEL,** *essai sur la vie de G.-C. Vénitien,* traduit pour la première fois. — **DEVIS POUR ÉPANOUIR LA RATE,** pages inédites. — **SOLILOQUE D'UN PENSEUR. — CORRESPONDANCE INÉDITE DE J. CASANOVA. —** *Etude de* **M. TAGE E BULL** *sur le vrai texte des Mémoires de J. Casanova,* etc., etc.

Souscription aux quatre volumes de l'année 1925 :
Papier Lafuma : **40** fr. ; Étranger : **160** fr. — Papier vergé : **48** fr. ; Étranger : **60** fr.
Demandez Prospectus et Bulletins de Souscription.

LE CABINET SATYRIQUE

Première édition complète et critique d'après l'édition originale de 1618, augmentée des éditions suivantes, avec une notice, une bibliographie, un glossaire, des variantes et des notes.

PAR FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU

Texte orné de plusieurs reproductions.

2 volumes in-8 .... **50 fr.**
Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur Madagascar.. **100 fr.**

PIERRE DUFAY

CELUI DONT ON NE PARLE PAS

EUGÈNE HUGO

Sa vie - Sa folie - Ses œuvres

1 volume in-8, tiré à 850 exemplaires numérotés........... **15 fr.**
Il a été tiré 50 exemplaires sur Hollande au prix de........ **30 fr.**

LA POÉSIE RUSSE
DE 1890 A NOS JOURS

—

Le temps n'est plus où le critique, abordant l'étude des romanciers « slaves », se croyait obligé de mettre en garde le lecteur contre la bizarrerie et la nouveauté du sujet. Nous savons qu'il existe entre les œuvres romanesques une parenté réelle et qui dépend des conditions mêmes du genre. Le romancier pénètre dans la vie sociale de son temps, et les exemplaires qu'il en retire et met sous nos yeux relèvent toujours par certains côtés du milieu et des circonstances.

Au premier abord, il semble vain de chercher, en dehors de quelques traits fondamentaux et pour ainsi dire physiologiques, ce que des poètes peuvent avoir entre eux de commun. Nous sommes ici dans un domaine plus libre, ou plus indéterminé. Mais, si l'on veut comprendre, il faut bien se résoudre à définir — autrement dit à recomposer une unité factice dans ce qu'il y a de plus fragmenté, du moins dépendant. C'est par le symbolisme que s'est accomplie la réintégration du lyrisme dans la poésie russe. Nous continuerons donc d'appeler symbolistes les poètes compris entre 1880 et les dernières années qui ont précédé la guerre.

Malheureusement, aucune étude d'ensemble n'a jamais été entreprise sur ce sujet. Les Russes sont un peuple trop jeune pour trouver goût aux jeux désintéressés de l'esthétique. Le petit ouvrage de M. Goumilev sur la poésie

russe contient des aperçus excellents, mais ce n'est qu'un recueil de notes. En 1914, l'auteur du présent essai publia une *Anthologie des Poètes russes contemporains*. Or, déclare M. Goumilev parmi ces notes, « il n'existe même pas en Russie d'ouvrage analogue ». Quelque sensible que je sois encore à ce compliment, je sais que mon but était des plus modestes. Aujourd'hui comme alors, je voudrais montrer, au pied des grands chênes de la forêt russe, quelques fleurs inconnues, et d'autres mêlant à nos essences familières un arome plus particulier de terroir.

Il faut le reconnaître, les grands poètes russes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle se nomment en réalité Tourgueniev, Dostoïevsky, Tolstoï. Certaines pages de Lieskov, même de Gorky et de Tchekhov, par leur puissance d'évocation dépassent tout ce qu'ont écrit les mieux inspirés de ces poètes. Sans doute une époque fertile en romanciers de génie doit-elle se contenter de *Poetæ Minores*. La conscience russe aspirait alors à dégager son devenir social. Désirât-elle enfin se retremper à ses sources, aux origines de son génie religieux, épique et lyrique, il y avait les musiciens, de Glinka et Borodine à Rimsky-Korsakov et Moussorgski. La meilleure part de l'héritage de Pouchkine est échue à ces romanciers et à ces musiciens. C'est donc chez eux qu'il faut chercher l'expression la plus caractéristique de la race.

De même que Gœthe en Allemagne, Pouchkine reste le grand fleuve nourricier de la littérature russe au XIXe siècle. Lorsque, en plein désarroi symboliste, Valère Brussov s'avisa tout à coup de redécouvrir Pouchkine, il ne faisait que mettre en œuvre, en la vidant de son contenu, la limitant au problème esthétique, une des intuitions les plus profondes de Dostoïevsky. Dès 1880, dans un discours qui fit alors beaucoup de bruit, Dostoïevsky reprenant le mot de Gogol : « Pouchkine est un phénomène extraordinaire et peut-être le phénomène extraordinaire de l'âme russe », montrait en l'auteur d'*Eugène Oniéguine* le grand poète po-

pulaire « *qui eut foi en l'âme russe, — qui a laissé des trésors d'art pour l'enseignement des artistes à venir* », celui qui « *mieux que Shakespeare, Cervantès et Schiller posséda une faculté de sympathie universelle* » et sans lequel « *les talents qui ont suivi n'auraient pu se manifester* ». Dostoïevsky, dont la fin était proche, concluait alors en guise de testament et de message :

Pouchkine est mort dans tout l'épanouissement de son talent, et il a emporté dans sa tombe la solution d'un grand problème. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de chercher à le résoudre.

Dostoïevsky parle en inspiré. Mais la critique aboutit à des conclusions analogues. L'esprit aigu de Mérimée ne s'y est pas trompé, en discernant les points de contact qui rattachent Gogol à Pouchkine. On peut ainsi d'un bout du siècle à l'autre, sous les dehors accidentels qui les différencient, observer la réapparition de certains types d'origine nationale qui, pour la première fois, ont trouvé leur expression littéraire dans Pouchkine.

Il est rare qu'un poète rassemble, même à un degré inférieur, tous les traits synthétiques de sa race. Un instant les contemporains de Pouchkine ont pu croire que le miracle se renouvellerait avec Lermontov. Mais Lermontov, génial sans doute, n'est qu'un des fils spirituels de Pouchkine.

Toutes les bonnes choses — a dit Nietzsche — laissent voir un certain laisser-aller et s'étalent à nos yeux comme des vaches au pâturage.

Lermontov manque essentiellement de cette sérénité qui caractérise le génie olympien de Pouchkine. Il est vrai qu'aux yeux des romantiques de l'époque, cette qualité passait pour de la froideur. Ainsi les poètes se détournèrent de l'unique modèle d'art qu'ils eussent pu imiter avec fruit.

Un retour à l'influence pouchkinienne eut lieu vers 1850 avec la brillante pléiade des Poètes que l'on désigne sous le nom de Parnasse russe. Tutchev et Fœth en sont les représentants les plus remarquables.

Le Parnasse russe à cette date ne saurait être considéré comme un succédané du Parnasse français ou allemand. Mais les mêmes causes produisant partout les mêmes effets, on peut dire qu'en Russie le Parnasse est né aussi des excès du romantisme, en réaction contre la poésie oratoire et civique de Nékrassov. C'est toutefois dans le romantisme — dans le romantisme allemand, il est vrai, et plus précisément chez Schelling — que Tutchev trouve l'orientation de ses idées philosophiques :

Elle n'est pas ce que vous croyez la nature,
Une empreinte, une image inanimée ;
En elle est une âme, en elle une liberté,
En elle est un amour, en elle est un langage.

Avec un sens raffiné de l'analogie et des correspondances qui en maints endroits fait déjà pressentir Baudelaire, Tutchev sut interpréter l'âme de « la nature russe » et en quelque sorte créer le climat métaphysique où la poésie de Balmont pourra un jour s'épanouir.

Fœth, lui, est un pur lyrique. Il ne pense pas, comme le Tutchev de *Silentium*, qu'il faille « se taire, se cacher, celer ses sentiments et ses rêves ».

Il est tout un monde en ton âme
De mystérieuses pensées enchantées :
Le bruit du dehors les étoufferait ;
Les rayons du jour les aveugleraient ;
Ecoute leur chant et tais-toi.

(*Silentium.*)

Chez Fœth il règne un accord, et non seulement des correspondances, entre le monde de la nature et celui de l'âme :

La nuit et moi, tous deux nous respirons.

. . . .

La nature ici n'est pas le « vieux chaos natal » entrevu par Tutchev, mais l'éternelle figure de la Beauté. Fœth croit à l'éternité du beau, qui, plus il est pénétré de matière, plus il est sensible et par conséquent divin. Le monde des formes est aussi celui de la vérité.

Poète de la nature créée, ordonnée, Fœth l'est de tous les instants de la nuit et du jour, de tous les visages des saisons. Nul autant que lui ne peut être considéré comme un Parnassien, à cette différence qu'il ne décrit pas mais chante. Au plus haut point de l'exaltation lyrique, sa voix se résorbe dans un aveu de panthéisme mystique. Et c'est alors que Fœth rencontre tels accents qui, peu sensibles à l'oreille de ses contemporains, devaient retenir l'attention des poètes symbolistes.

... Ah ! si sans les mots
On pouvait exprimer son âme.

Quand nous aurons nommé Apollon Maïkov et Alexis Tolstoï, nous aurons achevé de poser les quatre pierres angulaires du Parnasse russe. Artistes l'un et l'autre, et natures aristocratiques, ils se sont appliqués avec des moyens divers à restaurer le genre épique, en traitant d'une manière pittoresque le merveilleux des légendes anciennes ou des bylines nationales. Ces grands seigneurs dédaigneux se consolaient ainsi des tristes sollicitations du présent. Avec eux le lyrisme se meurt. Il faut attendre Vladimir Soloviev pour discerner les premiers balbutiements d'un idéal nouveau.

Mon arrivée à Moscou (1904) est marquée dans mon souvenir par un événement mémorable : c'était le jour des funérailles d'Anton Tchekhov. De ma fenêtre, je vis se dérouler le long cortège qui accompagnait la dépouille de l'écrivain au cimetière de Novo-Diévitché. Toute la ville était là représentée : ouvriers, étudiants, fonctionnaires et boutiquiers. Dans son ouvrage sur *le Roman russe,* M. de Vogüé a donné un aperçu des funérailles populaires de Dostoïevsky à Saint-Pétersbourg. Il convient d'ajouter que ces manifestations, assez fréquentes en Russie, n'étaient que les répétitions sans drapeaux rouges des marches révolutionnaires à venir. La classe bourgeoise ne se doutait pas

qu'en la personne de Tchekhov, son romancier préféré, elle conduisait alors son propre deuil.

L'œuvre de Tchekhov apparaît aujourd'hui comme un tableau minutieusement fidèle de cette société atteinte par les ravages de la décomposition. « A quoi bon ? puisqu'il n'y a rien à faire », telle est la conclusion à laquelle aboutissent tous ses personnages dans quelque ordre de sentiments ou d'idées que nous les voyions se mouvoir. Se meuvent-ils vraiment ? Non pas même — ils sont mus extérieurement, parce qu'au dedans ils sont vides. Il est à peine exagéré de considérer en Tchekhov la dernière expression du nihilisme littéraire — nihilisme qui s'étend désormais à toutes les classes de la société russe.

Les nihilistes, observe M. Masaryk, sont les héritiers légitimes de la littérature et de la critique littéraire russe.

Il ne faut pas oublier que, cinquante ans plus tôt, Pissarev a souhaité l'anéantissement de l'esthétique, Bazarov manifesté tout haut son aversion pour la poésie, et Biélinsky exigé de l'œuvre d'art qu'elle réponde à une fin *d'utilité*. Où donc le public aurait-il pris le goût des vers ? Il reste en réalité dans l'ignorance, et, malgré la victoire définitive du symbolisme à cette heure, il n'en continue pas moins à se satisfaire de la médiocrité d'un Nadson et d'un Apouchtine.

Le réveil de la poésie en Russie date de 1890. Il est dû en partie à la découverte des symbolistes français et des préraphaélites anglais, à l'influence d'Ibsen, de Maeterlinck et de Nietzsche ; mais il serait injuste de ne pas signaler ce qu'il contient de caractéristique et de profondément autochtone.

Remarquons tout d'abord que le terme de décadence, *dekadentstvo*, n'a pas en russe le sens péjoratif que nous y attachons. Le *dékadentstvo* désigne en réalité une ère féconde : l'avènement d'une nouvelle conception du lyrisme. Issu des profondeurs de la conscience russe, le

mouvement se dirigeait vers un but mal défini où l'on entrevoit, au travers de vagues lueurs apocalyptiques, l'idée de la révolution dernière, de l'Eglise universelle et de l'universelle théocratie. C'est donc avec raison qu'il se peut réclamer à l'origine de Dostoïevsky et de Vladimir Soloviev — aussi bien du reste que de Nietzsche.

Pour échapper au double péril qui menaçait alors la culture russe (danger gouvernemental, réactionnaire, et péril révolutionnaire, les décadents — observe Mérejkovsky — sortirent complètement de la vie sociale, s'enfoncèrent dans une solitude complète, dans le terrible souterrain de Dostoïevsky. Ce que rêvait ce dernier pour l'homme du souterrain, c'est la suprême révolte libertaire de l'individu contre l'ordre social et naturel, c'est la *non acceptation* du monde.

Plus tard, le symbolisme, en prenant conscience de luimême, devait modifier sa formule dans un sens esthétique, et que l'on serait tenté de croire plus restreint. Mais toujours il restera fidèle à ce principe de la « non-acceptation du monde », et toujours il attestera la priorité de l'idéal sur le réel.

Dans le groupe des poètes de la première heure, une place particulière doit être réservée à Vladimir Soloviev, dont l'activité s'est surtout exercée dans le domaine de la philosophie. La rare aisance dialectique de Soloviev l'a fait surnommer le Platon russe. De même que l'autre Platon, il rêva d'édifier une œuvre éminemment conciliatrice et qui n'était rien moins que la fusion des deux églises, orthodoxe et catholique. On assure qu'il finit par se convertir à cette dernière, mais sans rompre ouvertement avec l'orthodoxie. En mêlant ces deux formes, Soloviev ne prétendait pas les confondre, mais les équilibrer. Le catholicisme, avec ses dogmes et sa hiérarchie, lui paraissait le seul aboutissement logique de la doctrine chrétienne. Il y voyait un vaste corps privé de chaleur que la Russie, âme malade, devait réintégrer, sous peine de mort commune.

Cette mystique, on le conçoit, ne pouvait manquer d'in-

fluer profondément sur la nature du lyrisme de Soloviev. Examiner sa poésie d'un point de vue extérieur à ses idées serait s'exposer à l'entendre mal et à la goûter moins encore. Soloviev n'est pas un artiste, et sa veine, pour brûlante qu'elle soit, ne plonge pas de ramifications dans le monde sensible. L'apparence ne constitue que le côté mensonger ou facultatif des choses !

> Frère aimé, ne vois-tu donc pas
> Que le visible pour nous
> N'est qu'un écho, n'est qu'une ombre
> De l'invisible à nos yeux ?

Vladimir Soloviev était déjà dans la pleine maturité de l'âge et du talent lorsqu'il se décida à publier ses vers. Il n'eut donc pas à lutter pour les imposer à l'attention d'un certain public. Ses travaux antérieurs la lui avaient depuis longtemps acquise. Néanmoins il était réservé à une élite de les apprécier. Vladimir Soloviev mourut en 1900, avant de se voir définitivement reconnu comme un précurseur ; et même, circonstance assez bizarre, quelques parodies où sa bonne humeur s'était récréée en passant lui avaient valu la réputation d'ennemi du décadentisme et des jeunes.

Nous avons en Soloviev l'exemple d'un philosophe à qui les Muses n'ont pas dénié toutes faveurs. C'est par la poésie que le romancier Dmitri Mérejkovsky a débuté dans la carrière littéraire. Il était fort jeune quand parut son premier volume de vers intitulé *Symboles*. Du coup il se plaçait au rang des novateurs, indiquant ainsi la voie aux poètes de sa génération. Mais tout un champ de possibilités s'ouvrait au génie de Mérejkovsky, et déjà il semblait évident que cet écrivain ne se bornerait pas à être un polisseur de vers. Sans doute Mérejkovsky est un poète, mais à la manière de Soloviev : par le souci des destinées de l'âme, par sa façon de pressentir le problème de l'existence. On pourrait le nommer un poète de crépuscule (*Zwielicht*). Lui-même a bien ce sentiment d'être placé à une sorte de carrefour historique entre l'avenir du monde slave et le passé gréco-

latin — et philosophique aussi, entre la lumière et les ténèbres ou, comme il le répète avec de plus en plus d'insistance, entre le royaume de l'Esprit et celui de la Bête.

Mérejkovsky semble avoir été tour à tour effleuré par la pensée du Nirvâna et celle d'un vague devenir hégélien. Mais le « chercheur de Dieu » ne tarda pas à se révéler en lui, et c'est alors que, dans l'attente des motifs d'inspiration chrétienne, il écrivit un certain nombre de pièces d'un accent plus intime et plus profond. Témoin cette *Prière pour des Ailes*.

> Prosternés à terre, mornes,
> Sans espérance, sans ailes,
> Dans le repentir, dans les larmes
>
> . . . .
>
> Nous n'osons, ni ne désirons ;
> Nous ne croyons ni n'aimons. —
> Dieu, donne-nous la délivrance
>
> . . . .
>
> Sauve-nous de notre faiblesse.
> Donne-nous des ailes, des ailes. —
> Les ailes de ton Saint-Esprit.

Vers le même temps, Nicolas Minsky, réagissant contre les traditions de la critique russe, développait au cours d'articles publiés dans le *Messager du Nord* des vues qui paraissaient alors neuves et hardies, puisqu'elles ne tendaient à rien moins qu'à réintégrer l'esthétique au rang des valeurs absolues. La poésie de Minsky, comme celle de Mérejkovsky, reflète ces heures troubles et incertaines « d'impuissance et de rêve ».

Plus tard, il est vrai, Minsky, sous le coup des événements de 1905, devait revenir à cette poésie oratoire « à base de civisme » dont Nékrassov est le premier modèle. A partir de ce moment, son nom cesse d'appartenir à la poésie et même à la philosophie.

Par contre, l'œuvre de Zénaïde Hippius (Mme Mérejkovsky) mérite la plus grande attention. Poète, romancière, critique (elle a tenu ici même la chronique des lettres russes),

Mme Z. Hippius se trouva mêlée à toutes les luttes du *Dekadentstvo*, sans cesser de prendre une part active au mouvement néo-chrétien révolutionnaire des dernières années du dix-neuvième siècle. A cause de cela, Valère Brussov discerne dans l'œuvre de Mme Hippius trois périodes nettement distinctes. La première serait, d'après lui, influencée par l'enseignement de Baudelaire, Maeterlinck, Ruskin et Nietzsche. La deuxième (coïncidant avec la mise au point des idées de Mérejkovsky) marquerait chez Hippius une évolution dans le même sens. Enfin, dans la troisième et dernière période seulement, le poète serait arrivé à la pleine possession de sa personnalité et de son art. Cette division nous semble arbitraire. S'il est vrai que Mme Z. Hippius a débuté fort jeune dans les lettres, dès cette époque nous la voyons pourtant dénoncer comme une erreur « le fait d'admettre des *rapports uniquement rationels avec la vie* ». . . . .

Le conflit de l'existence, toujours relative et précaire, avec la morale ou tout autre absolu, voilà ce qui sert de thème à la plupart des romans et nouvelles de Mme Hippius. Le style en est alerte, dépouillé de toute rhétorique, un peu sec — style conversatif de chroniqueur. Mais c'est surtout dans ses poèmes qu'éclate l'originalité de Mme Hippius. Elle possède son vers propre, tout en nerfs et en ressorts, linéaire, mécanique aussi parfois, mais qui est déjà chez elle un docile instrument, — le graphique où s'inscrivent les arêtes de sa sensibilité faite d'élans et de cassures brusques, d'alternatives de haut et de bas.

Ces éléments d'intime opposition, Mme Hippius s'efforce de les mettre au jour, ce qui est peut-être la meilleure manière de s'en exorciser. Elle ne hait rien tant que la stabilité, la fausse sécurité des demi-passions, du demi-bonheur. Non seulement elle affirme qu'il *faut boire sa coupe jusqu'au fond* — *mais qu'il faut faire ce qu'on ne peut pas faire*. — « *J'ai besoin de ce qui n'est pas* » — « Je crois à ce *qui n'est pas* vrai », sont également de ses formules, et

qui élèvent la contradiction dans une telle lumière d'absolu que l'entendement se refuse à l'y suivre. Aussi bien, le poète ne l'ignore pas. De tout temps son orgueil le contraint à la solitude.

Très haut est ma fenêtre au-dessus de la terre.

(*La Tour*)

N'attendons pas d'elle un autre message. « *L'amour est seul, toujours seul.* » L'inspiration est par essence « incommunicable ».

Plus d'une fois elle a interrogé la mort terrestre, qui ne livre pour toute réponse que les monotones lois du retour et de l'identité :

Je suis dans la barque de Charon, l'impassible nocher;
Les eaux lourdes sont denses comme une coulée de plomb.

. . . .
. . . .

Mais la barque n'en va ni plus rapide ni plus lente,
Et tout ici m'a l'air étrangement indifférent.

Je me souviens, nous avions parfois cherché quelques peines,
Nous avions attendu, nous avions cru en quelque mortelle espérance,
Mais la mort m'est apparue aussi vide,
Et l'ennui tel encor pour moi qu'il fut naguère.

Et cependant, parce que le christianisme révèle *autre chose* qu'une espérance mortelle, la pensée de Mme Z. Hippius s'arrache au cercle enchanté de l'hégélianisme. Cet aveu est contenu dans un court poème qui suffirait à justifier la réputation de Mme Hippius en tant que poète de la « modernité » :

ÉLECTRICITÉ

Deux fils ensemble tordus,
Leurs deux extrémités à nu,
Le « non » et le « oui »... point fondus, —
Non, point fondus, enlacés
Dans un obscur embrassement,
Etroitement, funèbrement.
Mais la résurrection
Qu'ils attendent les attend.

Que se touchent les deux extrêmes
En d'autres « oui » et d'autres « non »,
Et « non » et « oui » s'éveilleront ;
Leurs embrassements se fondront,
Et leur mort sera la Lumière.

Le souffle de religiosité qui parcourt les œuvres de cette première période du symbolisme, et qui du reste ne s'évanouit jamais complètement, se retrouve aussi en Fédor Sologoub, mais singulièrement altéré et comme inverti. L'auteur du *Démon Mesquin* occupe une place à part. Ni précurseur ni adepte, il est d'une génération un peu antérieure au symbolisme. C'est le voisinage unique de son œuvre qui l'impose à la critique et la force à l'y incorporer.

Sologoub ne chante qu'un seul poème, celui de son âme. Dans cette longue et triste mélopée, il ne se raconte pas : ses vers sont des moins circonstanciés. La forme elle-même ne porte pas la marque de son époque ; elle semble au premier abord presque anonyme. Toutefois on a constaté que sur cent dix-sept pièces d'un recueil de Sologoub, il y en a cent de mètres différents. Les images paraissent choisies avec le même soin : elles n'ont ni originalité ni éclat, néanmoins elles finissent par produire une sorte d'incantation. Sologoub est le poète des songes malsains, des reptiles, des fleurs vénéneuses, de tout ce qui sert de traduction à l'idée de mort et de péché.

On sait de quelle veine Mme de Noailles répand le trop-plein de son âme lyrique :

... Une amphore de poésie :
Et je l'ai portée à vos lèvres.

Il peut être suggestif de comparer « cette amphore » avec celle de Sologoub :

Dans l'amphore d'argile claire,
Un esclave apporte le vin.

. . . .
Attentif, il ouvre ses yeux

De peur qu'en trébuchant l'inonde
Tout un flot de vin précieux.

. . . .

Je porte ainsi l'amphore pleine
Du *poison* de mes maux passés.

Vingt volumes de contes, romans, nouvelles et poèmes, n'ont pas épuisé l'amertume et la tristesse de Sologoub, noble écrivain toutefois qui selon, le témoignage de Mme Z. Hippius, réussit à vivre à Pétrograd sans se laisser contaminer par la pestilence bolchévique.

§

Les premiers vers de Constantin Balmont parurent en 1890. Depuis lors ce poète, qui pour l'abondance ne peut être comparé qu'à Paul Fort ou Gabriel d'Annunzio, a publié d'innombrables poèmes pleins de bêtes ailées, de fleurs vivantes, de lianes, d'eaux vives et de pierres précieuses. Deux volumes entre autres ont achevé de consacrer sa renommée : *Soyons comme le soleil* et *Rien que l'Amour*, ses chefs-d'œuvre et sans doute deux chefs-d'œuvre du lyrisme russe contemporain.

C. Balmont est une des figures les plus originales de notre temps. Il naquit en 1867 et, détail qui a son importance, à la campagne. Les très jeunes gens de la génération suivante contaient volontiers, en hommage à l'esprit d'indiscipline, que Balmont ne commença d'écrire que du jour où il avait failli se rompre le cou en se précipitant du haut d'un troisième étage.

Cette facilité à enjamber les fenêtres devait maintes fois solliciter Balmont, grand voyageur et curieux esthète. En parcourant les pays les plus divers et les plus lointains, il ne laissa pas de s'initier à leurs religions, leurs mœurs, leurs arts et leur littérature. Successivement il traduisit Verlaine, Ibsen, Hauptmann, Calderon, Walt Whitman, Villiers de l'Isle-Adam, Marcel Schwob et même Cromelynck, alors que celui-ci n'avait encore pour tout bagage littéraire que le *Sculpteur de Masques*. Puis ce fut le tour des

légendes : slaves, bretonnes, espagnoles, hindoues, mexicaines, celles mêmes de l'antique Egypte. Quelle que soit du reste la valeur objective de ces essais, mieux vaut les considérer comme un simple jeu de la fantaisie de ce Protée, renouvelant à travers le temps la série de ses métamorphoses :

D'une mobilité d'écume frêle
J'ai créé mon vers frissonnant.

Le vers de Balmont, si subtil et délié, « soluble dans l'air », fait pour se mouler à la réalité, en clicher le symbole éphémère, n'est presque jamais le vers libre. Le problème exigeait en effet une solution toute différente. Au vers adoptif et incolore des Apoutchine et des Nadson, il en fallait substituer un de race, et néanmoins susceptible de revêtir les nuances complexes de sentiments et d'idées particulières à l'âme moderne. La conscience du service qu'il rendit alors à la poésie n'a point échappé à Balmont :

Je constitue la singularité délicate du lent idiome russe ;
Les poètes d'avant moi n'étaient que des précurseurs.

Balmont possède pleinement son métier. Sa foi dans les ressources illimitées du vers est absolue. Pour lui, par lui, les mots ne se contentent pas de chanter et de scintiller : ils fleurissent, ils vivent. Ce sont les mots-caméléons.

Les mots-caméléons
Ne vivent que d'instants.

. . . .

En hâte ils sont autres,
Brillent, se renouvellent.
C'est là leur beauté.

. . . .

Tout ce qui charme l'œil,
Pour fleurir éternel
Les mots l'ont en eux.

Il n'est donc pas autrement surprenant que, pour avoir exigé des seuls mots la libération de toutes les forces mystérieuses de la nature et de l'âme, Balmont en soit demeuré

le prisonnier. « Splendide et triste perroquet », a-t-on dit. Mais qu'importe qu'il se répète, si Balmont sait charmer par une mélodie encore inconnue jusqu'à lui.

Je n'ai parlé que du poète lyrique. Il y a aussi en Balmont un poète épris des mythes et des légendaires bylines. Pourtant nulle pensée religieuse ou métaphysique ne se dégage de cette poésie, sauf, peut-être, l'intuition d'une sorte de panthéisme dont le centre lumineux, le foyer d'attraction serait dans l'univers physique le soleil, et dans l'autre l'amour.

§

De même que le Symbolisme français, en tant qu'école, s'est manifesté surtout entre les pages des revues, *la Plume*, *la Pléiade*, *l'Ermitage* et le *Mercure de France*, de nombreux périodiques russes ont prêté leur enseigne aux poètes ou écrivains des deux capitales. Je ne nommerai que pour mémoire les *Fleurs du Nord* où débutèrent Hippius, Mérejkovsky, Balmont et Brussov ; le *Monde de l'Art*, revue d'esthétique largement ouverte aux arts plastiques. C'était l'époque où les peintres russes, à l'exemple des musiciens, s'efforçaient de remonter aux sources d'un génie populaire et national : Roerich avec ses vastes compositions, claires et sobres, inspirées des légendes slaves ; Benois, épris du dix-huitième siècle ; Doboujinsky dont les toiles et les décors firent un instant revivre l'époque des crinolines. Quelques années plus tard paraissait à Moscou la *Toison d'Or*, fastueuse revue imprimée en texte français et russe. Puis la *Balance*, publiée à Moscou, elle aussi, et qui resta longtemps le premier organe d'avant-garde. Au sommaire de la *Balance*, à côté des principaux écrivains russes, figuraient les noms de Remy de Gourmont, André Gide, Giovanni Papini. M. René Ghil y tint une chronique de poésie, tour à tour mallarméenne et scientifique. Je crois, si ma mémoire est fidèle, que MM. Jules Romains, G. Duhamel, C. Vildrac et R. Arcos, qui formaient alors le groupe unanimiste, y colla-

borèrent. Mais l'impulsion émanait de Valère Brussov, admirateur et disciple d'Emile Verhaeren.

L'art théâtral se trouvait alors concentré tout entier dans la troupe de M. Stanislavsky, fondateur et directeur du Théâtre d'art de Moscou. Les pièces d'Ibsen, *Brand* notamment, y remportèrent de grands succès. L'œuvre dramatique d'Anton Tchekhov y vit pour la première fois les feux de la rampe avec la *Mouette*, bientôt suivie du *Jardin des cerisiers*. Mais le vrai triomphateur sur la scène, de 1900 à 1910, fut Maurice Maeterlinck. Les représentations de l'*Intruse* et des *Aveugles* s'accompagnaient généralement de crises d'hystérie qui contribuèrent à asseoir solidement la réputation des acteurs du Théâtre d'art. Vers 1908 Maurice Maeterlinck confiait à Stanislavsky le manuscrit de sa pièce *l'Oiseau Bleu*, dont la première marque une date dans les Annales du Théâtre russe. Seulement, on s'aperçut bientôt que tant de perfection scénique aboutissait à une impasse : débordé par ses éléments accessoires, l'art théâtral tendait à se supprimer lui-même. Là aussi le symbole absorbait la poésie.

Au nombre des manifestations artistiques de cette époque, il convient de mentionner encore différents cercles où les écrivains donnaient audience au public. J'ignore ce qui se passait à Pétersbourg. Je rappellerai pour mémoire la Société des amis de Mérejkovsky, les *Chercheurs de Dieu*, qui tint ses assises dans cette ville, et dont le but était surtout religieux. Mais il y eut à Moscou le *Cercle littéraire artistique*, et notamment le club de la *Libre Esthétique* présidé par Brussov. Les mardis de la Libre Esthétique étaient fréquentés par l'élite de la société, de la littérature et des arts. On invitait les écrivains de passage à y lire leur dernier conte ou quelques pages inédites de leur dernier roman. Parfois des poètes s'y exerçaient, en présence de tout l'auditoire, à rimer sur un thème qui leur était soumis. Ou bien encore, c'était MM. Valère Brussov et André Biély qui discutaient de quelques points de métaphysique ou

de littérature. Je me rappelle y avoir vu le peintre Matisse littéralement « sécher » à une question que lui posait Biély sur les rapports de la peinture moderne avec la philosophie de Hégel !

Pour qui, vers 1910, vécut dans le rayonnement du nom de Valère Brussov, toujours ce souvenir lui restera comme exemple de la fragilité des gloires contemporaines. Brussov est mort à Moscou en septembre 1924, bolchéviste impénitent, ou peut-être secrètement repenti, qui sait ? mais non moins oublié de ses jeunes disciples que des poètes de sa génération. Et pourtant que de bruit autour de ses premières œuvres ! Valère Brussov, de 1905 à 1914, fut le maître incontesté du Parnasse, où il faisait figure d'inquisiteur et de justicier. Mince, serré dans sa redingote noire, la face d'une pâleur de cire, parfois aussi d'un teint verdâtre où l'on soupçonnait l'abus de la morphine, dévoré de passions dont certaines allèrent jusqu'à la tragédie, il n'en déployait pas moins une activité fébrile, écrivant dans toutes les revues, présidant à toutes les manifestations littéraires, dirigeant seul la *Balance*, et, avec Pierre Strouvé, la *Pensée russe*. La plus grande partie de son temps était encore, il va sans dire, consacrée à son œuvre.

V. Brussov, à côté de Balmont sentimental et lyrique, voulut être le poète de l'idée. Il faut reconnaître qu'à défaut de vraie puissance, il était doué d'une volonté extraordinaire. Le titre de ses deux premiers recueils : *Chefs-d'œuvre*, *Me meum esse*, apparaît significatif des tendances exclusivement individualistes de Brussov. Par là même, il nous initie au drame intime de sa vie : l'impossibilité de s'incorporer une parcelle quelconque du monde extérieur :

> Un blanc royaume de givre
> S'étend sur mon cœur gelé.
>
> . . . .
>
> Pour l'univers misérable
> Mon cœur n'a point palpité.
> J'aime un rêve...

Aima-t-il vraiment quelque chose, fût-ce un rêve ? Il a

chanté ses passions, et toutes, indistinctement, « pour les vivantes et les mortes », a-t-il dit, mais ceci marque la mesure de son incapacité d'aimer. En outre, il a trop de lecture pour ne pas rester affligé d'un incurable esprit d'imitation.

Ses thèmes sont ceux de la poésie éternelle, mais avec le sentiment certain de l'inadéquat, de l'impossibilité de passer du domaine imaginatif à celui de la conscience, d'offrir un contenu vivant. L'homme n'est que le créateur de ses songes, même quand il croit tenir le monde entre ses mains. Voilà pourquoi les visions de cités modernes où Brussov se plaît à prolonger son hallucination demeurent tout aussi froides et irréelles que ses *descriptions* de la vie antique. Ombres sur le *Miroir des Ombres*, qu'est-ce que la conscience qui demain ne sera plus qu'un souvenir ?

Je m'en souviens, je m'en souviens ! Cela fut.
Quinze ans nous en séparent comme un abîme.

Dans la révolte et le blasphème Brussov a rencontré parfois des accents lourds d'émotion et des images d'une sombre splendeur :

Voilà que tu m'as repris et m'emmènes — timide, et de loin, je te suis — à travers une ténébreuse forêt — le long d'un sentier mal frayé. — Et après sommets et vallées — nous arrivons au bord d'un précipice dangereux.

Le monde au loin s'efface. — J'éprouve à nouveau toute l'allégresse des hauts-lieux.

A travers l'éclaircie des sapins — dans une ombre bleuâtre — m'apparaît, avec une croix entre ses cornes, — un cerf mystérieux.

Tu pousses un cri de joie. — Confiante en ton espoir, tu me fais signe — car la ténèbre va se dissiper — aux rayons de la croix.

J'entends avec amertume, comme affalée de tout ton corps — tu me conjures de prier : — Je relève mon bras dans le geste habituel au chasseur. — Le trait part en sifflant.

Soudain le cerf n'est plus. — Jetant un sanglot désespéré tu t'enfuis. — Mais je demeure, moi, avec ma tranquille audace, — refoulant le soupir qui m'étouffe.

De tous les poètes russes Valère Brussov étant celui qui adhéra le plus âprement au bolchévisme dont il avait pressenti la venue dans les *Derniers Huns*, on n'éprouve que plus de satisfaction à reconnaître ce qu'il y eut en lui de noble et de désintéressé, son culte exclusif de la poésie, son admiration pour toutes les formes extérieures de la civilisation occidentale. C'est encore ce dont témoignent les ardentes strophes du *Miroir des Ombres*, publié en 1912.

Pour tout ce que nous a chanté la lyre,
Pour toutes les couleurs qui charmèrent nos yeux,
Pour les fières âmes de Shakespeare,
Pour les madones de Raphaël,
Nous devons être les sentinelles d'un monde
Eternellement sacré.

Ce grand rhétoricien fut aussi, avec Mérejkovsky, un de ceux qui ont le plus contribué à remettre en honneur le culte de Pouchkine, à insuffler aux jeunes générations le goût des manifestations du grand art. Ce que Brussov, à l'âge d'or du symbolisme, s'efforça toujours de démontrer, c'est la conception fausse que grâce à la paresse ou à l'incurie des esprits, jadis tout entiers absorbés par l'étude des problèmes sociaux, l'on s'était formée du génie poétique. Inspiration et travail semblaient s'exclure, Brussov prouva le contraire en forçant à reviser le jugement porté sur les méthodes de Pouchkine, Tutchev, Fœth. Les poètes, grâce à lui, ont compris qu'ils n'avaient plus le droit de rester ignorants.

Brussov laisse une vingtaine de recueils de vers et un nombre à peu près égal de romans, nouvelles, contes, essais critiques et traductions. Parmi ces dernières, il faut citer un choix de poésies de Verlaine et l'*Enéide*. Son roman, *L'Ange de Feu*, qui a pour personnage central Cornélius Agrippa et pour atmosphère et décor la sorcellerie allemande au moyen âge, restera l'œuvre la plus significative de cet écrivain.

§

Une étude qui viserait à être moins schématique ne devrait pas se dispenser de mentionner plus au long, parmi les poètes qui se trouvent au carrefour du symbolisme et de la poésie traditionaliste, les noms d'Innocent Annensky et Ivan Bounine. Un mince recueil de vers, *Le Coffret de Cyprès*, ouvrage posthume, suffit à situer Innocent Annensky au rang des meilleurs poètes de son temps. La poésie d'Annensky est, pour ainsi dire, une poésie de vieillard, savante, un peu grêle, sans plus de chair ni de sang que la cigale d'Anacréon. Mais quelle rare et subtile résonance! On a comparé Annensky à Mallarmé pour certaines intonations, pour cette puissance suggestive inhérente à toute poésie et que l'analyse ne parvient jamais à dissocier, — la qualité du vers étant ici de l'ordre des mots et de leur accouplement rythmique. Annensky mourut le 30 novembre 1909. Dix ans plus tard un de ses plus fervents disciples, Nicolas Goumilev, devenu maître à son tour, écrivait :

Il est temps de considérer que ce n'est pas seulement la Russie, mais l'Europe entière qui perdit alors un de ses plus grands poètes.

Ivan Bounine, surtout connu comme prosateur, est poète aussi, un peu en marge de son temps et sans attaches directes avec le symbolisme. Peut-être doit-il à ce fait de ne pas jouir d'une notoriété plus grande. Peut-être est-ce la distinction et la discrétion de son art qui lui interdisent de ne songer guère plus à l'élite qu'à la foule :

Ce sont troupeaux encor les cygnes du Caystre.

De même que le Moréas des *Stances*, Bounine œuvre en silence, et pour lui-même tout d'abord : le public ne lui vient que par surcroît.

Et c'est ce qui prête à ses récits cet air étrange, comme s'ils nous arrivaient d'une autre planète, baignés de leur atmosphère, tantôt lumineuse et dorée, tantôt blafarde et

spectrale. Bounine possède l'art des motifs alternés, avec un fond de pessimisme fort sombre, car une joie qui a conscience d'être éphémère cesse immédiatement d'être une joie :

> Cœur plein de flamme et de parfums, cet encensoir,
> Imite son destin : sois brûlant jusqu'au noir.

Ce qui est vrai de ses récits l'est également de ses poèmes où se rencontrent, plutôt que de beaux cris ou des images rares, maints tableautins d'une perfection achevée, qui fait songer aux modèles de l'Anthologie.

Pendant longtemps — jusqu'à la guerre mondiale — on divisait en Russie la période littéraire en deux parties: celle qui précéda et celle qui suivit la révolution de 1905. Cet événement politique, déjà considérable en soi, fut ressenti par la plupart des écrivains à l'égal d'une crise de conscience et ne manqua pas d'avoir une répercussion sur le caractère général de leur œuvre. Au théâtre on vit paraître *Enfants du Soleil*, de Gorky, où la question de l'avenir du prolétariat occupe le premier plan, et *Vie d'homme* de Léonide Andréiev, drame noir dont le dernier épisode s'achève dans un bouge par une ronde infernale de spectres autour d'un cadavre. Parallèlement, Artzybachev publiait *Sanine*, qui pour la jeunesse représenta le nouvel évangile de la Vie. L'aventure de Sanine dura peu. Non seulement Artzybachev rentra dans l'oubli, mais la renommée de Gorky, et, semble-t-il, son talent lui-même subirent une éclipse. Quant à Andreiev, il ne dut son regain de succès qu'à un habile retour à la manière de Dostoïevsky, et notamment grâce à *Sava* où l'on retrouve comme un écho affaibli des *Possédés*.

Le malaise en question n'atteignit pas que les romanciers. Les poètes symbolistes y réagirent chacun à sa façon. Plus d'un à cette date se sent attiré vers l'étude des problèmes religieux. Alexandre Dobrolioubov, poète au génie tourmenté, disparaît alors complètement de la scène litté-

raire pour mener l'existence errante des stranniks (1). Quelques années plus tard, le critique Georges Ellis, auteur d'un recueil de poèmes, *les Stigmates*, devait partir pour l'Italie où, dit-on, il se trouve encore aujourd'hui retiré dans un cloître catholique. Serge Soloviev, neveu de Vladimir Soloviev, et devenu depuis moine orthodoxe, préludait à sa vocation par des vers tout imprégnés d'un vif sentiment religieux.

§

A l'époque où la gloire de Claudel atteint son apogée en France, Venceslas Ivanov, dont le talent n'est pas sans analogie avec celui de l'auteur de *Tête d'or*, s'impose en Russie dès la publication de *Cor Ardens*, recueil de vers en deux tomes d'un texte extrêmement compact. Le poète n'en était pas à son coup d'essai. Deux ouvrages de début : *Les Etoiles pilotes* et *Transparence* l'avaient déjà classé parmi les maîtres de l'heure. La personnalité même de Venceslas Ivanov restait entourée d'une légende fort propice aux qualités de son inspiration. Tel un Hérodote ou un Apollonius, il était rentré dans sa patrie vers la trentième année, riche d'un butin puisé dans le trésor de sagesse des nations. Armé de connaissances philologiques peu communes chez un poète, il réintégrait dans la langue russe une foule d'expressions vieillies ou tombées en désuétude. A son contact, les plus exsangues reprenaient vie. Peut-être sans le démon de la poésie, V. Ivanov n'eût-il été qu'un philologue, mais on le conçoit tout aussi bien philosophe, historien ou critique. L'enthousiasme qui le possède est celui de la connaissance. Rien, par conséquent, de moins instinctif que sa poésie, où l'obscurité même apparaît voulue, raisonnée, obéissant à de secrets et lointains calculs.

On a comparé ce poète à un mage, à un Grec alexandrin, à un Babylonien, ou encore à l'un de ces types universels comme en vit naître la Renaissance. Aucune de ces figures

(1) *Vagabonds mystiques.*

ne saurait être exacte, car il lui reste aussi à composer avec le mysticisme slave. En outre, le goût de la stylisation est chez lui quelque chose de strictement occidental. *Cor Ardens* contient à peu près toutes les formes de vers connues, et quelques autres qui appartiennent en propre à M. Ivanov, par exemple ce qu'il appelle la couronne de sonnets : quatorze sonnets bâtis sur un retour déterminé des mêmes rimes, la quatorzième rime du quatorzième sonnet reproduisant la première rime du premier sonnet.

Une circonstance particulière enveloppe la conception de *Cor Ardens*. Mme Ivanov (connue en littérature sous le pseudonyme de Zinovieva Annibal) venait d'être enlevée à la vie. L'âme brisée, mais fidèle à sa promesse, le poète se tourne vers celle qui reste mêlée désormais au rayonnement de l'infini. Elle-même avait dit en des vers inspirés :

> Nos anneaux en offrande à celui qui enflamme,
> A l'Océan d'amour, nos anneaux d'amour !

Il est difficile de nos jours d'évaluer l'importance de M. V. Ivanov. Il semble bien que son influence, encore que disséminée et souterraine, ait débordé sur certains poètes ses contemporains, André Bièly par exemple, ou même Alexandre Blok. Si le terme « d'original » évoque une idée de limite, de restriction, — *in der Beschränkung steht die Kunst*, a dit Gœthe, — Venceslas Ivanov n'est pas un artiste essentiellement original. Mais sa culture même le situe parmi les esprits d'exception, et le mérite aujourd'hui n'est pas déjà si mince. La poésie acquiert à travers l'œuvre de V. Ivanov un peu de l'austérité diguité de la science.

Poète nourri surtout de la substance des livres, M. Ivanov ne paraît pas avoir eu de réactions immédiates en présence du phénomène révolutionnaire. Durant les mois les plus sombres, il échangeait avec le critique Hirschensohn, son voisin de chambre, une correspondance aujourd'hui recueillie sous le titre de *Discussions à propos de la culture*. Il est question, dans ces lettres, de Rousseau et de Tolstoï. On

y voit ce sage aboutir à des conclusions que ne renierait pas la meilleure pensée latine, celle d'un Maurras, par exemple :

Malheur aux peuples qui renoncent à la tradition, ce sont des peuples esclaves, tout entiers subjugués par le moment.

Ainsi pense Ivanov. L'homme est fait *pour ne pas oublier*, celui qui oublie est un fuyard, un esclave.

V. Ivanov publia en 1920 *Sonnet d'hiver*, d'une note assez poignante cette fois pour que le fond en plus d'un cas fasse oublier la forme.

André Bièly, poète vers-libriste, plus passionné que contemplatif, n'a pas voulu se borner comme Ivanov à exercer une action lointaine sur ceux qui se déclaraient ses disciples. Il s'est constitué un auditoire de jeunes poètes en fondant à Moscou le Cercle des Musagètes. Le jugement de Bièly à cette époque (1912) fait autorité. Son volume le *Symbolisme* contient beaucoup mieux que des aperçus nouveaux : c'est un des rares ouvrages où la prosodie se trouve analysée dans ses intimes rapports avec la pensée poétique.

La poésie de Bièly fut d'abord considérée comme une sorte d'impressionnisme littéraire. Chez lui point de formes fixes : il rompt avec l'appareil traditionnel du vers. Sa pensée est fondée sur le mouvant et l'irrationnel. Il plane sur les choses qu'il traite comme des signes, et dont le sens peut être modifié au gré de l'inspiration. Le temps est aboli, la mort elle-même rentre dans le domaine des apparences, que la pensée franchit et dépasse :

Pour avoir cru dans l'éclat de l'or,
Je suis mort transpercé de tes flèches, soleil.
Ma pensée mesura les siècles,
Moi qui n'ai pas su vivre ma vie.

... Ne riez pas du poète mort,

. . . .

Aimez-moi, aimez-moi,
Peut-être ne suis-je pas mort ;

Peut-être vers vous reviendrai-je,
Et m'éveillerai-je !

Pour la première fois, on voit en Bièly un poète que la « quotidienneté » de la vie ne trouble ni n'offusque. Il est sereinement optimiste. Peu importe le thème : il lui suffit de croire à l'éclat de l'or pour que se dore la réalité. Il lui suffit d'être poète. L'évolution de Bièly vers le bolchévisme pourrait donc s'expliquer par là. Toutes les conditions de vie sont également bonnes ; l'art ne leur est pas soumis, il les domine. D'autre part, l'idée messianique, inspiratrice fidèle de tant de poètes russes, n'a pas de plus fervent adepte que Bièly. Si cette révolution est un calvaire, la résurrection suivra :

Et viendra
La Bonne Nouvelle.

La Russie déifère annonce au monde le nouvel Evangile :

Russie,
Ma Patrie,
C'est toi
La femme vêtue de soleil
Vers qui se lèvent les regards...
Je le vois clairement,
Ma Russie,
Porteuse de Dieu.

L'œuvre poétique d'André Bièly n'a point absorbé toute son activité littéraire. Théoricien un peu fumeux, il a écrit plusieurs ouvrages de critique et deux romans qui sont deux vastes fresques de la vie russe ancienne et moderne : *La Colombe d'argent* et *Pétersbourg*.

Le 11 août 1922, Alexandre Blok mourait à Pétrograd, — d'un cancer à l'estomac, ont annoncé les communiqués bolchéviques, — en réalité du scorbut. Mais le scorbut est une des tares du régime, avec son complice le typhus. Quoi qu'il en soit, Blok est mort. La longue nuit de l'hiver russe a tué ce rossignol qui ne demandait qu'à chanter — et dont les dernières paroles : *J'entends de la musique*, font songer au : *Plus de lumière*, de Gœthe.

Ce que l'on sait de Blok durant les années de révolution, c'est qu'inhabile aux compromis, impuissant à enfreindre la consigne et tenter de s'évader, il mena l'existence lamentable de tous ceux qui n'appartenaient pas à la catégorie des fonctionnaires. Dans son *Cahier Noir*, réquisitoire terrible contre les profiteurs du régime, intellectuels ou autres, Mme Hippius excuse en ces termes A. Blok :

Lui et Biély sont de simples enfants perdus qui resteront éternellement des êtres apolitiques.

Né en 1880 à Varsovie où son père enseignait les lettres à l'Université, Blok entraît dans sa dix huitième année lorsqu'il publia ses premiers vers. Les luttes pour le triomphe du symbolisme avaient pris fin. Toute la jeunesse intellectuelle se ralliait autour des deux chefs du mouvement : Constantin Balmont et Valère Brussov. Mais Blok, parvenu à la maturité du talent cherchait un guide pour sa pensée. Il le trouva dans la personne de Vladimir Soloviev.

Quelle sorte de dette Blok a-t-il contractée envers Soloviev ? Que lui doit-il au juste ? Ce sens apolitique d'abord, qui scandalise si fort Mme Hippius, esprit religieux mais viril, — défaut, ou mieux, qualité retournée d'un idéalisme transcendant qui fait que Blok, de même que Soloviev, a toujours placé le salut en quelque chose d'indépendant de nos contingences. Il est à remarquer que Blok fut tzariste absolu aussi longtemps que régna le Tzar, et que c'est avec la même facilité qu'il adhéra, sinon au bolchévisme, du moins à cette *anarchie collective* qui devait y aboutir, confiant dans l'idée providentielle qui règle à notre insu les événements.

Et cette vue ne laisse pas de transparaître dans les moindres compositions de Blok, presque toutes consacrées à la louange de la femme. Dans l'amour, Balmont n'a recherché que l'abandon du moi, et Brussov son exaspération. C'est le sentiment de l'*Eternel Féminin* qui jette A. Blok dans une sorte de peur et d'adoration mystique. La femme

est dans son œuvre une évocation, un mensonge merveilleux de l'âme, en triomphe sur les forces aveugles de l'instinct.

Blok n'idéalise pas : l'idéal est pour lui la seule réalité. Rues noires et populeuses de Pétersbourg, maisons louches, tavernes et taudis, ces thèmes lui sont cependant familiers. Il a une manière à lui de les traiter, qui ne tient ni du fantaisiste ni du satanique. Il est moderne et populaire ; surtout il est lyrique. La Belle Dame n'est pas seulement la châtelaine évoquée par les troubadours (*La Rose et la Croix*), ce peut être aussi la chanteuse tzigane des cabarets nocturnes de Pétersbourg ou cette *Inconnue* que le poète entrevit un soir :

> Spectre frôlant les tables par rangées,
> Que toujours seule ainsi l'on aperçoit
> Et de parfums et de brouillards chargée...

Figure baudelairienne, mais, encore une fois, réelle, et tout à fait caractéristique de la sensibilité imaginative de Blok.

L'intime relation du Poète avec le monde invisible est suggérée par l'intermédiaire de ce qu'il nomme les *Signes*. Il faudrait citer ici certaines de ses nostalgiques ballades :

> Une jeune fille au temple a chanté
> Pour tous les marins partis sur la mer ;
>
> . . . .
>
> Douce était la voix et pur le rayon...
> Et seul un enfant vers l'iconostase,
> Elu du secret des communions
> Pleurait que pas un ne dût trouver grâce.

On reconnaît cet accent : il vient d'au delà de la Vistule. C'est celui des ballades et des lieder, tel qu'il se rencontre chez Uhland et Heine. Comme eux, Blok a su créer de véritables lieder, non par quelque procédé d'archéologie, mais grâce à l'intuition du sens tragique de la vie moderne.

L'exquise sensibilité de Blok l'a toujours empêché de tomber dans les outrances du symbolisme qui, malgré ses dehors, tend vers l'image, donc vers la matérialisation. Même

quand il s'engage à la suite de Novalis, de Tieck ou de Calderon (*la Rose et la Croix*), sa personnalité l'aide à s'évader de la forme légèrement archaïque qu'il s'est choisie. C'est par le ton plus que par l'image, toujours directe et neuve cependant, que Blok nous donne cette forte sensation d'originalité. Quelques traits lui suffisent pour traduire l'âme d'un paysage.

Tout me semblait ainsi qu'à Noël
Où les beaux joujoux viennent en rêve...
Et la vie errait au bleu du ciel,
Tel un lent brouillard qui se lève.

Pour bien comprendre comment cet intuitif trouva dans son âme les ressources nécessaires à la composition d'un poème comme *les Douze* et dans son art l'archet capable de jouer sur ce terrible violon de fer, il n'aura pas été inutile de considérer Blok sous ses aspects antérieurs. *Les Douze* constituent l'épopée de la Révolution Russe. Douze gardes-rouges s'en vont un soir d'hiver parmi les rues « noires de nuit et blanches de neige ». Au hasard de leur marche, ils font des rencontres : une vieille femme, un pope, une prostituée. Le vent souffle, les mitrailleuses au loin crépitent : « Il fait froid, camarades, il fait froid ». Les Rouges blasphèment, injurient, menacent. L'un d'eux tue la prostituée. Un autre intime à celui qui la regrette « un contrôle plus sévère sur soi ». Ce n'est pas le moment « de s'apitoyer ». Un troisième suggère : « Pillage ».

Un bourgeois est là au carrefour,
Le nez enfoui dans son col ;
Près de lui, son poil dur hérissé,
La queue entre les jambes, un chien galeux...

Les Douze continuent d'avancer parmi la neige en tourbillons où l'on ne se distingue plus l'un de l'autre, prêts à tout.

A leurs yeux flotte
Un drapeau rouge.

Qui donc marche devant eux ?

Regarde mieux : quelles ténèbres :
Qui donc là-bas ?..
. . . . , ...
Va-t'en, nous allons tirer !
Trak-tak-tak. Et seul l'écho
Retentit au fond des maisons.
Seule la tourmente au long rire
Vient s'éteindre parmi la neige.
Trak-tak-tak
Trak-tak-tak
Tels ils vont, marquant le pas,
Derrière eux, le chien affamé.
Devant, avec un drapeau rouge,
Invisible dans la tempête
Et invulnérable aux balles,
Doucement par-dessus la tourmente
De la neige en éparpillement de perles,
Sous une couronne de roses blanches
Devant eux est Jésus-Christ.

L'évocation du Christ « précurseur de la Révolution », est en soi un de ces topos qui satisfont les adeptes du socialisme. En restituant ce poème à la mystique de Blok, on voit comment l'idée de révolution s'affronte avec le messianisme du poète qui, « plus haut que la tourmente et invulnérable aux balles », a placé son rêve incarné en l'image du Christ.

Blok était exclusivement poète, et ses deux principaux ouvrages, *D'une Belle Dame* et *Joie Inespérée*, contiennent quelques-uns des plus beaux vers qu'on ait entendus depuis Pouchkine. « L'Eternel Féminin », tant de fois évoqué sous une forme toute spirituelle, a fini de prendre corps et se nomme pour lui désormais la Russie. Le culte qu'il lui voue n'est-il pas une idolâtrie ? On en jugera par ce poème d'humilité et de tendresse :

Pécher sans remords et sans réveil,
Perdre le compte des nuits, des jours,
Et la tête encore lourde d'ivresse,
Franchir de côté le seuil de Dieu.

Trois fois s'incliner bien bas au sol,
Faire sept fois le signe de croix,

A genoux au milieu des crachats,
De son front brûlant heurter les dalles.

Mettant au plat l'obole de cuivre
Trois fois encore et sept fois de suite
Baiser la pauvre, la séculaire
Image offerte au baiser de tous.

Et rentré chez soi, tromper son frère
Pour autant de sous qu'on en donna.
. . . .
. . . .
. . . .
Oui, telle ainsi tu me plais, Russie,
Et par-dessus tous pays m'es chère !

Parler de Michel Kouzmine, c'est sans doute aujourd'hui sortir du domaine des œuvres vives. Dans cet art, pourtant, que de grâce aux environs de 1910 ! La musique paraissait un peu grêle : ce n'était qu'un air de flûte. Mais, pour les lettrés de salon dont il faisait les délices, Kouzmine évoquait alors un paysage à la Watteau, avec des figures — ou mieux, des figurines — en robes à panier, à houlettes enrubannées. Quelquefois aussi une pointe de modernité révélait en lui le contemporain des Somov et des Saudeïkine. On me comprendra si je dis que cet art est à la poésie ce que les spectacles de la Chauve-Souris sont au vrai Théâtre.

Kouzmine cherche à séduire par le côté pittoresque et artificiel de l'amour. Sa grand'mère était Française, et lui-même, assez fier de ses origines, semble bien avoir hérité de l'aïeule ce goût du XVIIIe siècle, si représentatif encore aux yeux de l'étranger du véritable caractère français. La plupart de ses romans et nouvelles empruntent non seulement leur décor à cette époque, mais leur esprit, et parfois même leurs aventures. Certains poèmes du recueil *Le Filet* pourraient servir de légendes au bas de telles gravures libertines, ou simplement frivoles, à l'*Escarpolette* ou au *Baiser*.

Tel artiste peut être à la fois cérébral et sensuel, mais, par

une chimie inconsciente, le vocabulaire ne manquera pas alors de traduire abstraitement ses visions les plus concrètes. Nul n'est moins cérébral que M. Kouzmine, et pourtant il se défie des mots très neufs, trop riches ou trop chargés de matière. Il les sait rebelles aux jeux de sa fantaisie. Pour tourner la difficulté, il a donc recours à ces vieux tropes auxquels tous les intéressés reconnaissent une valeur de fétiches : les amours, les flèches, les carquois et les cœurs.

Mais le sensuel n'est pas nécessairement un épicurien. C'est même parfois le contraire : *Animal triste*, — Kouzmine, ce poète léger, cet Ariel — Ariel de boudoir, il est vrai — n'a pu se défendre du bond dans l'idéal. Une partie de son recueil : les *Lacs d'Automne*, est consacrée à la louange de la Vierge Marie.

Michel Kouzmine est un des rares poètes russes qui, sauf erreur, n'a jamais mis le pied en France. Il comprend notre langue, mais ne la parle pas, ou mal. Tout ce qu'il y a en lui de français, il le tient par atavisme, et c'est le même instinct qui le mue parfois en byzantin ou en alexandrin. M. Maximilien Volochine, au contraire, doit tout à sa méthode, à son obstiné labeur et à ses longs voyages. En France, il s'est familiarisé avec les poètes de la génération symboliste et notamment avec Mallarmé, dont il a traduit *le Cygne* et des fragments d'*Hérodiade*. Critique averti, Volochine a publié de solides études sur Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam et Baudelaire. On éprouve même quelque honte à savoir qu'il a traduit en langue russe le chef-d'œuvre de Paul de Saint-Victor, ce grand écrivain chez nous si injustement oublié.

M. Volochine n'est pas de ceux qui estiment que l'idée se puisse passer de la splendeur. Son vers est sonore et somptueux. Le recueil *Les Autels au désert*, malgré la brièveté des morceaux, se déploie comme une fresque. Les visions d'Athènes, de Rome, de Paris et de Séville y voisinent avec un épisode sur la Révolution Française (*La tête de Mme* de

Lamballe), une pièce à Odilon Redon et un cycle de poésies sur la *Cathédrale de Rouen*.

Les *Autels au désert* sont le fruit de quatorze années de travail. Il semble que l'évolution religieuse qui se dessine à travers le recueil se soit encore accentuée durant la tourmente bolchéviste. Du moins est-il permis de le conclure en lisant le beau poème *Kitéj* inspiré par l'Is Russe, la mystérieuse et légendaire cité engloutie sous les eaux :

Eles passeront les années
D'orages et de révoltes populaires ;
L'esclave d'hier, las de sa liberté,
Redemandera des chaînes ;
Il voudra relever casernes et prisons,
Exigera le trône détruit,
Et revenu de tant de sang et de fumée,
Joyeux de retrouver le knout d'un tzar,
Aux charbons de l'incendie éteint
Il rallumera son cierge.
Riez donc, supportez, acceptez !
Sur les épaules votre croix, le trône sur vos nuques,
Tout au fond de votre âme est Kitéj, cité des eaux,
Notre rêve irréalisable.

§

Vers 1912, le symbolisme touche à son déclin. Mais à son école une élite s'est formée, ouverte à tous les courants d'idées venus d'Europe. Moins effarouchée de la nouveauté « décadente » que rebutée par les théories de Tolstoï troisième manière, la classe intellectuelle ne veut plus que l'artiste, poète ou romancier, perde son temps à se poser l'éternelle énigme : *Qu'est-ce que la vie?* Son goût se porte vers les écrivains qui la lui représentent, réelle ou imaginaire, directe ou transposée. Pas d'auteur qui n'ait son public. L'esprit de dilettantisme pénètre dans les mœurs de la bourgeoisie cultivée, qui se détourne peu à peu des questions politiques et sociales.

C'est l'heure où de jeunes écrivains, désireux de se créer une facile renommée, introduisent en Russie la mode et les

procédés du futurisme. Des esprits parfaitement pondérés n'ont pas manqué d'applaudir à la consécration solennelle de F.-T. Marinetti, en décembre dernier, dans sa bonne ville de Milan. C'est que le futurisme, sorte de préfascisme à peine plus littéraire que l'autre, est un phénomène strictement italien. L'apologie de la gifle et du coup de poing, les injures à la Joconde, les appels à la destruction de Venise, tout cela est cohérent, logique, dans la ligne des fils de ceux qui peignirent ces toiles, sculptèrent ces marbres, bâtirent ces palais, parfois même en ruinant des édifices que nous vénérons jusque dans leurs plus informes débris. La jeune Italie est cet enfant robuste qui bat sa nourrice. Ne voulant plus être emmaillotée, qu'importe qu'avec ses langes elle déchire parfois un lambeau de dentelle précieuse ?

On se demande ce que pouvait bien signifier pour la Russie le message des Futuristes, en dehors d'un appel gratuit à la violence, à la sauvagerie et, pour tout dire, à la bêtise. Un *poète* alors déclare qu'il faut biffer Pouchkine sous prétexte que sa poésie est hiéroglyphique et incompréhensible. Sans doute. Mais les Futuristes italiens ne se sont jamais insurgés contre Dante : ils ne visaient tout au plus qu'à d'Annunzio.

Dans une boutade célèbre, Dostoïevsky fait observer que si la mode à Paris est aux gilets fortement échancrés, les gilets portés à Moscou bâilleront comme des portes cochères. L'expérience du Futurisme russe confirme une fois de plus la justesse de cette remarque. Les scandales qui défrayèrent un temps la chronique des journaux dépassent de beaucoup ceux des conférences ou expositions futuristes de Paris et de Rome. On n'a pas oublié l'épisode du tableau qu'un journaliste montmartrois fit barbouiller par la queue d'un âne et qu'il exposa ensuite au Salon des Indépendants. A Moscou, la queue elle-même de l'âne fut relevée par défi, agitée comme un trophée, et servit de devise à une exposition annuelle de peinture.

Ce futurisme de la première heure eut pour chef Igor Sévérianine, auteur de la *Coupe effervescente*. Le livre obtint quelque succès. L'auteur était jeune, il débutait comme avait débuté Brussov « par intimidation », procédé qui réussit encore aujourd'hui. La critique, longtemps aveugle, ouvrait déjà tout grands ses yeux dans l'attente de quelque chose. Elle crut voir la première hirondelle et se mit à célébrer le printemps. Mais l'enthousiasme dura moins d'une saison. L'expérience « Igor Sévérianine » échoua. Il y avait quelque fraîcheur parmi bien des éléments frelatés dans la *Coupe effervescente*. Les recueils suivants, *Crème de Violettes* et *Victoria Regia*, sont au-dessous de toute appréciation littéraire possible.

La dernière revue de grand style qui pût prétendre à marquer le mouvement poétique dans la Russie d'avant-guerre, *Apollon*, paraissait alors à Saint-Pétersbourg. La figure la plus séduisante, hélas ! et la plus tragique de toutes celles qui gravitèrent autour d'*Apollon*, fut Nicolas Goumilev. Les notes de Goumilev, publiées dans cette revue de 1914 à 1919, ont été rassemblées par M. G. Ivanov sous le titre de *Lettres sur la Poésie Russe* et forment un recueil paru en 1922 à Pétersbourg, devenu alors Pétrograd.

Vers 1913, deux groupes se dessinent qui ne sont pas sans liens de parenté entre eux et même avec le Futurisme. Celui que préside Goumilev s'intitule *Acméisme* (du grec *acmè*); le second, l'*Adamisme*, représenté par Serge Gorodetsky, dérive d'une conception anarchique de la poésie, demande le retour à la simplicité primitive, et pour cela prescrit l'abandon de toute acquisition technique. Ainsi Serge Gorodetsky se rencontre avec les poètes ouvriers et paysans de la Révolution. Le moment venu, il passera de plain-pied au bolchévisme.

L'œuvre de Nicolas Goumilev apparaît autrement riche et féconde. Son premier livre, où se ressentent les influences de Gautier et de Leconte de Lisle, contient en germe une qualité des plus rares dans la poésie russe : le sens plas-

tique. Plus tard le goût de l'aventure devait singulièrement élargir les thèmes de Goumilev, en même temps que prêter à sa poésie un accent plus personnel.

En 1910, M. Goumilev séjourna quelques temps à Paris. Il venait d'épouser Mlle Anna Gorlenko (aujourd'hui Mme A. Akhmatova), et s'apprêtait à partir pour l'Abyssinie chasser la panthère. En attendant, il voulait assister à une expédition nocturne dans les égouts de Paris, et je dus l'accompagner chez deux ou trois naturalistes empailleurs qui, croyait-il, pouvaient le mettre en rapports avec des chasseurs de rats.

Je ne me souviens plus s'il fut donné suite à ce dernier projet. Vu par l'autre bout de la lunette, Goumilev apparaissait de la race des croisés et des conquistadors. Mais peut-être aventure et voyage n'étaient-ils pour lui qu'une ascèse. Il songeait à se créer une sagesse des climats et des paysages qu'il nommait *géosophie*. Dans *Ciel d'ailleurs* se révèle sa passion nietzschéenne de gloire et de solitude :

Ah ! trouver une voie non frayée,
Que jamais pied d'homme n'ait foulée ;
Et puisse-t-il prendre mon nom, ce noir
Fleuve encore non découvert.

Le sonnet du *Perroquet* raille le symbolisme sous une forme ironiquement symbolique :

Je suis un perroquet des îles Antillanes.
. . . .
Hérissé d'or parmi ces tumultes insanes
Contre vos spectres, ô hiboux, je me défends.
. . . .
Je rêve d'un navire en un port enchanté,
Et je bois les soleils à la chaude paresse
En oubliant que le mystère est sans beauté.

Goumilev est victime d'un phénomène inconscient mais qui se rencontre fréquemment chez les poètes de transition. Le mystère, objet de toute poésie, n'a fait que se déplacer du centre à la périphérie. Ce qu'il demande, c'est la part d'inconnu que recèle l'univers :

Il y a des musées ethnographiques dans ces villes,
Sur la Néva riche d'eaux et large comme le Nil,
Pour cet instant où, las de n'être plus qu'un poète,
Je ne connaîtrai rien de plus désirable.

Je m'y rends et j'aime à toucher les choses des sauvages,
Que jadis je me plus à rapporter de si loin ;
A sentir leur odeur étrange, intime et sinistre,
Odeur d'encens, de fourrure fauve et de rose...

Engagé volontaire pendant la guerrre, promu officier, Goumilev vint en 1916 combattre sur le front français :

Il connaissait les tourments de la faim et de la soif
Le sommeil agité, les chemins infinis...
Et Saint-George a touché par deux fois
D'une balle sa poitrine intacte.

Rentré en Russie, dépouillé par la révolution, ses ennemis, les Bolchéviks, lui confièrent pendant quelques mois une chaire universitaire de poésie. Inculpé dans le fameux complot des intellectuels où plus de vingt personnages connus trouvèrent la mort, Nicolas Goumilev fut, malgré les démarches personnelles de Gorky, fusillé à Pétrograd. Il était fermement tzariste, sans doute l'est-il resté jusqu'au bout. Lui aussi avait foi dans le relèvement de sa patrie :

Le cœur d'or de la Russie
A coups mesurés bat dans ma poitrine.

§

Mme Akhmatova, dont le nom est aujourd'hui célèbre, a débuté relativement tard dans la carrière des lettres. Mariée au poète Goumilev, à l'époque où elle écrivait ses premiers vers (1910) elle subissait encore l'influence de Kouzmine. Je crois que c'est Vielé-Griffin, dont elle eut alors la révélation à une lecture de la *Partenza*, qui l'orienta définitivement vers une conception plus rythmique de la poésie. Mme Akhmatova conserve un fond de lyrisme populaire, sur lequel elle se plaît à broder de délicates fantaisies :

S'éveiller à l'aube
Parce que la joie vous suffoque,

Et regarder par le hublot de la cabine
L'eau verte ;
A travers les embruns salins et dans le vent
Devenir tous les jours, à toute heure, plus forte.

Presque toujours, la poésie de Mme Akhmatova est d'une grande fraîcheur. Le secret de son équilibre est dans la tendresse réfléchie que lui inspire sa terre natale :

J'irai là-bas, et toute langueur cessera.
J aime le gel précoce,
Les mystérieux, les obscurs villages
Dépositaires de prière et de labeur.

Je ne puis vaincre mon amour
Calme et sûr pour ce pays ;
Une goutte de sang de Novgorod
Mêle en moi son fragment de glace au vin mousseux.

Un des derniers recueils de Mme Akhmatova, *Le Chapelet*, contient des poèmes tout pénétrés d'un accent de prière. Mais déjà, dit-on, elle s'est élevée plus haut dans une série de paraphrases bibliques, non encore réunies en volume, mais qui, lues en public à Moscou, ont valu récemment une ovation triomphale au poète.

Mme Marina Tsviètaieva est, avec Mme Z. Hippius et A. Akhmatova, la troisième muse de la poésie russe moderne. Elle n'a pas l'élégance intellectuelle de la première ni le sentiment profond de la seconde, mais son œuvre, déjà considérable, s'achemine toujours davantage vers la perfection. Dans une sorte de déclaration, pour ne pas dire de manifeste, publiée avant la guerre, Mme M. Tsviètaieva reconnaissait que « la vie est source de toute poésie » et que partant rien ne peut sembler indifférent. « Le poète doit nous entretenir de tout, même de la couleur de ses yeux ou de celle du papier qui décore sa chambre ». Les vers à son enfant suivent ceux qu'elle consacrait jadis à sa poupée. Jeune fille, la légende du duc de Reichstadt l'a passionnée. Plus tard, durant les fêtes de Pâques 1917, elle s'est ressouvenue que c'était Pâques aussi pour son malheureux tzar. La Révolution russe lui a fait pousser ce cri d'horreur :

André Chémier monta sur l'échafaud,
Et je vis — et c'est un affreux péché.
Il est des temps qui sont — pour tous — de fer,
Et qui chante au fort du combat n'est pas poète.

Il est des temps où le soleil n'est qu'un grand crime,
Et qui peut vivre en de tels jours n'est pas un homme.

§

Parmi les innombrables problèmes que soulève la révolution russe, il appartiendra aux futurs historiens de déterminer dans quelle mesure elle a desservi la cause des lettres et porté atteinte à la liberté des écrivains en général, prosateurs ou poètes. La production poétique passe pour n'avoir jamais été plus abondante en Russie que dans le cours de ces dernières années. Mais, quand on cherche les œuvres, on se sent plus embarrassé. Quelques noms reviennent avec obstination : Maïakovsky, Essenine, et quantité de sous-Essénine et de sous-Maïakovsky. Jamais nous n'avons eu plus de raison d'être méfiants. Et puis, le surnombre des poètes n'est pas un indice d'excellente santé : on est poète aujourd'hui, voire « grand poète » à si peu de frais. Les prosateurs, et j'entends par là ceux qui écrivent dans un genre déterminé : romanciers, critiques, essayistes, sont plus rares ; beaucoup se taisent, ou ceux qui veulent continuer leur œuvre dans la ligne interrompue depuis la guerre sont contraints d'émigrer. Nous nous occuperons donc des poètes, et des poètes improprement dits *de la Révolution.*

Il suffit d'un rapide examen pour constater que là aussi l'acquisition est à peu près nulle. La révolution consomme, exploite, — elle ne créée rien. Je n'en citerai pour témoignage que deux essais conçus dans un esprit très différent : l'un, l'*Anthologie Russe* de M. Illia Ehrenbourg parue à Berlin, l'autre, une étude sur *la Poésie russe de la révolution*, publiée par l'éminent slavisant italien M. Ettore Lo Gatto. Pour défendre la révolution, M. Ehrenbourg a l'air de lui prêter une valeur conservatrice, donc négative. M. Lo Gatto, lui, se garde bien de la défendre et nous

montre, parmi les poètes qui s'en sont inspirés, bien plus de contempteurs que d'apologistes.

A plus forte raison, aucun des poètes que nous avons cités — à part Brussov peut-être, et dans une certaine mesure A. Bièly, — ne peut être catalogué parmi les poètes révolutionnaires. Il y a dans le *Journal d'un Ecrivain* de Dostoïevsky un chapitre fort curieux intitulé : *Mon paradoxe*, et qui, mieux connu, aurait contribué à dissiper plus d'une équivoque sur ce que l'on entend généralement par réactionnaires et révolutionnaires. Dostoïevsky explique en effet comment les écrivains les plus russes, — ils se nommaient alors les slavophiles, — tout en prenant parti contre la civilisation européenne, n'affectaient pas, au fond, une attitude plus hostile envers cette même civilisation que les *occidentalistes*, presque tous démocrates, socialistes, et par conséquent travaillant activement à l'œuvre de destruction entreprise en Occident par les partis de gauche.

Ce double courant, slavophile et occidentaliste, qui remplit toute une moitié du dix-neuvième siècle du bruit de sa querelle, dépouillé de ses idéologies accessoires, est retourné promptement à sa nature et forme aujourd'hui ce que l'on peut appeler le parti des Scythes et celui des Démocrates. Quand l'Europe eut vomi son bolchévisme d'après guerre, celui-ci reflua vers ses frontières, d'où il n'a pas laissé de faire entendre à l'Europe l'étrange sentiment de *fraternité* et de pitié russe qu'elle lui inspire :

> Oui, nous sommes les Scythes.....
> Nous aimons tout ; et la chaleur des nombres froids
> Et le don des visions divines.
> Et nous comprenons tout : l'agile esprit français
> Et le lourd génie germanique.
>
> . . . .
> Nous aimons la chair, sa saveur et sa couleur,
> Sa suffocante odeur mortelle ;
> Et sommes-nous fautifs, si craquent vos squelettes
> Sous nos pattes dures et tendres ?

O vieux monde,.....
. . . .
La Russie est un sphinx. Joyeuse et douloureuse,
Ruisselante de son sang noir,
Elle te regarde, ô monde, elle te regarde,
Pleine de haine et pleine d'amour !

(A. BLOK.)

Le poème des *Scythes* portait en épigraphe ces mots de Vladimir Soloviev : « Panmongolisme ! bien que le nom soit sauvage, il flatte l'ouïe ».

Les menaces de Constantin Maïakovsky ne sont pas moins précises :

Compagnons !
Sur les barricades !
Barricades de cœurs et d'âmes
Celui-là seul est un communiste sincère
Qui incendie tous les ponts de la retraite.
. . . .
Nous, tels la crue d'un second déluge,
Nous balayerons les cités du monde.

Maïkovsky est le poète des jours de bataille et des mouvements de foules. Un accent rude et pressé fait illusion chez ce barbare qui se donne volontiers des allures de poète épique.

Il y a plus de vrai lyrisme chez Essénine. Le monde qu'il chante est aussi plus spécifiquement russe. On retrouve chez lui l'esprit de certaines sectes mystiques, notamment des flagellants ou hommes de Dieu. Cette secte annonce, comme on sait, de nouvelles réincarnations du Sauveur. Essénine nous parle d'un Dieu « qui se gonfle comme une génisse invisible ». Il dit encore, avec une intention de blasphème évidente : « Et toi, Dieu, vêle ». Il bafoue le Dieu traditionnel au nom de son nouveau Christ. Ces extravagances, bien entendu, ne laissent pas d'être entachées de littérature, et de la pire. Mais lorsque cet ex-paysan veut bien se contenter de faire retour à la terre et de chanter simplement, il lui arrive de rencontrer des accents de pure émotion :

De nouveau je suis malade de nostalgie
A cause de la brise qui vient des champs d'avoine;
Et lorsque montent les clochers blancs,
Ma main fait malgré moi le signe de la croix.

O Russie, champ couleur de framboise
Et d'azur mêlé à l'eau du fleuve ;
J'aime jusqu'à la joie et à la peine
Ta lacustre mélancolie.

... Et je ne secouerai pas ces chaînes,
Je ne quitterai pas ce long sommeil,
Tant que les steppes natales feront bruire
Des paroles de prière parmi l'éteule.

La poésie de Kliouiev s'apparente au naturisme d'Essénine, mais n'apporte rien de nouveau. Malgré leurs prétentions à l'originalité, on ne voit pas non plus en quoi les Guérassimov, Cherchéniévitch, poètes prolétaires ou imaginistes, se distinguent des plus mauvais imaginistes d'Allemagne, de Tchéco-Slovaquie ou même de France. Fort au-dessus de ces poètes chaotiques et qui semblent bien avoir donné à l'époque l'espèce de poésie qu'elle mérite, il faut citer M. Illia Ehrenbourg, auteur de quelques émouvantes prières à un dieu pas essentiellement différent du Dieu d'Israël, Constantin Lipskerov, réfugié dans l'orientalisme et les roses de Saâdi, enfin quelques autres poètes de l'art pur chez qui l'on constate l'influence heureuse de Goumilev : MM. Pasternak, Adamovitch, G. Ivanov et O. Mandelstamm.

On est en droit notamment d'attendre beaucoup de M. Mandelstamm. Il possède le métier, il a le goût de la composition et sait construire. Surtout, il est poète. Sa façon de se libérer de la *nostalgie du Scythe* nous fait présager un retour à ces éléments de classicisme sans lesquels— Pouchkine en est l'exemple et le garant — la poésie ne serait qu'un vagissement puéril :

Le sabot des chevaux me fait souvenir
Des siècle de dureté et de barbarie.

Les dvorniks dans leurs longues pelisses
Dorment sur les bancs de bois.

Au bruit de la grille de fer,
Le portier majestueusement veule
S'est levé, — et son bâillement bestial
M'a rappelé ton image, ô Scythe ;

Alors qu'épris d'un amour sénile,
Mêlant dans ses vers Rome et la neige,
Ovide chantait les chars à bœufs
Au temps des invasions barbares.

JEAN CHUZEVILLE.

PERVERSITÉ

—

à
Robert de la Vaissière.

PREMIÈRE PARTIE

I

Au fond d'un étroit couloir, à droite, était la chambre d'Irma, mais il fallait passer devant une porte toujours fermée pour y pénétrer et la fille disait, à chaque nouveau client :

— Fais doucement, voyons!

— Pourquoi?

— Il dort.

— Qui ça, qui dort?

— Mon frangin, répondait Irma. Il travaille, dans un bureau, aux écritures et, le matin, il quitte ici de bonne heure.

Puis elle s'empressait d'ajouter :

— Mais aye pas peur, mon chéri. Une fois chez nous, on sera tranquille et, t'sais, j'me déshabillerai.

Irma-la-Rouque ne mentait pas.

Il y avait cinq ans qu'Emile habitait chez elle, au quatrième étage de cette maison où, dès la tombée de la nuit, des prostituées de tout âge montaient et descendaient avec des inconnus. Elles y vivaient sans soins, dans le désordre. L'escalier misérable, éclairé par des lampes à pétrole et tout puant de l'odeur fade des plombs, les murs humides et tailladés, les portes de guingois, le plancher gondolé des chambres ne les gê-

naient pas autrement. Elles avaient toujours vécu ainsi dans ce cadre sordide. Il faisait comme partie d'elles-mêmes, et Irma en avait l'habitude.

C'était une fille assez jolie, petite, boulotte, insouciante, encore jeune, qui devait son surnom de « la Rouque » à ses cheveux dorés qu'elle portait coupés court sur la nuque. La présence dans sa vie de ce frère plus âgé qu'elle, qui dormait la plupart du temps, elle s'en accommodait comme du reste, évitant de le déranger et n'y pensant même pas.

On la rencontrait, boulevard de Grenelle, sous la haute et funèbre galerie du métro, ou chez Jules, rue de l'Avre, dans un bar fréquenté par des hommes de couleur qui, le samedi, l'attendaient. Elle leur avait fait un prix, pour ce soir-là, comme à une équipe qu'on embauche sur le nombre, afin d'assurer une recette et, bien qu'elle eût peine à tenir ses engagements, elle ne s'y dérobait jamais, quitte à dormir toute la journée du lendemain d'un écrasant sommeil qui ressemblait à un assassinat.

Dans la pièce voisine, Emile aussi dormait. Le dimanche, il restait au lit fort avant dans l'après-midi, jusqu'à six ou sept heures. Puis il se levait, sortait, prenait son repas dans un restaurant et se rendait au cinéma.

Grand, voûté, taciturne, toujours proprement habillé, quoique de vêtements trop larges et tout lustrés, on ne lui connaissait ni amis ni fréquentations. Il vivait seul. Ses habitudes étaient réglées sur ses heures de travail. Elles le faisaient descendre, le matin, à sept heures et remonter, le soir, ses quatre étages, au moment du dîner, et, pas une seule fois, « ces dames » qu'il rencontrait, mais sans paraître les voir, dans l'escalier, ne l'avaient surpris en retard.

— Un drôle de type, observaient-elles fréquemment, lorsqu'ils parlaient de lui dans la rue.

La rue était noire, peu passante. Des boutiques, mé-

diocrement éclairées, plaquaient, de loin en loin, sur les trottoirs, d'obliques et rousses lueurs.

— Oui, reprenait l'une des filles. A moi, il ne me plaît guère.

— A moi non plus.

— Des types comme ça, déclarait une troisième, c'est pas causant. Ça fait ses coups en douce. Oh! là là. J'en ai connu, tu penses, des espèces du même genre! On s'aperçoit pas qu'ils sont là. Et un jour, pan! y a leur portrait sur le journal.

— Bien sûr!

— A moins qu'ils s'mettent à boire, concluait une innocente et très vieille créature qu'on appelait Belle-Amour par dérision. Boire, ça les sauve d'eux-mêmes. Ils deviennent gentils.

Et le visage de Belle-Amour s'illuminait à cette idée de boire qui la ragaillardissait.

Elle avait pour Emile une véritable adoration. Cet homme, si ponctuel dans ses moindres habitudes, l'étonnait. De plus, elle lui avait gré de ne point vivre aux crochets de la Rouque et, malgré son air maussade et souffreteux, d'aller chaque jour à son bureau pour en revenir, sans y manquer une seule fois, à heure fixe.

Le soir, elle guettait son retour dans la rue et, quand la chétive silhouette d'Emile apparaissait, en était toute troublée. Cependant Belle-Amour n'osait point adresser la parole à Emile qui, de sa démarche flottante, s'engageait dans le corridor et grimpait l'escalier. Elle l'écoutait monter, puis traversait la chaussée et regardait, au quatrième, s'allumer une fenêtre avant d'aller et de venir le long des maisons noires, comme une ombre dont les gens s'écartaient.



Là-haut, Emile accrochait sa casquette à un clou, dans l'entrée.

— C'est toi? criait Irma.

— Mais oui, c'est moi.

Il lui disait, de sa petite voix de fausset, après avoir enlevé son manteau :

— Bonsoir!

— Bonsoir! répondait-elle.

Emile ne pénétrait jamais dans la chambre de sa sœur. Il passait d'abord dans la sienne avant de gagner la cuisine exiguë où il se déchaussait. Ses gros souliers tombaient sur le carreau avec un bruit ferré. Et c'était tout. L'homme mettait ses pantoufles, puis silencieusement, tirant son couteau de sa poche, prenait un morceau de viande froide ou de fromage, s'asseyait... Il mangeait ainsi, chaque soir, appuyé sur la table, comme sur un pupitre, coupant la viande et le pain, à mesure, sur son pouce, distraitement et mastiquant avec effort sa nourriture.

De sa chambre, Irma l'apercevait sous la lumière crue du gaz et lui, parfois, de ses yeux vides et tristes, la regardait comme une bête considère fixement les objets et les gens. A quoi pouvait-il penser ? Irma ne s'en souciait pas et lorsqu'elle s'en allait et tirait la porte derrière elle, Emile continuait à manger en silence et se versait un verre de vin.

Seul, il se trouvait mieux, prenait ses aises, les calculait avec sérieux, bâillait, réfléchissait. Cet homme avait un besoin surprenant de sommeil qui lui prêtait, même éveillé, une apparence chagrine et endormie. Pour se mettre debout, par exemple, ou se mouvoir, il lui fallait plus de temps, certains jours, qu'à un aveugle, ou il donnait l'impression — quand il se dépêchait — d'agir comme à tâtons. Chez lui, tout était préparé et, en quelque sorte, obtenu au prix d'un effort disproportionné entre ce qu'il en laissait paraître et l'infime résultat. Cela frappait dès le premier instant, mais on s'habituait à ces

façons pénibles et compliquées de se chercher, pour ainsi dire, dans les ténèbres et on s'en sentait rassuré.



C'est qu'avec son grand cou, ses longues jambes, son regard hébété, ses laides moustaches jaunes et pendantes, Emile offrait à première vue quelque chose d'inquiétant. Il effrayait les gosses du quartier qui s'en écartaient instinctivement et, quoiqu'il fût inoffensif, les petites bonnes, qui se rendaient aux commissions, s'arrêtaient interdites, lorsqu'elles le croisaient, et lui cédaient prudemment le pas. Lui poursuivait son chemin sans leur jeter même un regard, et il n'était point jusqu'à Irma qui, souvent, avait comme un léger frisson de peur en l'entendant rentrer.

Pourtant elle connaissait Emile et s'était faite à ses habitudes un peu étranges. Elle avait toujours constaté chez son frère ces façons d'automate qui inquiétaient secrètement ceux qui l'entouraient ou le rencontraient. Sa première femme, morte maintenant, avait en vain, sa vie durant, cherché à vaincre la torpeur morbide qui le rendait comme étranger à toutes choses. Il n'avait point changé. A trente-cinq ans, en juin 1914, Emile s'était remarié avec une veuve qui le trompa et le quitta pour aller vivre, après la guerre, avec un Belge, dans son pays.

Emile n'en parut point affecté. Il se borna simplement à habiter l'hôtel. Quelque temps après, il proposait à sa sœur, pour des raisons apparentes d'économie qu'elle partagea, de vivre l'un près de l'autre et il s'installait dans son logement.

II

Il pensait donc être chez lui et, malgré les allées et venues d'Irma dans la maison, faire passer en premier ses commodités quand un soir, vers minuit, il fut tiré

de son sommeil par un bruit insolite. Emile prêta l'oreille. Dans la chambre de la Rouque, quelqu'un parlait à voix haute sans se gêner et la fille — loin de le faire taire — lui répondait avec animation. A deux ou trois reprises, Emile entendit rire et protesta par un bâillement.

— Hé ! chut ! chut ! dit alors, mais trop tard, Irma.

Emile était réveillé. Il se souleva dans son lit et demanda sur un ton grêle :

— C'est pas bientôt fini?

— Oui oui. Voilà, répliqua-t-on presque aussitôt.

— Embêter le monde! grogna Emile. Empêcher les gens de dormir.

Il attendit, appuyé sur un coude, puis se replongea dans ses draps et ferma les yeux. Mais le sommeil ne venait pas. Emile se tourna et se retourna et, pour la première fois, peut-être, l'image de sa sœur riant et bavardant chez elle avec un homme se présenta à son esprit. Il n'y avait jamais songé comme à présent. Il ne s'était jamais encore arrêté à l'idée qu'Irma, dans sa chambre, accomplissait sa quotidienne besogne. Il fallait ce hasard à Emile, et surtout qu'il eût été troublé dans son repos, pour reconstituer la scène qui, de l'autre côté de la cloison, devait se dérouler. Il n'en était pas choqué. Cela l'irritait simplement, l'emplissait de mauvaise humeur, de mécontentement. Sans doute, n'avait-il pas à s'occuper de la conduite d'Irma, mais pourquoi faisait-elle ce tapage? C'était insupportable. A pareille heure, Emile n'admettait point qu'on parlât de la sorte ni si haut. Se moquait-on de lui? Cherchait-on à lui être personnellement désagréable?

Il grommela :

— Faudrait pas que ça se renouvelle ou alors...

Cette supposition qu'on le faisait exprès l'agaçait et il fut sur le point de prévenir sa sœur d'avoir à se tenir tranquille quand un gémissement, d'abord presque in-

distinct, mais qui s'accrut, s'éleva de la pièce voisine. Emile ne sut quoi penser. C'était Irma qui gémissait ainsi et, à sa plainte, le craquement du lit ajoutait un cynique et dégradant aveu. Alors l'image de tout à l'heure se précisa aux yeux d'Emile et l'assaillit avec une telle violence qu'il n'osa rien se demander.

— Ah! bon, se dit-il, bon... bon... Bien sûr!

Sa colère s'apaisa et fit place à un sentiment de stupeur qui augmentait à mesure que les soupirs d'Irma devenaient plus nombreux et plus rauques. A travers la cloison, ils lui parvenaient, ainsi qu'à l'hôpital, le halètement des malades dans leurs rêves, sans que personne, d'un lit à l'autre, puisse les secourir. Emile se trouvait dans un cas identique. Il était impuissant à rien faire et force lui était d'attendre que, dans la pièce voisine, la Rouque s'arrêtât d'appeler après son détestable et laborieux plaisir.

Elle prenait donc quelquefois du plaisir? Emile en fut humilié. Et avec qui? Cet homme, qu'il ne connaissait pas, l'intriguait. Qui, comment était-il? C'était étrange. Emile n'arrivait pas à se le figurer. Plus il s'interrogeait et plus les choses, dans sa tête, se compliquaient, s'enchevêtraient, accumulant, comme à dessein, cent détails saugrenus, grotesques, invraisemblables. Il se disait parfois que cet homme n'avait rien de particulier qui permît de le distinguer. Ou c'était le contraire; Emile lui prêtait un air et des traits d'un si vif caractère que l'on ne pouvait pas n'en pas être frappé. Et cela lui était pénible. Cela le tourmentait, car, en lui-même, pour réagir, il se comparait à cet individu et s'opposait à lui. Hélas ! Emile n'avait jamais donné de plaisir à une femme. Il avait beau chercher. Non. Jamais. A aucune. Des deux molles et grossières créatures qu'il avait épousées, l'une n'avait guère été portée, comme elle le disait, « sur la chose » et l'autre, dès le lendemain de leurs noces, l'avait trompé dans la maison. Quelle

engeance que les femmes! Evidemment, il aurait pu, avec quelqu'une, se consoler. Emile ne s'en souciait guère. Il tenait trop à sa modeste personne pour chercher à nouveau l'aventure. Les filles des rues ne le tentaient pas. Quant à celles qu'il savait n'avoir qu'à choisir, dans les différents mauvais lieux du quartier, elles lui inspiraient plus de dégoût que de désir et il ne les fréquentait point.

A ses yeux, on ne devait s'occuper des femmes qu'à la condition de les éviter soigneusement et de les tenir à distance. Qu'était-ce qu'un homme une fois séduit? Un niais. Un imbécile. Il le savait. Il avait même payé pour le savoir. Trop cher pour ce que ça valait. Ah! là là!... Oui. Trop cher. Beaucoup trop cher... De là lui venait ce besoin de vivre seul, de fuir les gens, de se soigner, de s'enfermer dès neuf heures dans sa chambre, de dormir. Qu'il passât pour ce qu'on voulût. C'était tant mieux. Au moins, on lui fichait la paix; et il ne désirait pas autre chose au monde, car, dans la vie, il n'avait été réellement malheureux qu'à cause de ces deux femmes qu'il associait l'une et l'autre, la morte et l'infidèle, dans la même et sévère réprobation.

Or, voilà qu'au moment où il croyait s'être refait une existence, Irma s'en mêlait et remettait tout en question! Emile sentait la colère le gagner et, s'il se contenait et s'efforçait de prendre patience, c'était à cause d'un sentiment obscur qu'il éprouvait à l'égard de sa sœur et qui, secrètement, lui causait de la honte. La Rouque se doutait-elle que, de sa chambre, Emile entendait tout? Elle devait le savoir. Elle le savait certainement. Aussi, l'irritation d'Emile augmentait-elle en raison de cette triste certitude et de l'obligation où il était de constater qu'Irma ne s'occupait que d'elle quand l'envie la prenait.

Toute la nuit se passa de la sorte. L'homme parlait, se levait, se recouchait et Irma lui répondait, se levait à son tour. Des bruits d'eau, de cuvette, de pieds nus sur

le plancher succédaient aux autres bruits. Puis c'était à recommencer et Emile, entre temps, percevait le tic-tac de sa montre accrochée contre le mur, se demandait l'heure qu'il était, grognait et s'agitait. Quelle nuit! Il crut qu'elle n'aurait pas de fin. Le sang lui battait aux tempes. Ses nerfs se nouaient dans les jambes, dans les mains. Il avait beau se roidir, c'était en vain. Il ne pouvait tenir en place et quand l'aube, mille fois reculée à son gré, pâlit entre les lamelles des persiennes, elle le trouva les yeux grands ouverts parmi les draps défaits et ses couvertures en tampon.

Emile alors se leva rapidement. Il était brisé de fatigue et pareil à ces bêtes que l'on voit le matin aux Halles, tout engourdies, tirer dans les brancards et avancer d'un pas somnambulique. Il s'habilla, passa dans la cuisine, prit ses souliers. L'évier puait. Il revint dans la chambre. L'habitude commandait à chacun de ses gestes, mais il n'y pensait pas. Une idée, forte et noueuse comme une racine, était en lui : celle de voir l'homme qui, maintenant, dormait avec Irma, de l'identifier dans son esprit afin de ne plus l'oublier; et cette idée emplissait tout et le paralysait. Ses souliers à la main, il demeura un temps immense à les considérer debout, au milieu de la chambre, ne songeant qu'à cet inconnu et se disant, se répétant qu'il allait enfin le connaître. Pourtant, il ne se décidait pas. Quelque chose qu'il ne parvenait pas à définir l'en empêchait, le retenait...

Brusquement, dans la rue, le roulement des voitures de laitiers, qui tous les matins l'éveillait, retentit. Emile se ressaisit. Il comprit qu'à nouveau tout s'engrenait, se remettait en marche, en lui, autour de lui. Il déposa ses souliers avec soin sous une chaise, se glissa dans le couloir, ouvrit la porte d'Irma, s'approcha lentement du lit, regarda.

L'homme et la fille étaient couchés. Lui tout nu, allongé sur le dos, la bouche ouverte, un bras passé sous

l'oreiller et elle, ensevelie, comme morte, sous un gros édredon. Emile regarda mieux. Des tatouages bleuissaient la poitrine du dormeur. Une main de fatma, un poignard ornaient le biceps du bras gauche. Il remarqua également près du poignet trois étoiles profondément inscrites et un prénom : Gilberte, sous lequel il put lire P. L. V. Que voulaient dire ces lettres mystérieuses? Il ne le savait pas. Qu'importaient, du reste, ces trois lettres et le sens qu'elles pouvaient avoir! Emile ne voyait que cet homme étendu dans le lit, inerte, aux cheveux frisottés. Il lui parut de petite taille, mais robuste, et il allait se retirer quand il nota, pour s'en bien souvenir, une large cicatrice à droite, dans le côté, d'un rose léger qui l'étonna.

III

Ce soir-là, en rentrant, Emile n'adressa pas la parole à sa sœur, mais s'enferma tout aussitôt dans la cuisine et ôta ses souliers. La Rouque le laissa faire. Elle préférait n'avoir aucune explication. Cela lui était bien égal qu'Emile fût de mauvaise humeur. C'était tant pis pour lui. Avait-on idée, à son âge, d'agir comme un gamin?

— Va, va, se disait-elle, avale ta langue, mon vieux. Fais l'imbécile. On verra bien c'qui arrivera... Tu parles si j'm'en balance!

Et à voix basse elle répétait :

« Fais l'imbécile, mais oui, c'est çà, fais l'imbécile, » lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit et Emile demanda :

— Que racontes-tu toute seule?

— Oh ! dis, fous-moi la paix, n'est-ce pas ?

— Viens ici, dit Emile.

La Rouque, devant un éclat de miroir cloué contre le mur, se regardait.

— Tu m'as compris ? reprit Emile rageusement.

— Ben, qu'est-ce qu'il y a? fit la Rouque sans bouger. T'es à ressaut?

— Roulure!

— Roulure?

La fille se retourna.

— Pourquoi m'insultes-tu? dit-elle. T'as pas raison.

— Raison ou pas raison, riposta-t-il, c'est la même chose. Comprends-moi bien. Je ne veux pas. Je ne souffrirai pas. La vie que tu as menée cette nuit, tu ne la recommenceras pas ici, je te le jure.

— Moi?

— Oui.

— Mais cette nuit, répondit la Rouque, y a pas d'ma faute. J'avais quelqu'un. Sans blague? tu m'permettras lorsque j'ai un coucher de n'pas cracher dessus!

— Oh! assez! assez! cria Emile. Pour qui me prends-tu? Des couchers de ce genre, tu les laisseras dehors.

La Rouque se mit à rire.

— Ne ris pas! dit Emile en s'emportant de plus en plus et en marchant sur elle. Tu es folle! Complètement... Est-ce que tu crois...

— Hé là, j'te préviens, fit Irma posément, que si tu m'touches, j'te l'rendrai.

— Quoi?

— Parfaitement, déclara-t-elle. Monsieur n'est pas content et il jette les hauts cris. Non, mon vieux, ça n'a rien à faire.

Emile s'arrêta, stupéfait. Elle poursuivit :

— Ici, j'suis chez moi, d'abord, dans mes meubles, à moi, et j'arrange ma vie comme il m'plaît.

— Et ça veut dire?

— Ça veut dire, expliqua sans crier Irma, que, si ce soir ou un autre, il s'trouve que j'ramène quelqu'un pour la nuit, j'le ramènerai.

— Irma!

— Y a pas d'Irma, voilà.

Elle revint à son miroir, prit un peigne, se coiffa, et, tout en surveillant Emile qui, stupidement, hochait la tête et soufflait de colère, elle rejeta ses cheveux en arrière, les plaqua sur le front, les lissa.

— Ah! tu es belle! grogna-t-il... tu es gentille à voir!

— C'est possible.

— C'est certain, dit Emile. Il est vrai que pour le voyou qui a passé la nuit ici, c'est toujours assez bon.

La Rouque sourit.

— Oui, un voyou, répéta sourdement Emile. Tu peux en être fière!

— Et après? demanda La Rouque. Voudrais-tu que j'y raconte comme tu parles de lui?

— Certainement.

— Hé bien, attends et tu verras... affirma-t-elle tranquillement. Il t'apprendra à l'traiter de voyou, c'copain-là. Il s'ra pas long.

« Mais qu'est-ce que j'te discute, fit-elle soudain, se ravisant. Cavale-toi, mon pauvre vieux. Planque-toi plutôt où qu'tu étais et n'en bouge plus. Ça vaudra mieux. »

Elle le poussait dehors, doucement, toute rieuse à l'idée de rapporter à l'homme qu'elle attendait les imprudentes paroles d'Emile, et celui-ci se laissait faire sans protester. Elle arriva ainsi jusqu'à la porte, puis, le prenant par les épaules, le jeta d'un seul coup dans la cuisine et retourna à sa toilette.

Emile baissait le nez; il s'assit tristement, dans un coin et, s'accoudant au rebord de la table, tomba dans une amère et pesante rêverie. Au-dessus de sa tête, le papillon du gaz flambait avec un léger crissement. Emile ne l'entendait point. Il pensait à ce qu'il avait dit à la Rouque et se sentait inquiet.

Tout à coup la sonnette de l'entrée retentit et le fit se lever d'un bond, mais Irma se précipitait :

— Te dérange pas, lui lança-t-elle. C'est pour moi.

Emile se ressaisit.

— Qui est-ce? demanda-t-il.

— Rien... rien..., répondit Irma.

Une conversation s'engagea dans l'entrée, puis Irma reparut et ferma la porte de la cuisine pour empêcher Emile de voir la personne qu'elle faisait pénétrer dans sa chambre.

— Ah ! par exemple ! gronda Emile. Je ne permettrai pas cela... Mais non, mais non... C'est se moquer de moi, me braver !... me... me...

Il bégayait de rage et ne savait quel parti prendre, mais la rage l'emporta. D'un mouvement, dont il ne calcula pas les effets, il franchit le couloir et, sans songer même à heurter la porte qu'il trouva devant lui, l'ouvrit avec fracas.

— Tiens ! voilà le frangin, dit joyeusement un homme qu'il reconnut pour être celui qu'il avait vu couché, le matin même. Il dort donc pas ?

Emile devint très pâle.

— C'est moi, oui, déclara-t-il.

— Et alors ?

— Alors, il ne faut pas rester ici, dit Emile en saisissant l'homme par un bras. Il faut vous en aller.

— Comme ça ?

— Tout de suite.

— J'crois pas, répondit l'homme.

Il se dégagea sans effort, puis regardant Emile avec curiosité :

— J'suis ici chez Madame, riposta-t-il en traînant sur les mots, et j'ne vois pas pourquoi j'me débinerais.

Irma s'interposa :

— Bébert, allons ! murmura-t-elle très vite. Soye raisonnable pour lui, puisqu'il l'est pas. N'fais pas d'histoire. Tout peut bien s'arranger sans qu'on s'fâche.

— Non, affirma Emile, il n'y a pas à s'arranger.

Bébert eut un ricanement :

— Mais c'est un rigolo, débita-t-il très à son aise. Fal-

lait prévenir. Un parfait gentleman. Seulement, avec soi-même, t'es mal tombé, tu sais. J'm'en irai pas.

— Comment ?

— Tiens, comme ça ! fit Bébert en s'emparant vivement des deux poignets d'Emile. J'aime guère qu'on m'manque, moi, hein ? Tu te rends compte, crosson !

— N'y fais pas mal ! disait Irma pendant ce temps. Laisse-le, quoi !... Bébert !

Emile se débattait.

— Comme ça, répéta froidement Bébert qui, serrant les poignets d'Emile, les tordit. Ah! tu vois... Faut pas faire son mariolle quand on n'est pas d'attaque.

— Bébert !

— Minute, répondit celui-ci. J'veux qu'il demande pardon, puis j'y paierai un glass... J'suis pas méchant ni bileux... J'fais seulement les choses qu'il faut faire... Allons !

Emile poussa un gémissement.

— Demande pardon, dit Bébert.

— Lâchez-moi.

Emile essaya de lutter, mais inutilement. Il voulut mordre. Bébert le bloqua dans un coin, l'obligea à s'agenouiller.

— Maintenant, demanderas-tu pardon ?

— Non !

— Ah! tu n'veux pas? Ben, c'est tant pire, lui apprit Bébert qui s'amusait.

Il serra davantage et cette fois Emile se tordit de douleur et s'écroula sur le parquet.

— Gueule pas comme ça... gueule pas... ou...

Irma suivait cette scène silencieusement et, si elle ressentait une vague pitié pour son frère, elle admirait Bébert et lui donnait raison.

— Quoi, fit-elle tout à coup, t'ostines pas, Emile... Dis pardon... Ça sert à rien d'y résister... Allez... dis-le... dis qu'tu r'commenceras plus...

— Pardon ! gémit Emile... pardon... j'ai trop mal.

— Naturellement ! observa Bébert.

Il lâcha Emile qui ne se releva pas, mais s'assit et se mit à pleurer.

— V'là c'que c'est d'pas vouloir m'écouter... Maintenant, chiale plus, le frangin, et viens... J'offre une tournée en bas.

Il remonta son pantalon, enfonça sa casquette sur les yeux et, cueillant dans la poche du haut de sa petite veste noire une cibiche, la colla à sa lèvre.

— Viens-tu ? proposa-t-il.

— Vaut mieux qu'on l'laisse, répondit Irma. Il boit jamais... ne l'force pas.

— Comme il voudra, accepta Bébert qui allumait sa cigarette. On va s'cavaler les deux chez l'bistro, la gosse, puis on ira au musette. Bonsoir, Emile.

— Bonsoir, répéta lâchement celui-ci.

— Mais que je te prévienne, dit Bébert en s'en allant. Des fois que l'idée te prendrait de nous chercher des ennuis pour quand on rentrera, méfie-toi. Je ne suis pas un gars à m'dégonfler. Tu me trouverais, vrai comme je suis là... et que ça ferait du vilain.

*

Emile demeura seul, assis par terre, tandis que le couple descendait et de grosses larmes lui coulaient sur les joues sans qu'il pensât même à les essuyer. Ses poignets étaient douloureux, rouges, gonflés. Il essaya de les mouvoir, poussa un cri.

— Oh ! la brute ! la brute ! sanglota-t-il.

Il avait mal, très mal, et souffrait non seulement de ses poignets, mais de l'humiliation que Bébert lui avait infligée.

— Oui, grondait-il, la brute... le... la brute ! le misérable !

Il se releva cependant, et ne sachant que faire, revint

dans la cuisine où, machinalement, il baissa par économie le papillon du gaz. Devant lui, sur la table, un litre de vin, des assiettes, un morceau de pain et de fromage l'invitaient à s'asseoir. Emile recula du genou l'escabeau, débarrassa la table, s'arrêta de pleurer, se calma.

— Quelle honte ! se disait-il.

Il passa dans sa chambre, fit demi-tour, y retourna. Il allait et tournait lentement, indifférent à tout en apparence, mais regardant pourtant avec soin chaque objet, et ne comprenant pas.

Près de son lit, une lampe sans abat-jour brûlait et éclairait modestement les murs, un miroir, la toilette, deux chaises, la cheminée. Emile se lamenta. Il se sentait si malheureux que rien ne pouvait plus lui donner de courage. L'idée de quitter ce logement ne lui venait même pas. Où serait-il allé ? Tout l'accablait, l'épouvantait et il avait beau parfois se raisonner, aussitôt l'image de Bébert surgissait et l'empêchait de prendre une décision.

IV

Il attendit ainsi, dans une agitation baroque, le retour de sa sœur et de Bébert, regardant par la fenêtre la rue où quelquefois les ombres des femmes, qui se promenaient et proposaient aux passants de les suivre, s'allongeaient démesurément. Emile reconnaissait certaines de ces femmes à leurs manteaux de couleurs trop voyantes, mais il ne pensait qu'à Irma et cette pensée lui devenait peu à peu moins pénible.

En effet, par un de ces détours qui ne s'expliquent guère, Emile en était arrivé à choisir des deux maux le plus grand et à se dire qu'il supporterait mieux d'être réellement tourmenté par Bébert que l'idée qu'il se faisait de ce tourment et de son attente. Cela lui permettait de lutter contre le sommeil et, en outre, lui procurait

une espèce d'appétit des violences auxquelles il s'apprêtait.

Or, Bébert et la fille ne rentraient pas. Minuit sonna, puis la demie, puis une heure. La rue, où les ombres elles-mêmes semblaient prises de fatigue, développait en perspective son long couloir aux devantures baissées. Aucun passant ne s'y montrait. Un vent froid soulevait, au pied des façades, de légers tourbillons de poussière, des morceaux de papier qui raclaient le trottoir. Il secouait contre la boutique d'un coiffeur un petit plat de cuivre agrémenté d'une longue queue de crins noirs. Le plat grinçait. Et une girouette rouillée que l'on ne voyait pas. Dans le silence, Emile percevait ces bruits désolés de la nuit et il finissait par regarder, sans la bien distinguer parfois, une ombre qui se hâtait de tracer sa route sur les murs, quand son attention fut attirée par la soudaine présence d'une femme qu'il n'avait pas jusqu'ici remarquée. La femme se tenait sous un bec de gaz, debout et attentive, et portait ses regards vers la fenêtre de la chambre d'Emile.

Celui-ci, fort surpris, écarta le rideau.

— Ah ! tiens, dit-il, la vieille.

C'était Belle-Amour qui se trouvait en bas. Quoi ? Pourquoi ? Emile en fut choqué. Que lui voulait cette femme ? Qu'attendait-elle ? Il se le demandait sans pouvoir rien répondre et cela l'irritait, lui était odieux. A la fin, il se sentit presque honteux de cette présence et il allait laisser retomber le rideau quand un taxi tourna l'angle de la rue, s'arrêta sous la fenêtre et Bébert et Irma apparurent.

Aussitôt, le pauvre garçon se mit malgré lui à trembler et à geindre. Il se jeta sous le lit, à quatre pattes, épiant chaque bruit, pâle et se répétant, à mesure que Bébert et Irma gravissaient l'escalier, qu'ils allaient le tirer de sa cachette et le rouer de coups. Ses dents claquaient. Une sueur abondante dégouttait de son front, de son

corps entier et, lorsque la clef tourna dans la serrure, il crut que son cœur, qui battait à se rompre, allait éclater...

Cependant, rien de ce qu'avait imaginé Emile ne se produisit. Irma referma doucement la porte du vestibule, gagna sa chambre avec Bébert. Emile tendait l'oreille et ne comprenait pas. Pourquoi se taisaient-ils ? Etait-ce pour endormir ses craintes et profiter ensuite de la situation ? Le malheureux ne savait que se dire. Il lui semblait qu'entre Irma et Bébert ce silence était concerté en vue de quelque affreux dessein : il en avait la certitude. Enfoncé sous le lit, jusqu'au mur, Emile s'y recroquevillait, tant sa peur était grande et lui ôtait jusqu'à l'ombre du bon sens. Et il frissonnait de tous ses membres. Il s'effrayait lui-même. Il y puisait comme d'indicibles délices.

C'est ainsi que le sommeil s'empara de lui, un sommeil lourd, peuplé de fantômes qui, jusqu'au petit jour, l'écrasa de son poids. Emile se réveilla comme en bas les voitures des laitiers roulaient sous la fenêtre. Il sortit de son inconfortable cachette, se passa le visage et les mains à l'eau, puis, mécontent de lui, brossa ses vêtements et partit au travail.

Le souvenir de cette nuit grotesque l'accompagnait. Il toussait. Il avait pris froid sous le lit. C'était absurde. Emile se sentait diminué, humilié. Il pensait à Bébert et se reprochait de le craindre à ce point, mais il en avait toujours très peur. Ce petit homme trop calme, trop maître de lui l'épouvantait. A cause de ce calme précisément, de cette maîtrise sur soi qui manquaient à Emile. Comment Irma s'était-elle laissé séduire ? Emile n'en revenait pas. Ce n'était guère quelqu'un pour elle. Sous ses airs assurés, ses façons comme impersonnelles de parler, cela se voyait tout de suite, Bébert n'était qu'un propre à rien. Quelle histoire ! Parmi ses écritures, Emile l'évoquait et se demandait avec une juste appréhension

ce qui résulterait de la présence de cet individu chez eux. A coup sûr, rien de bon. Il se le rappelait comme il l'avait vu, couché dans le lit de sa sœur, avec ses tatouages, ses cheveux frisottés, la cicatrice qu'il portait au côté, et cela n'était pas précisément pour le réconforter. Au contraire, Emile était écœuré et à ses impressions s'ajoutait, comme pour l'accabler davantage, le sentiment de sa propre impuissance.

Pourtant, le soir, il lui faudrait rentrer comme d'habitude et, malgré tout ce qu'il s'était promis d'accomplir si Bébert le traitait comme la veille, il redoutait de le trouver en compagnie d'Irma. Qu'allait-il dire à Bébert ? Et Bébert ? Emile en éprouvait par avance un malaise. Il hésitait. Il se donnait du temps et cela ne faisait qu'accentuer ce malaise, que le troubler de plus en plus. A la longue il se décida; mais, pour la première fois depuis qu'il habitait avec sa sœur, il fut en retard et Belle-Amour fit en elle-même la réflexion que certainement un grand malheur se préparait.



Bébert, nu jusqu'à la ceinture et se lavant devant l'évier, était dans la cuisine lorsque Emile se montra.

— Salut, dit-il.

Irma, dans sa chambre, chantonnait.

Sur la table où traînaient les reliefs d'un repas fait de charcuterie et de fromage, une bouteille de rhum à moitié vide n'était pas rebouchée. Emile contempla ce désordre.

— Veux-tu un coup de schnick ? proposa Bébert. T'as qu'à te servir.

— Merci, répondit sévèrement Emile.

Bébert, en se lavant, éclaboussait la cuisine ; il s'ébrouait sous le robinet grand ouvert et se frottait, se récurait en poussant quelquefois des « brrrrou » à cause de l'eau qui était froide et lui dégoulinait partout.

Emile céda la place.

— Viens ici, dit Irma, et asseois-toi. Il s'ra pas long maintenant. Qu'est-ce que tu as ? T'es malade ?

— Non, rien, répliqua-t-il.

— Ben, assois-toi !

— Je ne suis pas fatigué, dit Emile.

Irma leva les yeux sur lui :

— Si tu savais, commença-t-elle, comment qu'il est gracieux, Bébert, tu n'y ferais pas la gueule. La preuve, hier soir, il a ôté ses godasses pour pas qu't'entendes marcher. Hein ? C'est quèque chose ? Et aujourd'hui il a été sercher de quoi qu'on mange et un litron de rhum. Ah ! là là ! Tous les hommes, ils n'sont pas si délicats que lui. Tu n'crois pas ?

— Si, répondit Emile.

Il se tenait appuyé au chambranle de la porte et écoutait Irma sans comprendre ce qu'elle racontait. Ses traits défaits, son regard morne et désenchanté, sa longue carcasse pliée en deux étaient pénibles à voir.

— Il t'en veut pas, t'sais, reprit Irma. C'qui a eu lieu hier soir, il en serait plutôt même mortifié. J'te jure, il m'a espliqué qu'il s'était laissé emporter par la colère et qu'au fond il s'donnait pas raison. Seulement, t'y tenais tête, et ça, il le supporte jamais de personne. Il peut pas... Ça s'commande pas, des natures telles que lui, n'est-ce pas ? C'est nerveux.

— Oui, oui, fit amèrement Emile.

A cet instant, Bébert, ruisselant encore d'eau, revint de la cuisine et entra dans la chambre. Irma lui tendit une serviette et, tandis qu'il s'essuyait, Emile le considérait en silence, étonné de la liberté que cet homme avait prise dans la maison depuis le peu de temps qu'il y logeait. C'était passer les bornes. Emile hocha le front.

— Qui c'est, demanda-t-il ensuite en regardant sa sœur, qui rangera la cuisine ?

Il y eut un moment de stupeur.

— Je la rangerai, dit Irma.

— Quand ça ?

Bébert cessa de s'essuyer... Il attrapa sa chemise qui était sur le lit, la fit glisser le long du corps, puis, lentement, comme s'il n'eût parlé qu'à lui seul :

— J'vois pas, déclara-t-il, pourquoi qu'Irma rangerait.

— Ah ! bon, dit Emile, dépité.

Déjà, pour éviter un drame, Irma se précipitait hors de la chambre.

— Reste ici, ordonna Bébert. Y a façon de d'mander les choses. Quant à la cuisine, elle est assez propre comme elle est. J'm'en soucie pas.

— Oh ! propre.. .

C'était Emile.

Bébert sursauta :

— Ça va, dit-il d'un ton qui n'admettait point de réplique. Je ne le répéterai plus.

Et, brutalement, il lança la porte à toute volée contre le chambranle et Emile n'eut que le temps de se reculer pour ne point la recevoir au visage.

Il n'insista pas, se réfugia chez lui tout pâle de cet affront nouveau qu'il venait de subir et ne sachant comment y faire face. Le plus curieux était qu'Emile, en même temps qu'il se jugeait offensé, se reprochait ce mouvement d'humeur qui l'avait poussé à parler si stupidement à sa sœur. Il se rendait compte de sa maladresse, mais c'était plus fort que lui. L'air arrogant qu'il avait pris, il s'en était aperçu au moment même sans avoir pu y renoncer. Pourquoi ? Rien ne l'obligeait à parler avec une telle impertinence. Non, rien... Loin de regretter sa sottise, elle lui donnait soudainement de l'orgueil. Elle le grisait même à ce point qu'elle suscitait en lui, sous cette cuisante humiliation, le plaisir saugrenu de l'avoir méritée.

De son côté, Bébert, en achevant de se vêtir, affirmait à Irma :

— Il m'cherche, c'margoulin-là ? Ben, il m'trouvera... T'as entendu ses boniments ? J'le briserai.

Et Irma déclarait :

— Il a toujours été comme ça.

— Et tu l'as supporté ?

— Bah ! c'est un pauvre type !

— Dis plutôt un poison, conclut Bébert.

Emile, derrière la porte, écoutait et ne se retenait qu'à peine de répondre. « Un poison ! un poison ! » répétait-il tout bas, et après ? Il n'avait plus peur. L'indignation qui l'emportait était telle que, si Bébert avait fait mine de pénétrer dans sa chambre, il eût ouvert la porte et proféré mille injures. Mais Bébert n'y songeait pas. Il s'en alla tranquillement avec Irma, tandis qu'Emile, pris de folie furieuse, faisait soudainement irruption dans la cuisine, y brisait les assiettes, les verres, la bouteille de rhum dont la table était encombrée et en ramassait avec rage les morceaux.

V

Cet acte le ramena bientôt à la raison et l'obligea à se juger sans parti pris. Il ne comprenait pas qu'il eût cédé à un pareil emportement pour un motif si futile. Consterné, il finissait par se prendre en pitié. On l'avait mis hors de lui, n'est-ce pas ? on l'avait offensé, excité, poussé à bout. Sans Bébert, rien ne se serait produit. C'était sa faute. Emile l'abominait. De quoi se mêlait-il ? Ce Bébert n'avait pas de savoir-vivre pour se comporter de la sorte : c'était un goujat, un malotru. Pourquoi avait-il empêché Irma de remettre la cuisine en ordre du moment qu'elle avait accepté ?

A genoux, sur le carreau qu'il épongeait, Emile pestait contre cette tâche, n'en finissait pas. Tout se liguait à la

fois contre lui, se disait-il avec rancœur,... tout... jusqu'à cette odeur de rhum qu'il détestait et qui lui causait des nausées. La vie devenait désormais impossible. Le malheureux Emile se faisait à lui-même cette remarque, et la preuve la plus évidente à ses yeux en était que, sans la crainte de Bébert, il n'eût point mis tant d'empressement à essuyer par terre ce rhum qui s'était répandu et infiltré partout. Mais il avait peur de Bébert : il le redoutait et c'était ce qui l'ennuyait le plus. Cette peur, dans laquelle il vivait depuis que cet individu habitait leur petit logement, l'abrutissait. Une anxiété perpétuelle le travaillait sourdement et ne lui laissait plus un moment de répit.

En effet, debout maintenant et inspectant avec chagrin la cuisine qu'il avait nettoyée, Emile se demandait s'il ne restait aucune trace des dégâts qu'il avait commis. Il n'eût voulu pour rien au monde que cela pût se voir. Dans la boîte à ordures, il avait entassé les morceaux de la bouteille, les assiettes et les verres cassés, et, cette boîte à la main, il cherchait un endroit où la pousser sans qu'elle attirât l'attention. La remettre à sa place, sous l'évier, était certes le plus simple; mais Irma la découvrirait aisément. Emile se sentit fort embarrassé. Il se gratta la tête, poussa un grognement, puis comme il n'y avait pas mieux à faire, décida d'aller vider cette boîte, en bas, dans la poubelle de la concierge et de la remonter. Il descendit donc l'escalier à pas de loup et arriva au rez-de-chaussée. Le couloir qui menait à la rue était obscur. Emile le fouilla du regard avant de se risquer, s'y hasarda, se trouva dehors. Il n'y avait personne aux abords de l'immeuble. La rue déserte, sous une petite pluie glacée, luisait de ses pavés mouillés. Emile longea un mur, atteignit la poubelle et y vida sa boîte soigneusement.

— Comme ça, se disait-il avec tranquillité, on ne soupçonnera rien.

Il revint vers le couloir et se disposait à remonter chez lui, mais une porte, qui donnait directement sur cet étroit passage, s'ouvrit et Belle-Amour parut. Emile dut s'effacer. La fille le reconnut.

— Tiens ! Monsieur Emile, dit-elle en s'arrêtant.

— Bonsoir, répondit celui-ci. J'ai descendu vider ma boîte.

— Oui, murmura Belle-Amour, de c'temps pourri, on a du mal.

— On a du mal, oui, dit Emile.

Il fit mine de reprendre son chemin.

Belle-Amour demanda :

— Comment qu'ça s'fait qu'c'est vous qui videz les ordures ?

— Il n'y a pas de honte, déclara Emile, décontenancé.

— Bien sûr.

Il répéta :

— Bien sûr. Aucune.

— Oh ! dit alors Belle-Amour, c'est pas vous qui vous plaindrez jamais. Quand on est un homme tel que vous qui comprend la vie, y a d'honte à rien. Je sais qu'vous êtes au-dessus de ça.

Emile baissa la tête.

— Mais la Rouque ? s'informait la vieille femme, enhardie par le tour que prenaient ces propos décousus, elle vous laisse faire ?

— Ma sœur, expliqua Emile, avait oublié.

— Ah ! bien... bien...

— Alors, n'est-ce pas ?

— C'est gentil à vous, dit Belle-Amour, d'y éviter d'la peine... oui... c'est vraiment gentil... Aussi, moi qui vous ai jamais parlé, j'tiens à pas vous l'cacher... l'estime qu'on a pour vous dans la maison... la considération.

Emile ne savait que répondre. Il balança machinalement sa boîte au bout du bras, sourit, courba l'épaule :

— Ah ! fit-il stupidement, je vous remercie.

Il devint écarlate et ajouta :

— Des mots comme vous venez de dire, c'est agréable.

Belle-Amour à son tour parut gênée. Elle était émue, confuse, pleine d'un bizarre attendrissement. Emile l'intimidait. Entre ces murs resserrés et humides, où un froid courant d'air circulait, elle ne savait quelle contenance tenir. Le parapluie accroché à son bras et son sac l'embarrassaient. En outre, la présence d'Emile si rapproché dans l'ombre lui procurait une sensation de rêve, l'engourdissait, la plongeait dans une stupeur délicieuse qui l'empêchait de rien comprendre à cet événement.

— Voilà, reprit Emile, il faut que je remonte maintenant. Je vais vous quitter.

Belle-Amour ne répondit pas.

— Vous entendez ? dit-il maladroitement.

Des bruits de pas qui venaient de la rue lui firent soudain dresser l'oreille. Il voulut se sauver.

— Entrez plutôt chez moi, proposa Belle-Amour, le temps qu'on vous voie pas. Ça ferait des ragots si quelqu'un se doutait qu'on était à s'parler... vite... vite... ici...

Emile perdait la tête.

— Ici, répéta la vieille femme en le tirant par la manche.

Elle l'entraîna, ferma la porte.

— Chut ! souffla-t-elle. C'est justement la Nénette qui monte. Ben mince ! on est vernis. Avec celle-là, qu'est-ce qu'on prenait demain comme boniments. Y a pas plus chipie qu'elle... et charrieuse...

Emile s'informa à voix basse :

— Laquelle, Nénette ?

— Celle qui a un manteau écossais et un chapeau ciré. Vous la remarquez pas ?

— Non, dit Emile qui ne pensait qu'à s'en aller.

Il se sentait la gorge serrée par l'émotion et le cœur

lui battait très fort dans la poitrine, à coups sourds, martelés.

— Une sale nature, expliquait Belle-Amour... et mal tenue quant à la propreté sur soi, pas soigneuse, des bas pleins d'trous.

— Ah ! oui ?

— J'suis été une fois ensemble avec elle à Saint-Lazare. Vous pensez si pendant la fouille j'm'ai aperçu d'quéqu'chose. Oh ! là là !... Les sœurs en étaient dégoûtées.

— Chez vous, dit timidement Emile qui regardait autour de lui et cherchait à prendre congé sur une parole aimable, c'est ordonné, bien entretenu.

— J'pourrais pas autrement, répondit Belle-Amour, toujours près de la porte. Est-ce pas ? chacune son caractère.

Emile se tut.

— V'là encore qu'on monte, annonça la vieille femme. Cette fois, c'est la Marquise, et saoule naturellement. Ecoutez-moi la façon qu'elle a d'rayer les murs avec sa clef. Oui, elle est avec un type. Autrement, y a des fois qu'elle vient m'voir à cause que mon poêle chauffe à toute heure. Pas, il fait bon ?

— Il fait très bon, reconnut Emile.

— Ben, vous n'êtes pas pressé. Restez un peu, voyons, dit très vite Belle-Amour. Je peux vous offrir du café. Voulez-vous ? attendez. J'vais donner deux verres. Asseyez-vous ? Non... Le café est sur le poêle, nuit et jour. Vous pouvez pas me refuser... Pourquoi qu'vous n'voulez pas ?

— Pour rien, répliqua durement Emile.

Et avant qu'elle pût s'y opposer, elle le vit dans le couloir, qui la regardait, lui jetait un bonsoir rapide et s'enfuyait presque en courant.

*

Emile monta précipitamment les degrés et pâle, essoufflé, troublé, s'enferma à double tour. Il dut alors s'asseoir et, durant deux ou trois minutes, tout ce qui l'entourait lui parut, sans qu'il l'expliquât, pris dans une ronde rapide et insensée. Tout tournait dans sa tête. Il était ahuri. Un sentiment inexprimable l'habitait, l'empêchait de fixer son esprit, de se ressaisir. Jamais il n'avait éprouvé de la vie un sentiment si fort. C'était nouveau pour lui. Plaisir ou mécontentement ? Il ne pouvait rien définir. Par moments, il pensait au plaisir qu'il avait eu à entendre la vieille femme le flatter et, instantanément, il en ressentait de l'humeur et une sourde irritation. Il ne comprenait pas pourquoi cette femme désirait qu'il restât plus longtemps chez elle. Il se méfiait. Il cherchait à percer ses intentions. Qu'avait-elle à offrir du café ? Ils ne se connaissaient point assez pour que cela lui parût naturel et qu'il acceptât. Il ne prenait jamais de café le soir. Cela l'eût rendu trop nerveux. Etait-ce dans ce dessein qu'elle avait insisté ? Cherchait-elle à le faire parler, raconter ce qu'il ne voulait dire à personne ? Plus souvent : Emile n'était pas si sot... Et puis, quoi dire ? Ses difficultés avec Bébert n'intéressaient que lui, ne concernaient que lui. Il n'allait pas, on pense, les confier à Belle-Amour !

— Ah ! mais non ! mais non ! déclara-t-il tout haut... non... non...

Cette femme était extraordinaire, mais aussi, elle était rusée... comme toutes les femmes, pensait Emile. Fausse, curieuse. Il la voyait avec ses cheveux ridiculement coupés à la Ninon, sa taille épaisse, son gros derrière. Qu'est-ce qu'elle lui voulait à la fin ? L'innocente ! Elle lui courait après, mais oui. Parbleu ! c'était ça... Emile se souvint qu'il l'avait découverte, cette nuit même, en bas, dans la rue, qui regardait vers sa fenêtre, et il pouffa de

rire, il éclata de rire, il se tordit, puis s'arrêta d'un coup parce qu'une nouvelle pensée, qui n'était plus comique, celle-là, lui venait à l'esprit et lui était insupportable.

En effet, pour s'occuper d'Emile comme l'avait fait cette femme, il fallait admettre qu'elle l'aimât. Emile tomba dans une profonde rêverie, mais il se secoua. Cette idée qu'on pouvait l'aimer lui rappelait trop d'amers souvenirs. Il aurait voulu les écarter, les refouler. C'était en vain. Alors, il se leva et se mit à marcher de long en large, dans la cuisine, ne sachant comment faire pour échapper à tous ces souvenirs qui accouraient dans sa mémoire. S'il avait osé, il se serait peut-être rendu en bas chez cette vieille femme pour la prier de le laisser tranquille. Mais à quoi bon ? On l'aurait su dans la maison. On en aurait fait cent histoires. Et cette créature se serait ainsi vengée de lui...

De ces vengeances, Emile, pour l'avoir expérimenté à ses dépens, savait ce qu'il était. Le ridicule, la honte, le désespoir de chaque jour, de chaque nuit. Hélas ! il avait beau se défendre, il revivait maintenant les moments horribles qu'il avait connus avec sa seconde femme.

L'avait-il aimée, celle-là ? Il ne pouvait le dire. Et l'autre, qui lui reprochait constamment son humeur et se plaignait de tout ? Il crut entendre sa voix perçante, ses cris, ses jérémiades. La pauvre femme n'avait jamais été heureuse avec lui. Mais quelle vie lui avait-il faite ? Il se rappela le plaisir qu'il éprouvait jadis à irriter cette insipide créature, à la quereller pour des riens. Quoi ? Etait-ce donc ça l'amour ? Emile ferma les yeux... Oui, il l'avait aimée, chérie peut-être, mais à sa manière, avec le maladif besoin de la tourmenter, de lui être odieux. Il ne pouvait aimer autrement. Sa nature était ainsi. Une nature tâtillonne, égoïste, dont il souffrait parce qu'elle lui imposait de se montrer toujours inquiet, toujours maussade, mécontent. Emile se passa lourdement la main sur le visage. Il avait conscience d'être l'auteur de ses

maux; il découvrait partout sa faute, la voyait, en mesurait l'étendue et, un brusque et pénible revirement s'opérant dans son cœur, il ne se cherchait plus d'excuse, mais au contraire tentait, par de secrets chemins, d'aller jusqu'au fond de lui-même pour se mieux déchirer.

—

DEUXIEME PARTIE

VI

Ce changement auquel nul n'était préparé, rendit Emile encore plus méfiant et difficile à vivre que de coutume. Quand il rentrait à présent du bureau, il s'enfermait dans sa chambre, sans s'occuper d'Irma ni de Bébert, se couchait, essayait de dormir et y parvenait une nuit sur trois. Mais, durant cette nuit-là, Bébert pouvait parler à voix haute ou, s'il avait trop bu, chanter. Emile n'entendait pas. Il tombait comme une masse sur son lit, à bout de nerfs et de fatigue.

Bébert en était suffoqué.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? demandait-il à Irma. Il n'est pas dingue?

Et lorsque la fille l'avait approuvé :

— J'ai jamais connu d'homme pareil, disait-il sérieusement. C'est curieux. Ça ressemble à rien, ces façons d'faire... Non, vrai de vrai, à rien.

Pour Bébert, la vie simple des bars, des bals, des cinémas était un programme suffisant. Ses plaisirs lui venaient des femmes. Dans le quartier où il « bricolait » à ses moments perdus chez un électricien, filles de maison ou de trottoir le connaissaient. Il trompait les unes avec les autres et tirait d'elles sa subsistance. Elles l'appelaient « *Bébert le paillasson* », ou par moquerie « Tout pour toi », car c'était une de ses expressions favorites quand il leur disait des mots tendres et voulait les séduire, mais aucune ne tenait à lui vraiment. Il

était trop volage, trop dépensier. Dès qu'il arrivait dans un bal ou régulièrement l'après-midi dans les maisons publiques de l'Ecole militaire, il s'empressait auprès des « nouvelles » et les étourdissait par sa faconde, en leur offrant à boire. Son grand succès était quand il chantait. Ce petit homme râblé, aux cheveux frisottés, à l'œil canaille, à la voix chaudement timbrée, n'avait pas de rival lorsqu'il attaquait au milieu des filles le refrain, par exemple, des Bataillonnaires où il avait servi et qui emprunte l'air du vieux :

Pan ! Pan, l'Arbi !

Chacun faisait silence dans l'établissement et Bébert, sa casquette sur les yeux, commençait :

Pan-rata-plan !
Au revoir à tous les parents,
Aux frangin's, aux goss's affranchies,
A la môm' Chochot' qui fait des chichis,
A la Louise, à la grand'Clara,
A la Rouquine et cætera.
Mais toi, la bell' goss', qu'est c'que tu prendras
Quand on r'viendra !

— Vas-y Bébert! l'encourageait-on.

Et c'était des bravos, des applaudissements et la « tournée des dames », qui lui passaient sous la table de l'argent.

Durant un temps, Bébert connut cette existence enviable, mais elle ne pouvait pas durer. Un soir, précisément, à cause de ses succès, un homme lui porta dans le flanc un grand coup de couteau. On emmena Bébert à l'hôpital, où il guérit; mais une fois dehors, Bébert se mit à la recherche de son lâche agresseur, le rencontra place Saint-Charles et, comme un chien, l'abattit en lui tirant dans le dos trois balles de revolver.

— Ni vu, ni connu, esc'pas? disait Bébert quand on lui en parlait.

Il reprit la bonne vie, mais ses conquêtes le jugeant

dangereux se méfièrent et il en arriva pour subsister aux expédients les plus précaires. Il terrorisait dans les rues les femmes qu'il savait sans personne, car les patrons ne le recevaient plus. Bébert prenait l'argent de ces faibles créatures, le gaspillait, cherchait une nouvelle proie. Dans les bars de Grenelle, il errait en quête d'aventures, parfois seul, parfois en compagnie d'un énorme et rougeaud personnage qu'on appelait Bouboule ou Cramoisi, ou encore le Gras-Double. Bouboule, ancien boxeur, prenait des paris pour les courses. Il portait un chapeau Cronstadt, des guêtres, des chemises de couleur et son humeur égale attirait les clients. La politesse était un de ses charmes, mais lorsqu'elles le voyaient passer avec Bébert sur les boulevards, toutes les femmes s'écartaient.

Pourtant, les deux compères ne s'ennuyaient pas trop. Tantôt ils regardaient défiler sous leurs yeux des Chinois, des Bicots, toute espèce d'hommes qui couraient après les filles. Tantôt ils observaient les allées et venues de ces dernières et se formaient sur elles une opinion. Ils savaient de la sorte à qui ils s'adressaient. Ils étaient renseignés et, fréquemment, à vingt francs près, pouvaient évaluer leur part de bénéfice.

C'est ainsi que Bébert remarqua Irma et se dit qu'elle lui conviendrait. Il poussa le coude de Bouboule.

— La n'a qu'un œil? s'informa celui-ci.

— Bédame !

Les amis se séparèrent. Bébert suivit Irma, repéra le bistro de la rue de l'Avre, la maison où elle habitait et, après plusieurs jours de patiente et minutieuse enquête, aborda poliment la fille...

Alors recommença la vie joyeuse pour laquelle il se sentait fait et les économies d'Irma y passèrent, car Bébert entendait ne se priver de rien. Il entraîna la fille dans les bals du quartier, la mena au concert, au théâtre et très souvent, après minuit, chez un nommé

Titin qui tenait rue Frémicourt sa boîte ouverte jusqu'à deux heures. Irma était fière de Bébert. Il avait avec elle des façons charmantes. Il connaissait toutes les « combines », parlait à tout le monde. Vraiment c'était un homme très bien et qui, de plus, lui donnait du plaisir. Sa bonne humeur était contagieuse, irrésistible. Elle se manifestait à tout propos, spontanément, et quand parfois, un peu grisée par ce bonheur dont elle n'avait pas l'habitude, la fille suppliait son compagnon de débiter pour elle cette chanson que l'on n'entend plus au Caf'Conc', il ne se faisait pas prier. L'air traînard et sentimental dispensait une ivresse bienfaisante. La fille ne s'en lassait pas. Quant aux paroles, elles étaient un enchantement :

Après de longs jours de chômage,
Comm' la môm' trouvait pas d'ouvrage,
A. s'laissa tomber un tantôt
Sur l'Sébasto.

Ah ! la belle chanson, balancée sur un rythme lent et dolent. Bébert poursuivait :

Pourtant marré' de ses vacheries,
Ainsi que d'ses paillassonn'ries,
La môm' scia son gars pour Pataud
Du Sébasto.

Toto n'pardonna pas son vanne ;
Pour s'venger, un soir de tisane,
Dans l'rape, il lui mit son couteau,
Sur l'Sébasto.

Et la fin, surtout, Irma la savait par cœur, tant elle la trouvait amère, chargée d'une obscure et nostalgique poésie :

La môm' chromit de sa blessure.
Au travers Toto s'fit la l'vure ;
Ainsi finissent leurs zigotos
Au Sébasto.

Elle répétait le dernier vers que chacun reprenait en *bis* et, visitée par elle ignorait quoi de sauvage et d'attendrissant, frissonnait et s'abandonnait.

— Oh ! Bébert, soupirait-elle émue, mon homme... ma petite gueule.

— Donne la tienne, quoi ! disait-il.

Ils s'embrassaient. Irma se sentait chavirer. Du fond d'elle-même, s'élevait une âpre et délicieuse sensation qui lui illuminait le cœur comme ces fusées de couleur qui n'explosent que très haut dans la nuit après qu'on les croit mortes. Pouvait-on rien comparer à cela? Etait-il rien au monde de plus suave? Elle aurait juré que non, car d'un seul coup tout ce que l'infortunée avait souffert et supporté dans la vie, ses déceptions, ses fatigues, sa déchéance, lui était enlevé par miracle et une immense ferveur la pénétrait. Elle se serait, en de pareils moments, séparée de tout ce qu'elle pouvait avoir pour s'assurer une telle félicité; elle aurait tout donné. Mais Bébert n'en exigeait pas tant.

Il prélevait simplement sur le labeur d'Irma la part à quoi il avait droit et la dirigeait, lui donnait du goût à l'ouvrage. Avec Bouboule qui, lui aussi, s'était fait une raison, il s'attablait non loin de la rue de l'Avre et du boulevard de Grenelle, dans un débit, au Bar-Tango, bas de plafond, d'où l'on découvrait les trottoirs. Les amis jouaient à la belote, fumaient, buvaient d'innombrables petits verres et, vers minuit, leurs femmes les rejoignaient.

Dans la nuit aux feux rouges et blêmes, sous un ciel enflammé où couraient des nuages, les deux couples s'en allaient à petits pas casser la croûte chez Titin, puis gagnaient respectivement leur gîte après le « der » bu sur le zinc.

— A la r'voyure, disait le gros Bouboule. Bonsoir, madame Irma.

— Salut, lui répondait Bébert.

Et tenant sa femme par un bras, Bébert marchait sagement auprès d'elle sous son vieux parapluie.

*

C'est alors qu'il pensait à Emile et s'étonnait de l'existence ridicule qu'il menait.

— Bah! laisse tomber, proposait Irma.

Bébert fronçait les sourcils.

— Un dingo ! affirmait-il. Un crâne de bois !

Certains soirs, l'envie le prenait de réveiller Emile, afin de lui demander quels motifs il avait de faire ainsi la tête, et il frappait contre le mur de petits coups et appelait. Emile ne répondait pas. Il laissait Bébert frapper et, les yeux grands ouverts, attendait qu'il se fatiguât.

— Bon, bon, disait Bébert. Ça se retrouvera.

Le silence, la réserve d'Emile agaçaient Bébert. Il leur prêtait des raisons qui insensiblement le portaient à croire que ce grand et stupide garçon préparait un tour de sa façon. Mais lequel? Il n'avait pas peur d'Emile. Cependant, le sentiment qu'il éprouvait lui donnait journellement à réfléchir, car la situation manquait de netteté... Pendant toute une semaine, Bébert guetta donc Emile et l'observa comme il faisait avec les femmes avant de les entreprendre, puis finalement se décida :

— Approche voir ici, ordonna-t-il un soir, à l'instant où Emile pénétrait dans sa chambre.

— Moi?

— Oui.

Emile lui demanda :

— Vous avez à me parler ?

— Justement, répondit Bébert. Faut qu'tu t'expliques. Ça fait assez comme ça qu'on t'laisse tranquille.

— Mais je ne cause de dérangement à personne, dit Emile. Je ne vois pas en quoi.

— Viens ici.

Emile fut sur le point de ne pas obéir, mais il se ravisa et céda à Bébert.

— Me voilà, lui dit-il en allant jusque dans la cuisine où Bébert était assis. Que voulez-vous?

Ils se considérèrent un moment sans proférer un mot et Bébert interrogea :

— Tu as quèque chose contre moi ?

— Quelle chose ?

— Fais pas ton rigolo, prévint Bébert. Cherche pas à jouer au plus fin. T'as entendu ? Faut répondre.

— Mais je n'ai rien contre vous, déclara timidement Emile. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai pu faire qui vous donne ces pensées ?

Bébert, du poing, heurta violemment la table.

— Ah! tu m'questionnes ! s'exclama-t-il furieux, t'as l'culot de m'questionner !... Ça finira mal, j'te jure, si tu l'prends avec moi de cette façon...

En même temps, il fixait Emile dans les yeux pour tâcher de l'intimider et l'obliger à tout lui dire.

Béant, Emile le regardait. Il ne comprenait pas pourquoi Bébert criait si fort ni se mettait dans une pareille colère.

— Eh bien! fit celui-ci, tu t'décides?

— Monsieur Bébert, balbutia Emile... Ne vous fâchez pas... Ça n'est pas raisonnable... je ne vois pas... je ne saisis pas... non, jamais, je n'ai jamais eu d'idées contre vous... pas plus hier qu'aujourd'hui... Est-ce que vous me croyez ?... Je ne mens pas... Je vous parle... (il appuyait ses deux mains sur le cœur) comme vous me le demandez... vraiment... sincèrement...

— Oh! tes giries! gronda Bébert.

— Si.. si... je ne vous cache rien, Monsieur Bébert, poursuivait l'autre, de plus en plus troublé... qu'est-ce que vous voulez que j'aie contre vous ? Je mène ma vie tout seul ici dans ma chambre... je fais attention à ne gêner personne... Alors, est-ce que je pouvais me douter que cela ne vous semblerait pas naturel ? Quand

vous m'appelez des fois, la nuit, je ne réponds pas, exprès...

— Pourquoi ?

— Pour pas que vous me disputiez, dit Emile après une seconde d'hésitation. N'est-ce pas ? Si, dans ces moments-là, où vous me cherchez, je me laissais aller, ce serait affreux.

— Y des chances, approuva Bébert qui sourit de satisfaction et parut désarmé. Tu te tiens peinard, t'as raison. Seulement, c'est pas une vie pour moi d'te sentir toujours enfermé dans ta piaule. Quoi ? Tu peux pas, en rentrant d'ton travail, venir nous causer ?

Emile se recula. Les traits de son visage se crispèrent; il détourna les yeux.

— Ecoute, reprit Bébert. On veut pas t'manger, mais d'savoir autour de moi les gens s'ronger les sangs, ça me trotte dans la tête... je l'supporte pas.

— Ah!

— Oui. C'est comme ça...

La colère de Bébert s'était tout à fait dissipée. Il remonta d'un geste machinal la ceinture de son pantalon, s'étira puis, s'approchant d'Emile et lui mettant une main sur l'épaule :

— On fait la paix ? proposa-t-il en le bourrant avec une robuste bonhomie... Tiens, j'suis un pote. A partir de maintenant, si j't'ai fait des misères, j'oublie tout... Ça va ?

Emile dit très bas :

— Ça va, Monsieur Bébert.

— A la bonne heure ! s'exclama l'autre. Aussi, comme ce soir c'est samedi et qu'tu n'bosses pas demain, v'là c'que j'te propose. On descend ensemble au bar Tango retrouver un copain à moi et j'paie le mousseux... Allez, tu viens ?

Et comme Emile ne montrait aucun empressement :

— J'voudrais voir, dit Bébert, qu'tu m'refuses. Je

l'considérerais tel qu'un vanne, t'sais et, j't'avertis, j'aime pas ça.

VII

De cette soirée, le malheureux Emile devait garder un souvenir abominable, car c'est à contre-cœur qu'il escorta Bébert au bar Tango où Bouboule « poireautait ». Le gros homme lui déplut aussitôt. Sa chemise de soie rose, ses manchettes aux boutons de métal, son prétentieux chapeau Cronstadt l'agaçaient. Il lui trouvait en outre des airs si satisfaits de sa personne, qu'il en conçut une subite aversion. Mais Bébert, les ayant présentés l'un à l'autre, il fallut bien qu'Emile dissimulât sa gêne. Bouboule se tenait fort convenablement; il disait quand il s'adressait à Emile : « Monsieur Emile », et s'exprimait avec une grande politesse.

— Je bois, annonça-t-il par exemple en levant son verre, à l'harmonie qui doit régner entre frère et beau-frère et à la réussite dans les affaires d'madame Irma.

Puis il claqua la langue et ajouta :

— Le vin de France, monsieur Emile, on n'a pas encore trouvé mieux.

— Pas, qu'il est bon ? s'enquit Bébert.

— Oui, très bon, dit Emile.

Bouboule crut devoir renchérir :

— Un nectar! proclama-t-il en vidant son verre.

Il cligna des yeux, claqua la langue une seconde fois et, inclinant le goulot de la bouteille, se versa une nouvelle rasade qu'il absorba d'un trait.

Emile en fut impressionné. Il regarda Bouboule avec stupeur et, ne sachant plus si l'admiration l'emportait chez lui sur l'antipathie, déclara :

— S'il me fallait boire ainsi, je serais rapidement rétamé.

— Oh! pensez-vous! répliqua modestement Bouboule. Du vin, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Bébert se mit à rire. Il donna sous la table un léger coup de genou à Emile et demanda :

— Combien tiens-tu de ce vin-là?

— Au moins cinq litres.

— Cinq litres! se récria Emile.

— Parfaitement.

— Ben, dit Bébert, j'les paies si tu les bois. Paries-tu?

Bouboule accepta.

— La première bouteille, déclara-t-il, ne compte pas. On la met à part. Reste à présent à m'en taper cinq autres pour faire la mesure. Vous allez voir. J'ai de la respiration.

— Patron! appela Bébert.

Il donna la commande et la fête commença.

Dans le débit, les habitués que ces sortes de prouesses intéressaient plus que la question du Maroc ou la dévalorisation du franc, s'attroupèrent. Ils excitaient Bouboule par leurs propos et, prenant Emile pour ce qu'il n'était pas, lui adressaient librement la parole et le tutoyaient. Emile, assis parmi ces hommes, souffrait physiquement. Il ne savait comment passer inaperçu et, loin de s'amuser de l'air glorieux de Bouboule, il le trouvait commun et répugnant.

Pourtant Bouboule était superbe à voir. Il entonnait coup sur coup, après avoir battu le vin avec un doigt, de grands verres emplis jusqu'au bord et, à chaque bouteille terminée, annonçait :

— Une... deux... trois...

La quatrième ralentit quelque peu son entrain.

— Ben, monsieur Bouboule! le raillaient les curieux. Hop! qu'es'tu fous?... T'abandonnes?

Bouboule souriait.

— Au Canada, répondit-il avec une avantageuse et

bouffonne dignité, je m'ai mis quarante whiskies tout debout.

— Au Canada?

— J'y ai été, affirma-t-il. Et même que pour passer des bonnes femmes de Montréal chez les Américains, j'me maridais chaque fois d'vant l'clergymann. C'est marle tout de même.

Bébert disait son mot :

— L'Canada et Grenelle, ça fait deux, mon poteau!

— Deux?

— Naturellement.

— Tiens, fit alors Bouboule méprisant, en désignant la quatrième bouteille qu'il retourna pour bien montrer qu'elle était vide. Avec celle-là, ça fait quatre.

— Bravo, Bouboule! cria une voix grêle.

— Tout à l'heure! dit Bouboule qui ne pensait qu'à vaincre. J'suis capable d'réaliser c'que j'promets. J'ai parié pour cinq. Allons-y!

Cette bouteille, la dernière, il la déboucha lui-même et la brandit un moment à bout de bras pour l'émerveillement de tous, puis, en silence avec effort, se mit à l'œuvre. Mais il buvait moins facilement et ses gros yeux roulaient dans leurs orbites et s'injectaient de sang. Sa figure aux bajoues énormes s'empourprait. A deux ou trois reprises, on crut que Bouboule renoncerait : il soufflait lourdement, s'essuyait la bouche et devait déployer une énergie farouche pour porter le verre à ses lèvres. Cependant il tint bon et une ovation méritée lui fut faite quand, jetant sous la table cette cinquième bouteille dont il venait d'avoir raison, il poussa un véritable soupir de soulagement.

—Hourrah! bravo!... bravo! s'exclama-t-on autour de lui.

Bébert, beau joueur, tendit un billet de cent francs et sur un : « Payez-vous » qui fit sensation, se mit debout et dit :

— Va-t-on chez Titin, à présent?

— Mais les femmes? objecta Bouboule.

A ce moment, malgré lui, Emile fit l'étrange réflexion que le billet tendu par Bébert au garçon avait été gagné par sa sœur.

— Quoi, les femmes?

Bouboule expliqua :

— Ben oui. Si elles ne nous trouvaient pas ici t't'à l'heure, quoi qu'elles penseraient ?

Il se tourna vers Emile et ajouta :

— Monsieur Emile est de mon avis. Cela n'est pas correct vis-à-vis des dames. Cela ne se fait pas.

— Faut qu't'ayes bu ! constata Bébert en riant.

Il prit Bouboule par un bras, le tira, le hissa sur ses jambes et dans la rue, au grand air, déclara :

— C'est cause à toi, vieille frappe, qu'j'ai tenu à c'qu'on remue. T'as besoin d'te rafraîchir après tout c'mousseux. Laisse-toi conduire. On r'viendra pour les femmes au bistro quand il sera l'heure. D'ici là, on s'balade.

Entre eux alors s'établit une camaraderie touchante, car Bouboule ne marchait pas très droit et Bébert le soutenait.

Il pleuvait.

— Poteau ! mon pote ! disait Bouboule.

— Mais oui, lui répondait Bébert. Tu m'as eu de soixante balles. T'es un as.

— Parfaitement que j'suis... un as.

— Un vrai de vrai...

Et Bouboule, qui se surveillait cependant et regardait fixement devant lui, ajoutait :

— De vrai... oui... de vrai, de vrai, un vrai de...

Emile venait derrière. Il était indigné par la conduite et la tenue du gros Bouboule et se demandait s'il n'allait pas bientôt profiter de ce qu'on ne s'occupait plus de lui pour se sauver... Il avait laissé son verre à moitié plein

sur la table, de crainte de s'enivrer et maintenant, sous la petite pluie fine et pénétrante qui le glaçait jusqu'aux os, il emboitait mélancoliquement le pas à ces deux hommes et déplorait d'être en leur compagnie.

— Où qu'est monsieur Emile? demanda Bouboule comme s'il eût deviné tout à coup ses pensées.

Bébert l'aida à se retourner.

— Marchez près de moi, dit Bouboule... Là, tiens, tenez... on se donne le bras...

— Il m'plaît, tu sais, disait-il encore à Bébert. C'est un bon fieu... un social, pas, m'sieur Emile?

— Bien sûr, monsieur Bouboule.

— Un brave gars... un honnête gars...

—Mais où va-t-on? s'informa doucement Emile. On ne pourrait pas prendre sous le métro ?

Et il prétexta pour décider l'ivrogne :

— Sous le métro, il ne pleut pas... on sera au moins à l'abri...

— A l'abri?

Bouboule s'arrêta net et, se penchant du côté d'Emile, d'une voix confuse et empâtée, lui confia :

— A l'abri? Ben, monsieur Emile, j'vais vous donner mon idée parce que je connais... et j'm'en vante, la maison... Une maison épatante... où pour c'qu'est d'être à l'abri tout de bon... on y est, monsieur Emile... Vous avez tout à fait raison... Guide à droite, arche!... V'là le 162, mes enfants, et ses d'moiselles qui sont bien complaisantes.

FRANCIS CARCO.

(*A suivre.*)

POÈMES

I

Fier de son jeune cœur, ivre d'air et d'amour,
Le ramier confiant vole dans l'air limpide
Et devance le vent qu'il avait pris pour guide
Sur l'Océan du ciel, parmi les flots de jour.

Il vole : les rayons qu'emportent ses deux ailes
Glissent dans un matin sonore et glorieux
Et les frémissements qui palpitent en eux
Déroulent dans l'espace un chemin d'étincelles.

Tendu vers la forêt, qu'encercle un fleuve d'or,
Il aperçoit déjà la branche qu'il préfère
Qui s'incline, au sommet de l'arbre tutélaire,
Sous l'arrêt émouvant et doux de son essor.

Mais, plus prompte que lui, d'une course plus sûre
Une flèche a frappé l'oiseau libre, innocent;
Il tombe et, sur le pré que vient rougir son sang,
Le petit corps gémit sous l'horrible blessure.

Poème aérien du rythme et de l'envol,
O fidèle amoureux qui portais haut mon rêve,
Qui souffletais le vent pour y voguer sans trêve,
Tu n'es plus qu'une chose inerte sur le sol.

Messager, tu liais le fleuve à la colline,
Ame, tu te posais au cœur du bois secret :
Pourquoi l'homme stupide a-t-il brisé d'un trait
Ta vie ensoleillée et ta plainte divine ?

Je ne te verrai plus éblouir d'un éclair
Ma tâche soucieuse et ma retraite sombre
Et je n'entendrai plus me répondre, dans l'ombre,
Ton chant qui consolait mon cœur, parfois amer.

Quand tu passais, rapide, au front de nos demeures,
C'était un peu de ciel qui descendait sur moi;
Ta plainte en s'exhalant répétait mon émoi,
Ton attente peuplait de souvenirs mes heures...

Tu gis! Ta grâce est morte et ton courage éteint
Et je vois le chasseur accourir vers sa proie.
Le pays perd son charme et la maison sa joie :
Du coup qui t'a frappé, l'azur même est atteint!

II

Amoureux, tu ne peux te décider à suivre
L'ordre bref du destin qui t'éloigne d'ici :
Sans doute as-tu pensé qu'il est triste de vivre,
Quand on emporte au cœur l'ombre d'un noir souci ?

Va! ne repousse pas la voile qui t'appelle,
Laisse la mer s'étendre entre ton rêve et toi :
Celle que tu chéris t'apparaîtra plus belle
Lorsque tu dormiras, seul, sous un autre toit.

L'amour peint, un bandeau sur les yeux, sa chimère
Et plus il met de temps, aveugle, à la parer,
Moins la fresque pâlit, moins elle est éphémère,
Plus le peintre l'admire et prétend l'adorer.

Lorsque tu reviendras de ton lointain voyage,
La lèvre lasse encor d'une âcre volupté,
L'idole aura les traits divins de ton image,
Toi, le charme inconnu qu'elle t'aura prêté.

III

C'est un jour de l'été : la lumière caresse
La terrasse orgueilleuse où flambent les fruits mûrs
Et le parc, lourd de fleurs, vous grise et vous oppresse
Quand vous longez, passant, l'ombre droite des murs.

La demeure s'encadre aux bouquets des grands arbres,
L'angle d'une façade apparaît un instant
Et, sur la nudité des vasques et des marbres,
A travers les rameaux, courent des rais d'argent.

Le silence est le maître auguste du domaine :
Vous le peuplez selon votre cœur et rêvez
De tendresse ineffable et de paix souveraine
Devant la grille d'or qui tient vos yeux levés...

Mais, du parc, traversant le vol de votre rêve,
Un rire, clair et jeune, a fusé vers le ciel.
Il retombe et renaît, invisible, et s'achève
Dans la fraîche douceur d'un amoureux appel.

Une voix a rompu le charme solitaire :
Le parc n'est plus à vous, d'autres y sont venus,
La demeure du rêve a perdu son mystère
Et vous savez quels sont ses hôtes inconnus...

IV

Qu'ai-je donc su de vous, longtemps, ô mon amie,
Tandis que vous passiez, chaque jour, dans ma vie?
Je vous voyais marcher, légère et sans apprêt,
Avec cet air, dont la jeunesse a le secret,
De pudique abandon, de grâce qui s'ignore,
Qui souriait alors et qui vous pare encore.
Le soir vous accoudiez votre rêve à l'appui
De ce balcon et je voyais, parfois la nuit,
Votre front douloureux songer à la fenêtre

Et, vous aimant déjà, je croyais vous connaître.
Je savais tous vos goûts, vos livres de chevet,
Le banc rustique où votre course s'achevait
Sur la route connue, aux portes de la ville,
L'heure où vous reveniez vers la maison tranquille
Et, même, devançant votre changeant désir,
La robe et le chapeau que vous deviez choisir.
Et je savais, aussi, par des phrases tracées
En hâte, dans la fièvre ardente des pensées ,
Tout ce que votre cœur, par l'amour exalté,
Renfermait de tendresse et de sincérité.
Mais j'ai tout ignoré de vous, ô mon aimée,
Jusqu'à l'heure attendue où, dans la sombre allée,
J'entendis résonner pour la première fois
L'accent mystérieux et pur de votre voix,
Fidèle écho de l'âme, à votre corps unie,
Lyre où votre beauté trouve son harmonie!

V

Cinq heures! j'ai laissé la page inachevée
Sur la table où me suit ta fidèle pensée
Et j'accours vers le parc somptueux où je sais
Que tu goûtes, en travaillant, l'ombre et le frais.
J'ai remis à demain le souci d'un poème
Où je chante ton cœur et dis pourquoi je t'aime.
Je ne pourrais écrire un seul mot à présent,
Qui ne me semblerait ou faux ou décevant
Quand l'heure est aussi douce et que tu vis cette heure
Parmi les fleurs qu'endort un long jet d'eau qui pleure.
Mon poème est écrit dans ce coin familier...
Je vois au canevas ton cou blond se plier
Et je cherche, à travers l'odorant labyrinthe,
Ce massif préféré que pare la jacinthe,
Où tu vas, quelquefois, pour rêver sans témoin.
Sur la pelouse bleue erre un parfum de foin...
Un invisible émoi m'a trahi ta présence
Sous un dais de rameaux où l'or du soleil danse.

Le jardin accablé brûle et s'apaise aussi.
J'hésite un peu, mon cœur bat plus fort et voici
Que j'aperçois dans l'ombre où se coule une allée
Tes cheveux fins où luit une feuille emmêlée.
Tu brodes et tes doigts sont des fuseaux qui vont
Souples au seul éclair de ton regard plus prompt.
Je suis le mouvement de l'aiguille rebelle
Qui se heurte parfois au cœur de la dentelle
Et j'admire, en silence, au détour du chemin,
Le rayon de soleil qui tremble sur ta main!

GABRIEL TALLET.

GUSTAVE KAHN

—

Parmi les grandes œuvres littéraires, il y en a qui sont comme des rocs, et d'autres qui sont comme de l'air ou de l'eau. Il y a des phares brusquement jaillis de la nuit, il y a des aubes insensiblement diffuses jusqu'à baigner l'espace d'une stable et patiente clarté.

Arracher le secret du roc ; franchir la houle jusqu'au phare et au delà ; appuyer le front aux facettes dures et satinées du diamant mallarméen ; se blesser les prunelles aux faisceaux lumineux de Baudelaire, de Rimbaud, — exceptionnelles voluptés. Mais à qui veut, en dehors des extases, marcher à travers le paysage d'un temps, respirer à l'aise dans le climat d'une esthétique, il faut un instinct, un sens, une découverte des réalités moins fulgurantes, des éléments fluides, des présences pour ainsi dire aériennes, épandues dans l'atmosphère intellectuelle, la nourrissant ou la rafraîchissant.

Etudier l'œuvre de Gustave Kahn, c'est essayer de condenser une portion du plein jour, c'est remettre en arrosoirs l'eau dont s'abreuvèrent les fleurs d'un jardin.

La surabondance littéraire des dernières années oblige la jeune critique à galoper ventre à terre, sous peine de ne plus être « à la page ». Si parfois nous tournons la tête, c'est pour calculer d'un coup d'œil la distance qui nous sépare de tel ou tel sommet déjà lointain. Et ce coup d'œil rétrospectif n'effleure que distraitement la zone la plus proche de nous, mêlée encore, sans ligne de démarcation, à l'époque présente. Faut-il s'en étonner ? Le culte des ancêtres n'a-t-il pas toujours été plus facile, moins coûteux

pour l'amour-propre, que celui des parents non décédés ? L'aspect de nos pères et oncles nous semble souvent plus suranné que celui des aïeux. A mesure qu'on s'en éloigne, l'accoutrement démodé prend tournure de costume de style et retrouve du prestige.

Ainsi la génération actuelle, sur la foi de la renommée, accorde à Gustave Kahn des mérites d'initiateur, mais ne s'attarde pas assez à évaluer la portée véritable de son art, ni la mesure dans laquelle elle continue d'en bénéficier elle-même. Elle y voit une profusion de matières précieuses qui gêne ses habitudes d'admiration partielle, pour des beautés sélectionnées, avares et « montées en épingle ». Peu d'entre nous s'aperçoivent à quel point cette profusion est la réserve qui nous alimente encore, et qui ne cesse de s'accroître.

Deux romans de Gustave Kahn ont paru cette année, à quelques mois d'intervalle. *Mourle* surtout, le premier et le plus condensé, nous semble révélateur. Une « chose qui date », un vestige d'hier, l'illustration d'un paradoxe vieilli ? Que non ! Déposons les bâtons de pèlerins, préparés pour traverser une région historique : c'est une ombrelle qu'il faudrait, à la rigueur, tamisant ce frémissement pailleté de lumière marine, où images et propos étincellent comme un couvert sur une nappe blanche, à l'ombre d'une glycine. Un rien, mais il passe à travers cette histoire de petites gens on ne sait quel souffle de pureté essentielle, quotidienne et cependant héroïque au sens le plus subtil, le plus verlainien du mot. Aboutissements exquis des mobiles bien pauvrement humains ; perfection conférée à l'existence par l'obscur calcul des destinées. C'est d'une légèreté de moucheron sur un ruisseau, et parfois, pourtant, cela nous prend aux entrailles.

L'Aube enamourée affirme d'une manière moins éclatante, plus fouillée, le désir et l'art de poursuivre, de démasquer, partout où il se dissimule, ce qu'on pourrait appeler le génie de la vie. Tout un bric-à-brac de décors mesquins

s'illuminent peu à peu de timide jeunesse, puis brusquement s'enténèbre sous une appréhension mortelle, puis s'épanouit dans la définitive clarté. Ainsi les grands peintres flamands reproduisaient d'abord les paysages coutumiers, les traits des ménagères et des rustres, pour animer ensuite leurs mises au Tombeau ou leurs Triomphes avec le génie vital, capté parmi ces éléments quotidiens.

Qu'est-ce à dire ? L'écrivain qu'on imaginait confit dans le symbolisme, l'orientalisme, l'historicisme, se serait-il repenti, ravisé ? S'est-il rendu tout à coup à l'emprise de l'actualité ? Allons donc ! Quand on a, pendant trente-cinq ans, entassé landes sur montagnes et temples sur pagodes, on ne trouve pas soudain le pouvoir d'y surajouter une rose avec son parfum.

Non ; en vérité, ce pouvoir, celui précisément de créer le parfum de la rose, a toujours été le don primordial de Gustave Kahn. Vérité qui saute aux yeux dès qu'on embrasse consciencieusement l'ensemble de son œuvre.

Ce n'est pas sans dessein que nous disions tout à l'heure, à propos de *Mourle* : un rien. Saisir le sens d'un rien, lui prêter un volume, une forme, une durée. Naissances, apogées, déclins, morts et recommencements, tout ne serait que riens si un art quelconque ne le retenait dans les mémoires. Pour le poète moderne, le *rien* finit, le *quelque chose* commence dès qu'il en a noté le caractère essentiel. Et pour Gustave Kahn, un des plus sûrs animateurs de la poésie moderne, mille et mille riens sollicitent son intervention en faveur de leur existence.

Loin de nous la pensée de dissocier ce poète français de la civilisation latine qui l'a façonné, du groupement national dont il est un des plus typiques citoyens. Mais l'évidence ne s'impose-t-elle pas, — son œuvre fût-elle signée d'un pseudonyme chrétien, — d'une origine et comme d'une mémoire ethnique qui le rendent dépositaire de facultés autrement variées, souples et promptes que celles des occidentaux ?

Sa profession de foi en matière d'art est, à première vue, toute rationaliste ; et cependant, pareille à la mystique juive, elle englobe le réel et l'impondérable, le fugitif et l'éternel, le logique et le fantasmagorique. L'univers lui apparaît infiniment riche et suscite en lui d'infinies volontés d'interprétation. Quelle ombre de kabbaliste s'est penchée vers son oreille, murmurant : « Les combinaisons de mots et de rythmes sont innombrables comme celle des nombres ? » Cette phrase, consignée dans *Symbolistes et Décadents*, est la clef de son œuvre et de son influence.

Il est rare aussi qu'un Européen de race soit en même temps un créateur et un organisateur, aussi heureusement que l'est Gustave Kahn en littérature. Sa conviction tenace n'est surchargée d'aucun fanatisme. Sûre d'elle-même, discernant dès l'origine son propre but et ses moyens, elle ne s'inquiète plus que de s'affirmer à l'extérieur, et cela avec un absolu désintéressement, pour le triomphe pratique d'une cause élue. De là, à côté des *Palais Nomades* et des *Chansons d'Amant*, les articles, les polémiques et les manifestes de la *Vogue*, de la *Revue Indépendante*, etc..

Ne pouvant connaître que ce qui est en nous, il nous faut nous résoudre à le clicher le plus rapidement et le plus sincèrement possible en son essence, sa forme et son impulsion. (*Revue Indépendante*, 1888.)

Personne jusque-là n'avait formulé sur un ton aussi catégorique en France la nouvelle obligation du lyrisme qui tentait d'échapper aux mausolées du Parnasse, la « nécessité d'une poésie extrêmement personnelle, cursive et notante ».

Le talent explicatif, banni de son art de synthèse, trouvait une application normale dans l'œuvre critique de Gustave Kahn. Kahn critique a-t-il nui à Kahn poète ? Oui, dans le sens où la critique crée des ennemis personnels au poète. Parmi ceux-là même qui partagent ses idées, combien ne disent-ils pas encore, quand on parle du grand rôle qu'il

a joué : « Oui, mais il n'était pas seul, il y avait aussi un tel et un tel. »

Certes, ce tel et ce tel existaient et créaient, et avaient autant de génie, et plus encore. Mais nous savons tous combien faible est le poète en général quand il s'agit d'expliquer son art, combien il reste impuissant à communiquer ou jaloux de conserver pour soi le feu sacré, et quelle singulière générosité il faut, quel don de sociabilité, quels principes de communisme littéraire pour divulguer les secrets de la poésie.

N'est pas chef d'école tout poète qui a des imitateurs ; bien au contraire. « Clicher le plus rapidement *et le plus sincèrement* possible... » Tout ce qui est à la fois rapide, expressif, sincère et musicalement évocateur dans la poésie si variée, parfois si contradictoire, de nos jours, est relié à la théorie de Kahn. On peut dire que ses contemporains eux-mêmes, dont plusieurs sont aujourd'hui plus célèbres que lui, n'eussent pas évolué avec la même conscience sans le secours de ses principes.

Que mille autres, au même moment, fussent hantés de velléités analogues, ce n'est pas moins lui qui a, comme le reconnaît André Beaunier, « *instauré* un art tout neuf », fondé sur la musicalité véritable, sur l'harmonie du mouvement, non de la mélodie. Cherchons à l'heure actuelle un poète qui obéisse d'une façon caractéristique à ces suggestions, dont chaque poème enferme dans son ellipse sonore la complexité d'une sensation intuitive, individuelle, inexpliquée, mais pénétrante comme une phrase de violon, — et nous aboutirons à André Spire. Le contraste entre la physionomie littéraire de l'initiateur et celle de l'initié garantit la puissance de l'enseignement.

Nous serions entraînés hors du cadre de notre étude si nous cédions à la tentation de suivre les curieux effets de cette impulsion sur la poésie anglaise — (Imagistes), — américaine, italienne, russe, allemande... Restons à Paris.

En ce qui concerne la prose, le roman, Benjamin Cré-

mieux, dans un récent article (1), a signalé quelques correspondances entre Gustave Kahn et les écrivains actuels. « Voulez-vous du Giraudoux ? — dit-il : — du Morand, du Salmon, du Mac Orlan, du Chadourne ? » Et il cite des fragments du *Cirque Solaire*, du *Roi fou*. Malgré la grande valeur générale de cet article, il nous semble que l'auteur commet une faute en présentant son exemple pour ainsi dire à rebours. Il se peut qu'André Salmon connaisse les romans de Kahn assez pour que son talent personnel en ait gardé l'empreinte. Il se peut que Giraudoux, Morand, Mac Orlan les ignorent. Le rapprochement inexpliqué de Benjamin Crémieux nous induirait à conclure que Gustave Kahn n'a peut-être pas *agi* sur ses cadets, mais qu'il les a en quelque sorte *imités* par avance, devinant le langage qu'ils allaient tenir « vingt ans après ».

Ce même rapprochement devient juste et intéressant si nous renversons les termes de la similitude et si, au lieu de voir les auteurs modernes dans les écrits anciens de Kahn, nous cherchons, jusque chez les écrivains qui ne l'ont pas lu, les traces certaines de l'influence du précurseur. Nous verrons alors ce que cette influence a de spécifique : nonchalante et dédaigneuse de se transmettre à quelques disciples déterminés, elle se vaporise et circule dans l'air à la disposition de tous. Elle a établi, condensé une certaine atmosphère, et de cette atmosphère bénéficient, vers cette lumière s'orientent, par un instinct de phototropie, les esprits d'une nouvelle génération.

Ce qui les attire, ce n'est pas la personnalité du maître, comme dans le cas de Mallarmé ; c'est, au contraire, l'effacement volontaire, la non-insistance de cette personnalité, le champ libre qu'elle laisse à chacun. Le magicien plein de tact et de bonhomie, qui a fait surgir le jardin avec des allées et des gerbes d'eau, se tient à l'écart, invisible, souriant, insoucieux des hommages.

(1) *Gustave Kahn*, par Benjamin Crémieux (Le Monde Nouveau, 15 juillet 1922).

Dans cette ère nouvelle, — ère de gloire pour les « infiniment petits » de la sensation, de l'intuition et de la fantaisie, — les phénomènes les plus variés se font jour.

Apollinaire, dont un climat plus pesant eût boursouflé, peut-être, le fastueux aristocratisme, effeuille avec une négligence slave les allusions au possible, à l'hypothétique, à l'invraisemblable. Marinetti pousse le besoin de l'instantané jusqu'à l'orchestration de l'onomatopée. Max Jacob se fait un devoir de ne pas tuer, au profit du mystique et du sentimental qu'il est, le gavroche et le jongleur qu'il est aussi. Le regard d'Henri Hertz fait des entailles profondes dans l'inconscient. Divoire hasarde le simultanéisme. Le surréalisme, qui se défend d'être une littérature, se rattache néanmoins à cette même zone intellectuelle.

Le groupe de l'Abbaye, d'autre part, prolongé aujourd'hui par des écrivains isolés tels que Roger Martin du Gard, Jean Richard Bloch, P.-J. Jouve, Marcel Martinet, Roger Dévigne, se pénètre de cette idée, — née des nécessités de l'époque, soit, mais formulée énergiquement par Gustave Kahn : l'art doit être social ; social, non pas à la manière de Coppée, du mauvais Hugo ou de Lamartine vieilli, mais avec un idéal tout ensemble de perfection esthétique et de solidarité humaine.

Dans cette même atmosphère se multiplient d'abord en coups de couteau et claquements de rubans vifs les audaces de Rachilde. Mme de Noailles anime d'une éolienne mobilité le contours fixes de ses vers.

Colette installe et propage dans la prose le style de notation comparative, qui rapproche jusqu'à les confondre les sensations et les idées, ce style qui est encore, chez Giraudoux comme chez Morand, chez Duhamel comme chez Mauriac, Cocteau, Soupault, Aragon, Delteil, Bove et tant d'autres, la marque extérieure de l'écriture xxe siècle.

Dès l'aube de ce siècle, Kahn déclarait avec une insistance particulière que « le nouveau poète se devait et devait aux autres de faire de la critique. Pour pouvoir écrire

l'œuvre d'art pure, il fallait pouvoir l'expliquer dans des travaux latéraux ». Jusqu'à la fin du XIXe siècle, en effet, à de rares exceptions près, la critique était réservée aux critiques, les manifestes littéraires aux satellites des grands écrivains. C'est dans les cafés ou sur les trottoirs nocturnes que se trouvaient estimées et commentées les clartés de Verlaine, de Rimbaud, de Laforgue, de Cros, avec celles des flambeaux mineurs, tôt éteints dans les mémoires. En cela encore, Gustave Khan a su discerner et formuler une nécessité imminente. Et parce que, tout en la formulant, il créait d'autre part « l'œuvre d'art pure », on l'a cru, on l'a suivi. Quelle école, depuis lors, n'a lancé son manifeste, quelle revue n'a donné la justification de son groupement, quel auteur n'a publiquement pris conscience de sa tâche ?

Mais, séparé chez Kahn du bloc de sa création littéraire, l'élément critique est inhérent à la plupart des œuvres d'aujourd'hui. Le sous-entendu critique à l'égard d'une société, d'une politique, d'une mentalité ou d'une esthétique est admis dans le roman, dans le théâtre et dans la poésie. Période de révision, alors que les premières années du siècle étaient une élaboration de conscience.

L'art critique, le discernement des valeurs, Kahn l'a pratiqué avec une exquise désinvolture. C'est une joie toute fraîche et comme matinale, que de lire ses *Symbolistes et Décadents*, exactement reliés par l'arc de la vision identique avec les *Silhouettes littéraires* et le *Baudelaire* parus cet hiver. Qu'il s'agisse de Baudelaire ou d'Hugo, de Poe ou de Tolstoï, de Verlaine ou de Villiers, de Mallarmé ou de France, de Rodin ou de Puvis, jamais la grandeur du sujet ne fait perdre au narrateur une parcelle de jugement, jamais le jugement n'envenime l'admiration. Le spectacle du génie perçu dans ses directives et dans ses méandres, semble compléter, affirmer la personnalité du critique. Si quelque tare choque son intelligence, aussitôt y supplée un élan du cœur ou un accent de magnanime ironie. Kahn parle des grands hommes comme l'habitant

d'une île merveilleuse parle de son pays : avec calme, avec familiarité, satisfaction, indulgence, avec naturel.

Et cette manière de traiter les gloires est passée dans nos mœurs littéraires au point d'être affichée par tels qui viennent à peine de débarquer dans l'île merveilleuse sous l'égide d'un Cook, éditeur de jeunes. N'importe. La civilisation ne consiste pas seulement à épouser les idées des plus dignes que nous : emprunter leur langage nous éloigne déjà un peu de notre médiocrité. C'est un des effets de l'élite.

Or,

quand une élite a apporté son œuvre et qu'on est en train de tirer de cette œuvre le maximum d'effets qu'elle comporte, une autre élite, plus jeune, prépare un canon de l'œuvre d'art absolument différent qui a son expansion à la période suivante. Ce mouvement neuf est alors combattu ou par une réaction vers l'école précédente ou par une formule nouvelle... car en principe aucun groupement ne peut donner une formule sur tous points satisfaisante, et de plus il fatigue la formule dont il se sert (1).

Voilà, à l'égard de son œuvre propre et de l'art en général, la souriante philosophie de Gustave Kahn. Apparition passagère, alors ? Jardin d'une saison? Du tout, du tout : le devoir du poète est d'élargir le champ de la poésie, d'y amener sans cesse de nouveaux sujets. Tout peut être un sujet poétique, pourvu qu'on l'envisage, précisément, sous l'angle de son éphéméréité. L'intuition du degré de réalité et d'importance des phénomènes dicte le choix de la forme. Donc, pas de forme fixe et pas d'esthétique générale ; assouplissement des moyens d'expression, depuis le langage banal jusqu'au chant du poème.

Ainsi, dans sa malice, le magicien, l'oiseleur des apparences n'abdique rien de ses droits créateurs. Convaincu de certaines fragilités, il bannira l'élément périssable ou le réduira au minimum. Les faits ne sont rien ; les mobiles sont plus forts que l'objet en mouvement. L'impulsion pre-

(1) *Symbolistes et Decadents*, pp. 311-312,

mière doit commander l'ordonnance de l'œuvre, comme le premier accord le développement de la symphonie. Dès qu'il a reçu l'impulsion, l'écrivain n'a plus le choix, il se conforme. La gamme est imposée par le sujet. Voilà donc, antérieur aux théories bergsoniennes, l'établissement d'une littérature fondée sur la spontanéité, ou plutôt sur l'inexplicable logique de l'inconscient.

Contrairement aux romanciers du XIXe siècle qui détachent les étapes et ciselent l'incident, Kahn n'obéit dans ses narrations qu'à la force du grand courant qui emporte l'objet, le modèle, le personnage. Fatalité moderne dans *L'adultère sentimental*, passion hallucinée dans *le Cirque Solaire*, hantise du fantastique dans *Les Contes hollandais*, enchevêtrements politiques et sociaux dans *Le Roi fou*, triomphe d'une destinée absurde en apparence dans *Mourle*, victoire de la jeunesse sur la médiocrité dans *L'Aube enamourée*.

Le Conte de l'Or et du Silence est le trait d'union entre la fiction et le lyrisme. Il semble que l'auteur ait voulu, dans ce récit, appliquer particulièrement à la prose l'effort qu'il faisait en poésie, celui de « modifier l'instrument », par rapport à Baudelaire, par exemple, de même que Baudelaire l'avait modifié par rapport aux lamartiniens.

Cet effort poétique, le « désemmaillotement » de la strophe, l'instauration du vers libre, sont ce en quoi on a le mieux rendu justice à Gustave Kahn. Il n'est pas rare cependant d'entendre dire que ses poèmes sont archaïques, hermétiques, à cause de certains néologismes morts-nés. De très belles fleurs meurent parfois en naissant, parce qu'il fait trop froid ou trop sec autour d'elles; elles n'en ont pas été moins belles à leurs moment, et nous pouvons garder l'image de leur charme. La Russie, plus accueillante qu'ironique, a conservé avec gratitude les innovations verbales d'un Balmont. Qui sait d'ailleurs si ces fleurs sont mortes en France? La Pléiade n'avait-elle pas, comme le symbolisme, inventé des mots qui se sont éclipsés ensuite, qui

ont reparu, et que nous lisons aujourd'hui sans surprise ? Et ne peindraient-ils qu'un climat, qu'une saison, ils n'en seraient pas moins significatifs. Résister aux combinaisons idéo vocales expressives, mais non conformes au code du jour, est le fait d'un public plus rationaliste que musicien. Il faudrait, pour écouter un poème de Gustave Kahn, — un poème en général, de n'importe qui, de n'importe quel temps, — faire abstraction de l'intelligence proprement dite comme de l'ouïe proprement dite et ne laisser vibrer en soi que le point cérébral où ces deux facultés se touchent, s'entrepénètrent et s'entrélucident ; si ce point-là se déclare satisfait, — chantons les louanges d'un grand poète.

On dit aussi que le caractère de la poésie de Gustave Kahn est d'ordre visuel et psychologique, non d'ordre auditif. Diagnostic sinon erroné, du moins trop global pour être exact. Si dans les *Palais nomades* une volonté de réaction contre le Parnasse multiplie à plaisir les courbes de chaque arabesque, ce mouvement ondulatoire participe de la musique tout autant que de la ligne et de la couleur. Si un accent psychique se mêle aux *Chansons d'Amant*, c'est à la manière d'un soubresaut de violoncelle rappelant dans la fête des sens quelque intellectuelle inquiétude. « Les plus charmants poèmes de *Domaine de Fée* semblent *chuchotés à demi-voix* », dit avec justesse M. André Beaunier. *La Pluie et le beau Temps* est précédé d'une épigraphe de La Mettrie ; mais cette « pensée choisie » n'implique pas la nécessité d'une interprétation philosophique pour chaque poème. C'est ici, au contraire, entre tous les livres de Kahn, le recueil le plus saisissant d'instantanés, d'abrégés, de synthèses musico-picturales ; croquis de sonorités, accords de gestes, jeux de reflets contre jeux d'échos.

Les *Limbes de Lumières* et *Le Livre d'Images* nous révèlent, si nous y tenons absolument, la vision psychologique et historique du poète. Mais comme le musicien y lutte toujours contre le méditatif ! Les aiguilles des syllabes, les

fils d'or des assonances traversent la *Tapisserie des quatre éléments*, les *Mosellanes*, l'*Epilogue*, reliant les âmes éparses dans le silence du temps.

Est-il résigné, pessimiste, est-il vraiment orientaliste, le cerveau qui, persuadé de la fugacité des choses, tend à les enregistrer toutes, successivement ou simultanément, en harmonies transmissibles ? Lorsque, présageant l'unanimisme, dans les morts innombrables de chaque parcelle du temps, Kahn s'efforce de saisir au vol l'âme collective, avec ses élans et ses sensibilités contradictoires, c'est, malgré l'éphémère et le tragique, l'orgueil de vivre qui exalte sa voix :

> Marteaux de la destinée,
> Frappez, frappez plus fort, frappez !
> Le métal est dur et l'enclume est sonore,
> Et la chair de l'homme et son âme dure
> Sont à l'épreuve de vos coups répétés.

A la connaître de plus près, c'est bien le nom d'optimisme, au sens le plus vaste et le plus désintéressé, qui convient à cette philosophie, si philosophie il y a. Une puissante indulgence l'inspire, fondée elle-même sur l'exacte évaluation de la précarité des moyens par rapport à la noblesse des réalisations humaines. Et s'il s'attache si passionnément à l'instable, c'est qu'en secret le poète croit à la renaissance, au recommencement de toute chose... Il croit aussi à la justice, à la bonté, à l'entr'aide fraternelle (*Odes à la Raison*) et par là ce libre penseur, cet insurgé rejoint les apôtres, les organisateurs de l'ordre...

Peut-être nous reprochera-t-on de ne pas suivre dans cette étude la ligne d'analyse habituelle et d'entre-croiser dans un va-et-vient continu les fils qui rattachent le point central aux points extrêmes atteints par son action. Nous l'avons dit au début, il s'agit d'une œuvre aussi valable par son essence que par les effets multiples de ses prolongements. C'est grâce aux différents ponts jetés par-dessus le

courant, que nous avons tenté d'établir la cohésion dans ce paysage complexe d'une époque d'art.

Il nous reste à compléter l'essai en étudiant dans ce domaine le vice, le germe de corruption que comporte toute doctrine littéraire, comme tout régime politique ou religieux. Quelle est la responsabilité de Gustave Kahn dans les déviations de la littérature instinctive, portant sur « les faits de la conscience élémentaire et inorganisée », selon le mot de Julien Benda ?

La théorie et l'exemple de la notation cursive ouvraient, c'est incontestable, un champ d'activité à ces « personnes » dont il est parlé dans *Belphégor* et chez qui la vivacité surpasse la justesse de l'esprit. Aux yeux de ses promoteurs, la nouvelle esthétique ne devait pas exclure le jugement ni la puissance intellectuelle ; son rôle était sans doute de les couronner, les alléger, les diviniser, comme le parfum parachève la fleur.

Impatients de s'élancer hors d'un art surchargé de méditation « sur la chute des sociétés et des empires », de bousculer les bâtisseurs de l'opaque, les jeunes d'alors restaient cependant tributaires directs de la culture du XVIII[e] et du XIX[e] siècle. Dans leurs manifestes, l'idée ne leur était pas venue de stipuler, pour la réaction contre cette culture, la nécessité de la posséder. La création, en matière de civilisation ou d'art, n'est, somme toute, qu'une réforme. Et c'est sur lui-même d'abord que le créateur pratique cette réforme. Plus le domaine à réformer est vaste, plus salubre, plus aéré sera l'espace affranchi. Toutes les lyres du monde avaient vibré dans la prescience d'un Verlaine, avant qu'à l'image de leur sonorité il se fît un instrument nouveau. Dans l'angoisse d'un Laforgue, la divination d'un Marcel Schwob, l'instinct d'un Gustave Kahn, le passé et le présent chargeaient à parts égales l'équilibre de la balance.

En réclamant des ailes pour la littérature, les libérateurs ne spécifiaient nullement qu'elle pouvait se passer d'un corps. Tout au plus voulaient-ils amenuiser ce corps pour

lui donner, en vue de cette aéronautique, la forme d'un projectile parfait. Avaient-ils tort ou raison ? La notation, l'expression instantanée ne reste-t-elle pas souvent attachée au point fixe d'une date, tandis que l'écriture, le style, moins léger en apparence, flotte dans les remous des longs avenirs?

Mais ceci est une parenthèse. Tort ou raison, la question ne se pose pas pour Gustave Kahn : le vrai pour lui, nous l'avons vu, n'est pas dans la persistance, mais dans l'alternance des vérités. La vérité de son heure, de l'heure prochaine, il l'a proclamée non en prophète, mais en simple citoyen de l'art. La simplicité démocratique de cette présentation faisait oublier l'aristocratique supériorité du novateur. La formule était séduisante : aucune restriction, aucun examen préalable. Entrée libre. Usage immédiat. Procédé enfantin : « Clicher le plus rapidement, etc... » « Toute chose peut être sujet poétique »... Et si nous laissions tomber la proposition subordonnée : « pourvu qu'on l'envisage sous l'angle de son éphéméréité. »

Si nous négligeons ces mots, le principe devient anarchique, l'énoncé d'une règle se transforme en appel au désordre. Le vice et la vertu de la doctrine de Kahn, sa force généreuse et sa force nocive agissent de concert dans le climat d'éclectisme, dépourvu de rigueur apparente, qu'il semble offrir à tout venant.

Il est trop confiant envers ses contemporains et ses cadets. Cette nécessité de choisir un angle de vision significatif et bien déterminé, il n'a jamais jugé bon de la marteler sur leurs cerveaux. Elle glisse à travers son œuvre à la manière discrète d'un sous entendu. Or c'est elle qui, précisément, implique la présence du jugement, de la justesse de pensée dans un esprit par ailleurs capable de vivacité et de fantaisie. C'est elle aussi qui présuppose chez l'écrivain une culture et un sens de généralité sans lesquels l'image d'un instant n'est qu'un croquis partiel, la peinture rien que du pittoresque, le chant rien qu'une exclamation.

« Aujourd'hui, le talent court les rues », dit-on. Il les encombre même, les surpeuple, les déborde au point de suffoquer dans son propre tourbillon. Et, hissée au pavois sur cette foule, nous voyons la petite fille dont parlait Proudhon, cité par Benda :

Elle appelle un tire-bouchon *chef de la bouteille*, un abat-jour *chapeau de la lampe*, un éléphant *pied de nez*... Des à-peu près, des analogies, de fausses ressemblances, des drôleries ; rien de défini, ni analyse, ni synthèse, pas une idée adéquate, pas ombre d'une conception.

Isolée, chaque production de ces talents a quelque chose de raffiné, d'engageant ou de curieux. Dans une civilisation avancée, les rebuts eux-mêmes ont de la qualité, de la tenue. Certaines boues, après l'extraction des matières précieuses, ont encore un pouvoir radio-actif. Mais cette masse de talents, tournant sur elle-même, a laissé dégénérer la spontanéité initiale du mouvement en une giration automatique. La petite fille n'est déjà plus qu'une naine majeure, qui se farde.

En principe, aucun groupement ne peut donner une formule sur tous points satisfaisante ; et de plus, il fatigue la formule dont il se sert.

La sagacité de Gustave Kahn avait prévu pour d'autres le terme, ou du moins le relai obligatoire. Pour lui, au bord du vertige déchaîné, il nous donne aujourd'hui, coup sur coup, *Mourle* et *l'Aube enamourée*, modèles, chefs-d'œuvre peut-être, d'intuition disciplinée, de persistante juvénilité. Tant il est vrai que la destinée des créateurs et celle des suiveurs n'ont ni le même sens ni les mêmes aboutissements.

Sans cligner aux bourrasques, le pêcheur a jeté ses filets. Prétexte aux rêves, aux architectures d'émeraude. Les poissons ? Gros ou minuscules, les marchands en ont dispersé des monceaux. Il en vient d'autres. L'un d'eux recèle peut-être l'anneau royal de la poésie future ?

LUDMILA SAVITZKY.

ANDRÉ GILL
LA « LUNE » ET L' « ÉCLIPSE »

—

Le soir du dîner de noce de Paul Mahalin, François Polo, fraîchement débarqué de Nantes, qui, comme tant d'autres, rêvait de créer un nouveau « canard » illustré — ils pullulaient alors — dit à brûle-pourpoint au nouveau marié :

— Millaud lance le *Soleit*; voici le vrai moment de risquer la *Lune*. Il me manquait un dessinateur ; j'espère l'avoir découvert.

— Tu l'appelles ?

— André Gill.

— Connais pas.

— Il se fera connaître. Un garçon qui manie le crayon comme personne...

— Dans quel genre ?

— Le sien... (1).

On ne saurait faire plus bel éloge du dessinateur, car André Gill, qu'on se reporte à la préface émue écrite par M. Jean Richepin pour le bel album de *Vingt tableaux inédits d'André Gill* (2), fut un des maîtres incontestés de la caricature durant la seconde partie du xixe siècle ; il fut un peu, lui aussi, l'« homme qui, tous les matins, divertit la population parisienne, qui, chaque jour, satisfait aux besoins de la gaieté publique et lui donne sa pâture (3) ».

A moins que leur symbolisme ne leur prêtât une grandeur spéciale, les dessins de Gill ressemblaient moins à

(1) Paul Mahalin : *L'Eclipse*, 1er mars 1874.

(2) Paris, Magnier, 1886. — Reproduit dans le supplément littéraire du *Figaro*, 3 juillet 1886 ; 27 avril 1895.

(3) Ch. Baudelaire : *Quelques caricaturistes français*.

des charges qu'à des portraits. Comme chez Honoré Daumier, l'homme et le crayon étaient également intègres, et l'hommage que, dans l'*Hydropathe*, leur rendit Jules Jouy, non encore promu roi de la chanson, n'avait rien d'exagér .

ANDRÉ GILL

Fort comme un grand coq, droit, perché
Sur ses larges ergots de pierre,
Moustache noire en croc ; paupière
Où l'œil ne s'est jamais caché.

Front qu'on voudrait empanaché
De quelque feutre à plume fière ;
Crayon d'or comme une rapière,
Au poing rudement accroché.

Dur cliquetis. Sa pointe larde
La sale meute recularde
Qui, loin du justicier maudit,

S'enfuit comme un vol d'oiseaux maigres.
Tout autour le pleuple applaudit,
Amoureux des crayons intègres.

Peu importe que Louis-Alexandre Gosset, né le 17 octobre 1840, à l'hospice de la Maternité, rue de la Bourbe, — cette vilaine dénomination que n'a point oubliée l'argot parisien — de Sylvie-Adeline Gosset, couturière, et de père inconnu, ait eu ou n'ait pas eu le droit d'ajouter au nom de sa mère celui de son père putatif. La mention « dit de Guines », écrite au crayon en marge de l'acte d'état civil, ne saurait constituer un acte de reconnaissance (4) et cette filiation servirait tout au plus à expliquer certaines hérédités qui furent fâcheuses.

Descendant ou non des ducs de Guines, André Gill connut de bonne heure cette « vache enragée » à laquelle sont condamnés, à leurs débuts, la plupart des artistes, et

(4) Cf. André Gill : *Sa vie, Bibliographie de ses œuvres*, par Armand Lods et Véga, Paris, Léon Vanier, 1887, in-12. Avec portraits par Emile Cohl et caricatures inédites d'André Gill.

Félix Jahyer, cet ancien imprimeur blésois devenu, à Paris, directeur du *Diogène*, avant de présider aux destinées du « Vieux Montmartre », a tracé, alors que l'artiste atteignait à la renommée, ce résumé assez plaisant de ses premiers lustres :

GILL

Avez-vous lu la *Lune* ?

Oui, parbleu et vous connaissez Gill. Car *la Lune*, c'est Gill. Voyez plutôt ci-contre comme il remplit la très blonde Phœbé de sa réjouissante physionomie.

Gill est Parisien. Il a 26 ans. C'est un soldat de la réserve.

N'ayant pas eu occasion d'illustrer son pays par les armes, il *illustre* « la Lune » avec son crayon.

Elève de Sainte-Barbe, il finit ses études à 15 ans et demi.

A 17 ans, il commença à crayonner sous la direction de Philippon le père, qui l'enrégimenta à l'heure. Il gagnait trente sous.

Son père pensa alors qu'il fallait chercher une autre route pour exploiter une mine d'argent ; or, ne pouvant lui arracher son crayon des mains, il pactisa avec lui et lui proposa de faire de l'architecture.

La ligne droite était si peu comprise de Gill que, non seulement il résista à l'impulsion de son architecte, mais que promptement il le conduisit, sans qu'il s'en aperçût, vers la ligne brisée. Tous deux firent des charges et négligèrent les lavis.

Cette douce occupation pouvait avoir son charme ; toutefois elle péchait par la base ; Gill s'était bien promis de prendre un état de son goût, mais il voulait, aussi et surtout, échapper à un tas de petites misères dont sont abreuvés les oubliés de dame Fortune.

Il se laissa donc conduire par un ami chez un excellent homme, M. Dechaud, dessinateur en broderies.

M. Dechaud était un rare travailleur. A peine levé, il saisissait le métier et piquait ses broderies jusqu'au soir, prenant bien juste le temps de manger.

Quand Gill arriva chez lui avec sa lettre de recommandation, M. Dechaud, nécessairement, piquait. Sans lever les yeux, il écouta les offres de services du jeune homme. Le silence se fit bientôt, car le protégé était timide et préféra rester en admiration devant l'infatigable piqueur plutôt que de l'arrêter dans son travail.

Après une heure de faction, il reçoit de M. Dechaud une commission pour la place Dauphine. Gill part, revient : M. Dechaud piquait encore et lui indiqua par la parole un énorme paquet à porter à l'extrémité du faubourg Poissonnière. Quand Gill revint, il était tard ; M. Dechaud piquait toujours. Ce soir-là, Gill reçut 4 francs.

Avec 4 francs on peut vivre, mais c'est fâcheux de sortir de Sainte-Barbe pour exercer l'emploi de commissionnaire. Il réfléchit à cette position, alla trouver Gillot qui l'adressa à Léo Lespès.

En attendant qu'il devînt Timothée Trimm, Lespès travaillait à un ouvrage sur le clergé de France. Il s'enquit auprès du jeune homme de ce que lui coûterait un panthéon contenant la charge de tous les orateurs chrétiens, avec le pape au milieu ; Gill demanda 60 francs, ça en valait 2.000 ; Lespès accepta.

Gill apporte la pierre chez M. Dechaud pour y travailler. M. Dechaud piquait comme autrefois et ne s'aperçut de rien. Un jour pourtant, dans un de ses rares moments de repos, il passe derrière Gill et aperçoit, sur le coin de la pierre, Lacordaire qui se dressait dans une pose désopilante.

— Eh quoi, vous savez donc dessiner? lui dit-il.

— Vous l'ignoriez ?

— Sans doute,

— Et ma lettre de recommandation ?

M. Dechaud, occupé à piquer, ne l'avait pas lue et avait compris que Gill s'était présenté à lui comme commis pour tout faire.

A partir de ce moment, il l'entoura de bontés, le recommanda à droite et à gauche et lui fit faire des *enseignes*.

Gill fut élève de l'Ecole des Beaux-Arts. En copiant la *Vénus de Milo*, il n'a pas perdu ses aptitudes à la charge.

Il a illustré la *Chanson des Grues et des Bois* mise en petits vers, et a travaillé avec Vermorel à la *Revue pour Tous*.

La Lune a offert à Gill l'occasion de se mettre tout à fait en évidence. Il en a su profiter. Les *Etrangleurs de Millaud*, Veuillot, etc., l'ont rendu populaire et ont fait la fortune du journal.

La meilleure preuve que son nom est très répandu, c'est que l'illustre Sallot, dit Casque de Fer (5), lui écrit de Bayonne où

(5) Voir la caricature de Sallot, dit Casque de Fer, par Gill, *la Lune*, 4 août 1867.

il est en tournée, pour lui commander une enseigne de dentiste! Gill a trop d'esprit pour refuser cet honneur. Je lui conseille, toutefois, de mettre de côté sa timidité quand il en fixera le prix.

Pardon, mon cher Meyer (6), si je n'ai pas éreinté davantage votre heureux rival, mais que voulez-vous ? La figure de ce joyeux garçon m'est sympathique ; puis j'aime tout plein les gens d'esprit, et Gill en a beaucoup (7).

Ainsi se trouve infirmée la réponse trop souvent citée de Gill ripostant, orgueilleux et tonitruant, « au Connais pas » du journaliste :

— Vous êtes le seul.

Les deux hommes se connaissaient de longue date et le peintre aurait même tenu de Léo Lespès, qui n'était pas encore Timothée Trimm, l'idée de panoramas qui devait hanter sa raison vacillante.

Comment, après avoir parlé de cette grosse vedette du *Petit Journal*, ne pas reproduire cette bluette, une des nombreuses pièces de Gill que ne recueillit point la *Muse à Bibi* (8) ?

SI J'ÉTAIS CET HOMME ADMIRABLE !...

Rêverie

Si j'étais cet homme admirable,
J'aurais son grand cœur, son gilet
De velours et son gros mollet,
Et j'aurais son style adorable,
Manne d'un milliard d'abonnés,
Et j'aurais du poil dans le nez,
Si j'étais cet homme admirable...

Si j'étais cet homme admirable,
J'aurais sa grande chaîne d'or
Et sa montre, et j'aurais encor
Un pantalon considérable-
Ment trop large avec un vieux mac
Farlane : j'aurais l'air d'un sac
Si j'étais cet homme admirable...

(6) Henri Meyer, le dessinateur du *Diogène*.
(7) *Diogène*, 14 septembre 1867.
(8) Sur la *Muse à Bibi*, cf. *Mercure de France*, Notes et documents littéraires, 25 octobre 1924, p. 539-544.

Si j'étais cet homme admirable,
J'aurais l'œil au café Peters,
Et j'y prendrais des plats fort chers.
Avec un ventre formidable,
J'aurais l'organe d'un chapon
Et *Timothé* pour petit nom...
Si j'étais cet homme admirable !... (9)

Sans doute, André Gill a publié en 1883, chez les éditeurs Marpon et Flammarion, un volume de souvenirs : *Vingt années de Paris*, précédé d'une jolie préface d'Alphonse Daudet, et qui, comme le « melon », offre l'avantage de pouvoir être découpé par tranches. Toutefois, à qui veut connaître l'histoire de *la Lune* et de *l'Eclipse*, la collection de ces deux journaux est autrement précieuse. On apprend ainsi quels dangers menaçaient, de 1866 à 1877, date où sombra le gouvernement du 16 mai, quiconque avait l'imprudence de fronder nos doux maîtres, s'il n'apportait pas à ce jeu tous les ménagements désirables. Nous n'étions plus au beau temps des Mazarinades. *La Lune* mourut d'une de ces audaces Jamais *l'Eclipse* ne se dénomma « par intérim *la Lune* », mais elle lui succéda, tout en la cachant, ce qui, à la vérité, peut sembler plus logique.

Le premier numéro de *la Lune* parut le 1er octobre 1865, portant cette mention : « Paraissant toutes les nouvelles lunes ». Ce n'était alors qu'une annexe du *Hanneton*, ce *Hanneton* qui, modestement, portait le sous-titre de « Journal des toqués », et qui devait plus tard compenser l'infériorité de ses illustrations par la qualité de ses rédacteurs. Vers et prose, Vermersch y collabora assidûment, Albert Mérat et Léon Valade y voisinèrent à leur habitude, François Coppée y publia ses premières *Intimités* et Verlaine quelques-uns de ses plus beaux sonnets (10).

Le second numéro de *la Lune* (février 1866) contenait

(9) *Almanach du Hanneton*, 1867.
(10) *Le Clown, Circonspection*, 25 juillet 1867 : *Sappho, A Horatio*, 8 août 1867 ; *Paysage historique*, 26 septembre 1857 ; *Intérieur*, 3 octobre 1867 ; l'*Auberge*, 30 janvier 1868 ; *Allégorie*, 5 mars 1868.

six petites compositions de Gill : *L'amateur de violon*. En mars, le journal prenait sa vie propre et une périodicité régulière. Le n° 27 (4 septembre 1866), avec le dessin consacré à « La nouvelle chanson de Thérésa » (La nourrice sur lieux), en assura le succès. Quatre éditions au moins, la quatrième de 27.000 exemplaires, ne l'épuisèrent point.

Un amusant numéro-pastiche avait salué, le 18 novembre 1866, la transformation du *Figaro*, de bi-hebdomadaire devenu quotidien, mais les difficultés n'allaient point tarder à naître qui devaient amener la disparition de *la Lune*.

Louis Veuillot, déjà médiocrement flatté sans doute de la composition qu'avaient inspirée à Gill les *Odeurs de Paris* (9 décembre 1866), se fâcha pour tout de bon, quand dans son « Louis Veuillot » (n° 59, 21 avril 1869, tirage 41.000) il eut été représenté, grêlé, le proboscide offrant l'aspect d'une morille, le front nimbé d'une auréole, aux épaules des ailes d'archange, tirant, la veste tombée, le chausson devant l'Arche.

Il se fâcha si bien que le numéro fut supprimé, et ce fut bientôt le tour de la *Lune* de subir le même sort. Un dessin d'André Gill, « Les Lutteurs masqués » (n° 87, 3 novembre 1867), servit de prétexte à cette exécution judiciaire ; une ironique observation soulignait le sens du dessin : « Il est expressément défendu aux 500.000 lecteurs de *la Lune* de voir dans cette lutte de l'*Homme rouge* et de l'*Homme noir* aucune insidieuse allégorie. Qu'ils n'oublient pas que certaines actualités nous sont interdites ». Evidemment, c'était Garibaldi, l'homme rouge, tombant le pape Pie IX, et l'article du Cousin Jacques (Ernest d'Hervilly), accompagnant cette charge, fournissait à ceux qui eussent manqué de la clairvoyance la plus élémentaire de suffisants éclaircissements.

Des poursuites furent décidées : c'était là un sujet politique que *la Lune* n'avait point le droit de traiter, n'étant pas soumise au cautionnement — ce palladium du Second

Empire pour se garantir des attaques de la « petite presse » — et, après un Napoléon III en Rocambole aucunement fait pour arranger les choses, nº 89, paraissait, en tête du numéro suivant (24 novembre 1867), cet avis qui n'était pas encore un faire-part :

Aujourd'hui vendredi, à l'heure où le journal est mis en vente, le Directeur-Gérant de *la Lune* comparaît devant la 6e chambre du tribunal de 1re instance, pour répondre aux inculpations suivantes :

1º D'avoir publié dans le numéro du 3 novembre courant, et sans l'autorisation préalable de l'autorité administrative, un dessin intitulé : *Les Lutteurs Masqués*, par Gill.

2º D'avoir publié un écrit périodique traitant de matières politiques sans l'autorisation préalable du gouvernement et sans cautionnement, en insérant dans le même numéro dudit jour un article intitulé : *Les Lutteurs Masqués*, ledit article signé : Le *Cousin Jacques*.

La 6e chambre condamna — naturellement; — condamnation d'où résulta, en tête du nº 92 (8 décembre 1867), ce nouvel avis, répété à quelques mots près dans le numéro suivant :

Vendredi dernier, le directeur de *la Lune* paraissait devant la sixième chambre du tribunal de police correctionnelle, présidée par l'honorable M. Delesvaux.

Après le réquisitoire du ministère public, et malgré l'habile et spirituelle plaidoirie de Me Cléry, avocat du journal, le jugement suivant a été rendu :

« Attendu que dans le numéro du journal *la Lune* du 3 novembre dernier, Polo, directeur-gérant, a publié, à Paris, sans l'autorisation préalable de l'administration, une gravure intitulée : *Les Lutteurs Masqués* ;

« Qu'en agissant ainsi, il a commis la contravention prévue et punie par l'art. 22 du décret du 17 février 1852 ;

« Attendu que dans le même numéro, Polo a publié un article aussi intitulé : *Les Lutteurs masqués*, signé : « Le Cousin Jacques » ;

« Que dans cet article il est traité de matières politiques ;

« Qu'en effet, l'auteur, dans un style allégorique qui laisse à découvert sa pensée véritable, aborde la question du pouvoir temporel du Saint-Père et de la révolution italienne, l'expose, arrive au moment de l'invasion du territoire pontifical par les bandes garibaldiennes, en décrit les phases, se prononce contre l'intervention française et envoie à Garibaldi un encouragement et un souhait de victoire ; que la politique française est donc touchée et traitée avec la politique étrangère.

« Attendu que le journal *la Lune* n'est ni autorisé ni cautionné :

« Que, dans ces circonstances et en faisant cette publication, Polo a donc commis une deuxième contravention, prévue et punie par les articles 1 et 5 du susdit décret ;

« Faisant application de ces articles,

« Condamne Polo à un mois de prison, 100 francs d'amende pour la première contravention, à un mois de prison, 500 francs d'amende pour la seconde contravention ;

« Dit et ordonne que le journal *la Lune* cessera de paraître. »

Nous avons interjeté appel de ce jugement.

En attendant la décision des seconds juges, *la Lune* continuera à paraître comme par le passé.

Si, contre notre attente, la première sentence est confirmée, nos abonnés ne devront concevoir aucune inquiétude : des mesures seront prises pour leur servir sans interruption un nouveau journal où se trouveront tous les éléments qui ont fait le succès de *la Lune*.

La Cour confirma, comme on devait s'y attendre. Toutefois, sans attendre l'arrêt du 7 février 1868 (11), la *Lune*, qui avait vu décupler son tirage, dans le n° 98, son dernier numéro, daté du 17 janvier 1868, publiait, au bas de sa quatrième page, cette annonce, avant de disparaître et d'aller retrouver... les vieilles lunes :

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

L'ÉCLIPSE

Semaine comique illustrée.

Charges et Actualités par And. Gill. — Revue satirique des principaux Événements de la Semaine.

(11) *Gazette des tribunaux*, 8 février 1868.

Le premier numéro de *l'Eclipse* parut cinq semaines après, le 26 janvier 1868, précédé de cet avertissement :

AU PUBLIC

Il y avait une fois — il n'y a pas si longtemps — un journal qui, dans son genre où devaient se produire tant d'imitations, avait su se créer une spécialité nouvelle, hardie, originale, et rencontrer en même temps un succès exceptionnel, incontestable et mérité.

Ce genre passé dans nos mœurs depuis Grandville, Gavarni et Daumier, — ce journal l'avait relevé de l'indifférence et de l'oubli en lui infusant le jeune talent d'André Gill.

Aussi lui aviez-vous fait son succès, vous qui aimez à voir la pointe du crayon et le bec de la plume s'aiguiser en fine et décente ironie...

Vous le lui aviez fait, parce qu'il avait tenu tout ce qu'il avait promis, et parce qu'au milieu de tant de concurrences imparfaites, il était resté fidèle au bon goût, au choix piquant et juste des sujets et à l'excellence des procédés d'exécution...

On sait par suite de quelles circonstances ce journal a dû disparaître — au moment où le chiffre toujours croissant de ses abonnés et de ses acheteurs semblait lui assurer une existence durable et prospère.

Nous venons essayer de prendre sa place dans la curiosité et la bienveillance du public.

A cet effet, nous nous sommes adressés à l'ancienne administration de *la Lune*...

Elle nous a cédé ses bureaux, ses vendeurs, ses abonnés, ses primes et les traités qui lui attachaient des dessinateurs et une rédaction dont on a pu apprécier l'esprit...

Instruits par de récents exemples, nous apporterons une prudence extrême dans l'accomplissement du programme que nous nous sommes tracé. Nous nous ferons donc une loi de rester dans les limites qu'il nous est interdit de franchir. Nous voulons vivre — vivre le plus longtemps possible, — pour la satisfaction des autres... et pour la nôtre...

La *Lune* faisait bien ; l'ÉCLIPSE fera mieux...

. . . .

Celles (les collections) de l'ÉCLIPSE commencent aujourd'hui.

Hommes et choses du temps y passeront, et la caricature de l'époque se détachera tout entière sur le disque de l'astre assombri, — illuminée par le sourire du dessinateur et des écrivains...

L'ÉCLIPSE.

La vente sur la voie publique avait bien été accordée au nouveau journal, par décision du préfet de police en date du 29 décembre 1867, mais cette faveur ne devait pas tarder à lui être retirée. Si, instruite par l'exemple de la *Lune*, l'*Eclipse* sut éviter la suspension, vingt-sept de ses dessins, de sa fondation à la chute de l'Empire, furent cependant saisis ou interdits. Par le ridicule même du motif invoqué, le plus fameux d'entre eux fut « Monsieur X... ? », un melon, une tranche coupée, figurant une bouche ouverte, menacé par un crayon vengeur, dessin qui, dans un numéro *bis*, remplaçait une première composition refusée par la Préfecture de police, ainsi qu'il appert de cette note, placée en tête du n° 29 (9 août 1868) :

AVIS

Notre dessin, — un grand dessin de haute actualité, — la *Justice et la Vengeance poursuivant le Crime*, — d'après Prudhon par Gill, — ayant trait aux récents débats qui viennent de se dérouler devant la première et la sixième chambre, a été refusé impitoyablement par la *Préfecture de police*.

Pour obéir à cette mesure, l'*Eclipse* a été obligée de publier, en tête du présent numéro, le crayon ci-dessus : *La Clef des Champs*, par Pilotel.

Samedi, paraîtra une seconde édition de ce numéro (n° 29 *bis*) qui contiendra en première page le dessin ordinaire de Gill, que nos abonnés pourront se procurer en nous envoyant dix centimes en timbres-poste.

Le nouveau dessin de Gill parut deux jours plus tard, accompagné de cette nouvelle note :

AVIS

Voici le nouveau dessin de Gill, annoncé en tête de notre dernier numéro.

Un melon ! Pourquoi ce melon ?

Ah ! voilà — Gill a longuement pesé, l'un après l'autre, dans ses mains trop spirituelles, chacun des objets d'une actualité palpitante de cette semaine.

Tous, sans exception, lui ont paru offrir des côtés dangereux.

Alors, il s'est dit que faire le portrait, sans retouches, d'un gros personnage, très en faveur en ce moment, et dans lequel certes personne ne sera tenté de se reconnaître, était son unique planche de salut.

Et il a fait un melon (*Cucurbitus melo*).

Espérons que les lecteurs ne le trouveront pas trop avancé.

Nul ne devait se reconnaître dans ce melon, le Gouvernement voulut cependant — c'était rendre justice à un de ses meilleurs serviteurs — y découvrir une obscénité, et, immédiatement, ce fut la saisie, la voie publique interdite, des poursuites annoncées, tandis que, dès le numéro suivant, l'Eclipse protestait ainsi encore contre un entrefilet du *Moniteur* d'une rare perfidie :

AU PUBLIC

Nous avons été profondément étonnés, lundi matin, de lire dans le grave *Moniteur*, à la partie presque officielle, entre deux nouvelles politiques, l'incompréhensible entrefilet suivant :

« La vente sur la voie publique a été retirée au journal l'*Eclipse*, en raison de la publication d'un dessin obscène qui va donner lieu à une poursuite. »

M. André Gill a déjà répondu dans les journaux à cette phrase énigmatique.

Il proteste de toutes ses forces contre cette intention d'immoralité que lui prête si gratuitement la feuille officielle, avant même que les tribunaux aient *qualifié* le délit, s'il existe.

Le fait est nouveau à notre grand confrère : il n'en est pas moins perfide.

A notre tour, nous repoussons hautement cette accusation inouïe.

Nous en appelons au grand public.

L'innocent, partout il a regardé notre dessin, sans y voir autre chose qu'un vague portrait dans lequel chacun, selon son tempérament, pouvait chercher l'une des personnalités qui s'effrayent d'un crayon malicieux.

Mais nul n'a eu la pensée assez dépravée pour y trouver une image immorale.

Nous laissons la responsabilité de cette insinuation innommable à qui de droit.

Et de nouveau, de toute notre honnêteté mise en suspicion nous protestons contre le sens incroyable donné par le *Moniteur* à notre dessin.

Laissant là l'obscénité — il fallait être M. Ernest Pinard pour que vous vinssent de telles idées, — le « melon » avait-il jamais voulu, dans l'esprit de Gill, représenter Louis Veuillot ? Evidemment, non. Le caricaturiste n'avait point accoutumé de recourir à de tels subterfuges, quand son crayon s'en prenait au pamphlétaire catholique.

Le melon n'était point Veuillot, mais le président Delesvaux, à moins que ce ne fût Pinard lui-même. Pour comprendre un dessin « de haute actualité » de 1868, il faut évoquer mentalement l'ambiance au milieu de laquelle évoluait et dessinait André Gill. Cet été de 1868, c'était le triomphe de Rochefort qui, le 4 mai, avait lancé le brûlot de la *Lanterne*, « contre les flancs du navire impérial » (12). Le succès avait été foudroyant et sans précédent. La brochure rouge de Rochefort, ce « mémorial des malpropretés de l'Empire », avait atteint un tirage de 125.000 exemplaires.

Après avoir d'abord feint l'indifférence et le mépris, le gouvernement, atterré par ces attaques répétées dont l'ironie de la forme gazait la violence, recourut à de bas policiers, (l'un se faisait appeler Stamir, et l'autre, fils naturel d'une demoiselle Marchal et de l'avocat Philippe Dupin, Charles de Bussy) pour salir ce que Rochefort avait de plus cher, sa mère et sa fille, en d'innommables écrits. Le journaliste perdit patience et, ne pouvant demander raison à ces drôles,

(12) Olivier Pain : *Henri Rochefort*.

alla trouver leur imprimeur, le sieur Rochette, et commit l'imprudence de le gifler. Poursuites devant la 6e Chambre correctionnelle présidée par l'intègre Delesvaux, condamnation de Rochefort à quatre mois de prison, tandis que, d'autre part, il obtenait au centuple le franc d'amende qu'il réclamait des deux mouchards. Détails nécessaires, ils expliquent la composition du premier dessin de Gill refusé par la censure : dans cette réplique assez inattendue du tableau de Prudhon.

Rochefort était poursuivi en même temps, pour le retard apporté à la publication d'un communiqué relatif à l'internement de l'avocat Sandon ; puis, en raison du compte rendu du procès Rochette, et des commentaires qu'il comportait, c'était la saisie du nº 11 de la *Lanterne*, sous la double inculpation d'*offenses envers la personne de l'Empereur* et d'*excitation à la haine et au mépris du gouvernement*. Delesvaux, s'il n'était pas l'inspirateur de cette comédie judiciaire, en était le metteur en scène, et avec quel contentement ne dut-il pas rédiger contre Rochefort, qui était parti pour Bruxelles afin d'y poursuivre librement la rédaction de sa *Lanterne*, dont la contrebande allait faire entrer des milliers d'exemplaires en France, le jugement condamnant le libelliste à un an de prison et à 10.000 francs d'amende (13).

C'était là, à n'en pas douter, la haute actualité : Delesvaux ou Pinard, c'était l'homme du jour que, à la date du 10 août, désignait à demi-mot la *Lanterne* en son nº 13.

. . . .

André Gill, le charmant et spirituel dessinateur des charges si réussies du journal l'*Eclipse*, publiées toutes les semaines, avait fait une adorable parodie du tableau de Prudhon : *La Justice poursuivant le Crime*. On y voyait Charles de Bussy, cette clef de voûte de l'empire français, serrant la main droite d'un ma-

(13) Cf. Henri Rochefort : *La Lanterne, Les Aventures de ma vie*, tomes I et II. Olivier Pain : *Henri Rochefort*.

gistrat connu et lui glissant avec un sourire un franc dans la main gauche.

Le dessin ayant été biffé par la censure, Gill le remplaça par un melon privé d'une de ses tranches et semblant ouvrir la bouche pour prononcer un discours. L'autorité a fait alors pour Gill ce qu'elle a fait pour moi. N'osant avouer qu'elle reconnaissait dans cette cucurbite l'auteur d'un récent discours, elle a fait déclarer par le *Moniteur* lui-même, le grand, le seul *Moniteur*, que le dessin allait être poursuivi comme obscène, et la vente sur la voie publique a été enlevée au journal l'*Eclipse*.

Il n'y avait pas eu plus d'obscénité à dessiner ce melon qu'il n'y en aurait eu à prononcer le nom de celui qu'il a représenté, peut être moins ; mais voilà, messieurs les étrangers, comment le respect de la vérité est pratiqué chez nous. On a besoin d'un délit, on l'invente. On avait besoin de faire disparaître le melon politique dont Gill nous offrait le portrait, on a prétendu qu'il était obscène.

Il devenait indispensable d'incriminer la *Lanterne*, on a découvert que j'avais offensé la personne de l'Empereur. Heureuse position du reste que celle d'un Souverain français : d'ordinaire l'homme qu'on offense vous envoie des témoins, et lui vous envoie tout bonnement des sergents de ville.

On en est arrivé à poursuivre les légumes, ajoutait Rochefort dans le numéro suivant.

Ce procès sera infiniment plus grave que l'affaire Lafarge où on n'avait incriminé que des gâteaux.

Le procès n'eut pas lieu cependant. Cité devant le juge d'instruction, André Gill lui démontra l'inanité de la poursuite. Le magistrat comprit et, plus malin que d'autres, eut souci d'échapper au ridicule.

§

Le siège de Paris avait interrompu la publication de *l'Eclipse*. A la veille de la Commune, avant que le dessinateur ait été promu à la dignité d' « administrateur provisoire du musée du Luxembourg » (*Journal Officiel de la Commune*, 17 mai 1871), les *Cahiers rouges* de Maxime

Vuillaume le montrent coiffé d'un mirifique képi au bandeau de velours vert, sur lequel se détachait un serpent d'Esculape, brodé d'argent. Vermersch avait au moins quelques inscriptions en médecine, déjà anciennes, qui expliquaient sa vareuse d'aide-major, mais Gill, si peu belliqueux et qui, pourtant, semblait rayonnant ! Maxime Vuillaume lui marqua son étonnement :

— D'où diable sors tu avec ce képi ?

Gill, tordant sa moutache :

— Mon cher, je suis aide-pharmacien de mon bataillon (14).

La manie de l'uniforme... Nous avons vu également fleurir cela, et agrémentés de quels rubans exotiques dont la grande chancellerie ignorera toujours l'existence.

Si le caricaturiste accepta au Luxembourg des fonctions dont il semble s'être tiré à son honneur, il était, cependant, bien plus républicain que communard, il ne fit pas parler de lui ; ni Edmond Lepelletier, ni même Maxime Du Camp — « l'académicien-mouchard » qui eût été enchanté de pouvoir augmenter d'un nom ses listes de dénonciations — ne le citent. Il avait d'ailleurs peu de foi dans la réussite du mouvement fédéraliste, et un soir de mai, il confessait à Vuillaume :

— Oui. C'est la fin. Nous sommes foutus. Et qu'est-ce qui va nous arriver ? La déportation ? L'exil tout au moins ?.. Ah ! c'est gai, sale Commune, va... Quelqu'un qui revient de Versailles est venu me voir tout à l'heure, chez Laveur. Il m'a dit que, dans huit jours, — tu entends, huit jours — l'armée sera entrée... Ah oui, c'est du propre... (15).

De la brasserie de la rue Saint-Séverin, où les deux amis s'étaient rencontrés, il furent à l'église voisine, le soir, transformée en club.

— C'est ça un club ! me dit Gill. Ce n'est pas gai... Et dire que

(14) Paris, Ollendorff, s. d. ; in-12, p. 145.
(15) *Mes Cahiers rouges au temps de la Commune*, p. 275-278.

plus tard, les historiens en feront des portraits flamboyants... Ah ! l'Histoire...

Et Gill, repris par son spleen de tout à l'heure :

— Allons-nous-en. C'est moins rigolo que la messe de minuit (16).

Aussi, l' « administrateur provisoire » qui, au Luxembourg, avait été pour M. de Tournemine un aide plutôt qu'un successeur, put-il à bon droit s'étonner à la nouvelle de son arrestation, — l'heure de la répression était venue et elle dura longtemps — qu'avaient publiée des journaux trop bien informés. Il protesta, en une longue lettre à Villemessant, où on pouvait lire :

De tous ceux qui ont été contraints, pendant ces derniers mois, de rester à Paris, faute de laissez-passer, faute de ressources pour aller vivre ailleurs, nul mieux que le groupe d'artistes dont je faisais partie n'a su se défendre de toute participation aux agissements de l'ex-Commune. Pour deux fois que je suis allé à la préfecture réclamer Polo (17), on m'a dit deux fois que je me compromettais. Fédéré ou suspect, voilà quel était la situation. C'est la volonté de tourner ces difficultés, et, d'autre part, la nécessité de veiller sur les collections artistiques, qui ont donné naissance à la commission des artistes. Là, du moins, on était exempt de politique et d'enrôlement.

Nous étions une trentaine qui avaient vécu ainsi, faisant le plus petit bruit et la plus honnête besogne possible.

L'ordre nous fut donné de remplacer les directeurs et conservateurs des musées, mais je crois bien que nous n'aurons dérangé personne.

Délégué pour ma part au Luxembourg, non comme conservateur puisque nous avions décidé de n'accepter aucune fonction, mais comme administrateur provisoire, j'engageai M. de Tournemine à ne voir en moi qu'un passant désireux de l'aider, non de le gêner, et c'est ce qu'il fit avec une bonne grâce exquise, admettant les exigences du moment... Tous les délégués de la Commission, j'en suis certain, ont agi dans le même sens et je suis heureux de songer que notre modeste influence, si nous en

(16) *Ibid.*
(17) François Polo, directeur de l'*Eclipse* et fondateur de la *Lune*.

avions, a pu sauvegarder les collections d'art si heureusement échappées au désastre... (18)

L'Eclipse avait repris sa publication, puis, quand elle eut changé de direction et de format, ce fut la *Lune rousse* (10 décembre 1876-21 décembre 1879), dans laquelle se fondit, en juin 1879, la *Petite Lune*, fondée le 14 juin 1878. La censure n'avait rien abdiqué de sa sévérité à l'égard de Gill, et aussi bien sous la présidence de Thiers que sous l'ère mac-mahonienne, dessins refusés et numéros saisis, il en connut les rigueurs. Veuillot, représenté le 17 février 1878 en chemise, coiffé d'un bonnet de nuit en forme de mitre, les clefs de Saint-Pierre à la ceinture, avec cette légende : « Mon candidat », poursuivit et fit condamner la *Lune rousse* à 100 francs d'amende.

La quarantaine était venue, la chevelure grisonnant par places, la taille haute, les moustaches relevées, plastronnant et bombant sa large poitrine, sous des allures de matamore inoffensif s'efforçant de cacher la timidité dont il n'avait pu se défaire, se grisant de mots sonores, tel apparaissait à Bullier, les soirs de bal, l'artiste demeuré le bohème de jadis, cherchant à séduire, par ses airs conquérants, de petites filles qui lui préféraient des gigolos plus jeunes. Il y avait du Frédéric Lemaître dans ses attitudes et du provincial chez ce Parisien de Paris.

Cependant que, la folie rôdant autour de lui, et le délire des grandeurs commençant son œuvre, Gill rêvait de substituer, à l'« absinthe éphémère » de la caricature, l'« immortalité » de la grande peinture et les gains des panoramas.

Et ce fut Charenton, Charenton d'où il envoyait à *la Nouvelle Lune* ses derniers dessins, et où il écrivait ce sonnet, qui longtemps demeura inédit :

CHAMPS-ELYSÉES

Quand le grand jardin vert s'alanguit et s'embrume,
A l'heure où les baisers chantent dans l'air ému,

(18) *Figaro*, 9 juin 1871.

Quand la lune se berce au fond d'un grand ciel nu,
L'heure où les catarrheux rentrent chauffer leur rhume ;

Quand la chair de la femme, inéluctable enclume,
Tressaille sous l'effort de son mâle éperdu,
Quand le regard des nuits dans l'azur épandu
Argente les sommets de sa bleuâtre écume,

Au fonds des bosquets gris où tremble une lueur,
Il court comme une voix, avec une chaleur
Qui dit : « Aimez » aux fleurs, ainsi qu'aux sombres rocs,

Qui fait naître la fleur de l'Amour dans tout arbre,
Et qui, mettant le feu jusqu'aux veines des blocs,
Fait redresser l'orgueil de leurs sexes de marbre.

André Gill était entré le 25 octobre 1881 à l'asile, où, après une courte période d'agitation, il devint plus tranquille. Un arrêt semblait retarder la marche de la paralysie générale, ce fut même une courte rémission, grâce à laquelle, cédant aux instances du malade et de ses amis, les portes de Saint-Maurice (c'est là le nom officiel) s'ouvrirent le 28 janvier 1882, et au salon de cette même année figura son impressionnant tableau du *Fou*, vision terrifiante d'halluciné, où apparaissait l'idée délirante avec le cabanon, la miche de pain et la cruche d'eau, dont la camisole de force rendait la présence bien inutile.

Le mal, un instant enrayé, reprenait bientôt, une nouvelle fugue lui faisait quitter Paris. Arrêté à Bergères (Aube) et ramené à Clairvaux par la gendarmerie, il réintégrait le 13 mai 1882 Charenton, où ses forces ne tardèrent pas à décliner (19).

Alors qu'au *Chat Noir*, où l'on avait publié la *Statue d'Erwin*, *Croquis*, le *Chat*, *Testament*, sans oublier son joli dessin du « Printemps, — Vive la République, ça pousse ! », jeune poitrine qui saillait et où fleurissaient des boutons (18 mars 1882), on s'inquiétait de la santé du malade, le médecin en chef ayant, au nom du règlement,

(19) Voir le rapport du Dr Christian reproduit par MM. Lods et Véga : *La Folie de Gill*, « Figaro », supplément littéraire, 20 septembre 1914.

refusé à Rodolphe Salis de visiter son pensionnaire (20), Emile Cohl, l'élève, le collaborateur, l'ami, dont l'affection et le dévouement ne se démentirent jamais, qui, régulièrement, l'allait voir, en fournissait à Georges Duval ces nouvelles plutôt rassurantes :

Lundi 12 juin 1882.

Mon cher monsieur Duval,

Plusieurs journaux ont publié des nouvelles de Gill qui sont absolument fausses. Afin de vous montrer qu'il a peu de chose de changé, je vous envoie un croquis que j'ai pu prendre de lui hier dimanche à Charenton. J'ai pu lui causer comme je le fais tous les jeudis, car seuls sa femme et moi pouvons le voir. S'il y a un changement dans sa position, c'est certainement en mieux, car son agitation est bien calmée. Les cheveux sont ras, il est vrai ; mais ils n'ont pas blanchi : la moustache est toujours très fière, son œil n'a rien de trop hagard, mais il est un peu amaigri, cela tient au régime : du lait, des purges et des bains continuels. Jamais de douches. Les douches rentrent dans la légende. M. Dacosta l'a vu il y a quelques jours.

J'espère que tous ces bruits fâcheux n'émanent pas de lui. Le médecin de Charenton n'est pas absolument content de tous ces faux bruits qui le montrent mourant alors qu'il va mieux...

Ce mieux fut relatif et dura peu. Une déchéance intellectuelle, allant chaque jour s'accroissant, accompagnait ses lettres délirantes. L'année suivante, en juillet 1883, se produisirent, violentes et répétées, des crises épileptiformes, dont une dernière l'enleva, le 1er mai 1885.

Les obsèques eurent lieu, le surlendemain, à quatre heures au cimetière de Charenton, devant six cents personnes venues de Paris, — l'ancien questeur du Sénat Gustave Rivet, poète à ses heures, sous le pseudonyme d'Hector L'Estraz, est un des seuls survivants. Clovis Hugues, avec ce lyrisme qui ne le quittait jamais, dit un suprême adieu à l'artiste.

Le grand cœur qu'est Séverine ne pouvait oublier que Gill, n'ayant plus l'usage de la parole, avait pleuré en apprenant la mort de Vallès. Comme on lui demandait s'il savait

(20) *Chat Noir*, 20 mai 1882.

de qui on parlait, il avait esquissé du doigt dans l'air, dernière manifestation de son intelligence et de son souvenir, un rapide portrait de son ami (21). Elle publia, dans le *Cri du Peuple* du 5 mai 1887, un touchant appel « Pour André Gill ».

Un bout de terrain aride, resserré dans un étroit cadre de bois noir, une croix de deuil, une couronne de métal peint — et même pas la terre nue et vivante, mais une couche de sable étendue là pour tuer l'herbe et la mousse qui auraient pu, de leurs guenilles vertes, voiler cette misère et draper cette pauvreté...

Ce n'est pas là, poursuivait Séverine, le cimetière de campagne, plein de ronces gaies et d'oiseaux jaseurs ; c'est la nécropole de banlieue, c'est le charnier d'hospice ; on y met tous les fous de l'asile, tous les notables du pays.

Moi, je voudrais pour lui un morceau de ce Paris qui l'a affolé, un coin au Père-Lachaise, où les amis pourraient venir rêver, où les oublieux pourraient venir se repentir, où les Parisiennes jetteraient, en passant, le bouquet de deux sous qui embaume leur corsage.

Cela, c'est facile à obtenir. Si le « grand enfant » a été coupable envers l'idée sociale qu'il n'a point comprise, il a été un fervent de la République. La Ville peut donner un peu d'elle-même à celui qui l'a défendue avec tant de gaîté et de vaillance sous l'Empire et au 16 mai.

Reste la tombe.

Pour cela je ne ferai point appel au peuple. Il a à s'occuper de manger d'abord, de se défendre ensuite, et ses saints doivent être impeccables.

Mais les artistes, mais les amoureux de la fantaisie, mais tous ceux qui tiennent une plume, un crayon, un pinceau, qui jonglent avec les rimes ou font pleurer sous leur doigts les musiques extasiantes... ceux-là laisseront-ils impayée la dette de l'art envers André Gill ?...

« Jacqueline Vingtras » s'inscrivait en tête de cette liste pour 50 francs et une autre femme, une artiste également, Mme Laure Coutan, chez qui l'ébauchoir ne s'était pas sub-

(21) Lods et Véga, *op. cit.* p. 68.

stitué au cœur, adressait aussitôt à Mme Séverine cette belle lettre, par quoi elle mettait à sa disposition son beau buste de Gill, alors exposé au Salon :

Chère madame,

Vous avez raison de rappeler le pauvre grand artiste aux oublieux et vous avez raison de demander pour lui un coin de son Paris.

Tous ceux que vous tancez vont se souvenir et viendront à vous.

J'offre, s'il ne se présente de plus digne que moi, le buste d'André Gill.

Croyez, chère madame, à mes meilleures sentiments.

LAURE MARTIN-COUTAN.

Ce buste si vivant, comme le buste de Jules Jouy, que l'on doit également à Mme Laure Coutan, a été reproduit, en première page, par l'*Art Français*, et Firmin Javel le jugeait ainsi :

Ce buste est d'une ressemblance frappante.

Mais ce dont il convient surtout de féliciter Mme Martin-Coutan, c'est d'avoir admirablement compris le caractère de l'homme qu'elle nous montre. Il y a, en effet, entre la physionomie spirituelle, vive, narquoise, pleine de verve et de bonne humeur, de notre regretté confrère, et l'exécution sobre et franche de ce buste une harmonie si étroite, qu'il semble qu'André Gill se soit portraituré lui-même. N'est-ce pas là le suprême de l'art du portraitiste ? (16 octobre 1887.)

Mme Séverine accepta avec reconnaissance une telle aubaine. M. C. Marcot, architecte, et M. P. Garnier, ciseleur, offrirent non moins gracieusement leur concours. Ne restaient donc guère que les frais de la fonte, frais au demeurant peu élevés, que devait facilement couvrir une souscription, dont une chanson de Jouy, dédiée à Mme Laure Martin-Coutan, accentua le côté populaire :

POUR LA TOMBE D'ANDRÉ GILL

Peuple, André Gill fut ton frère ;
Il t'aimait de tout son cœur.
Quand le sort te fut contraire,

Il flagella ton vainqueur.
Son amour fut sans reproche,
Tendre et fort, doux et viril.
Tire un gros sou de ta poche
Pour la tombe d'André Gill.

. . . .

Paris de soixante-et-onze,
Grand Paris, merci pour lui !
Car c'est coulé dans ton bronze
Qu'il ressuscite aujourd'hui.
Il revit, dans un fier buste,
Par toi, revenu d'exil.
Nous serrons ta main robuste
Sur la tombe d'André Gill.

La souscription atteignit 1.303 fr. 80 et la Ville de Paris ayant fourni le terrain nécessaire, cinq mois après le premier article de Mme Séverine, — un record qui n'est pas près d'être battu — eut lieu, le 17 octobre 1887, au Père-Lachaise, l'inauguration du buste de Gill.

Depuis, une rue André-Gill a été ouverte, en 1896, à Montmartre, joignant la rue des Martyrs, à hauteur de l'asile de la Providence, où mourut, très vieille, Céleste Mogador (17 février 1909), à l'impasse Montmartre. Au fond de la cité, entouré de verdure, s'élève un buste de Gill, dû au sculpteur Rouillière (28 avril 1895).

André Gill, Jules Jouy, ces noms demeurent inséparables et je retrouve, dans le manuscrit encore inédit de la seconde série des *Mémoires d'un Parisien* de Georges Duval, le traducteur de Shakespeare, l'auteur applaudi des *P'tites Michu* et de tant de vaudevilles à succès, cette page charmante, où ils se trouvent accouplés. C'est une dernière évocation, et poignante, des deux artistes :

Ayant été malmené dans un article du *Tintamarre* par Jules Jouy que je ne connaissais pas de vue, je lui envoie mes témoins. Il m'expédie les siens : deux individus sinistres, vêtus de défroques abominables. Disons de suite que c'était deux sous officiers qui, pour la circonstance, s'étaient, je ne sais où, procuré des effets civils. Jouy ne veut se battre qu'à Monseron, petit vil-

lage situé sur la frontière belge. Va pour Monseron. Rendez-vous est pris dans une brasserie située devant la gare du Nord. Notre train part à six heures et un quart. Je venais de m'asseoir avec Emile Corra et Gustave Botiau, qui voulaient bien me servir de seconds, lorsqu'un des sous-officiers, plus mal déguisé encore que la veille, s'approche de moi et me dit :

— On va trinquer tous ensemble, comme au régiment.

Soit. Jules Jouy, abominablement laid et abominablement sale, s'assied à notre table. On boit sous les regards curieux des voisins dévisageant la partie adverse. On monte dans le même wagon, la conversation s'engage. A mesure que Jules Jouy s'animait, j'oubliais sa laideur. Ce diable de petit corps mal construit, cette physionomie mauvaise et louchante, s'animaient et je commençais à comprendre son succès, succès que je trouvai depuis très légitime, en l'entendant dans ses chansons macabres qui atteignaient quelquefois le sublime, comme Jules Lemaître me le fit remarquer une nuit au *Chat Noir*. Peu avant d'arriver à Lille, Jules Jouy se penche vers moi et me dit :

— J'ai été stupide de vous éreinter. Je vous demanderai pardon après le duel.

Il était passé minuit quand nous descendons à Lille, et le train pour Monseron ne partait qu'à quatre heures du matin.

— Qu'allons-nous faire jusque-là ? demande Jouy.

— Je m'en charge, répond un des deux sous-officiers. Suivez moi.

L'animal nous conduit dans une maison louche de la rue de l'A.B.C. et demande de la bière. A peine les bocks servis, surgissent d'abominables catins qui déploient des grâces repoussantes. Les deux sous officiers s'occupent de deux d'entre elles, en me prévenant que, vu la modicité de leur solde, ils me laisseront le soin de régler le tout. Jules Jouy s'éprend de la troisième. Emile Corra et Gustave Botiau vont prendre l'air. Ecœuré, éreinté, je prie la patronne de me donner une chambre, à condition que j'y dorme seul. Surtout.

A deux heures du matin, comme je ronflais, je suis réveillé par une hétaïre de cinquante ans passés, qui tombe à mes genoux et sanglotant s'écrie :

— Duval, Madame m'oblige à venir, mais je t'en conjure, ne me touche pas.

L'idée ne pouvait m'en venir, je la rassure, lui demande comment elle me connaît et pourquoi cet excès inutile de pudeur.

— Tu ne me remets pas ? Louise, Louise Blondel, l'ancienne maîtresse de Gill ?

La mémoire me revint. J'avais vu cette malheureuse chez Gill, qui, ma foi, en était épris. Elle me raconta comment ils s'étaient quittés, le chagrin qu'elle en avait éprouvé, la lâcheté qui l'avait empêchée de se jeter à l'eau, puis la misère et la chute complète. Et terminant avec de nouveaux sanglots :

— Pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas le tromper avec un de ses anciens amis !

J'oubliai le ridicule de ses supplications, pour ne plus voir que le côté touchant de la démarche de cette misérable qui, tombée si bas, gardait encore le respect du souvenir. Nous parlâmes de Gill jusqu'au point du jour. En la quittant, je lui offris cinq louis *qu'elle refusa*.

Je livre l'anecdote aux réflexions de bien des femmes du monde.

Après la rencontre, Jules Jouy me tendit la main. Nous demeurâmes amis.

Si amis, que ce fut Jules Jouy qui, sept ou huit ans plus tard, un après midi, au Clou, me présenta à Georges Duval ; et je rends grâce à mon ami Armand Duval de m'avoir laissé copier cette page inédite des Mémoires de son père.

Celui-ci, dans la semaine qui suivit la mort de Gill, écrivit à Louise Blondel, pour l'en informer. La malheureuse lui répondit aussitôt, joignant un mandat de dix francs à la lettre où elle le priait de déposer en son nom une couronne sur la tombe de celui qu'elle avait aimé, tant il est vrai que, si bas que puisse sembler tombée la femme, un peu de son cœur subsiste.

PIERRE DUFAY.

LE CAMP DU DRAP D'OR [1]

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES

—

QUATRIÈME ACTE

LA COMÉDIE DE LA MORT

Peu d'instants après la dernière réplique de l'Acte III. La même grande salle du palais royal des Tournelles. Le feu dans la haute cheminée est très vif, mais il ira s'obscurcissant jusqu'à la fin de l'acte. En ce moment, il éclaire d'une lueur pourpre la moitié de la scène obscure. Au dehors, la bourrasque de neige fait toujours rage. Par à coups le vent siffle. La porte des appartements royaux est fermée. Louise de Savoie, restée dans la même position, soupire et tamponne ses yeux avec un léger mouchoir blanc. Soudain, elle se dresse dans une émotion crispée.

SCENE I

LOUISE DE SAVOIE, puis CHARLES DE BOURBON

LOUISE DE SAVOIE

Son pas...

Tremblante, elle avance un peu vers le milieu de la scène, cherchant le côté de l'ombre. Une dernière fois elle tamponne ses yeux. Mais elle n'a pas fait assez vite, Charles de Bourbon est entré.

CHARLES DE BOURBON, restant tout d'abord au fond de la galerie, après un silence.

Vous pleuriez, madame...

LOUISE DE SAVOIE

Le pauvre roi... (*Charles de Bourbon n'avance pas, ne répond pas. Louise d'une voix émue* :) Charles!... Eh! bien... (*Charles très lentement descend en scène.*) Eh! bien... (*Misérable, elle tend son front. Froidement, Charles de Bourbon soulève une des mains pendantes de Louise, ne regarde pas cette main, hésite, les yeux fixés*

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 652 et 653.

devant lui, et plus froidement la lui baise. Louise de Savoie, après un mouvement d'orgueil indicible, reprend tout son contrôle sur soi-même et sa rigidité. D'une voix glacée:) Monseigneur, le sire de la Palisse consentit à m'apprendre votre retour très probable. Le Milanais reposera tranquille. Vous quittez bien vite les armées de l'Italie.

CHARLES DE BOURBON, d'une voix nette, calme, sans jamais nulle chaleur.

A peine formées devant Moulins, nos lansquenets toujours en retard, la gendarmerie à peine cheminante, mes capitaines inquiets, tous dans leur pensée, les plus hauts d'entre eux absents...

LOUISE

Ceux-là, tous à la cour.

CHARLES

J'ai cru devoir atermoyer, par cet hiver de loups, une marche et une conquête impossibles.

LOUISE

Et vous avez abandonné vos troupes.

CHARLES

Je les ai laissées à la surveillance de messire Bayard.

LOUISE

Toujours le seul à son devoir.

CHARLES, d'entre ses lèvres pincées.

Oh! nous le verrons bien revenir ici, comme les autres.

LOUISE

Et vous êtes revenu, vous?

CHARLES

Aux appels têtus de ma bonne mère, madame de Beaujeu.

LOUISE

Je sais.

CHARLES

Le roi, dit-on, cesse de vouloir vivre.

LOUISE

Quels mots! (*Ironiquement.*) Etes-vous devenu méchant?

CHARLES

Je croyais le ton propre à vous divertir.

LOUISE

Non.

CHARLES

C'est vrai, vous pleuriez.

LOUISE

Hélas!

CHARLES

Et parmi tous me voici.

LOUISE, lentement.

Vous vous êtes enquis d'abord...

CHARLES, plus lentement.

De vous madame, de vous seule.

LOUISE

Vraiment?

CHARLES

Comme à l'accoutumée.

LOUISE

Charles, vous rapportez de l'hiver une froideur qui ne saurait donner le feu de la vie à des mots si galants. Je ne m'y abuserai pas.

CHARLES

Vous injuriez ma nature même, dont vous savez qu'elle cache des feux qui me hantent, madame.

LOUISE, dans un soupir.

Dieu! qu'il est difficile de jouer un amour qu'on ne ressent pas!

CHARLES

Mes sentiments pour vous, faits de reconnaissance...

LOUISE, se moquant.

Plus glacial encore, beau doux ami. (*Et minaudant affreusement.*) Tenez, mettez une bûche au feu. Cela vous réchauffera.

CHARLES crispe les poings, hésite, enfin s'incline vers le foyer, puis s'étant retourné, d'une voix qui n'est qu'un souffle.

Je n'en vois pas... mon amour...

LOUISE, dont les mots se contredisent.

Pitié! Charles, pitié! Vous n'êtes un bambin auquel j'apprends une obscure leçon trop loin encore de son entendement... Que votre amour, hélas, pour bonne consolation du mien lève en nos âmes, un jour, sa froide aurore, j'y veux croire: ma tendresse et mon orgueil l'attendent patiemment, qui ne vous désirent que grands biens. (*Un silence.*) Vous serez le plus haut prince du royaume.

CHARLES, badinant.

Je ne serai roi.

LOUISE

Vous ne serez point roi!

CHARLES, inquiet.

Madame, cessons ce jeu... Vous n'ignorez plus que je vous aime...

LOUISE, ironique et méchante.

Vous n'ignorez plus...? La fille de Louis XI vous dicte en ce moment ces quatre mots passionnés. Mais enfin, et parce que, moi aussi, je vous aime et vous donnerai le pas sur tous — hors le roi — vous recevrez cet anneau qui désormais nous lie... jusqu'au jour de notre union réelle. Glissez-le vite à votre doigt, oui, à ce doigt même. Ne rougissez point de plaisir! Ne criez point d'ivresse!

CHARLES

Madame, seuls nos ennemis — les ennemis du royaume — pourraient l'arracher de cette main crispée.

LOUISE

Vous mort?

CHARLES

Mort.

LOUISE

Eh! voilà qui est mieux! (*Il y consent d'un vague mouvement de tête.*) Voilà... voilà qui est mieux! (*A

part.) L'hypocrite! (*A voix haute.*) Incontinent je mettrai à l'épreuve cette ferveur excellemment nouvelle et dont se trouble et bat si fort mon cœur. (*Elle lui prend une main qu'elle appuie sur son cœur en riant dans son âme.*) Coups, coups précipités, frappez le marbre de cette main chérie.

CHARLES, s'essayant à sourire.

Une épreuve, madame, que voulez-vous de moi?

LOUISE

J'ai dit une épreuve? Moins que cela. Une très légère preuve d'obéissance chevaleresque à votre dame.

CHARLES

Me laisserez-vous d'abord saluer le roi? Madame de Beaujeu dut penser que je pourrais lui servir encore. Est-il si malade?

LOUISE

Il n'est si bas que d'aucuns l'espèrent. Et vous le servirez déjà très bien en m'écoutant.

CHARLES

J'écoute, mad... mon amour.

LOUISE

Ce soir il vous faut enlever le roi!

CHARLES

Comment!

LOUISE, jouant une grande confusion.

Oh! pardon, pardon! la joie de tels aveux jaillis spontanément de votre cœur m'a brouillé la cervelle. Enlever non pas notre pauvre cousin, mais le roi futur.

CHARLES

Le...?

LOUISE

Oui, François.

CHARLES, à part.

Quelle hâte! (*Elevant la voix.*) M'aiderez-vous à comprendre?

LOUISE

Vous allez en effet comprendre et votre sagesse m'approuvera. Bien moins que sur vous-même, et quoi qu'en pense la frivolité de nos dames et seigneurs, j'ai puissance d'esprit sur... non! vous n'allez point me croire...

CHARLES

Sur?...

LOUISE

Sur mon fils.

CHARLES, à part.

L'hypocrite!

LOUISE

Or, je ne voudrais point que quelque chose se fît dont je puisse avoir grande honte, et ni surtout le roi de France, ni même le roi des Anglais avec lequel mon fils devra garder plus tard l'alliance qu'il vient de nous jurer. Mon follet, mon gros vantard de François, ne s'est-il pas mis en tête de joindre en un rendez-vous, ici-même, ce soir même, après le coucher du roi — oui, tout à l'heure — notre jeune et galante souveraine? Il sera là, guettant sa proie légère.

CHARLES

Qu'attendez-vous de moi?

LOUISE

Ce qu'attend de vous le roi Louis XII? Choisissez-nous promptement vos soldats les plus trapus... car il est fort... Quelque troupe a dû vous suivre?

CHARLES

Mes lansquenets.

LOUISE

Groupez-en quatre ou cinq dans ces fonds obscurs de la galerie (*elle indique au loin dans la coulisse et vers la gauche l'endroit élu*), et lorsque mon fol, vous le reconnaîtrez, vous! osera franchir le pas de cette salle, tous bondissez sur lui, de vos bras énergiques le soulevez, puis le portez, hurlerait-il, jusqu'en sa chambre où vous

l'enfermerez. Ordre du roi, sinon de fait, ordre au moins du plaisir de son âme.

CHARLES

Que vous interprétez à votre convenance.

LOUISE

Je n'ai plus que ce moyen pour sauver de honte l'un et l'autre.

CHARLES

Qui?

LOUISE

Mon fils et le roi.

CHARLES

Et cette belle action révélée au grand jour, vous comptez — n'est-ce pas — qu'elle vous fera beaucoup d'honneur?

LOUISE

Et à vous-même!

CHARLES, *éclairé soudain, à part.*

Heu!... Est-elle redevenue sage? (*Narquoisement.*) François, dans l'avenir, s'il m'en gardait rancune...

LOUISE

Libéré d'un songe, il vous remerciera.

CHARLES, *après un silence.*

Et c'est tout? Et ce n'est que cela?... Je vous conjure de croire que vous ne me demandez pas grand'chose. *Mon* amour eût poussé...

LOUISE, *inquiète.*

Votre amour?...

CHARLES

Jusqu'à le tuer!

LOUISE

Qui! mon fils?

CHARLES, *dans un rire terrible.*

Et pourquoi non! Mais *votre* amour n'est que fleurette. D'ailleurs je ris, madame.

LOUISE

J'ai peur maintenant, j'ai peur de vous!

CHARLES, tranchant.

Vous avez tort. Je ne vous le tuerai point, foi de chevalier! je n'y aurais à gagner que Bastille.

LOUISE, langoureuse.

Et vous préférez la connétablie que demain Louis XII vous remettra.

CHARLES

Pour un tel galant service... oui, madame...

LOUISE

Suis-je donc si bête?

CHARLES

Vous êtes sage. (*Il lui embrasse gaîment le front. Un long silence. Puis à part, cependant que Louise va rôder près de la porte.*) Mais de cette sagesse, devant que rien entreprendre, je m'assurerai auprès du sire François. Peut-être ils s'entendent...

LOUISE, vivement.

Ecoutez le roi se plaindre. (*L'oreille appuyée contre la porte.*) Ce sont eux!... non... plus rien... (*A elle-même.*) L'ambitieux enlève mon fils, le Bonnivet ensuite agira.

CHARLES, à part.

Leur secret m'échappe. La mort se rêve en tout cela, qui faisant de moi-même un songe...

LOUISE

Venez! les médecins vont sortir!

CHARLES, ironiquement.

Ou madame de Beaujeu.

LOUISE, affirmative.

J'entends leurs voix. Monsieur de la Trémouille est avec eux.

CHARLES

Fort bien! ils nous donneront des nouvelles.

LOUISE

Non pas! Qu'on ne vous sache point si vite revenu! Gardons toute la gloire de notre action, croyez-moi.

CHARLES

Je vous crois. (*Elle écoute encore. Lui, dans un rire.*) Qu'aurais-je à perdre, mon amour, à croire ou ne pas croire?

LOUISE, précipitamment.

Venez, je vous indiquerai plus nettement chez mon fils...

CHARLES

Ah! vous vous entendez!

LOUISE

Quelle sottise! Il couche depuis cinq nuits tantôt dans la chambre de l'Aventureux, tantôt dans le lit de Bonnivet...

CHARLES

Idylle!

LOUISE

... fuyant ainsi sa belle amie, dame de Châteaubriant. C'est même, ce soir, la nuit de l'Aventureux. Enfin, venez!

CHARLES, tendant le cou vers la porte (visiblement il aimerait savoir qui entrera).

Et c'est donc près de lui... près de l'Aventureux que je trouverais Angoulême, si j'allais le saluer?

LOUISE

Misérable! ne vous moquez pas!

Elle le tire par le bras.

CHARLES, non pressé de partir, le dos tourné.

Eh bien, madame, allons où bon vous semble. Pourquoi pas chez vous?

LOUISE

Mon lit vous fait peur. (*Ils rient tous deux, et lui comme un soldat.*) Or donc, chez moi, si vous voulez.

CHARLES, ne bougeant plus que bûche.

Vous m'indiquerez... dites-vous?

LOUISE, énamourée.

Sortons!

CHARLES, inébranlable.

Dites!

LOUISE

... le moyen d'entreprendre cet acte joyeux et sain, mais encore de le réussir.

On entend un bruit de pas derrière la porte des appartements.

CHARLES, gaîment.

L'heure passe, il faudra faire vite.

LOUISE, dans un souffle, reprise de folle passion.

Une demi-heure encore. Viens, viens, mon amour.

Elle sort par la porte ogivale à gauche.

CHARLES, sortant à reculons.

Sachez que vous suit, madame, votre esclave le plus tendre. (*A part, avant de disparaître.*) François chez l'Aventureux? La connétablie est de ce côté. (*Il fait demi-tour en s'adressant à Louise.*) Eh bien, mon amour, j'ai tout compris. Je vais prévenir mes lansquenets.

Il rebrousse chemin et sort par le fond de la galerie à gauche.

LOUISE, réapparaissant, douloureuse.

Charles!... (*Puis d'une voix sombre.*) Irait-il me trahir? Point! Son ambition le guidera.

Elle sort. Un silence. Madame de Beaujeu, par l'entre-bâillure de la grand'porte, a passé sa tête, s'est assurée que la salle était vide, — elle entre.

SCENE II

ANNE DE BEAUJEU, puis LE DUC DE SUFFOLK
LE ROI LOUIS XII et LA TREMOUILLE

ANNE DE BEAUJEU va droit à la porte ogivale.

Quelle ombre s'enfuit par là? Serait-ce l'Angoulême, déjà?... ou cette Louise?... Laissons la porte ouverte. (*Elle remonte dans la galerie et regarde à droite, à gauche. Puis elle fait un signe à des personnages qui se tiennent au seuil de la grand'porte. Entrent le duc de Suffolk et le roi Louis XII soutenu par la Trémouille. Ils n'avancent que d'un pas et restent groupés. Anne venant vers eux:*) Milord de Suffolk, à vous d'infliger cette leçon au petit cousin d'Angoulême.

SUFFOLK

Peut-être...

ANNE

Le roi vous en supplierait, s'il pouvait ignorer votre joli zèle et combien vous sont chers...

LE ROI, lamentable.

Moi? que dites-vous? Où m'entraînez-vous?

ANNE

... l'honneur de la reine...

SUFFOLK

Madame...

ANNE

... et de son frère, le roi Henri VIII, votre maître. Vous hésitez?

Elle ferme la grand'porte.

SUFFOLK

Je n'hésite point. Je réfléchis.

ANNE, désignant le fond gauche de la galerie.

Le beau François arriva de ce côté, se dirigeant vers la porte où nous sommes.

Tous avancent de quelques pas en scène et regardent le parcours supposé.

LA TREMOUILLE, à Suffolk.

Houspillez-le doucement. Une bastonnade légère. N'y allez point de l'épée surtout.

SUFFOLK, sombrement.

Monsieur de la Trémouillle, je ferai pour le mieux. Oui, j'accepte.

LA TREMOUILLE

Le ridicule de cette algarade... On en parlera. Il n'y reviendra plus.

ANNE

Nenni-dà! frappez ferme! votre caractère d'ambassadeur vous met à l'abri de toute future vengeance. Puis enfin, vous serez masqué.

SUFFOLK

Je n'ai de masque.

ANNE, le lui tendant.

Voici le masque.

SUFFOLK

Le bâton?

LA TREMOUILLE

Voici le bâton, là, contre cette porte. Il attend votre main souple. N'en usez que... courtoisement.

ANNE, d'un ton sévère.

La Trémouille, pourquoi cette mollesse?

LA TREMOUILLE

Au fait, oui, vous passez là. Chevalier de la reine, comme l'on vous connaît, vous restez interdit. Vous ignorez... du moins vous semblez ignorer les nom et qualité de notre imprudent galantin. Soudain, votre cœur se monte, vous agissez. Mais frottez-le seulement...

ANNE, agacée.

Oh!

LA TREMOUILLE

Un peu fort. Et sur le vol du bâton n'oubliez point de rire.

ANNE

A la bonne heure!

LE ROI

Mais la reine... la reine... Où m'entraînez-vous?

ANNE

J'eusse préféré la voir ici... pour sa punition.

LA TREMOUILLE, avec fermeté.

Non! non! et c'est convenu! sa première suivante, miss Anne de Boleyn, la remplacera dans ce rendez-vous. (*Il désigne la chambre derrière la grand'porte.*) Elle attend là... Nous la ferons entrer lorsque...

SUFFOLK

Je le veux ainsi!

LE ROI, d'une voix déchirée, qu'il rend autoritaire.

Oui, milord, vous dites bien : je le veux ainsi! La reine est hors, hors de tout cela. Le rendez-vous n'est

point d'elle. Vous me l'avez juré. Toute perfection de corps et d'âme. Vous me l'avez juré, Suffolk et vous, messire. Elle n'aime... Ah! ah! je pleure...

ANNE

Hé! gardez-nous vos larmes!.. La reine est au coi.

LA TREMOUILLE

Bien verrouillée dans sa chambre, quoique innocente.

LE ROI, se dressant.

Mais pourtant cette lettre... Vous mentez! Vous m'avez tous menti!... De son écriture!...

ANNE, avec fermeté.

De son écriture, je l'affirme!

LA TREMOUILLE, désespéré.

Eh! bien oui, mais dictée... Enfin, monsieur de Suffolk...

SUFFOLK

Dictée, certainement.

ANNE

Vous êtes fous! cela revient au même.

LA TREMOUILLE

Ah! taisez-vous, madame.

LE ROI, sanglotant.

Heu, heu, ne plus rien savoir...

LA TREMOUILLE, à Suffolk.

Le pauvre homme!

LE ROI, se redressant.

Qu'as-tu dit, toi!

LA TREMOUILLE

De grâce, monseigneur, ayez... ayez pitié de vous-même...

Il fait asseoir, sur un fauteuil, le roi pris de tremblement sénile.

LE ROI, d'une voix rauque.

Non!

LA TREMOUILLE

... de nous qui vous aimons.

LE ROI

La reine, mon amour... ma reine... Je ne sais plus, je ne sais plus rien. Je l'aimais tant. Je n'avais jamais aimé. N'est-il pas vrai, monsieur de Suffolk, vous qui la connaissez depuis sa petite enfance, elle est douce, elle est bonne. Elle est restée une enfant. Elle m'aime. Ah! je n'étais point que son époux, monsieur de Suffolk, son époux et son roi. J'étais son amant. Que lui refusai-je? Un enfant aussi, j'étais un enfant. Dans toutes ces fêtes où rayonne sa gaîté, ne suis-je pas gai moi-même? Ne me voit-on pas rire auprès d'elle?... Une semaine en çà, je dansais... Là, là, mes pauvres jambes... Oh! vieillesse... quand je suis tombé, vous avez vu ses larmes. Et c'est moi qui dus la consoler. Une enfant, vous dis-je, et un enfant. Je l'aimais comme un père. Et souvent la nuit, loin de tous vos yeux, si vous saviez comme elle se montrait... comme elle était pour moi... non! vous allez rire... maternelle. Deux enfants! deux enfants!

Il pleure de chaudes larmes. Un silence.

ANNE, à part.

L'abominable marché nocturne. (*Haut.*) Messieurs, pressons. La nuit est venue. Or, il nous faut bien entendre...

LE ROI, lointainement, le front dans les mains.

Où m'entraînez-vous? Heu... misérable... misérable vieillesse... (*Se redressant encore.*) Que ne puis-je de ces doigts morts étrangler un tel félon!

ANNE

Vous l'exilerez, l'ayant pris sur le fait, et sa mère complice.

LA TREMOUILLE

Lui, ce n'est qu'un grand fol.

SUFFOLK, haineux.

Un fol d'amour!

ANNE

Guérissons-le de sa stupidité.

LE ROI

De son orgueil.

SUFFOLK, à la Trémouille.

Chez nous, en Angleterre, crime de lèse-majesté.

LA TREMOUILLE, fraîchement.

Laissez juger le roi... et madame de Beaujeu.

ANNE, vers Louis XII, puis à Suffolk et à la Trémouille.

Eh bien, je vous l'ai dit, mon cher seigneur, il est homme à se défendre, la bastonnade ne suffira... Nous devrons y ajouter (*aux deux seigneurs*) écoutez-moi... une œuvre qui, menée par nous, lui fasse grand'peur, que dis-je? la plus terrible frayeur de jamais recommencer en l'avenir...

LE ROI, soudain attentif.

Hein?

ANNE

... et qui le plongeant en des remords funestes à son repos...

LE ROI

C'est cela! continuez, madame!

ANNE

... lui garrule toute joie et lui donne, à chaque heure, l'inquiétude de l'enfer.

LE ROI, dans un cri farouche.

Oui!

LA TREMOUILLE

Quelle œuvre donc?

ANNE

Oh! bien frisant le régicide.

LE ROI

Où m'entraînez-vous! où m'entraînez-vous!

SUFFOLK

Je ne comprends pas.

ANNE, gravement, au roi.

Lorsqu'il abordera celle qui sera pour lui la reine, aux premiers coups de bâton que lui portera milord de

Suffolk, vous apparaîtrez, mon cousin, et lui ayant dit son fait d'un mot : Félon ou traître...

LE ROI

Oui, traître!...

ANNE

Mais qu'il reconnaisse votre voix!

LE ROI

Oui, ce mot-là, traître!

ANNE

L'ayant murmuré, vous tomberez mort à ses pieds.

LE ROI

Mort!

ANNE

Enfin, jouant le mort. Il faut qu'il vous croie mort, c'est tout.

LE ROI, dans une frayeur quasi démoniaque.

Et s'il en riait.

ANNE

C'est nous qui en rirons, venant sur l'instant vous joindre. Lors vous ressusciterez. Il s'enfuira sous nos quolibets.

LA TREMOUILLE

Sotie odieuse! Faire cela, quoi, cela, au dauphin de France, à monseigneur d'Angoulême!

ANNE

Etes-vous fol? nous n'avons à le reconnaître. Nous protégeons la reine contre un galant de nous ignoré.

LA TREMOUILLE

Et s'il nous reconnaît, lui.

ANNE

Nos masques.

LE ROI

Oui... oui... peut-être... (*Il se lève en plein espoir, mais retombe en son fauteuil.*) Cela ne guérira point mon cœur.

ANNE

Lâcheté des hommes!

LE ROI, tremblant.

Non, je ne pourrai.

LA TREMOUILLE

Songez, madame, à son âge, dans l'état où vous le voyez, le roi suppportera-t-il cette horrible émotion?...

ANNE

Mais le coup est déjà porté: le voyez-vous mort? Et puisque nous rirons! et lui!... Quelle émotion? Nulle à craindre maintenant. N'est-il préparé? N'est-il pas du jeu même?

LA TREMOUILLE

Je ne m'accorde point à ce méchant jeu.

ANNE, à celui-ci.

Grand guerrier, pusillanime hors les batailles... Et ne comprenez-vous point que, voulant assister à ce rendez-vous, car il le veut... (*S'interrompant.*) Enfin, vous autres, qu'êtes-vous pour la reine? qui donc est son premier chevalier? lui!

LE ROI

Moi, moi seul!

ANNE

Je lui donne, par le comique effroi de son ennemi...

LA TREMOUILLE

De son ennemi? Non, messire François n'est que léger, il n'est pas un mauvais prince. Et, madame, si vous n'étiez aussi montée contre lui, j'oserais dire... qu'il aime le roi...

ANNE, martelant les mots et sauvagement.

De son ennemi! Je donne au roi, par la ridicule frayeur de son ennemi (*à voix basse*) la force pour soutenir une bien autre émotion... plutôt non!... j'éloigne le réel... (*à voix haute*) et rendant toutes choses comiques...

LE ROI, se soulevant et paraissant du coup plein de santé.

Oui... comiques... c'est cela... comiques! je veux rire! rire! rire!

ANNE, joyeusement.

Bien, le voilà tel...

LE ROI

... rire jusqu'au ventre de ce gros garçon dont toutes les femmes se moquent. Ce joufflu, ce balourd! Et ne marche-t-il comme s'il avait un poulain entre les jambes?... Ah! ah!... regardez... Ploque! ploque! ploque! il ne marche pas, il écrase. Un poulain? un gros cheval, hi!... un éléphant. Danserait-il comme moi?... Et ses bras, les pattes de l'ours. (*Riant de tout son cœur.*) Qu'y ferait une reine?

ANNE

Mais il rit déjà, et de quel beau rire! Comme un flux de santé l'envahit. J'ai raison.

LE ROI, riant à gorge déployée.

Ah! ah! ah! ah!

ANNE, le contemplant.

Rire excellent.

LA TREMOUILLE

Je ne trouve, moi!... Voyons, monsieur de Suffolk.

SUFFOLK

Et moi, je trouve, excellent.

On entend un son de trompette lointain.

ANNE

Le couvre-feu. C'est l'heure.

LA TREMOUILLE

Bon! vous l'aurez voulu... Le sort en soit jeté!

ANNE, à la Trémouille.

Vous, du moins, jouez votre rôle.

Elle penche l'oreille vers la coulisse de gauche.

LA TREMOUILLE, sombre.

Hélas! je rirai.

Il se masque.

LE ROI, repris de terreur.

S'il riait, lui!...

ANNE, très calme, elle se masque.

N'ayez cette crainte. J'entends des pas. Vous, monseigneur, sous cette tenture, ici, de ce côté. (*Elle aide le roi à se dérober sous une tenture, près de la cheminée.*) Nous, cachés par celle-ci, de l'autre... Chut!

LA TREMOUILLE, il tend le bâton à Suffolk.

Le bâton.

SUFFOLK, se masquant.

Le masque...

ANNE, ouvrant l'huis des appartements et donnant le passage à miss Anne de Boleyn.

Et la reine.

SCENE III

Les Mêmes, ANNE DE BOLEYN et successivement TOUS LES PERSONNAGES de ce drame, en outre des LANSQUENETS, TROIS CRIEURS FUNERAIRES ET DEUX HERAUTS D'ARMES.

Le roi, Suffolk, Anne de Beaujeu et la Trémouille sont maintenant cachés séparément, et assez loin de la porte. Seule, miss de Boleyn, très peu visible, reste contre cette même porte. Ce n'est qu'une ombre. La nuit est tombée, la salle éclairée seulement par la lumière basse que projette le foyer. Au bout d'un instant :

ANNE DE BEAUJEU, dans un souffle.

Ne vous privez point de rire... miss Boleyn... quand je vous le dirai... (*Dans la coulisse la voix d'Angoulême, non accompagnée du luth, fredonne:* « A ce royaume dépité, qui ne trouve reine en sa terre... » *Madame de Beaujeu, aigrement:*) L'indigne chanson!

A cet instant, paraît, venant de la gauche, un pseudo François d'Angoulême, au beau cou légèrement incliné dans un salut. Il se dirige, le grand chapeau à plume en sa main, vers Anne de Boleyn. Mais se précipitant du fond senestre de la galerie, quatre lansquenets du Bourbon (et l'un est couvert d'un grand manteau) l'appréhendent. L'intrus résiste et va pour tirer son épée. Mais Charles de Bourbon paraît derrière ses hommes...

CHARLES DE BOURBON

Votre épée, monseigneur! Ordre du roi. (*Le combat s'était engagé: il s'arrête un instant.*) Vous serez reconduit en votre chambre où vous attendrez son bon vou-

loir. (*Se penchant à l'oreille du prisonnier.*) L'Aventureux, ne résistez plus. On nous guette! Cela suffit ainsi. Vous jouâtes bien votre rôle.

Mais l'Aventureux, déguisé en François d'Angoulême, et pour qui c'est un amusement, se débat comme un furieux, cependant que trois des lansquenets, vrais colosses, tentent de l'entraîner de force vers la gauche, et que le quatrième lansquenet, couvert du long manteau, s'égare à droite en l'obscurité jusque vers Anne de Boleyn.

LE LANSQUENET, à miss de Boleyn, dans un murmure.

Reconnaissez-moi, madame, fidèle à ce rendez-vous.

MISS DE BOLEYN, à voix étonnée, rapide et basse.

Monseigneur d'Angoulême !... Ils sont là... prenez garde... je ne suis la reine.

FRANÇOIS, dissimulé sous le manteau.

Miss!

MISS DE BOLEYN

Mais, vous, allez donc la délivrer!...

Elle entr'ouvre la porte. François se glisse dans les appartements royaux. D'autre part, après une lutte, sortie du Bourbon, précédant ses lansquenets bourrus et l'effervescent prisonnier, qui disparaissent du côté gauche de la galerie. — Quatre têtes effarées sortent des tentures. La première suivante, demeurée à son poste, rit dans sa main. Aux quatre apparitions de visages, elle redevient grave, immobile : une statue.

LA TREMOUILLE

Enfin, qu'est cela?

SUFFOLK

Que veut dire ceci?

LE ROI, tout ébahi.

Comprenez-vous, messieurs?

ANNE, descendant en scène, les bras levés.

Vous avez donné cet ordre?... qu'on arrête François?... Mais tout est manqué!

Tous descendent en scène, hors la première suivante.

LE ROI

Nul ordre. Je n'ai signé d'ordre! Et pourquoi ce Bourbon est-il chez moi?

LA TREMOUILLE

Faisant la police.

LE ROI

Il devrait être aux armées!

SUFFOLK

Qui l'a rappelé? L'un de nous trahit le roi.

LA TREMOUILLE

Monsieur de Suffolk, nous ne sommes en Angleterre.

SUFFOLK, tirant son épée.

A l'instant vous me rendrez raison de cette pauvreté.

LA TREMOUILLE

Soit!

A son tour il tire l'épée. Les fers s'engagent.

LE ROI, hurlant de colère.

Devant moi!

La première suivante pousse un cri de frayeur.

ANNE, à celle-ci.

Ne criez pas!

Elle se jette sur les adversaires pour les séparer.

SUFFOLK, à la Trémouille.

Vous m'avez insulté!...

ANNE

Aux gaines les épées!...

LE ROI

Je vous somme de vous taire — et de cesser! (*Un léger temps. Les épées sont rendues aux fourreaux.*) Allons, allons, j'ai rappelé Trivulce et messire Bayard; non point ce Bourbon — dont j'ai méfiance.

ANNE, s'écartant et à part.

Bourbon!... que ne vint-il me trouver, moi première? Là-dessous il y a de la Savoyarde.

Bruit d'armes et de voix dans la coulisse de gauche.

SUFFOLK, se penchant vers le bruit.

Ah! çà... mais ils se battent encore?

LA VOIX DE L'AVENTUREUX se fait entendre.

Monsieur de Bourbon, arrêtez-moi, c'est bien. Mais ne me laissez point choir sur des boulets. Je ne suis Sainte-Barbe... Ou je tire le canon!

A grand fracas, un objet roulant bat le plancher jusque sur la scène.

LE ROI

Qu'est encore ceci?

L'objet atteint Suffolk dans les pattes.

SUFFOLK

Aïe!...

Il s'étale, puis se relève, sautant à cloche-pied.

LA TREMOUILE, ramassant l'objet et le laissant retomber.

Une boule du jeu de quilles!

La première suivante pouffe dans sa main.

ANNE

Et moi, je vous le dis, ce n'était point sa voix.

LA TREMOUILLE

En effet, madame, je l'ai dans l'oreille. C'était la voix de l'Aventureux.

LE ROI

On arrête aussi l'Aventureux! (*Se tenant la tête.*) Rentrons, je deviendrais fou.

ANNE

Oui-dà! il m'avait semblé plus petit...

LA TREMOUILLE

Non! pour ce qui est de l'Angoulême, je l'ai reconnu: même vêture!

SUFFOLK

Moi aussi!

ANNE

Alors, quoi?

LE ROI

Rentrons!

A cet instant, toujours dans la coulisse, du côté gauche, on entend gringotter, sous des doigts pressés, le luth de François.

LA TREMOUILLE

Ecoutez!... le luth de messire François.

UNE VOIX AIGUE, encore lointaine.

Mia-ou...

Et le grincement du luth.

ANNE

Un signal?...

La première suivante pouffe de nouveau dans sa main.

LA TREMOUILLE

C'était lui. Le voilà. Il revient!

SUFFOLK

Quoi! s'est-il échappé si vite?

LA TREMOUILLE

Il a bonne poigne.

ANNE

L'Aventureux, d'autres, l'ont délivré!... Ah! le têtu!

SUFFOLK

L'obstiné!

LE ROI

L'orgueilleux!

ANNE

Nous le tenons!

LA TREMOUILLE

Cette fois, plus de doute. Son pas.

ANNE

Cachons-nous! (*A la suivante.*) Restez-là, madame.

Le roi, La Trémouile et Anne se cachent. Suffolk a repris le bâton et se tient aux aguets. Entre le bel amoureux. Même large salut vers celle qui pourrait être la reine. — Scène brusque où celui qui pourrait être l'Angoulême est tout de suite et rudement bâtonné par Suffolk.

ANNE glapit un rire funèbre, et de loin au roi.

Eh bien, criez!...

On entend rire La Trémouille. Mais le survenant a bondi l'épée haute sur le seigneur anglais et lui a blessé le bras. Tous les acteurs du jeu courent en scène, affolés. Les deux seigneurs, à bras-le-corps, s'étreignent, tombent et roulent jusqu'à la pierre du foyer. Le survenant est le plus fort. Les deux visages se touchent, s'éloignent, se regardent.

LE PLUS FORT

Ah! coïone!... Il est masqué!...

SUFFOLK, il reconnait son adversaire à la lueur basse du foyer.

Bonnivet!

BONNIVET, sous vêture semblable à celle de François.

Et qui donc es-tu, toi? (*Il lui arrache son masque.*) Suffolk! L'amant de la reine!...

LE ROI, qui depuis quelques instants rauquait, entre de petits cris, le mot « traître », soudain hulule.

Des traîtres!... des traîtres!...Vous êtes tous des traîres!...

Et d'un seul coup frappé de mort, il tombe devant Suffolk qui se redresse et tourne sur lui-même comme un fol.

BONNIVET, ayant lâché sa proie, court jusqu'à la femme devant le seuil et qui pousse un cri terrifié.

Et qui donc est celle-ci? Qui êtes-vous? (*Lui découvrant le visage.*) Miss de Boleyn!

LA TREMOUILLE, à genoux devant le roi, d'une voix étranglée

Du secours... le roi... du secours... le roi se meurt... Il est mort!...

ANNE

Que dites-vous là! Vous êtes fou!

LA TREMOUILLE, sanglotant.

Il est mort!

ANNE, courbée, la voix sourde, les griffes en avant, à Bonnivet.

Assassin! Assassin!

Entrent précipitamment par la droite, Louise de Savoie et Monsieur de Grignaux.

LOUISE DE SAVOIE

Ces cris?...

Monsieur de Grignaux, les paumes ouvertes, lui montre le roi.

ANNE, le bras vers eux, à voix étouffée.

Assassins!

LOUISE, la désignant elle-même, à voix étouffée

Assassin!

ANNE, d'un geste large englobant les assistants et toujours à voix basse.

Tous assassins!

BONNIVET

Et vous-même?

LA TREMOUILLE, en larmes

Non, la fatalité... nos jeux, nos turpitudes...

BONNIVET, à miss de Boleyn.

Vous, madame, courez, vite! allez préparer la reine...

Miss de Boleyn rentre dans les appartements royaux.

ANNE, glapissant

Tous assassins!...

MONSIEUR DE GRIGNAUX, à Louise de Savoie.

C'est la fille de Louis XI qui dit cela?

ANNE, à celui-ci

Crapaud! tu suintes le vert mensonge. (*Elle lui lance un jet de salive.*) Et moi qui te croyais...

MONSIEUR DE GRIGNAUX, s'essuyant.

... Un ange? (*Il lui tourne le dos. A part.*) Nous, allons prévenir la marmaille de nos seigneurs.

Il sort vivement par le fond à droite.

LOUISE DE SAVOIE, qui s'est écroulée, comme accablée de douleur, près du roi.

Le pauvre roi!... Monseigneur!... Le meilleur des princes...

Et elle s'assure qu'il est bien mort.

ANNE, se précipitant vers la galerie et criant :

Bourbon! Bourbon! Bourbon! Ils ont assassiné le roi!

BOURBON, survenant comme une trombe.

Qui a crié cela? Qui m'appelle?

ANNE, lui captant un des poignets et l'entraînant vers le roi.

Regarde! Et venge-le!

LOUISE, relevant la tête.

Charles!

BOURBON, à celle-ci.

Ah! madame, vous m'eussiez fait connaître l'intime raison de ces abominables jeux...

LOUISE

Charles!

BOURBON

Que m'y suis-je prêté?

LOUISE, à part.

L'hypocrite. (*A voix haute et déchirée.*) Charles!...

BOURBON, sur elle penchée.

Madame, vous ne ferez de moi le plus profond traître qui jamais aît vécu.

LOUISE

Que dites-vous, insensé!

BOURBON

Je vais crier! (*Des deux côtés de la galerie, irruption de seigneurs menés par Grignaux, parmi lesquels la Palisse, Alençon, Trivulce, du Terrail, prononçant ces mots:* Comment! qu'y a-t-il? — Le roi se meurt. — Il est mort. — Qu'est-il arrivé? (*Bourbon se tournant vers eux:*) Messires!...

ANNE

Que viennent faire tous ceux-là? Déjà prévenus!

LES SEIGNEURS, dans un grand brouhaha, les uns aux autres.

Qui vous pria de venir à cette heure? — Un écuyer de madame de Savoie. — Pourquoi sommes-nous là, tous? — Vous! qui donc vous appela? — Un page de Madame de Savoie. — Un écuyer de Madame Louise. — Moi aussi. — Moi de même!

Tout ce groupe restera dans l'extrême fond du théâtre.

BOURBON, à tous.

Messires, une œuvre abominable et qu'avant le ciel nous jugerons...

ANNE, sauvagement.

Oui!...

LOUISE DE SAVOIE, se levant, pleine de majesté, à Charles de Bourbon.

Monsieur le connétable, je vous en prie, veuillez faire vous-même œuvre et digne et prompte, et à l'instant, de votre nouvel office.

BOURBON, presque chancelant.

Connétable?

Plusieurs des SEIGNEURS auxquels se sont jointes plusieurs dames.

Connétable?

ANNE

La démone!...

TRIVULCE

De quel droit le nomme-t-elle connétable?

LA PALISSE

N'allez point chercher, monsieur de Trivulce.

TRIVULCE

Où est l'Angoulême, messire de la Palisse? Le roi est mort. Que fait l'Angoulême?

LA PALISSE

N'allez pas trop chercher... Il nous en cuirait.

LOUISE, à Bourbon.

Priez tous nos Seigneurs et Dames de prendre en pitié notre douleur et, les éloignant, aidez-nous à rendre autour du roi défunt l'hommage premier d'un solennel silence. La Trémouillle, monsieur de Grignaux, veuillez aider messire le connétable à nous pourvoir de serviteurs qui jusqu'aux appartements royaux, où l'attend la plus dolente veuve, emportent cette dépouille sacrée.

BOURBON

J'envoie cependant quérir les médecins.

LOUISE

A quoi bon? le roi n'est plus.

Le nouveau connétable fait quelques pas vers le groupe des seigneurs, cependant que monsieur de Grignaux va tout au large ouvrir la porte des appartements où il entre avec la Trémouille.

BOURBON, revenant sur ses pas.

Madame, vous commandez le silence... Mais ces cloches? ce tapage?

En effet, trois crieurs funéraires, porteurs chacun d'une petite cloche au son lugubre et d'une torche, suivis de deux hérauts d'armes, s'ouvrent un chemin entre les seigneurs au fond de la galerie.

LOUISE, à Bourbon.

Pour cela, laissez faire.

QUELQUES SEIGNEURS

Où vont-ils?

LES CRIEURS

Donnez-nous le passage, messires.

ANNE, à part et farouche.

Quoi! déjà les crieurs, les hérauts d'armes? Tout prévu! tout réglé d'avance!

LOUISE

Messieurs, il nous faut, hélas! partager notre douleur. (*Désignant les crieurs.*) Qu'ils aillent dans tout le palais et se répandent ensuite dans la ville, annonçant le grand malheur français de ces mots : Notre bon roi, le père du peuple, est mort.

Sortent les crieurs par la gauche. Bourbon est remonté se mêlant aux seigneurs. Grand nombre d'entre eux se retirent sur son ordre, mais d'autres restent, discutant avec lui, parmi lesquels Trivulce et du Terrail.

BOURBON, à du Terrail.

Oui, cela est vrai, messire Bayard. — Vous, hérauts, prononcez!

L'UN DES HERAUTS, entre des valets porteurs de torches.

Le roi est mort!

Les torches sont baissées.

L'AUTRE HERAUT

Vive le roi!

Elévation des torches.

LOUISE, lentement, très bas en écho.

Vive le roi... (*Et dans une intime ardeur joyeuse, à Bonnivet, qui s'est approché d'elle.*) Bonnivet, que mon François n'est-il ici!...

BONNIVET, un bras vers la grande porte ouverte et regardant au fond des appartements.

Le voilà!

LES SEIGNEURS, prêts à sortir, demeurent tournés vers la porte.

Monsieur d'Angoulême...

TRIVULCE

Non point!... Le roi.

LE CHEVALIER BAYARD, messire du Terrail, solennel, tirant et haussant l'épée.

Le roi de France!

Toutes les épées sont tirées et haussées, formant un bouquet de lames.

LOUISE, toujours agenouillée devant le roi défunt, a sursauté ; inquiète elle regarde aussi, — d'une voix sourde :

Hein?... quoi?... je le fis enfermer dans sa chambre, et par le Bourbon.

BONNIVET, ironique.

Le voilà. Le voilà même avec la reine.

L'entière et frémissante assistance est tournée vers la porte. Dialogue vif à voix basse entre Louise et Bonnivet, que cherche à surprendre Anne de Beaujeu.

LOUISE

Qui m'a traîtrisée?...

BONNIVET

Votre François — tout seul — heureusement!

LOUISE

Et le Bourbon! Ils se sont vus. Ils s'entendaient. (*Bonnivet esquisse un sourire.*) Mais vous aussi, peut-être...

BONNIVET

Nenni! j'ai fait ce que vous m'avez dit. Et c'est plus grave.

Elle lui serre la main comme pour sceller une promesse. On entend une longue plainte. La Trémouille désespéré, monsieur de Grignaux, plus calme, sortent des appartements.

LA TREMOUILLE, à Louise.

La reine, madame! La pauvre reine!... Un tel chagrin ne s'est vu dans une âme plus sensible!...

LOUISE

O malheureux jour!

MONSIEUR DE GRIGNAUX, se penchant vers elle.

Certes, dans la plus grande folie de l'âme...

LOUISE, à part, sombrement.

La coquette prise au trébuchet.

LA VOIX DE FRANÇOIS, émue, saccadée.

Je vous délivrai, madame, ne sachant point... ignorant quelle...

LA VOIX déchirante de la REINE.

Vous m'avez jouée! Vous m'avez tous trompée! Vous aussi, le roi maintenant!

LA VOIX DE FRANÇOIS, tout près de la porte.

Je vins à votre appel.

LA VOIX DE LA REINE

Non! misérable!

LOUISE, à part.

Le joli mensonge...

LA VOIX DE LA REINE

Tous, vous me l'avez tué! (*Surprise ou terreur parmi les assistants.*) Tous!... vous avez tué le *vrai* roi! (*Marie d'Angleterre paraît, déchevelée, hurlante.*) Tous! tous!...

Folle, elle va se précipiter sur le corps de Louis XII.

FRANÇOIS, agenouillé au seuil de la porte.

Mon roi... mon père...

MARIE D'ANGLETERRE

Mon seigneur... mon amour... mon maître...

LOUISE, à Marie.

Mon enfant...

Elle s'est relevée, mue par une fausse pitié, et se penchant sur Marie d'Angleterre, elle veut l'entourer de ses bras.

MARIE, la rejetant.

Laissez-moi, vous!

Trouble parmi les seigneurs. Le connétable fait le très lâche signe que la reine est folle.

ANNE DE BEAUJEU l'aperçoit et crispe les poings.

Horreur!...

LOUISE, aux assistants.

La pauvre enfant... toute sa douleur... elle a perdu l'esprit...

Elle fait un signe rapide aux valets qui emportent le roi défunt. Les épées se baissent devant le cortège.

MARIE, se dressant.

Angleterre, à moi! Ils vont me tuer aussi!... Angleterre! Suffolk! Suffolk!

Celui-ci resté dans l'ombre se précipite. François, levé, court à sa rencontre.

LOUISE arrête son fils, et le bras vers Suffolk.

Sortez de ce palais à l'instant. Ou je révèlerais à tous...

SUFFOLK

En ma personne, vous insultez le roi mon maître.

LOUISE

Henri VIII, le premier, châtiera votre audace et votre félonie!...

Pressée par Trivulce et Bayard, sortie furieuse de Suffolk.

MARIE, se tordant les bras.

Les assassins... Les assassins...

Madame d'Aumont et plusieurs dames appelées par Grignaux reçoivent Marie d'Angleterre qui s'évanouit.

ANNE DE BEAUJEU, la voix rauque, vers Louise.

Voilà le seul nom...

LOUISE, très bas.

Que vous méritez plus que nul autre.

ANNE

Infâme sorcière!

LOUISE

Voilà votre nom. Loin de nous, en vos terres de Chantelle, vous y rêverez... (*A voix haute.*) Nous vous exilons!

ANNE, criant.

François!... (*Mais Angoulème parle à Bonnivet et ne se retourne.*) Bourbon!...

Mais le Connétable s'entretient avec les seigneurs demeurés dans la galerie et ne se retourne. Elle entre levant les poings dans les appartements.

LOUISE, à madame d'Aumont et aux dames.

Soutenez, emmenez la reine... La Trémouille, Alençon, monsieur de Grignaux et vous, mesdames, trouvez en votre cœur les paroles de tendresse et de respect...

Ils vont pour suivre Anne de Beaujeu.

MADAME CLAUDE, paraissant affolée et traversant toute la scène, le corps soutenu par Marguerite.

Mon père!... mon père!... il est donc mort!...

FRANÇOIS, se jetant vers elle.

Je vous en prie, madame!...

Sortent la reine Marie et les suivantes.

LOUISE, pitoyable.

François, laissez madame Claude aller vers son père.

Celle-ci s'échappe des bras de Marguerite et court vers les appartements.

CLAUDE, se retournant au seuil, terrible.

Qui l'a tué!

LOUISE, haussant les épaules.

Rien de cela!... Marguerite, ne quittez plus la reine veuve.

Claude sort.

MARGUERITE

Comment! dois-je abandonner?...

LOUISE

Madame Claude?... mais non! De l'une et de l'autre soyez la consolatrice!

MARGUERITE, dans un grand geste de réprobation.

Mon Dieu! ayez pitié de nous!

Elle sort elle-même, accompagnée d'Alençon, de la Trémouille et de Grignaux. Entre l'Aventureux au fond de la scène à gauche. Il fait un signe à Bonnivet qui lève les bras, étonné. L'Aventureux, comme Bonnivet, est vêtu d'un habit ressemblant à celui de François d'Angoulême.

BONNIVET, courant vers lui.

L'Aventureux...

Ils s'entretiennent à voix basse et en grande agitation, comme le font, dans la galerie, Trivulce, Bourbon et plusieurs seigneurs. — Seul, Bayard est calme, et bientôt, la tête penchée, se tient à l'écart.

SCENE IV

FRANÇOIS D'ANGOULEME et LOUISE DE SAVOIE à l'avant-scène. Au fond du théâtre et en deux groupes, BONNIVET et L'AVENTUREUX; TRIVULCE, BOURBON et quelques SEIGNEURS. LE SIRE DU TERRAIL isolé. Puis les MEDECINS.

Mezza-voce le dialogue suivant.

LOUISE DE SAVOIE, ironiquement, à François.

Vous ici, mon fils?

FRANÇOIS, du même ton.

Ma mère, vous ne serez toujours seule à conduire le jeu!

LOUISE

Je vous l'avais épargné.

FRANÇOIS

Monsieur de Bourbon me le fit partager.

LOUISE

Au grand risque...

FRANÇOIS

Au seul de ruiner, pour vous, mon amour terrifié!

LOUISE, haussant les épaules.

Que me chantez-vous là?

FRANÇOIS

Voyez en moi l'un de ces gaillards venus pour m'arrêter...

LOUISE

Vous arrêter vous-même?

FRANÇOIS

Non! Mais je courus d'un saut avertir madame d'Angleterre de cette abominable trame...

LOUISE

Au grand risque...

FRANÇOIS, fermement.

Au seul de ne pas régner, je le sais!... Hélas! trop tard. Comment! vous ne m'assurez point que je suis roi?

LOUISE

Oui... j'ose croire maintenant que vous pouvez régner. *(Un silence équivoque.)* Mais, dites-moi, qui donc, premier, vous remplaça?

FRANÇOIS

L'Aventureux, que voici... Mais,dites-moi, qui donc, second, me remplaça?

LOUISE

Bonnivet, que voici.

FRANÇOIS

Je le punirai.

LOUISE

Demain vous lui pardonnerez. Le connétable sera puni.

FRANÇOIS

Le connétable?

LOUISE

Monsieur de Bourbon.

FRANÇOIS

Ah! il est connétable?...

LOUISE

Sire, à votre gré.

FRANÇOIS

Vous avez bonne manière de punir vos amis.

LOUISE

Il ne l'est plus!

FRANÇOIS

Madame... vous lui pardonnerez demain — ou ce soir. D'ailleurs, moi, je le nomme connétable. C'est moi qui, volontairement, le lui ai promis... (*un silence, et la fixant dans les yeux*) contre une délation.

LOUISE, souriante.

Vous m'avez battue, François.

FRANÇOIS

Oh! non point tant.

LOUISE, orgueilleuse mère.

François! tu peux régner. (*Se tournant vers le groupe des seigneurs où l'on voit Bourbon.*) Connétable, et vous, messieurs, nous irons arrêter la proclamation du nouveau règne et nous mettre d'accord sur les funérailles que nous voulons pompeuses, dignes d'un si grand prince...

FRANÇOIS, remontant vers ses deux amis l'Aventureux et Bonnivet, à part.

Je règne, mais elle ordonne tout.

LOUISE

Suivez-nous, messeigneurs.

BOURBON

Je vous suis, madame. Un ordre à messire du Terrail qui nous vint ce soir, mandé par le roi défunt, et qui dans cette heure s'en va rejoindre nos armées.

FRANÇOIS, *à part.*

Un ordre?... Celui-là, aussi, m'ordonne tout.

LOUISE, *accompagnée des seigneurs, va pour sortir.*

Mon fils, vous-même, nous suivez?

FRANÇOIS

Non, madame, j'irai prosterner ma pitié royale devant la reine.

LOUISE

A votre volonté, sire. (*A ce moment trois personnages vêtus bourgeoisement traversent la scène et pénètrent dans les appartements.*) Mais que viennent faire ceux-là?

BOURBON

Les médecins.

LOUISE

Hélas! bien inutile. Vous nous rejoindrez, monseigneur.

BOURBON

Dans l'instant.

Louise de Savoie se retire par le fond de la galerie à droite, suivie de Trivulce et des seigneurs, excepté de Bourbon et du Terrail qui restent éloignés dans l'ombre. Une grande rafale de vent et de neige au dehors.

SCENE V

FRANÇOIS D'ANGOULEME, BONNIVET, L'AVENTUREUX, tous trois sous costumes à peu près identiques; dans les fonds BOURBON et DU TERRAIL

BONNIVET, *à l'Aventureux.*

Ecoute! le bel hiver! Nos crieurs seront mués en statues de neige.

L'AVENTUREUX

Pfft! le vent les enlèvera.

BONNIVET

On les retrouvera dans la Seine.

FRANÇOIS, les entraînant jusqu'au premier plan du théâtre.

Amis...

BONNIVET et l'AVENTUREUX

Notre sire?...

FRANÇOIS, les regardant.

O le plus méchant des jeux!

BONNIVET

Où vous ne fûtes rien.

FRANÇOIS

Quels remords !

L'AVENTUREUX

Ils sont pour d'autres.

FRANÇOIS

Mon cœur est souillé.

BONNIVET

Monsieur de la Trémouille a bien dit: La fatalité!...

L'AVENTUREUX

Enfin, vous êtes...

FRANÇOIS

Que sommes-nous sur terre?

BONNIVET

Amiral.

L'AVENTUREUX

Grand maréchal.

BONNIVET, piquant un doigt à la poitrine d'Angoulême.

Roi...

FRANÇOIS

Roi?... Mais voyez donc là-bas! Il en est un autre...

DU TERRAIL, à Bourbon, du fond de la scène.

Oui, tout ainsi que vous l'ordonnez, monsieur le connétable.

BONNIVET et l'AVENTUREUX

Le connétable!...

DU TERRAIL

Je pars aux armées. Trivulce m'accompagne?

BOURBON

Il vous suivra, il partira cette nuit même. Adieu, et prompt voyage! (*Se tournant vers François.*) Nul ordre, sire?

FRANÇOIS

Nul, monsieur le... Nul, monsieur de Bourbon.

Sortie de celui-ci, mais du Terrail (le chevalier Bayard) reste au fond de la scène et se croise les bras.

L'AVENTUREUX, sombrement.

Du moins ce Charles, vêtu de noir, porte incontinent le deuil de son maître.

BONNIVET

Un jour, ganté de rouge, il portera ton deuil, François. (*Saluant.*) Sire, que ne m'avez-vous consulté?

FRANÇOIS, redevenu lui-même, d'un ton léger.

Monsieur l'amiral, vous n'étiez point là! Qu'as-tu fait de mon luth, voleur?

BONNIVET

Il traîne.

FRANÇOIS, désignant du Terrail, qui lentement avance.

Eh! mais, d'où nous vient celui-ci? D'où vient ce fantôme?

BONNIVET, ironique.

Le Sans Peur et Sans Reproche, nommé du roi défunt son rempart et sa lance.

FRANÇOIS

Bayard?

BONNIVET

Lui-même.

FRANÇOIS, très ému.

A quoi songez-vous, nous regardant, messire du Terrail?

LE CHEVALIER BAYARD

Sire, il vous faut racheter cela.

FRANÇOIS

Qu'ai-je à racheter? Suis-je coupable?

BAYARD, sondant le nouveau roi dans les yeux.

Racheter pour tous...

L'AVENTUREUX

Un tel langage!

BAYARD

... par votre sang et le sang de vos capitaines, dans une guerre contre vos ennemis, où la France retrouve son honneur...

BONNIVET

L'audace est grande!

FRANÇOIS

Poursuivez, messire.

BAYARD

... afin que sous vos lys, aux combats pour sa gloire, la France puisse aimer en vous son chevalier.

FRANÇOIS

Votre épée! (*Bayard avance encore de quelque pas et, gravement, tire du fourreau son épée qu'il présente à François, tenue par la pointe.*) L'Aventureux, Bonnivet, à l'écart!... (*Aux dernières lueurs du foyer l'épée luit dans l'ombre. François d'Angoulême en saisit la poignée et dressant la brillante lame devant son visage, il en baise le fer sans reproche. Puis avec majesté, la rendant à Bayard:*) Vous m'en toucherez l'épaule, messire, quand j'aurai bien fait. (*Un silence.*) Oui ! quand j'aurai devant tous — et avec vous, Bayard — lavé de ces souillures l'honneur français.

Au dehors, on entend les cloches, et les voix des crieurs : « Le roi est mort ! »

BAYARD, ayant reçu l'épée, courbe la tête et s'agenouille un moment.

Vive le roi.

François aussitôt relève Bayard et lui donne, en un serrement de main, le gage solennel d'un glorieux avenir. Bayard s'éloigne et, sur le point de disparaître, salue une fois encore François de son épée.

LES CRIEURS, au dehors.

Le Père du peuple, notre bon roi n'est plus.

BAYARD

Ecoutez, sire, et puissent Dieu, les vertus de ce

grand prince et la part généreuse et vraiment royale de votre âme, toujours vous inspirer.

Il sort.

FRANÇOIS, après un silence pendant lequel il a tenu ses poings fermés contre ses yeux, rappelle ses amis.

Messieurs, allons retrouver la reine. (*Ils marchent vers la porte des appartements. Soudain, et de ce côté, une clameur de joie s'élève.*) Quel est ce bruit? pourquoi ces cris?

On voit se jeter en scène, bousculant les trois seigneurs, une nuée de valets, d'écuyers et de pages.

SCENE VI

TOUS LES PERSONNAGES DU DRAME
(hors la REINE, MADAME CLAUDE et ANNE DE BOLEYN)

LES VALETS, LES ECUYERS, LES PAGES.

Le roi n'est pas mort! — Le roi n'est pas mort!

LE PAGE DE LA REINE, dansant.

Il est ressuscité!

BONNIVET, à un écuyer, le serrant à la gorge.

Que dis-tu, toi?

L'ECUYER

Les médecins l'ont sauvé!

LE PAGE DE LA REINE

Bah! je savais bien, moi, qu'il n'était pas mort!

FRANÇOIS, chancelant, à Bonnivet et l'Aventureux.

Courez tous deux avertir ma mère!

MARGUERITE, se précipitant.

François, le roi n'est pas mort!

Attirés par le bruit, des serviteurs accourent de toutes parts, soulevant des torches. Plusieurs seigneurs et familiers du palais sont accourus aussi, se congratulant, s'embrassant. François jusqu'à la fin de la scène se tiendra, près de Marguerite, à l'écart sur la gauche du théâtre. Silencieux, Grignaux sort des appartements. Mais après lui viennent, en grande effervescence, La Trémouille, Alençon, d'autres, une foule de dames et madame d'Aumont. Et toujours les mêmes cris, les mêmes phrases : « Le roi n'est pas mort!... » Ma-

dame Louise, affolée, survient par le fond de la galerie, accompagnée de L'Aventureux, Bonnivet, Trivulce, d'autres, enfin de Bourbon, la mine sombre.

LOUISE DE SAVOIE

Que me dit-on? Le roi... Est-ce possible?...

ANNE DE BEAUJEU, surgissant des appartements royaux.

On ne peut plus, madame. Le roi n'est pas mort. Nos soins, nos prières, de sages médecins, notre amour — Dieu surtout — nous l'ont rendu au monde. Tel que, déjà... il put nous dicter son bon plaisir. (*A ce moment Grignaux va se glisser près de madame de Savoie.*) Madame, vous partirez, dès le jour, en votre terre de Romorantin. Le roi vous exile.

LOUISE DE SAVOIE

Partir, moi!... L'infâme...

GRIGNAUX, à voix basse.

Obéissez!

ANNE DE BEAUJEU

François, vous irez retrouver, avec vos amis, celle de vos jeux d'enfant, notre forêt d'Amboise. Le sanglier n'y manque pas. Vous serez heureux, et à votre place.

BONNIVET

Tu seras heureux. Moi, quand serai-je amiral?

LOUISE DE SAVOIE, à Grignaux.

La vieille, l'horrible fée...

GRIGNAUX, très bas.

Obéissez, vous dis-je... (*Et plus bas.*) Il n'en réchappera!

ANNE DE BEAUJEU, appelant.

Monsieur le connétable!

BONNIVET

Tiens, celui-là reste connétable.

Bourbon se découvre, traverse la scène d'un pas orgueilleux et s'arrête devant Anne de Beaujeu. Il est suivi de tous les seigneurs, déjà ses courtisans.

GRIGNAUX, bas à Louise.

Les médecins me l'ont dit, à moi. Il n'en a plus pour huit jours.

LOUISE, de même.

Alors je ne bouge.

GRIGNAUX

Eh non! madame, vous reviendrez, souveraine.

ANNE DE BEAUJEU

Monsieur le connétable! (*Bourbon s'incline et, souriant, baise la main de la vieille fée.*) Veillez à ce que soient rappelés nos crieurs. Et qu'ils répandent la joyeuse nouvelle dans Paris!

Elle rentre, avec toute la dignité d'une reine, dans les appartements.

LES PAGES et PLUSIEURS DES ASSISTANTS.

Les crieurs? Ils n'ont pas quitté le palais.

LE PAGE DE LA REINE

Tenez! tenez!... écoutez...

On entend, mais assez loin, les voix des crieurs : « Notre bon roi, le Père du peuple est mort. »

UN AUTRE PAGE

Oh! ils sont loin déjà... ils vont sortir!

Affolement général.

BOURBON, vers les pages.

Eh bien, courez!

LES PAGES

On ne les rattrapera! — Il vaut mieux appeler.

BOURBON

Appelez donc!

Il rentre à son tour dans les appartements royaux. Chacun se précipite au hasard, appelle, fait l'empressé. Ce qui produit un brouhaha et une bousculade indescriptibles. François d'Angoulême, Marguerite, Bonnivet, L'Aventureux en sortent à grand peine et disparaissent; de même Louise de Savoie, Grignaux et Trivulce.

UNE VOIX AIGUE

Les voilà dans la cour! Ouvrez les fenêtres!

UNE AUTRE

Défoncez les verrières!...

UNE AUTRE

Non! tout l'hiver entrera!...

PLUSIEURS VOIX

Tant pis! tant pis!

UNE VOIX plus aiguë que les autres.

Je sais ouvrir, moi!

C'est alors qu'on aperçoit, juché sur les épaules d'un valet gigantesque, le plus classique bouffon de roi passant devant les verrières, dont il ouvre largement les vantaux.

LES DAMES, glapissantes.

Qui vient d'ouvrir?

UN PAGE

Messire Triboulet!

La rafale de neige entre à gros flocons qui voltigent par toute la scène, aveuglant ces fantômes. — Les seigneurs, les valets, les écuyers haussant des torches, les pages, les dames se poussent sous les verrières dans une nouvelle bousculade, en clamant : « Le roi n'est pas mort!... La neige!... Le roi n'est pas mort!... Triboulet!... Revenez, les crieurs!... Le roi n'est pas mort!... » Le bouffon quitte les épaules de son valet et dégringole au plancher.

Alors, devant le tumulte, au centre de la scène et au milieu de la rafale,

TRIBOULET danse parmi les flocons en agitant sa marotte tintinnabulante et en glapissant :

Tous les grelots de la folie!... Tous les grelots de la folie!...

Les pages autour de lui font la ronde, des valets jonglent avec les boules rencontrées ou les laissent tomber à grand bruit, la foule crie et saute — cependant que la neige entre, vole, tourbillonne, éclairée par la lueur des torches fumeuses.

RIDEAU

PAUL FORT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Marcel Marion : *Dictionnaire des institutions de la France aux XVIIe et XVIIIe siècles,* Auguste Picard. — *Lettres de Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de La Fayette, et de Gilles Ménage,* publiées, d'après les originaux, avec une introduction, des notes et un index par H. Ashton, The University Press of Liverpool Ltd. Hodder and Stoughton Ltd., Londres.

Au tome VII de son *Histoire*, Ernest Lavisse, qui était peut-être un très bon professeur, mais qui ne passera jamais pour un remarquable bibliographe, manifestait le regret de n'avoir point à sa disposition un manuel scientifique lui permettant de comprendre les institutions et les mœurs de l'ancien régime. Comme tous les érudits étudiant le passé, il rencontrait des difficultés sans nombre dès qu'il s'efforçait d'envisager les mille organismes du pouvoir central et de l'administration régionale, de démêler les attributions des fonctionnaires dans l'ordre politique, judiciaire, militaire, ecclésiastique, d'établir dans quel état de discipline morale et matérielle vivait le pays. Sans doute, Ernest Lavisse ignorait-il l'existence du grand travail de Cheruel : *Dictionnaire des institutions, mœurs et coutumes de la France*, qui lui eût fourni, sur bien des points obscurs, les éclaircissements désirables.

Ce travail, à l'heure présente, et après tant de publications de textes divers, semble plein de lacunes, surtout pour la partie concernant le xviiie siècle. C'est pourquoi M. Marcel Marion a-t-il cru utile de publier, à son tour, un **Dictionnaire des Institutions de la France aux XVIIe et XVIIIe siècles**, présentant des analogies avec l'ouvrage précédent, mais plus resserré, plus logique, construit avec une connaissance plus étroite de mille sujets, condensant une matière plus substantielle en des articles clairs, bénéficiant des découvertes faites par les savants, enrichi des fruits de toutes les grandes enquêtes entre-

prises, depuis cinquante ans, dans les archives par les spécialistes de l'histoire.

Ce *Dictionnaire* rendra, nous en sommes convaincu par notre exemple personnel, des services importants. Malgré son titre qui paraît éliminer les mœurs et les coutumes, il contient sur celles-ci des renseignements fort nombreux et qui s'étendent à toutes les régions de la France.

De grands articles sont consacrés aux institutions proprement dites : Armée, Clergé, Parlement, Châtelet, Impôt, Marine, etc... Chacun de ces articles est complété par une foule d'autres portés à leur ordre alphabétique. C'est ainsi, par exemple, qu'aux mots : Commende, bénédictins, bénéfices ecclésiastiques, etc... on rencontre des traités particuliers ajoutant des détails précis sur certaines particularités non comprises dans le texte général concernant le clergé.

Visiblement, M. Marcel Marion s'est documenté à des sources sûres. Il indique d'ailleurs, le plus souvent, sa bibliographie volontairement succincte, mais de la meilleure qualité. Citons un exemple de cette bibliographie. Ayant à traiter la question des *Jurats* et de la *Jurade*, institution municipale de Bordeaux, M. Marcel Marion pourrait s'inspirer des différentes chroniques « bourdeloises » qui furent publiées au XVIIe et au XVIIIe siècles. Il les néglige pour une raison bien simple : c'est qu'elles sont résumées, pour le sujet qui l'occupe, et complétées par des documents d'archives dans les ouvrages de Jullian, de Benzacar et surtout de Michel Lhéritier consacrés à l'histoire de la ville, à ses finances et au plus remarquable intendant de la province : Tourny.

Les institutions judiciaires ont surtout trouvé en M. Marcel Marion un remarquable commentateur. Il n'est pas de domaine plus difficile à pénétrer. M. Marcel Marion examine les diverses juridictions du royaume avec une grande perspicacité et parvient à nous les présenter dans leur fonctionnement général comme particulier. Tous les actes et les termes de procédure ancienne semblent lui être familiers. A consulter son ouvrage, on arrive aisément à comprendre le jargon diffus qu'utilisaient les magistrats d'autrefois et à démêler les différents incidents qui animaient et prolongeaient indéfiniment les désaccords de nos ancêtres.

En général, M. Marcel Marion semble mieux posséder son sujet dans la partie envisageant le XVIIIe siècle. Il passe peut-être trop rapidement, faute de place sans doute, sur les règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Certains de ses articles, bons dans leur ensemble, mériteraient une plus large extension. L'article *Ferme*, par exemple, apparaît comme incomplet. Il y eut, ce semble, des fermes générales avant l'arrivée de Colbert au pouvoir. Les financiers du temps de Richelieu furent fort puissants, fort audacieux et terminèrent leurs carrières par des faillites presque aussi énormes que celles de leurs successeurs. M. Marcel Marion, sur les *Partisans*, aurait rencontré dans les *Mazarinades* des documents plus curieux que dans les écrits de Boisguilbert. Ses articles sur les *Foires*, sur les *Comédiens*, sur les *Médecins*, etc... présentent de même des omissions importantes.

Ne lui cherchons pas querelle. Nous nous rendons compte de son immense labeur sur une matière ingrate dont les éléments, fort dispersés, sont malaisés à réunir. Il a mis à la disposition des écrivains d'histoire et des professeurs un manuel d'informations très précis, très sûr, qui allègera leur tâche en les dispensant de recherches fastidieuses et pénibles sur des thèmes variés et souvent imprévus. Son *Dictionnaire* équivaut en valeur à celui de Jal. Ce n'est pas un mince éloge, croyons-nous, que d'affirmer cette égalité de mérite entre les deux érudits.

Tandis que M. Marion nous permet, grâce à ses investigations, de mieux connaître les bases politiques, économiques et sociales sur lesquelles s'édifia notre civilisation, M. H. Ashton s'efforce, de son côté, de nous révéler les richesses de notre littérature. M. H. Ashton appartient à la nationalité anglaise. Il exerce le professorat dans une université américaine. Il publie ses ouvrages en français, à Cambridge ou à Londres. Il compte parmi ces fervents admirateurs de notre passé qui nous témoignent leur sympathie en étendant dans le monde, par leurs études et leur enseignement, le prestige de nos gloires intellectuelles.

M. H. Ashton, n'est pas un vain bavard, se contentant de dévider de belles phrases. Il a approfondi notre littérature de telle manière qu'on peut le considérer comme un parfait savant ; il possède notre langue si complètement qu'on trouve rarement, parmi nos érudits, des écrivains susceptibles de présenter un sujet avec tant d'ordre, de clarté et d'agrément.

Depuis fort longtemps, M. H. Ashton s'intéresse à la vie et à l'œuvre de Mme de La Fayette. En 1922 déjà, il publia, sur cette dame, un important volume biographique dont M. H.-D. Davray rendit compte dans le *Mercure* avec de grands éloges. On peut dire avec assurance que ce volume constitue l'étude la plus remarquable et la plus complète qui ait été consacrée, à travers le temps, à l'auteur de la *Princesse de Clèves.* Incontestablement, pour le préparer, M. H. Ashton occupa plusieurs années de sa vie. Le premier, il consulta de très nombreuses sources inédites. De beaucoup son travail surpassa en mérite le petit ouvrage du comte d'Haussonville, plein d'erreurs et, en quelques endroits, de niaiseries.

Parmi les documents que M. H. Ashton utilisa figurent les **Lettres de Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de La Fayette, et de Gilles Ménage.** D'Haussonville et, après lui, M. André Beaunier, avaient eu communication de ces lettres, dont les originaux furent réunis par Tarbé, passèrent ensuite entre les mains de Feuillet de Conches, lequel les dispersa en grande partie non sans en avoir conservé copies. D'Haussonville ne tira guère de cette correspondance que quelques passages caractéristiques. M. André Beaunier en fit grand et habile usage dans son petit volume : *La Jeunesse de Mme de La Fayette.* M. H. Ashton, dans le sien, montra quelle précieuse contribution de faits elle apportait à la biographie, jusqu'alors si incomplète, de Mme de La Fayette.

Cette correspondance valait d'être publiée. M. H. Ashton, plus soucieux que les écrivains français de la renommée de son héroïne, vient de nous en offrir le présent. Deux cent deux lettres à peu près inédites, commentées, expliquées, clarifiées par des notes substantielles, les notes d'un érudit connaissant excellemment notre XVIIe siècle mondain et littéraire, composent son volume. Un index alphabétique facilite la consultation de ces textes. Nous sommes loin, comme on peut le constater, des travaux français précédents, dont le plus important contenait une douzaine de lettres de Mme de La Fayette. Il est regrettable cependant que M. H. Ashton n'ait pas joint, en appendice, aux épistoles adressées à Ménage, celles qui subsistent dans différents manuscrits ou imprimés et qui sont adressées à d'autres personnages. Nous aurions ainsi environ trois cents pièces dignes de

soutenir la comparaison avec celles, devenues classiques, de Mme de Sévigné.

Contentons-nous de ce que M. H. Ashton a bien voulu nous donner. Cette correspondance, comme nous le disons plus haut, présente tout d'abord l'avantage de nous apprendre mille faits de la vie intime de Mme de La Fayette et de son amitié pour Ménage. Elle nous renseigne sur certaines particularités de ses relations avec son mari. Elle nous la montre, comme Mme de Sévigné, avide de nouvelles, soucieuse de tout savoir de ce qui intéresse la cour et la ville. Elle évoque certains de ces fameux procès dont on a tant parlé sans en rien pénétrer, ou, du moins, elle en commente les épisodes, laissant encore leurs motifs dans l'ombre.

Elle fait aisément comprendre la psychologie de l'épistolière. Elle trahit son peu de goût pour les lectures sérieuses, son indifférence à peu près complète pour les grandes œuvres qui paraissent au cours de quarante années. Elle signale sa singulière coquetterie, son grand appétit de gloire et montre comment l'adroite femme sut cultiver les pédants pour en tirer des louanges en vers et en prose, établir aisément sa renommée d'esprit. Elle réduit à peu de chose les études de latin et autres études que Mme de La Fayette aurait entreprises sous la direction de Ménage. Elle contribue à découvrir une personne peu tendre, d'esprit pratique, toujours en état d'intrigue et fort experte à mener à bonne issue les affaires d'intérêts.

Le style de ces lettres diffère grandement de celui que l'on rencontre dans la correspondance de Mme de Sévigné. Moins de spontanéité, moins de grâce, de gentillesses, de pittoresque, de couleurs. Beaucoup d'incorrections, mais de grandes qualités tout de même, de la franchise, de la fermeté non sans nuances; de ci, de là, quelques images agréables, des finesses, des badineries charmantes, des sentiments exprimés avec netteté, des jugements formulés sans ambages. Mme de La Fayette fut-elle jalouse du talent de son amie la marquise, dont on lisait avec admiration les lettres dans les compagnies? Peut être. On la voit encourager Ménage à recueillir pour les publier ses propres missives. Cela ne l'invitait pas d'ailleurs à raffiner sur les expressions, à écrire à la façon de ces précieux dont elle raillait le ridi-

cule. La clarté, la raison, la sincérité lui apparaissaient comme les qualités principales du style épistolaire.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Hélène Séguin : *La Tendre Effigie*, préface d'André Dumas, Lemerre. — Maria Biermé : *Rayon d'Ame. Infiniment j'aime la Vie*, préface de Mme Alphonse Daudet, Chiberre. — M.-A. de Meixmoron de Dombasle : *Ainsi ma Vie...*, « la Caravelle ». — Anne Selle : *Offrandes*, préface d'Yves Le Febvre, « les Gémeaux ». — Céline Arnauld : *L'Apaisement de l'Eclipse*, « les Ecrivains réunis. » — Paul d'Amarix : *le Jardin mystique*, Toulouse. — André David : *Le Citron d'Or*, « le Monde Nouveau ». — Maurice-Pierre Boyé : *Poèmes d'Ile-de-France*, Jean Naert. — Raymond Clauzel : *Le Lai de la Belle Alizon et autres Histoires Chantantes*, Chiberre. — Noël Bureau : *Raptures*, « éditions de Rythme et Synthèse ».

Prix Davaine (poésie), juin 1923, poème en trois parties, **la Tendre Effigie**, influencée, comme le remarque M. André Dumas, par « le grave et doux Sully-Prudhomme, qui fut le confident de nos premiers aveux, le subtil interprète de nos premiers tressaillements ». — Il dit encore : « les tendres confidences d'Hélène Séguin nous sont murmurées d'une voix féminine », et par là elles ne constituent pas, bien qu'il y salue « d'autres *Solitudes* et d'autres *Vaines tendresses* », des imitations, mais bien plutôt des « réponses ». Les vers bien construits et sûrs de Mme Hélène Séguin, si pénétrés souvent d'une émotion sincère et affermis de noble réflexion, n'aventurent jamais rien qui ne relève de la plus stricte prudence parnassienne.

Mme Alphonse Daudet présente aux lecteurs de France les poèmes d'une poétesse belge, Mlle Maria Biermé, en s'émerveillant que « dans ces **Rayons d'Ame** lumineux, et que l'automne même n'éteint pas,... la pensée s'y exprime toujours selon le rythme qui lui convient le mieux : parfois en une prose mesurée, ailée, bien faite pour les émotions discrètes comme l'effeuillement d'un bouquet, tantôt en des vers plus vigoureux par l'accentuation et la cadence des strophes ». **Infiniment j'aime la Vie**, s'écrie encore Mlle Biermé après s'être victorieusement reconquise aux deuils dont s'enténébrait son existence. Je crois malaisé de louer en meilleurs termes ou en termes seulement égaux, après Mme Alphonse Daudet, le talent de Mlle Biermé : son recueil, en effet, « outre des états d'âme si bien exprimés, contient des paysages, des aspects séduisants où l'on recon-

naît l'artiste, le critique autorisé qu'est Mlle Maria Biermé, qu'elle chante les arbres, les grandes flammes incendiaires ou le coin d'un jardin rempli de roses». J'ajouterai simplement que quelque chose de l'âme généreuse de son grand compatriote Emile Verhaeren l'a exaltée et l'inspire.

Parfois inexpérimentée ou d'une ingénuité touchante, et parfois d'une mélancolie un peu désuète aussi, la lyre de Mme Marie-Antoinette de Meixmoron de Dombasle, qui nous murmure avec douceur : **Ainsi ma Vie**... ne manque point de charme et d'agrément. Certes, elle est toute simple, un peu gauche, souvent menue, mais chante sincère, sans recherche d'éclat, et ses accents émus dans plus d'une rencontre savent toucher le cœur et attacher l'attention du lecteur. Cette lente confidence sera-t-elle suivie d'une œuvre plus savante? L'art s'éveillera-t-il où le prépare une si naïve effusion ? Je n'ose le prédire.

Ce n'est pas l'art, bien au contraire, qui manque, non plus, d'ailleurs, que l'élan inspiré au recueil **Offrandes**, signé Anne Selle et préfacé par M. Yves Le Febvre, le directeur de *la Pensée Bretonne*. Mlle Anne Selle, après Brizeux et tant d'autres, chante avec fierté les landes et la mer de son pays natal. Elle y déploie un frais, un subtil talent, et elle atteint à une certaine puissance d'évocation et d'expression. Néanmoins, le souffle n'est pas très étendu et les images ne sont guère nouvelles.

Mme Céline Arnauld, qui n'a garde de se réclamer d'aucune tradition ou d'aucune école, fût-elle des plus récentes et des plus aventureuses, conserve à mes yeux le mérite prodigieusement rare d'une franchise que n'entache aucune crainte, que ne corrompt aucune gêne de se singulariser ni de se montrer, à l'occasion, semblable, elle l'ignore, à ceux qui l'entourent ou qui l'ont précédée. **L'Apaisement de l'Eclipse**, *passion en deux actes, précédée* de **Diorama**, rappelle bien, par endroits, la simplicité, par exemple, en peinture, du « douanier » Rousseau, mais la vision du peintre n'est pas si touffue dans sa simplicité ; la simplicité de Mme Céline Arnauld nous apparaît infiniment moins gauche, et beaucoup de réflexion l'a nourrie. L'erreur, à mes yeux, initiale consiste non plus tant à se vouloir qu'à réellement se croire distinct et différent des autres, à ne pas sentir que, depuis le début des temps, l'homme (ou la femme) qui chante perpétue et transmet un même instrument, un même

souffle, de génération en génération. Son choix y intervient pour peu de chose, une nécessité inéluctable le guide et le soutient. Qu'il le veuille ou non, il n'y a, il n'y a jamais eu qu'un poète, si divers, dissemblables et contradictoires que nous en apparaissent les visages et la voix. Nous ne sommes tous que des prête-noms et des forvêtus.

Les courts et frais poèmes chantés par M. Paul d'Amarix dans **le Jardin mystique** sont emplis d'un charme juvénile, et leur grâce est précieuse, mais, comme l'observe en sa lettre-préface Francis Jammes, « quel poète adolescent a jamais interdit l'entrée de son paradis à la jeune fille », afin de ne s'y extasier que du souffle, de la lumière et de l'inspiration universelle de Dieu Et les poèmes de M. d'Amarix, de cet élan de ferveur mystique, n'en apparaissent ni moins tendres, ni moins sincères, ni moins émus délicieusement.

« Poèmes presque en vers, poèmes presque en prose », les deux parties divisées, **le Citron d'or**, — M. André David, mallarméen, insiste : « ... de l'idéal amer... » — présente un parfum unique et délicat. Le rythme s'étire, hésite, gauchit même aux « poèmes presque en vers », s'affermit davantage ou souple avec plus de délicatesse sûre et d'élasticité aux « poèmes presque en prose ». Pourtant je m'étonne d'abord qu'un esprit aussi averti ait pu laisser subsister d'aussi évidentes réminiscences que, dans le morceau intitulé *Chanson*, ces débuts successifs : « Et si elle revenait un jour, que faut-il lui dire ? — Et si elle m'interroge encore, que faut-il lui dire ? — » ; intention parodique, je n'y puis croire, le poème est trempé de mélancolie sensible et démentirait l'impression générale qui éclate et s'épanouit dans *la Chimère*, variations dédiées au pianiste Léon Delafosse. Sans doute M. André David, dont l'âme se débat entre l'ironie du sceptique non loin d'être blasé, ou, comme on dit à présent, d'être revenu de tout, et la pure appétence de l'amour jeune et sincère, se méfie et redoute de se montrer dupe, croirait il, ou, à un point quelconque, naïf. C'est l'enfant qui a trop vécu, et dont les soucis, les chagrins, les douleurs ont été artificiels, encore que de bonne foi, et s'efforcent de se confronter au miroir d'où l'image, cependant, ressort frêle et maniérée ; une mélancolie, une nostalgie l'occupent, le bercent bien plutôt, et il s'en enchante doucement, non sans tendresse qui s'avoue, non sans regret qui

presque s'affirme. Les dons sur lesquels son talent s'appuie apparaissent sans qu'il songe toujours à en étouffer le sanglot. Il n'a point renié la foi en son art, mais s'y adonne-t il sans réserve ni retenue ?

M. Maurice Pierre Boyé, d'une ardeur constante et pieuse, compose toujours des **Poèmes de l'Ile de France**, où se redressent au souvenir les aspects charmants, clairs et enchantés de la province qui lui est chère, ce Hurepoix sablonneux et boisé, avec ses villages demeurés bien rustiques, ses vieilles églises trapues et fraîches, ses chemins parfumés et ombreux, ses larges perspectives sur les châteaux seigneuriaux et leurs parcs et leurs eaux. De Magny-les-Hameaux à Pecqueuse et à Limours, vallon adorable de Chevreuse, Vaux illustres de Cernay, que de grâces du paysage, que de joies tendres et paisibles. M. M.-P. Boyé excelle à les évoquer, parce que dès l'enfance sa vision et ses sentiments s'en sont exaltés, et parce qu'il se souvient, et parce qu'il aime. Sa voix est aisée et familière, et se plie mélodieusement aux rythmes qui conviennent le mieux, et, comme, cette fois, il n'éveille aucun esprit des bois et ne dresse guère de silhouette humaine dans l'agrément des sites, c'est d'eux seuls que surgissent le charme et l'émotion ; l'âme seule du poète les communique.

Rien n'est plus épineux à définir, plus insaisissable que la nécessité psychologique du poème en prose. Que son existence réponde à un besoin de l'esprit moderne, je ne pense pas qu'on le puisse contester et, pour ce qui est de moi, je le sens impérieusement. N'empêche qu'il m'apparaisse d'un maniement extrêmement périlleux ; et je m'étonne qu'il s'en produise en nombre considérable, dont la plupart ou n'offrent du poème en prose que le titre, vacants de rythme, d'idée, d'image, ou s'aventurent au hasard, sans se soucier que la forme peut-être hybride ne devient acceptable que resserrée, concentrée, emplie comme d'effusions suggestives et regorgeantes, sans le trop montrer, de matière. Il en est qui écrivent des poèmes en prose parce qu'ils se figurent (en l'absence de règles positives ou de tradition comprise du lecteur ou d'eux-mêmes) qu'il est moins difficile d'écrire des poèmes en prose que des vers. Ce sont ceux-là dont la féconde médiocrité a causé, sinon le dégoût, la méfiance et la lassitude des lettrés...

M. Raymond Clauzel, nourri de lettres anciennes et épris d'archaïsmes, mène à ravir sa fantaisie où il lui plaît. **Le Lai de la Belle Alizon et autres Histoires chantantes** sont vivement colorés, alertes de ton, sûrs d'effet. D'ici, de là un peu de complaisance, peut-être, à conter, mais des pages de perfection aussi, et qui étincellent en vrais joyaux de poèmes en prose.

M. Noël Bureau recherche ses impressions au milieu des aspects les plus tumultueux de la vie quotidienne, et les images qu'il en tire, mouvantes, familières, regorgent discrètement d'une mystérieuse et profonde signification. *Rythme et Synthèse* l'édite, et ce sont en effet, de rythme et de synthèse les primordiales et constantes qualités qui frappent dans ses **Ruptures** et arrêtent l'attention.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Louis Dumur : *La Croix Rouge et la Croix Blanche*, Albin Michel. — Jacques de Lacretelle : *La Bonifas*, Librairie Gallimard. — Alexandre Arnoux : *Suite variée*, Bernard Grasset. — Mémento.

La Croix Rouge et la Croix Blanche, par Louis Dumur. Loin d'être de ceux qui pensent que l'on a trop écrit sur la guerre, je m'étonnerais, plutôt, du nombre relativement restreint d'ouvrages qu'un cataclysme de cette envergure, aussi multiple dans ses aspects qu'infini dans ses conséquences, a inspirés, et surtout de leur peu de variété. On ramènerait aisément, en effet, à une douzaine, les volumes qui présentent des événements de 1914-1918 une suite ou une série de tableaux révélateurs, et chacun d'un caractère particulier. Combien, en revanche, et non seulement parmi les récits de combattants, qui ne sont que de fastidieuses redites ou de conventionnelles élucubrations! L'originalité de M. Louis Dumur, romancier-historien de la guerre, restera d'avoir étudié le drame en dehors de notre action proprement dite, en l'observant du côté de l'Allemagne, soit dans le déploiement de la puissance militaire de cette nation de proie (*Nach Paris ! Le boucher de Verdun*), soit dans le jeu de ses intrigues, de son espionnage et de sa propagande parmi nous (*Les Défaitistes*), soit, enfin, comme aujourd'hui, dans l'astucieuse combinaison de ses efforts d'intimidation des neutres ou d'ex-

ploitation de leur germanophilie et de leur appétit de lucre. Remy de Gourmont avait autrefois signalé la qualité dominante de M. Dumur (qualité que se vantait d'ailleurs de posséder Stendhal) : la logique. L'auteur du *Livre des masques* avait noté la puissance de M. Dumur, même au temps où le symbolisme le sollicitait, à édifier des œuvres dont les parties rigoureusement enchaînées contribuassent à la frappante harmonie de l'ensemble et qui obligeassent la pensée à en saisir d'un coup d'œil l'expression générale. Aussi bien, quand on sort de la lecture de *La Croix Rouge et la Croix Blanche*, qui raconte la vie de la Suisse, de la veille de la déclaration de guerre au lendemain de l'armistice, éprouve-t-on l'impression du malaise, sinon du désordre consécutifs à l'hétérogénéité de ce petit pays. Une nation déchirée par des sympathies contraires, à deux doigts d'être entraînée dans le conflit par les plus fortes ou les moins discrètes de celles-ci, voilà, sans doute, ce qu'a voulu, par-dessus tout, nous montrer M. Dumur, et voilà ce qu'il a excellemment réussi à nous faire sentir. L'amour même, dont l'évolution est étroitement liée à la succession des événements publics que relate le roman de M. Dumur, achève de donner à ce roman a signification profonde. Il n'est pas jusqu'au mariage que Clermonde se résigne à faire avec un Suisse romand — sa dignité morale lui interdisant d'épouser M. de Giessbach, pro-germain par trop enragé — qui ne soit une manière de compromis ou de pis-aller, et qui n'ait quelque analogie avec l'attitude de la Suisse allemande devant la défaite des Empires centraux. Mais M. Dumur connaît son sujet. M. Dumur est documenté. Ce rude jouteur, qui a des côtés d'humoriste, et par ses intentions caricaturales me rappelle Tœpffer, révèle une sorte d'audace tranquille ou de courage têtu que l'on sent qu'il puise dans la certitude de détenir la vérité. C'est sans dévier d'une ligne qu'il pousse son attaque vers le but qu'il vise, comme un laboureur sa charrue. Il ne transige pas plus qu'il ne se pique de subtilité, et ce qu'il a à dire, faits et noms, il le dit, sans ménager rien ni personne. Tout un aspect inconnu ou mal connu de la guerre s'impose à nous, avec un extraordinaire relief, au cours de son récit qui ne cesse pas un instant d'intéresser, et sous sa forme simple, un peu populaire même, — de propos délibéré, je crois, — prend le caractère et acquiert la valeur de mémoires authentiques. Aucun des évé-

nements dont la Suisse a été pendant quatre ans le théâtre, et dont quelques-uns devaient affecter non seulement son existence, mais celle des peuples les plus lointains, qui ne soient exposés par M. Dumur. La tragique affaire des colonels, les dessous de l'agence des prisonniers de guerre, la naissance du défaitisme à Zimmerwald et du bolchevisme dans les bureaux de la légation du Reich, tout est évoqué sous nos yeux comme par un témoin tour à tour goguenard et indigné, s'abandonnant sans contrainte à sa verve, mais essentiellement doué du sens de la vie et d'une bonne foi communicative. Ici, aucun de ces détails scabreux que l'on a pu reprocher à M. Dumur dans ses précédents livres. C'est que, comme il prend soin de nous le dire dans la notice qui accompagnait ses envois de presse, le sujet du présent roman n'en comportait point. Pas d'autre raison. J'aime cette franchise. Et pourquoi M. Dumur se renierait-il ou renierait-il ses autres ouvrages? Ce qu'il a décrit dans *Les Défaitistes*, notamment, et ce que l'on sait, comme lui et moi, qui se passait à « l'arrière », dans certains milieux, appartient désormais à l'histoire. Tout ce que l'on trouve dans les archives n'est pas à remuer que par les délicats.

La Bonifas, par Jacques de Lacretelle. « Marie Bonifas, écrit M. de Lacretelle, s'était intéressée à la lecture de certains romans qui exposaient longuement la vie d'une femme. Mais aucun, pour ainsi dire, ne l'avait contentée. Les auteurs de ces romans racontaient cette histoire comme si, ayant à étudier une pierre, ils eussent raconté qu'un coup de pied avait envoyé cette pierre dans un ravin, que l'eau l'avait entraînée, puis qu'elle s'était logée dans un creux jusqu'au moment où une autre circonstance l'avait transportée ailleurs, et ainsi de suite... De temps à autre, un petit coup d'œil sur la pierre, un mot sur la couleur et la forme qu'elle avait prises, mais, en définitive, ce roman retraçait bien plus le chemin parcouru que l'histoire même de la pierre ». On comprend par ces lignes — qui ne laissent pas de contenir une part d'injustice — quelle a été l'intention de M. de Lacretelle en composant son œuvre, et quel but, ce faisant, il s'est proposé. Prendre une nature dès sa formation, l'étudier à ses origines et la suivre, avec une attention rigoureuse, dans son développement fatal, en déterministe convaincu, tel a été son louable dessein, et je reconnais bien volontiers que peu d'efforts

de renouvellement de la matière du romanesque, parmi ceux qu'accomplirent depuis la guerre les représentants de la nouvelle littérature, ont été aussi considérables que le sien ni, probablement, aussi dignes d'entraîner d'heureuses conséquences. Partant de ce postulat qu'il n'est rien qui ne soit inclus en nous de ce que nous révélerons au cours des années, M. de Lacretelle s'est appliqué à suivre son héroïne à travers les époques successives de sa vie, sans perdre un instant de vue « la trame permanente » de son caractère, comme il dit, et il a tracé d'elle un magistral portrait qui hante la mémoire. Cette fille, aux instincts de bonne heure fortifiés, par des circonstances dramatiques exceptionnelles, dans l'aversion de l'homme, ne cesse pas un seul instant, en effet, de rester conforme à elle-même et à ce que nous en savons, dès sa plus tendre enfance, bien qu'aux yeux du monde, qui l'avait prise pour une créature dépravée, elle semble, par un revirement extraordinaire, se réhabiliter sur le tard. M. de Lacretelle, avec un soin vigilant, tant soit peu systématique, cependant, s'ingénie à montrer, dès les premières pages de son livre, la femme que sera immuablement Marie, au long d'une existence mouvementée. Tous les traits, qui s'accentueront en elle, par la suite, nous les trouvons à l'état d'ébauche dans la fillette qu'il nous fait voir, prodiguant ses caresses à la bonne commise à son éducation. Mais cette impulsion qu'il accuse les romanciers, ses prédécesseurs, de donner « à la pierre », c'est-à-dire au caractère du personnage qu'ils étudient, ne peut-on pas considérer qu'il ne la donne pas moins, à son tour, à son héroïne pour l'avoir davantage rapprochée de la naissance de celle-ci ? Je m'explique. Marie Bonifas serait-elle devenue *la* Bonifas si elle n'avait eu un père aussi rude, et si elle n'avait appris par lui à haïr les hommes en assistant à la mort tragique de Reine, la gentille servante qui la choyait ? J'ai connu un garçon que sa mère, ne pouvant se résigner à n'avoir pas eu la fille qu'elle souhaitait, habilla de linge fin, vêtit de jupes, coiffa et traita en gamine jusqu'à la puberté, et qui, pour cette raison, se révéla efféminé en amour. De même, le goût qu'accuse pour les êtres de son sexe la fille du commandant Bonifas et d'une chanteuse algérienne de café-concert, ne peut-on point penser qu'il résulte au moins autant, sinon plus, que d'une prédisposition naturelle, du hasard qui a voulu qu'elle fût élevée sans mère, par une

quasi-adolescente trop câline, et qu'elle grandît farouchement, sans intimité fraternelle, dans la peur physique et bientôt morale de son père? Laide et hommasse qu'elle était, Marie eût pu aussi bien devenir une virago, une de ces femmes qui portent culottes, comme on dit, qu'une Sapho indécise, et plus épique que lyrique... Rien dans son hérédité (encore que son père fût paillard et sa mère galante) ne la vouait à l'homosexualité. Mais ces remarques n'ont point pour objet de contester l'exactitude ou la vraisemblance de son caractère. Ma critique ne vise que ce qu'il y a d'absolu dans les théories psychologiques de M. de Lacretelle, que sa prétention d'affirmer qu'une personnalité est une fois pour toutes établie, ou qu'elle contient en puissance telle destinée et non une autre. Je crois qu'il y a actions et réactions réciproques de l'individu sur le milieu et du milieu sur l'individu, et que ce dernier subit continuellement des modifications, sinon des transformations, au cours de son existence. Mille possibilités naissent avec nous, qui, selon les circonstances, se développent de concert ou concurremment.

Aussi bien, l'attitude de la Bonifas pendant la guerre en fournit-elle la preuve; et c'était le droit de M. de Lacretelle (encore que j'aie entendu des esprits clairvoyants le lui contester) de faire son héroïne non seulement ne point céder à ses penchants, mais en dégager d'édifiantes vertus. Il ne semble même pas qu'il ait esquivé les conséquences de son sujet, à l'envisager du point de vue de la thèse qu'il illustre. Je crois, au contraire, qu'il fallait que M. de Lacretelle demeurât très fermement au cœur de ce sujet pour pouvoir en élargir la portée, comme il l'a fait, puisque, aussi bien Marie assouvit sa haine de l'homme le jour où elle tue le Boche qui a voulu la violer, et l'on peut penser qu'elle va ainsi plus complètement à l'extrême de sa passion que si elle s'était contentée de fuir dans les bras de ses pareilles le sexe abhorré. Je tiens en très haute estime le talent de M. de Lacretelle, dont le *Silbermann* est un des meilleurs livres de la jeune génération. C'est un romancier véritable. Si sa dernière création pèche par le désir de trop prouver ; si elle est un peu trop étayée de principes, et si ces principes sont de ci de là trop apparents, elle frappe dans son ensemble par son harmonieuse composition et son imposante grandeur. Elle est bien écrite, attachante, et abonde en observations sur les rapports entre les manifestations les plus diverses

de notre personnalité, et sur l'ingéniosité de nos préférences à retrouver leur aliment dans ce qui peut paraître le moins leur convenir. Il s'en dégage un sentiment profond d'humanité et la plus intelligente tendresse.

Suite variée, par Alexandre Arnoux. Que M. Arnoux éprouve de la sympathie pour notre moyen âge, et que cette sympathie l'ait incité à écrire une féerie comme *Huon de Bordeaux*, tout entière inspirée par une de nos plus admirables chansons de geste, on ne saurait s'en étonner quand on lit la suite de récits ou d'histoires brèves, entre le conte et la nouvelle, qu'il publie aujourd'hui, et qu'on peut appeler des poèmes en prose. Je crois une telle œuvre unique en son genre au milieu de la plupart des productions contemporaines — dont j'ai noté le caractère d'étrangeté tout extérieure — par son idéalisme triste ou sa mélancolie, d'essence romantique, et profondément nourrie de celtisme. Ce qu'elle exprime, en effet, cette œuvre, sous la fantaisie très moderne qui en déborde et la pare d'une végétation fastueuse comme les plantes grimpantes les ruines chères à Jean-Jacques, c'est l'âme même d'une partie au moins de notre race, la plus ancienne, peut-être, dans ce qu'elle a de rêveur et de désespéré, à cause de son pouvoir presque sans limite d'absorption des moindres aspects ou des plus fugitives apparences de l'univers. Aucune négation, brutalement agressive, chez M. Arnoux comme chez tant de ses contemporains. Ce poète aime la vie, et n'est point nihiliste. Mais, sensible à l'excès aux séductions des êtres et des choses, il souffre, aussitôt leur charme éprouvé, de devoir cesser d'en jouir, et que tout cela dont il s'enivre, ou qu'il serre contre son cœur, « ne soit pas éternel ». Rien qui s'impose à lui avec une constance égale à celle de la brièveté des joies terrestres et dont il soit plus douloureusement obsédé, s'il s'efforce, avec ingéniosité, d'en dégager pour son usage une philosophie. Nous ne savourons jamais deux fois le même bonheur, nous en restituerait-on les éléments, car le bonheur étant tout subjectif, il nous faudrait, pour le goûter de nouveau, nous retrouver dans l'état où nous fûmes d'abord (*Cuisine d'âme*). Et c'est la paraphrase de l'aveu de Pascal : « .. par ce que vous n'êtes plus vous, par ce que je ne suis plus moi », qui rappelle lui-même le mot de Montaigne : « parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Tout est caprice et dérision dans notre destinée (*Louis et Louis*, *Le*

fauteuil), et tout est piège autour de nous pour nous arracher à nous-même, c'est-à-dire pour nous ravir le seul trésor que nous possédions (*L'écran*, *Veillée avec un buste*, *Dissociation*).

Mais c'est assez de vivre pour voir s'élargir l'abîme du passé où s'engloutit toute exaltation et toute gloire (*La Malédiction de l'ovale*) et puisque les passions nous condamnent au sort de la peau de chagrin, réduite après chaque désir de son possesseur (*Supplément aux voyages de Marco Polo*), c'est au rêve, en définitive, qu'il faut demander ce qu'aucune réalité ne saurait nous donner (*Le thermomètre*).

Aimons ce que jamais on ne verra deux fois,

disait Alfred de Vigny à l'Eva de *la Maison du Berger*. La pitié chez M. Arnoux se révèle de même essence ou procède de la même cause que chez l'auteur des *Destinées*, et je connais peu de pages égales en émotion à celles de *L'Histoire de Marie*, et qui ramassent dans leur brièveté tant de ces traits véridiques que, seule, une sympathie attentive peut faire trouver. M. Arnoux qui se défend d'être romancier ou qui, du moins, se flatte de s'être affranchi de la formule « roman », ne laisse pas de posséder les qualités d'observation qui lui permettraient, s'il le voulait, de prendre place au tout premier rang, parmi les écrivains réalistes. Mais comme il a raison de ne pas se soustraire à son démon, qui est la fantaisie, et de demeurer poète avant tout ! Cette fantaisie, très libre, un peu impertinente ou débraillée, toujours originale, ne se confine pas dans un seul domaine, et ne redoute point d'être archaïque à ses heures, exemple l'offmannesque *Sextuor*. Une philosophique ironie sur soi-même l'apparente à celle de Heine, tandis qu'une jaillissante imagination en rajeunit sans cesse l'invention. Il y a de bien précieuses trouvailles dans cette *Suite Variée*, et je tiens, notamment, pour un chef-d'œuvre, *Confidences d'une ombre*. « Vive le vieux vin et les jeunes chansons ! » comme disait Pindare.

Mémento. — J'avais réservé, pour le lire en vacances devant la mer, le récit que sous ce titre : *Seul à travers l'Atlantique* (Bernard Grasset), M. Alain Gerbault a donné de son exploit, lequel, comme on sait, consista à traverser l'Océan de Gibraltar à New-York, sans compagnon d'aucune sorte, sur un petit yacht de dix mètres. Je n'ai pas été déçu. Non que M. Gerbault soit un romancier, ni même un écrivain, ni qu'il y prétende. C'est un homme d'action, et qui parle avec la simpli-

cité d'un homme d'action. Mais l'exemple de volonté et d'endurance qu'il donne est d'une beauté qui se suffit à elle-même. Rien d'aussi émouvant que les faits, *facts*, comme disait certain personnage odieusement burlesque de Dickens, lorsqu'ils sont de la nature de ceux que relate ce jeune homme qui resta 102 jours entre le ciel et l'eau, parcourut 6.000 kilomètres à la voile, éprouva toutes les fatigues et toutes les privations, connut toutes les angoisses, mais goûta, aussi, entre deux tempêtes, ou après l'épreuve de la soif dans une atmosphère torride, toutes les sensations dont puisse s'enivrer un être libre, épris de vie aventureuse et amoureux de la mer. Un détail, en passant, qui m'a ravi : M. Gerbault qui emporte toujours avec lui quelques livres, pour la récréation de son esprit, relit plus qu'il ne lit, et parmi les écrivains qui ont chanté l'élément liquide, surtout des poètes. Entre ceux-ci, un de ses préférés est Verhaeren. Je n'ai pas été peu satisfait de savoir que ce grand artiste, trop oublié ou dédaigné des générations actuelles, et en qui revit l'âme épique des xve et xvie siècles, était aimé d'un marin. — Le petit roman *Pégase et le Percheron* (Edition des « Cahiers du Sud ») est agréable, où M. André Négis raconte l'histoire d'un jeune homme épris de littérature, et qui abandonne sa province pour venir tenter la fortune ou plutôt la gloire à Paris. Le sujet n'est pas neuf, sans doute, mais on sent que l'auteur l'a traité avec conviction, en recourant à ses impressions personnelles Il a de la sensibilité, du goût, de l'esprit.

JOHN CHARPENTIER.

HISTOIRE

Christo M. Macri : *L'organisation de l'Economie urbaine dans Byzance sous la Dynastie de Macédoine* (867-1057), Librairie R. Guillon. — Charles Bonnefon : *Histoire d'Allemagne*, Arthème Fayard. — Comtesse H. de Reinach-Foussemagne : *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*. Préface de Pierre de La Gorce, Plon-Nourrit. — Jacques Bainville : *Le Dix-huit Brumaire*, Hachette. — Mémento.

M. Christo M. Macri, docteur en droit, Diplômé de l'Ecole des Sciences politiques, a étudié **l'Organisation de l'Economie urbaine dans Byzance sous la Dynastie de Macédoine**, c'est-à-dire à l'apogée de l'Empire Byzantin. Sans apporter des découvertes nouvelles, cet ouvrage, composé d'après plusieurs travaux récents, a le mérite de grouper d'importants renseignements économiques en un exposé bien coordonné, comme aussi de présenter un intéressant essai d'application des règles de l'Economie politique au sujet traité. L'auteur résume ainsi, très clairement, les conclusions de son étude :

Les forces productives si nombreuses que possédait Constantinople n'ont pas été employées avec intensité. Les richesses dont elle disposait étaient souvent au dessus des capacités de son organisation économique. Les corporations de la ville et les manufactures impériales ont déployé de grands efforts pour donner l'utilité et la rareté à la matière, tandis que le surplus des richesses devenait propriété du clergé et des familles nobles, pour constituer des réserves précieuses. De ces réserves le commerce et l'industrie ont souvent profité.

M. Macri a étudié successivement le travail des manufactures impériales, d'une part, et celui des corporations, d'autre part. Un chapitre séparé contient quelques considérations sur les biens du clergé et sur les biens seigneuriaux.

Les manufactures impériales fournissaient le Palais, la Cour et l'Armée ; elles détenaient le monopole de certaines fabrications, celle des armes, celle de la pourpre, par exemple. Leur importance était considérable, mais leur valeur économique faible en ce sens qu'elles ne visaient à aucune spéculation commerciale.

Bien plus intéressantes, les corporations expriment un des aspects de la vie populaire byzantine. Elles avaient la plupart de leurs ateliers et de leurs magasins dans la grande rue centrale de Byzance, la Mésa, longue artère dont l'interminable ellipse traversait la Ville de bout en bout, du Palais Sacré à la Porte Dorée. Là, dans d'innombrables petites boutiques où tenaient au plus huit à dix personnes, comme on en voit encore dans les villes d'Orient, se suivaient sans interruption tous les métiers : vestioprates (marchands de confections), cérulaires (marchands de cire), séricaires (marchands de soieries), catartaires (apprêteurs de soie grège), selliers, brodeurs, peaussiers, tanneurs, cabaretiers (forcés de faire le couvre-feu dès huit heures du soir), cupédiaires (épiciers), bouchers, boulangers, marchands de porc, parfumeurs, savonniers, orfèvres, chargeurs préparant d'avance, conformément à l'Edit du Préfet, la monnaie divisionnaire en piles sur leurs comptoirs (comme je l'ai vu faire à Tunis), etc., etc. Les marchands de cire se tenaient surtout près de Sainte-Sophie, fort achalandés là, comme il est probable, d'acheteurs de cierges, qui étaient souvent torses et en deux couleurs, rouge et vert ; on en rencontrait de même aux abords des autres basiliques, dans les carrefours que traversait la Mésa. Les parfumeurs avaient leur quartier général à l'entrée du Palais Sacré

(jouxte Sainte-Sophie), de telle sorte que les odeurs suaves de leur négoce allassent «comme un encens vers l'image du Christ qui dominait l'entrée de la demeure impériale». Mais les othonioprates (marchands de lingerie) n'avaient pas droit de boutique, eux, et ils étaient tenus de colporter leur marchandise. Pourquoi ? On ne sait. C'étaient les porte-balles ; les marchands de lin aussi. Quant aux marchands de marée, ils stationnaient, sans doute non loin des ports, dans de grandes halles, chacune ayant son chef. Les épiciers, et probablement les autres métiers de bouche, tenaient boutique par toute la ville. Pour les savonniers, un certain caractère sinistre s'attachait à leur profession, car ils encouraient la mort, si, par mégarde ou autrement, il leur arrivait d' « introduire de la lessive de savon dans un domicile ». Il est à croire que cette lessive de savon contenait des substances toxiques.

Le Pouvoir réglementait d'une façon très minutieuse les corporations. Les Manufactures impériales avaient droit de réquisition sur elles, tant pour la main-d'œuvre que pour les marchandises. Parmi quantité de prescriptions sages, l'on trouve beaucoup de prohibitions étroites, de rigueurs. Taxes, amendes, confiscations, peines corporelles, expulsions étaient fréquentes. Toute une hiérarchie bureaucratique pesait sur les métiers, et, en somme, l'intervention policière du gouvernement dans la vie économique n'avait pas de limites. M. Macri analyse cette réglementation d'après un document fort curieux, le « Livre du Préfet », Edit administratif et financier qui date du règne de Léon VI le Sage (886-911). Ce document est comme une description complète du commerce byzantin. A prendre au pied de la lettre les prescriptions qu'il renferme, tout ce système de fiscalités, de vexations, d'ingérences, d'espionnage mutuel (l'éternelle et subtile plaie des Levantins !) organisé au sein même des corporations, on se dit : quelle tyrannie ! Et c'est à peine si le commerce et l'industrie paraissent possibles à Byzance. Mais, en fait, beaucoup de tempéraments, provenant des mœurs, des relâchements tacites, enfin du milieu byzantin, qui était naturellement heureux, adoucissaient cette réglementation draconienne, et, somme toute, les métiers n'étaient pas plus difficiles sous le régime de la tutelle d'Etat que sous la loi de la concurrence aujourd'hui. De concurrence, il n'y en avait pas ; elle eût été im-

possible, le Préfet de la Ville, avec l'assentiment de l'Empereur, fixant souverainement les prix d'après la situation générale du marché, et réglant de même la modalité des arrivages. La concurrence du dehors n'existait pas non plus. Byzance, à cette époque et jusqu'au moment où les Vénitiens commencèrent à la supplanter, fut reine et despote du commerce médiéval. Reine magnifique, heureuse, et nonchalante par comparaison avec les fiévreuses métropoles modernes. Le capital avait peu à travailler. Les transactions étaient simples, directes ; les besoins connus d'avance et facilement satisfaits.

Donc, il faisait assez bon vivre, en général, dans ces innombrables petites boutiques de la Mésa. Le travail s'y accomplissait sur le mode patriarcal. Un maître, le « mastoros », assisté de son fils, commandait à une dizaine d'ouvriers, parmi lesquels la fille prenait souvent mari.

Une cellule de coopérative familiale se formait ainsi dans chaque atelier séparé, dont chaque membre avait le plus grand intérêt à fournir le maximum de ses efforts.

Pourtant, une certaine oppression, tant du fait du Pouvoir que du fait des conditions économiques un peu stagnantes, qui ne comportaient pas de salaires élevés, une certaine oppression, disons-nous, capable d'être très dure par moments, n'est pas niable. Comme d'habitude, elle pesait principalement sur les plus humbles, surtout parmi les ouvriers des entreprises d'Etat. A la Ville, ont dû se trouver aussi des groupes misérables. Les embauchages s'y concluaient, aux termes de l'Edit, pour un mois seulement ; ils étaient sans doute renouvelables ; mais, bien que les mœurs et maintes autres raisons dussent, ici comme ailleurs, atténuer la règle, il y avait là, pour les plus faibles, les moins habiles, une cause de misère. Pour cette catégorie, les renvois et le chômage pouvaient être continuels. On s'étonne moins, après cela, de la violence épouvantable qu'eurent certaines séditions populaires, — par exemple l'émeute demeurée célèbre dans l'Histoire byzantine, au temps de Justinien, sous le nom de sédition Nika.

M. Charles Bonnefon, l'auteur de cette **Histoire d'Allemagne**, a longuement séjourné outre-Rhin. « Notre conception de la vie (allemande), dit il, c'est l'Allemagne qui l'a lentement forgée. Nous ne sommes pas venus du dehors, avec un parti pris

sentant l'étranger. » Il y a donc tout lieu de croire que cet historien exprime exactement ce qu'il a compris d'après ce qu'il a vu, expérimenté sur place, Là-dessus, ce n'est pas sa faute si, en rédigeant son livre, il a été forcé de se dire, avec le fabuliste, qu' « en toute chose il faut considérer la *fin* », si, en d'autres termes, la catastrophe insensée de l'Allemagne a influé sur les pensées de cet écrivain, sur sa conception de l'Histoire allemande. Tout le monde en est là. Ici encore, disons-nous, la faute en est à l'Allemagne seule.

Ce livre, pour un Français, même ayant vécu sur les lieux, même ayant formé ses impressions avant la guerre, était difficile à écrire. Un Français instruit, intelligent et de bonne foi, se rendra toujours compte des préjugés historiques pouvant compliquer, depuis la Révolution, l'histoire de son propre pays. Un livre comme l'*Histoire de France*, de M. Jacques Bainville, n'a eu tant de succès que parce qu'il a débrouillé cette complication factice. Mais l'Histoire d'Allemagne n'a jamais été commode pour un Français, comme objet à clarifier. Les publicistes allemands du siècle dernier ont, surtout avant et après 1848, en ce qui concerne l'histoire de leur pays, agité des thèses. C'est assez spécial, assez laborieux à reconstituer. J'ai peur que, depuis, tout ceci ne soit devenu en partie livresque. On trouve, dans l'*Histoire de l'Historiographie moderne* d'Ed. Fueter, les noms et les œuvres (1). Parmi les ouvrages que M. Charles Bonnefon a consultés, celui de Karl Lamprecht, celui de Gebhart, et d'autres qu'il cite, ont pu lui tenir lieu de bien des volumes et de bien des polémiques. Pour les événements contemporains, les mémoires de Bismarck, de Ludendorff, de Tirpitz, de Bethmann-Holweg, etc., ont fourni quelques détails. La question des doctrines historiques allemandes apparaît çà et là, à demi soulevée, au cours d'un récit très concret, « psychologique » (page 102), dont la forme donne à penser que l'auteur ne s'était point proposé d'insister sur les théories. D'ailleurs, d'une façon générale, ce qu'il importait surtout de retenir sous le rapport doctrinaire allemand, — et M. Bonnefon, à sa manière, n'y a point manqué, — c'était la notion de

(1) Ed. Fueter : *Histoire de l'Historiographie moderne*. Traduit de l'allemand par Emile Jeanmaire (avec notes et additions de l'auteur), Paris, Librairie Félix Alcan, 1914. Nous avons sommairement parlé de cet ouvrage en son temps. Voir surtout, pour ce que nous disons ci-dessus, le Livre VI, chap. II et V.

l'Etat fort (la Prusse) opposée aux conceptions libérales de l'Allemagne du Sud.

Cette doctrine binaire de l'Histoire d'Allemagne semble devoir se retrouver depuis la guerre, quoique avec une acception tout autre. Mais il faut bien avouer qu'après 1866, elle était, en ce qui concerne les Etats du Sud, négligeable autrement que comme doctrine. Elle valait alors ce que valait la tradition du Saint-Empire romain germanique, dont M. Bonnefon a donné un tableau pessimiste, et non sans raison, si Charles-Quint lui même s'est trouvé impuissant contre Luther, c'est à-dire, pour qui a examiné l'Histoire d'Allemagne, contre ce qu'il y avait de plus spécifiquement malaisé dans la condition des nations germaniques (1). En fait, cette doctrine binaire n'a pas empêché 1870, contrairement aux idées alors reçues en France ; et elle a bien moins encore empêché 1914. Et c'est en 1870, c'est surtout en 1914, que l'esprit particulariste, peut-être conservateur plus que la Prusse des acquisitions de la civilisation allemande, s'est éclipsé dans le surgissement palingénésique du fait brut, fondamental de l'Allemagne, lequel consiste en une certaine manière d'être besogneuse tellement singulière, tellement incurable, que nous avons vu, dans les dernières périodes, une prospérité sans exemple l'aggraver au lieu de l'atténuer.

Ce trait, qui n'est pas seulement de nos jours, a été suivi à la trace par l'auteur, d'un bout à l'autre de l'histoire allemande. Bien des faits capitaux, depuis les antiques poussées faméliques vers l'ouest, peuvent se rattacher à cette particularité de l'ordre économique en Allemagne : la querelle des Investitures ; le succès du luthéranisme, avec son revers, la guerre de Trente Ans ; la colonisation à l'Est, puis la domination à l Ouest, poursuivies par la Prusse fondant sa puissance. Et 1914 fut l'expression suprême de cette même fatalité besogneuse inhérente à une race, fatalité qui alors se manifesta, comme aux périodes primitives, avec un naturalisme « barbare », aggravé par surcroît maintenant de modernisme scientifique.

On ne saurait trop signaler le livre de M. Charles Bonnefon.

En un volume illustré de nombreuses et très curieuses photogravures, Mme H. de Reinach Foussemagne conte la vie de cette infortunée **Charlotte de Belgique, Impératrice du**

(1) C'est ce qui faisait que Janssen regrettait le moyen âge allemand

Mexique, devenue folle après la tragédie où périt son époux, l'Archiduc Maximilien, que le mirage d'une lointaine couronne avait tenté. Sur les précaires négociations diplomatiques qui déterminèrent Maximilien à quitter, avec l'archiduchesse, sa retraite de Miramar où il était venu vivre en désœuvré aprés l'échec de son gouvernement du royaume lombard-vénitien ; sur les non moins vains essais de gouvernement monarchique au Mexique (1) ; sur le dictateur Juarez et son action ; sur le maréchal Bazaine et la responsabilité de Napoléon III ; sur les efforts décousus et peu intelligents du pauvre monarque d'importation, homme point méchant, léger, qui eût été inégal à une tâche même beaucoup moins écrasante ; sur ses amours avec les senoras de l'éphémère Cour et la retraite de l'impératrice Charlotte, femme active et dévouée ; sur la fin tragique de cet impromptu impérial, qui se fût achevé en opérette si, refusant tout à coup, en un sursaut de fierté monarchique, la fuite qui s'offrait, Maximilien ne fût revenu sur ses pas pour faire face aux troupes de Juarez, et mourir noblement, dans Queretaro prise, sous les balles du peloton d'exécution ; sur la lamentable odyssée de l'impératrice Charlotte à Paris, où Napoléon III se déclara impuissant à secourir son époux ; enfin sur la folie qui atteignit la pauvre femme et sur sa sinistre longévité shakespearienne, — l'ouvrage de Mme de Reinach Foussemagne apporte quantité d'intéressants détails, à la fois historiques et intimes, puisés, tant dans la littérature du sujet que dans une nombreuse correspondance inédite, reproduite ici.

Les pages si vivantes où Jacques Bainville vient de raconter le **Dix-huit Brumaire** montrent, d'une manière très fine, combien les grands événements, quand ils sont en train de s'accomplir, ont, jusqu'à la dernière minute, une figure changeante,

(1) Maximilien, quoique appelé au trône par les conservateurs (réactionnaires), se refusa à rapporter les lois de réforme (libérales) issues des révolutions antérieures. Napoléon III, paraît-il, s'était prononcé pour elles (Mme de Reinach-Foussemagne cite pourtant des paroles de Napoléon III d'un sens tout opposé). Quoi qu'il en soit, cette décision aliéna à Maximilien les conservateurs et le clergé (le nonce du pape ne voulut point l'aider, détail donné par Mme de Reinach-Foussemagne), sans, bien entendu, lui concilier les libéraux, que dominait toujours Juarez. Il essaya du gouvernement personnel, « ne fit que des fautes et contribua ainsi grandement à sa propre ruine ». Note rédigée d'après le récent ouvrage de M. Emilio Rabasa, Professeur à l'Ecole libre de Droit de Mexico : *L'Evolution Historique du Mexique*, traduction de Carlos Docteur, avec préface de M. Ernest Martinenche, Professeur à la Sorbonne, Paris, Alcan, 1924.

tout autre que celle qui reste pour la postérité. Après coup, cela paraît « fatal ». Mais la vérité est qu'au Dix-huit Brumaire, il s'en fallut d'un cheveu pour que l'affaire échouât, ou, même réussissant, tournât autrement. Siéyès, sans qui rien n'eût pu commencer et qui apparaît comme la véritable cheville ouvrière de la chose, entendait bien travailler pour lui-même, et nous ne nous doutons pas aujourd'hui jusqu'à quel point Bonaparte pouvait peu compter, bien qu'étant tout. Même après la réussite, il eût été évincé de la première place, pour peu qu'il se fût laissé faire. Ce « devenir » du coup d'Etat de Brumaire, de moment en moment, est pris sur le vif dans les « instantanés » de M. Jacques Bainville. On a contesté à l'auteur, mais sans preuve du contraire, l'anecdote de Gohier amoureux de Joséphine et trompé, par là, sur le Coup d'Etat.

Mémento. — *Revue des Etudes historiques* (avril-juin 1925). L. Perret : L'Histoire de l'Empereur Géta. (Curieuse reconstitution de cette brève histoire peu connue. Géta fut assassiné par Caracalla, son frère). P. Deslandes : L'Eglise et le Théâtre (Esquisse d'une histoire des démêlés de l'Eglise et du Théâtre). C. Leroux-Cesbron : La carrière amoureuse, politique et littéraire de M. de Villenave (Un de ces abbés mondains du XVIII[e] siècle. Détails sur les milieux parisiens de ce temps). Edmond L'Hommedé : Des pays réunis à la France (1789-1814) (Contribution à leur histoire). M[is] de Montmorillon : Lettres inédites du Baron de Barante (1824-1825) (Détails sur les dernières années de la Restauration). Comptes rendus critiques. Chronique des Etudes Historiques. Bibliographie.

La Révolution Française (avril-mai-juin 1925). — La Dette américaine envers la France, par A. Aulard (Curieux historique de cette Dette contractée par les Etats-Unis lors de la Guerre de l'Indépendance. Elle se montait (sans parler des *dons*) à 18 millions, plus 10 millions de livres tournois avancées par la Hollande sous la garantie du Roi de France, plus enfin un dernier prêt de 6 millions, soit 34 millions. Elle fut acquittée après divers délais que la France accorda toujours sans difficulté). Melchior Grimm et les ennemis de J.-J. Rousseau, par Buffenoir. La littérature russe et la Révolution française, par B. Mirkine-Guetzévitch.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Edward W. Washburn : *Principes de chimie physique*, préface de Jean Perrin, Payot. — Hippolyte Copaux et Henri Perpérot : *Chimie minérale*,

Colin. — Marcel Guichard : *Les industries de fixation de l'azote*, Colin. — Mémento.

On ne saurait trop féliciter Henri Weiss et W. Albert Noyes, deux savants, l'un Français, l'autre Américain du Nord, d'avoir entrepris et mené à bien la traduction de l'ouvrage fondamental de Washburn, professeur à l'Université d'Illinois. Les **Principes de chimie physique** résument en quelques centaines de pages l'essentiel de cette science jeune et féconde qui ne compte plus ses succès théoriques et ses applications pratiques.

Après avoir rappelé les données récentes sur les corpuscules constitutifs de la matière (molécules, atomes, électrons), l'auteur consacre six chapitres à l'étude des systèmes formés par un seul constituant (divers états physiques et leurs équilibres mutuels). Washburn s'occupe ensuite des solutions, c'est-à-dire des systèmes de deux constituants : c'est là un sujet sur lequel il est particulièrement compétent, ayant apporté à leur étude une importante contribution personnelle. Il attache l'importance qu'il convient aux solutions qui conduisent le courant électrique, appelées solutions électrolytiques, et s'étend longuement sur leur conductivité, leur dissociation et le transport électrique. Les relations entre les énergies chimique et thermique, puis la mécanique chimique, sont alors passées en revue ; et cette partie se termine par un exposé fort complet et fort original de la « règle des phases », due à l'illustre Américain Willard Gibbs.

Les derniers chapitres traitent de trois questions à l'ordre du jour : les systèmes dispersés et, en particulier, les colloïdes, dont la connaissance est indispensable à la compréhension des phénomènes de la vie ; la radioactivité, sur laquelle nous avions déjà un certain nombre d'exposés remarquables (1) et qui se trouve ici résumée très clairement ; enfin les théories sur la structure de l'atome, qui se ramènent à deux grands types : celles de Bohr, beaucoup plus satisfaisantes pour l'esprit et qui permettent d'expliquer un nombre considérable de phénomènes physiques ; celles de Lewis-Langmuïr, moins nettes, moins compréhensives, mais qui semblent mieux adaptées à l'interprétation des faits chimiques. Ces deux théories ne se recouvrent que partiellement et ne sont pas encore unifiées.

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 décembre 1924, p. 706-710.

§

Hippolyte Copaux, professeur à l'Ecole de Physique et de Chimie, avait publié, en 1919, chez Gauthiers-Villars, une *Introduction à la chimie générale*, éminemment critiquable, entachée d'un pullulement d'erreurs et d'imprécisions, et donnant, par places, une étrange idée de la science et de l'esprit scientifique. C'est dans cette disposition que j'ai lu les trois petits volumes, parus récemment dans la collection Colin, intitulés **Chimie minérale** et rédigés en commun avec Henri Perpérot, sous chef de travaux à la même Ecole. Je m'empresse de dire que je les ai trouvés tout à fait excellents, qu'ils constituent une vivante illustration des remèdes que le travail peut apporter à une formation initiale défectueuse et des avantages qu'on peut retirer d'une judicieuse collaboration.

Un avant-propos, clair et concis, rappelle les notions fondamentales sur la classification périodique des éléments, le nombre atomique, la masse atomique et les isotopes. Puis les éléments et leurs composés sont étudiés suivant un ordre, actuellement raisonnable, — on n'en connaît guère de meilleur — en indiquant chaque fois les phénomènes les plus importants et la théorie physicochimique des réactions, dans la plupart des cas où elle a été élucidée. Ces trois petits livres, bien équilibrés, pleins de faits scrupuleusement contrôlés, sont plutôt une manière de dictionnaire de chimie qu'un ouvrage d'enseignement, et le lecteur y trouvera ce qu'il a besoin de connaître sur les points particuliers de cette branche de la chimie.

Au sujet de l'azote, on pourra consulter **Les industries de fixation de l'azote**, rédigé par Marcel Guichard, professeur à la Sorbonne, pour la même collection. La synthèse de l'ammoniaque et de l'acide nitrique est un des gros problèmes de la chimie industrielle contemporaine, un de ceux où les principes de la chimie physique se sont montrés les plus efficaces. Les composés de l'azote jouent un rôle considérable en agriculture où ils servent d'engrais, et dans une foule d'industries organiques.

Mémento. — On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de la transmutation du mercure en or. Un Allemand, Miethe, et un Japonais, Nagaoka, y seraient parvenus. Je vais publier, dans le numéro d'octobre de *la Science et la Vie* (p. 1-8), sous le titre : *La synthèse de*

l'or est-elle possible ? Est-elle réalisée ? une mise au point de la question, que je me suis appliqué à rendre aussi complète et aussi objective que possible. Les seules transmutations artificielles, actuellement incontestables, se rapportent aux éléments légers, tels que l'aluminium, et elles sont l'œuvre de l'illustre physicien anglais Ernest Rutheford. Les soi-disant « fabrications de l'or » se rattachent à deux catégories : ou bien ce sont du bricolage puéril, comme celui auquel se livrent les « alchimistes » contemporains, ou elles paraissent attribuables à des fautes de technique, analogues à celles que commit il y a plus de dix ans le chimiste anglais William Ramsay, qui annonçait alors, lui aussi, des transmutations tout à fait invraisemblables.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Edmond Goblot : *La Barrière et le Niveau, étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne*, Alcan. — Montarnal *Les Salaires, l'Inflation et les Changes*, Rivière. — René Cabannes : *Les Assurances sociales et le Socialisme*, Libr. du Peuple. — Mémento.

Le titre un peu obscur **La Barrière et le Niveau**, que M. Edmond Goblot a donné à son livre, s'éclaire par le sous-titre: *Etude sociologique sur la bourgeoisie française moderne.* M. Goblot qui, on le sait, est un excellent philosophe, correspondant de l'Institut, et auteur, entre autres ouvrages, d'un *Traité de logique* très estimé, a voulu mettre un peu de clarté dans une classification non plus de sciences, mais de catégories sociales. L'évolution du sens de ce mot bourgeoisie est, en effet, aussi intéressante que son imprécision actuelle est impatientante.

Au moyen âge, le bourgeois, c'était l'habitant d'un bourg, ou mieux le citoyen, privilégié héréditaire lui aussi, d'une bonne ville royale. Plus tard, ce fut, au fond, le non-noble travaillant pour devenir noble. Tout récemment, c'était le censitaire, électeur et éligible. Mais aujourd'hui qu'est-ce que le bourgeois ? Les sens du mot sont nombreux et divers, et chacun peut en créer un de plus. Flaubert disait : J'appelle bourgeois quiconque pense bassement. — C'était son droit. Mais un autre aurait été dans son droit aussi en édictant : J'appelle bourgeois quiconque pense magnanimement. Qui les aurait départagés ? Louer un appartement bourgeoisement, c'est le louer pour l'habiter sans y exercer de métier ; le plus humble ouvrier loue bourgeoisement. Vivre bourgeoisement, c'est vivre sans travailler. Juger les choses bourgeoi-

sement, c'est les juger sans esprit chevaleresque. Que de nuances! Pour l'artiste, le bourgeois, c'est le philistin. Pour le cocher de fiacre, c'est le client. Pour le passant dans la rue, c'est l'homme en jaquette ou en redingote. Pour le politicien, c'est l'employeur, le non-bourgeois étant l'employé, le salarié ; vue fausse, le fonctionnaire, comme le fait remarquer M. Goblot, étant à la fois salarié et bourgeois. Pour le doctrinaire marxiste, le bourgeois, c'est le propriétaire, le capitaliste, mais alors il n'y a que des bourgeois ! puisque tout homme a dans son tiroir un bon de la défense nationale ou un livret de caisse d'épargne, et en effet le marxisme orthodoxe ne le nie pas, et c'est tout le monde qu'il prolétarise en supprimant la propriété privée, quelle qu'elle soit.

Entre tous ces critères, M. Goblot choisirait, je crois, le costume, et ce ne serait pas si sot que ça, puisque le vêtement établit à la fois une barrière (facile à franchir, mais éclatante tant qu'elle n'est pas franchie, d'un côté le feutre ou le melon, de l'autre la casquette) et un niveau (car tous les gens habillés convenablement deviennent frères ; il n'est pas d'endroit où l'égalité règne plus complètement que dans un salon d'habits noirs). Et si ce point de vue est exact, il faut s'en réjouir, car rien de plus facile alors à l'ouvrier que de devenir bourgeois ! Il est vrai que les prolétaires conscients répliqueront : Et pourquoi ne serait-ce pas le bourgeois qui deviendrait ouvrier ? Mais sapristi, parce qu'il vaut mieux pour tout le monde que tout le monde soit proprement habillé, du moment qu'un feutre mou ne coûte pas plus cher qu'une casquette faubourienne.

Notre auteur est d'ailleurs plus exigeant. Il fait consister le bourgeoisisme dans la distinction, entendez dans la manie de se distinguer de la foule, et il doit voir là une tare morale très honteuse, car reconnaissant quelque part qu'il est bourgeois, il ajoute : « ce dont je ne suis pas fier », appréciation qui ferait bondir M. René Johannet, dont paraissait naguère un *Eloge de la bourgeoisie française* où tout vraiment était approuvable, sauf la dernière ligne. Cette manie de se distinguer de la foule est assurément, parfois, très sotte, très vaniteuse et très irritante, mais enfin, parfois aussi, elle a bien ses avantages, quand elle consiste par exemple à n'être ni sale, ni puant, ni malotru, ni ordurier dans ses propos, et si tous les prolétaires étaient propres, inodores et polis, personne ne penserait à se distinguer d'eux.

La barrière, ici aussi, est facile à franchir, et les peuples qui sont à la tête de la civilisation l'ont supprimée depuis longtemps ; en Angleterre comme aux Etats-Unis, l'ouvrier ne se distingue pas dans la rue de l'employé, ni celui-ci du patron ou du rentier.

M. Goblot, aussi, trouve une autre barrière : c'est le baccalauréat. Le bourgeois serait en somme le bachelier, et le non-bourgeois le non-bachelier, et il y aurait chez le premier un orgueil méprisant, qui provoquerait la haine retorse chez le second. Mais ce point de vue semble très exagéré, car d'une part ce mépris est bien peu visible, et, d'autre, part, innombrables sont aujourd'hui et seront de plus en plus les jeunes bourgeois non bacheliers. Décidément il semble bien difficile de trouver une véritable barrière, et en réalité on pourrait promulguer une définition nouvelle et qui mettrait tout le monde d'accord : le bourgeois, c'est celui qui veut l'être.

Plus sociologiquement, la classe bourgeoise, si on peut appeler classe une simple catégorie flottante, c'est celle qui épargne et capitalise. Tout est là. Une civilisation économique est forcément capitaliste. Karl Marx lui-même l'a reconnu et le capital n'est jamais plus abondamment produit (Karl Marx l'a nié, mais à tort) que par l'épargne privée, fonction de la propriété privée et de l'intérêt privé. La classe ouvrière urbaine épargne peu, ne capitalise pas, donc ne contribue que pour une part médiocre à la prospérité économique ; la classe paysanne épargne beaucoup, mais capitalise mal, préférant mettre son épargne à s'arrondir ou simplement à thésauriser. Elle ne joue donc, elle aussi, qu'un rôle secondaire dans le progrès économique ; mais la classe bourgeoise, elle, épargne et capitalise, achète des actions et des obligations, et c'est par elle que notre civilisation matérielle se maintient. De là l'utilité des riches, qui, eux, peuvent épargner et capitaliser largement, car hélas ! les petits bourgeois et les petits paysans ne le peuvent guère ; et plus il y aura de riches, et de gros riches dans un pays, plus la prospérité générale sera grande et plus le bien-être particulier des prolétaires augmentera. Le discours sera dur à certaines oreilles ; il n'est pourtant que l'expression de la vérité.

§

Le travail très consciencieux de M. Montarnal, **Les Salaires, l'Inflation et les Changes**, provoque bien des réflexions.

Le sous-titre du travail, *Essai historique et économique sur la relation du mouvement des salaires et traitements de 1914 à nos jours avec l'inflation monétaire et la variation des changes*, indique suffisamment le point que l'auteur a voulu élucider: Le salarié souffre-t-il de la hausse des prix? La réponse, comme on peut s'y attendre, n'est pas uniforme, et il faut distinguer. Les ouvriers en général ont été les plus favorisés, et tout en tenant compte de l'élévation du coût de la vie, on peut affirmer, ce sont les propres expressions de l'auteur, que leurs salaires ont bénéficié d'une plus-value appréciable par rapport à leur situation d'avant-guerre. Au contraire, les employés et fonctionnaires subissent une régression sur la valeur réelle des taux d'avant-guerre, situation qui empire au fur et à mesure que les traitements s'élèvent. Cette conclusion, à laquelle arrive M. Montarnal à travers force graphiques et diagrammes, permet de ramener à leur exacte valeur les exagérations inadmissibles des politiciens, hérauts du prolétariat ouvrier. Ni les ouvriers ni les très petits employés n'ont souffert de la crise économique depuis l'armistice, alors que les employés moyens et supérieurs, et les fonctionnaires en ont souffert et continuent à le faire. Souffrent encore plus les rentiers et les retraités. Quant aux non salariés, on pourrait, ici aussi, distinguer entre les commerçants qui se sont laissés porter par la hausse des prix, et n'ont ainsi pas souffert (quelques-uns même ont fort gagné, bien qu'on ait exagéré les bénéfices des mercantis) et les industriels qui, eux, ont supporté parfois de terribles contre-coups et ont presque tous perdu leurs bénéfices de guerre. En sorte que la situation finale du pays se trouve être celle-ci : les ouvriers, les paysans et les commerçants n'ont pas perdu, tandis que les bourgeois (fonctionnaires, employés, rentiers) et les industriels ont été ruinés ; or cela est grave car la force économique d'un pays est beaucoup plus dans ses industriels qui produisent et dans ses bourgeois qui économisent et capitalisent, que dans ses ouvriers, ses paysans et ses commerçants intérieurs, qui se bornent à assurer le train-train quotidien.

Le livre de M. René Cabannes, **Les Assurances sociales et le Socialisme**, souligne l'importance que le parti socialiste attache à certaines conceptions qu'il a longtemps méprisées et qui en effet sont contraires à l'orthodoxie marxiste. L'assu-

rance sociale en est une et la coopération en est une autre. Ce sont là préoccupations bourgeoises pour lesquelles les communistes, seuls disciples logiques de Karl Marx, n'ont que dédain ; dans la Russie des Soviets, on n'entend parler ni de l'une ni de l'autre. Mais nos socialistes à nous, qui n'ont pas encore conquis le pouvoir, se sont bien gardés de négliger ces machines de guerre, et ils affectent la plus grande sollicitude aussi bien pour les coopératives, sur lesquelles ils ont mis en partie la main (dans la Fédération nationale de la coopération, leur groupe semble bien dominer celui des bourgeois fondateurs du coopératisme), que pour les assurances, par lesquelles ils espèrent bien tenir les masses. Au fond, et en se plaçant au point de vue scientifique, ces deux préoccupations sont d'importance bien médiocre pour la production, donc pour le bien-être général ; une civilisation économique de grande allure pourrait les négliger, et en effet ni la coopération ni l'assurance sociale ne jouent un rôle de premier plan aux Etats-Unis. Mais dans nos vieilles nations un peu poussives d'Europe, beaucoup mettent en elles une grande confiance, se figurant que les coopératives feront tomber à zéro le prix des consommations et que les assurances donneront la richesse à tous les quinquagénaires. Les socialistes cultivent ces erreurs et se gardent bien de faire remarquer que la coopérative n'est pas aussi avantageuse pour le consommateur que le grand magasin, et que l'assurance elle-même a ses mauvais côtés, l'excès de prévoyance détruisant toute initiative, et l'entretien des assurés pouvant tourner, si l'étatisme s'en mêle, au pur parasitisme. Une organisation un peu subtile pourrait assez facilement arriver, sous prétexte de lutte contre la maladie, le surmenage et le chômage, à faire entretenir tous ceux qui ne travaillent pas par ceux qui travaillent. C'est d'ailleurs là du pur égoïsme individualiste et il est curieux de voir combien certains socialismes, et notamment celui de nos politiciens, se désintéressent de l'intérêt général, qui est avant tout l'abondance des richesses obtenue par la production intensifiée, pour l'intérêt très particulier consistant à vivoter sans travailler. Faguet disait à propos des protestants : Ce qui me déplaît chez les protestants, c'est qu'en général ils sont ultra-catholiques. De même pourrait-on dire des socialistes : Ce qui est impatientant chez les socialistes, c'est qu'ils sont ultra-individualistes.

Mémento. — Paul Gemahling : *Les grands Economistes, textes et commentaires*, Lib. Sirey. M. Gemahling, professeur d'économie politique à l'Université de Strasbourg, a eu l'excellente idée de donner un choix de morceaux des maîtres de sa science, savoir Aristote, saint Thomas, Quesnay, Turgot, Hume, Adam Smith, Condillac, Malthus, J. B. Say, Ricardo, Cournot, Proudhon, List, Stuart Mill, Karl Marx, Carl Menger et Walras. Et ce défilé aurait pu être plus nombreux encore ; Xénophon dans l'antiquité, Oresme au moyen âge, Montchrestien à la Renaissance, Saint-Simon et Fourier au début du XIXe siècle, Bastiat et Le Play au milieu, Tarde et Gide à la fin, aussi si l'on veut à l'étranger Carey, Lassalle, Bakounine, Tolstoï, auraient mérité d'y figurer. Peut-être sera-ce pour un second volume. — G. H. Bousquet : *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*, Payot. Vilfredo Pareto n'a pas été sans doute un des plus grands maîtres de la science économique, mais c'en fut certainement un, et je ne trouve pas, contrairement à l'opinion de l'auteur, que son grand *Traité de Sociologie générale* soit d'une lecture ardue. Au contraire ! Vilfredo Pareto avait horreur des moralistes pudibonds, et pour les faire endiabler, il s'amusait, comme Montaigne, à émailler ses doctes chapitres de citations ou de considérations capricantes. Son disciple n'en a pas moins eu raison de résumer, en un bref volume de 200 pages, l'énorme ensemble touffu et un peu confus du professeur de Lausanne. Du moins celui-ci, tout en étant confus, a-t-il raison de mettre le lecteur en garde contre les dangers que présente en science sociale l'emploi des mots du langage courant, comme progrès, socialisme, etc. — G. Lafond et P. Desfeuilles : *La Pologne au travail*, Lib. Pierre Soger. La Collection des Pays au Travail que dirige, je crois, M. Victor Cambon, vient de s'enrichir d'un volume précieux sur la Pologne. Le mot de la fin : « la Pologne est une grande nation », est justifié par les détails que donne ce livre sur les forces économiques, les ressources agricoles, les ressources minières, le pétrole, etc., de la jeune république. Les progrès qu'a faits la Pologne en six ans, au sortir d'une guerre qui l'avait laissée presque aussi dévastée que notre ligne du feu, sont vraiment merveilleux, et quand on compare sa prospérité grandissante à la misère approfondissante de la pauvre Russie voisine, on peut se faire une idée sur les mérites comparés de la civilisation économique basée sur le travail et l'épargne et de la barbarie communiste, qui ne produit que famine, peste et guerre. Le jugement de M. Hoover sur la Pologne, huit mois après sa renaissance, cité page 96 du livre, devrait être appris par cœur par tous les écoliers polonais. Il faut avoir confiance dans son avenir, et quoiqu'elle n'ait que 25 millions d'habitants contre 63 millions d'Allemands et 100 millions de Russes, elle ne se laissera certainement pas manger par eux, comme au XVIIIe siècle, à moins que des traîtres ne leur ouvrent sa porte.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Hans Jensen : *Geschichte der Schrift*, in-4°, 304 clichés, Hanovre, Heinz-Lafaire. — J. V. Zelisko : *Felsgravierungen der suedafrikanischen Buschmaenner auf Grund der von Dr Holub mitgebrachten Originale und Kopien*, in 4°, 28 planches. Leipzig, Brockhaus. — Marc Chadourne et Maurice Guierre : *Marehureha*, pet. in 4°, 14 bois, Paris, Librairie de France.

Ces années dernières ont été découvertes en Syrie et en Asie centrale plusieurs inscriptions très anciennes qui ont obligé les savants à reprendre sur des bases nouvelles l'**Histoire de l'Ecriture** : aussi la monographie de M. Hans Jensen est-elle bienvenue. On y trouvera, complétant et rectifiant les publications antérieures de Philippe Berger et de Taylor, avec de très nombreuses illustrations et de bons tableaux de concordances et de dérivation, une description minutieuse de toutes les écritures connues, y compris celles des « primitifs » préhistoriques et actuels. L'évolution de l'écriture est suivie depuis ses origines, alors qu'elle n'est encore qu'une série d'encoches dans des « tailles de boulanger », des bâtons de commandement, etc., et d'inscriptions sur des poteries, jusqu'à ses formes les plus récentes comme la tachygraphie et la sténographie.

On ne saurait discuter pas à pas toutes les interprétations particulières de l'auteur, qui est au surplus bien documenté et a pris soin de donner pour chaque série d'écritures un historique des découvertes et des interprétations proposées avant lui. Fort utile, notamment, est le chapitre sur les écritures sinaïtiques et phéniciennes récemment découvertes ; tout autant l'est celui sur les écritures sémitiques méridionales qui ne sont guère connues que de rares spécialistes et dont on trouvera pour la première fois une explication d'ensemble bien conduite.

Sur la formation des écritures civilisées, nous n'avons pas de renseignements directs : aussi M. Jensen adopte-t-il le point de vue de Berger, qui disait que « comme les langues, les écritures sont des organismes vivants, soumis aux lois de la transformation ». On reconnaît dans cette formule une transposition d'idées chères aux savants romantiques ; on disait de même que les poèmes homériques et les chansons de gestes, les légendes de toutes sortes étaient des organismes vivants au même titre que des végétaux. Ce qui s'est montré faux pour les littératures dites populaires ou collectives l'est autant pour l'écriture. Et si, pour sa

partie descriptive et la richesse, ainsi que l'exactitude, de la documentation, le livre de M. Jensen est excellent, on lui reprochera par contre, dans les sections qui traitent d'idées générales et d'interprétations universellement humaines, de retarder fortement. Il est au moins un cas connu de formation d'une écriture nouvelle, avec des éléments et selon des règles qui valent pour toutes les autres écritures « civilisées » : c'est celle qu'a fabriquée de toutes pièces en 1906 un chef nègre du Cameroun, Njoya, roi du Bamum. M. Jensen n'est pas ici au courant de la littérature : j'ai montré dans la *Revue des Etudes Ethnographiques*, 1908, et dans *Religions, Mœurs et Légendes*, tome II, quel profit théorique apporte ce fait nouveau ; puis Maurice Delafosse a étudié, dans la *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*, 1922, les lois selon lesquelles cette écriture nouvelle a évolué sous l'influence de diverses circonstances pendant une quinzaine d'années. Il est faux de dire que l'évolution des écritures est organique : elle s'est faite partout sous l'influence de facteurs humains, pratiques, parfaitement intelligibles, la plupart individuels, et dans quelques cas aussi collectifs restreints, de la même manière que se fait l'évolution d'un type de style mobilier, ou de la bicyclette.

Le cas de l'écriture du Bamum oblige à reporter ce raisonnement en arrière : toutes les écritures égyptiennes, phéniciennes, etc., du monde civilisé occidental ont dû se former ainsi, sur l'ordre de quelque chef désireux de tenir sa comptabilité ou de fixer les événements de son règne ; et les modifications ultérieures ont été dues à de très petits groupements de scribes de métier.

Mais cette observation d'ordre général ne diminue pas la valeur, comme ouvrage de référence et de travail, de la belle monographie de M. Jensen.

§

Au cours de deux voyages dans l'Afrique australe, en 1872-1879 et en 1885-1887, le savant autrichien Emile Holub avait recueilli un grand nombre de pierres portant gravées des représentations animales dues aux Bushmen (Boschimanes) et qui furent ensuite réparties entre les musées ethnographiques de Vienne, Munich, Berlin et Paris (Trocadéro). Etant donné la pa-

renté de style entre ces gravures et celles, également sur pierre, qui ont été trouvées depuis, non seulement dans l'Afrique australe, mais aussi dans l'Afrique du Nord (travaux de Flamand et de Frobenius), dans les grottes de l'Espagne et de la France méridionale, il importait de mettre à la disposition des savants les matériaux rapportés par Holub. M. J. V. Zelizko, vient de publier en un volume de grand luxe, formé d'un catalogue détaillé, de 20 planches en phototypie et de 8 planches-offsett, les **Gravures rupestres des Buschmen de l'Afrique du Sud de la collection Holub**.

Les reproductions sont à très grande échelle, de manière qu'on puisse étudier à la loupe la technique de la gravure. On peut distinguer plusieurs groupes, à la fois comme technique et comme sujets. Les contours ont été obtenus par un martelage de la pierre plate, au moyen d'une autre pierre qui a agi par écrasement des cristaux ; ou bien par une incision en creux plus ou moins régulière. La plupart de ces gravures représentent des animaux de l'Afrique australe (antilopes, etc.), quelques-unes des hommes munis d'un pénis énorme ou des femmes à la stéatopygie prononcée, qui rappelle celle de la femme de Brassempouy et prouve en tout cas que ces gravures sont bien dues aux populations actuellement encore vivantes dans l'Afrique du Sud.

Pourtant von Luschan, qui avait étudié déjà les pétroglyphes rapportés par Holub, avait fini par supposer que les plus anciens qui selon lui étaient ceux qui étaient les mieux gravés, provenaient de quelque population préhistorique différente. Il commettait ici la même erreur que la plupart des préhistoriens et quelques ethnographes qui vont en ce moment cherchant un lien génétique entre tous les pétroglyphes africains et européens, quel que soit leur âge, sans même voir que les identités de facture sont simplement dues à des identités techniques, elles-mêmes conditionnées par l'identité des matériaux et des instruments. On ne peut pas graver sur de la pierre dure, comme la diorite, de bien des manières ; et quant aux stylisations, elle ne peuvent dans ce cas présenter un grand nombre de possibilités. Il faudrait que ces préhistoriens, qui rapprochent si aisément des données séparées à la fois par tant de milliers de kilomètres et par tant de milliers d'années, étudient mieux le dessin des enfants et en général la psychologie de l'œuvre d'art.

M. Zelisko est d'ailleurs resté prudemment dans l'expectative : il se contente de publier avec un soin digne d'éloges les pétroglyphes des deux expéditions Holub, de donner en outre une bibliographie comparative, et de déclarer que le problème de l'origine et de la date de ces gravures sur pierre ne peut pas être résolu encore, ni surtout sans de nouvelles recherches sur place.

§

Que dans les milieux littéraires, grâce à Max Anély, et dans les milieux artistiques grâce à Gauguin, l'intérêt pour la civilisation des Maoris se soit éveillé en France, les ethnographes ne peuvent qu'en être réjouis. Bien que plusieurs de nos possessions océaniennes, notamment Tahiti, soient habitées par des tribus de cette race, dont l'habitat principal est en Nouvelle-Zélande, notre littérature spéciale est loin d'être riche ; pour une description détaillée, on doit recourir au livre d'un Suisse, Huguenin, *Raitéa la Sacrée*; pour la mythologie comparative, on trouvera de bons exposés dans Andrew Lang, *Mythes, Cultes et Religions* (Alcan). Ceci dit à l'intention de ceux qui, en lisant le recueil publié sous le titre de **Marehurehu** par Marc Chadourne et Maurice Guierre, de croyances, légendes, coutumes et textes poétiques des Maoris d'O-Tahiti, auraient leur curiosité éveillée et voudraient situer dans l'ensemble mental et social maori les fragments ici choisis comme plus « poétiques ».

Quelques uns de ces textes proviennent de voyageurs anciens comme Moerenhout, d'autres de diverses publications récentes, d'autres encore ont été recueillis sur place par les auteurs ; ce livre a donc une valeur scientifique en plus de sa valeur esthétique, qui est grande, puisque les illustrations, au nombre de quatorze, sont de Gauguin. Ce sont des bois de la collection Fayet, la plupart largement traités. La critique esthétique n'est pas de mon domaine ; quelques-uns de ces bois me plaisent, d'autres m'horripilent ; je ne puis dire plus ? Mais, est-ce que les bois et les tableaux de Gauguin donnent une idée « maorie » du pays, de la race, ou des gestes des Maoris. J'en doute ; il y a là une transposition sous les tropiques de l'hiératisme égyptien, vu dans les musées, et de l'hiératisme français du moyen âge, vu sur et dans nos églises, à une race qui, malgré nos efforts de savants et de psychologues, nous reste impénétrable ; la planche IV est de l'art

hindou dégénéré ; les autres sont de l'imagerie d'Epinal pour Européens. C'est un crime, sans doute, de s'avouer réfractaire au charme voulu exotique de Gauguin. Mais c'est un service rendu au public par MM. Chadourne et Guierre d'avoir publié ce volume, et avec cette illustration.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

H. Malo : *La Grande Guerre des Corsaires* (Dunkerque, 1702-1715), in-8 ; *Les Derniers Corsaires* (Dunkerque, 1715-1815), in-8, Emile-Paul. — Ch. Cunat : *Histoire de R. Surcouf, capitaine de Corsaire*, Payot. — R. Surcouf : *Un capitaine Corsaire, Robert Surcouf*, Plon.

La guerre de course, abolie en principe par le Traité de Paris en 1856, sous la pression de l'Angleterre dont elle menaçait l'existence, a revécu pendant la Grande Guerre. Elle a occupé, à peu près seule, l'immense théâtre des opérations. Rien ne prouve mieux que les conventions des Diplomates comptent peu en présence des réalités, pas plus que les théories des spécialistes intéressés à imposer leur point de vue pour assurer leur prépotence. La guerre sous-marine, inaugurée par l'Allemagne, bien que conduite sans esprit de suite et au milieu des pires tergiversations, s'est révélée comme la forme moderne de la guerre de Course. Cela ne pourra être oublié dans l'avenir. Les enfants de chœur des *capital ships* ne pourront rien en effet contre le sentiment public qui, au moment de crise, les rappellera brutalement au sentiment des réalités.

Un historien a dit en parlant de nos Corsaires du XVIIIe siècle et du début du XIXe : « Aucune action maritime, ancienne ou moderne, ne peut fournir un aussi colossal exemple de valeur et d'intrépidité. » Malheureusement leur histoire est peu connue. Transformée en legende par des écrivains dont elle tentait les élans d'imagination, et déformée par des témoignages ou des arguments intéressés, elle apparaît au public comme un domaine où il ne faut rien accepter que sous bénéfice d'inventaire. Aussi faut-il se féliciter des longs efforts poursuivis par des érudits, comme M. Henri Malo, qui s'est appliqué à nous montrer, d'une manière purement objective, en s'abstenant de toute discussion de doctrine, ce qu'a été véritablement la guerre de Course. A ses précédents ouvrages sur les Corsaires, en particulier sur les

corsaires Dunkerquois, il vient d'ajouter deux volumes, **La Grande Guerre des Corsaires** et **Les Derniers Corsaires**, dont le premier surtout est capital pour l'histoire de la Course. M. H. Malo ne se borne pas à l'exposé des campagnes des Corsaires, à nous raconter leurs prouesses, il étudie la Course dans ses rapports avec l'histoire générale, il nous en découvre la législation touffue et l'administration malveillante qui l'entravaient, au point de la paralyser et de chercher à l'étouffer pour sauvegarder les prérogatives des officiers de la marine militaire, ennemis déclarés, sauf ceux qui avaient la chance d'y prendre part, de la guerre de Course. Laissons M. H. Malo s'exprimer lui-même à ce sujet. Il dit de son premier volume :

Il débute au moment où Jean Bart vient de mourir, et où s'ouvre la Guerre de la Succession d'Espagne. Louis XIV n'a plus de marine, et il lui faut lutter contre les deux plus grandes puissances maritimes du monde, l'Angleterre et la Hollande. Ses ennemis sont des marchands ; leur richesse est dans leur commerce et c'est par leur richesse qu'ils nourrissent la guerre ; c'est donc dans leur commerce qu'il faut les atteindre ; la Course est pour y parvenir un instrument de premier ordre. Vauban a déduit ces raisons ; le roi en adopte les conclusions. Jamais la Course n'aura été favorisée comme pendant cette période ; jamais elle ne donnera d'aussi brillants résultats. Aussi les Anglais voueront-ils à Dunkerque une haine qui ne se satisfera que par la démolition et le comblement du port, en 1713, avec la présence continuelle d'un commissaire anglais pour empêcher toute réfection.

M. H. Malo a raison de souligner l'importance de la Course à cette époque et les brillants résultats qu'elle donne de suite. C'est que, pour la première fois, le Roi prête le concours de ses Escadres, de ses officiers et de ses équipages à la Course ; celle-ci devient un mode de guerre national ; elle n'est plus seulement autorisée, ou disons mieux, tolérée comme un pis-aller. Les conditions du concours du roi sont exposées dans le projet qu'un de nos chefs d'escadre, le chevalier de Saint-Pol, soumet au ministre Pontchartrain. Il faut le citer comme type de ces combinaisons nouvelles, où s'allient si heureusement les qualités et les habitudes de discipline de la marine militaire à l'intrépidité et à l'endurance professionnelle de nos Corsaires. Le projet de Saint-Pol consiste dans l'armement en course de cinq grandes frégates et d'une petite.

Il partirait fin avril, croiserait aux Orcades et à la côte de Norvège, ramènerait ses prises à Brest et au Port-Louis par le Nord-Ecosse, entrerait dans la Manche, s'établirait entre la Meuse et la Tamise et rendrait le bord à la fin de ses vivres, le 15 novembre au plus tard. Moyennant la clause ordinaire du cinquième, les navires seraient prêtés à une société qui ferait les frais de l'armement, paierait la solde des officiers du Roi, des soldats de la Marine et des Marins des classes, le roi fournissant les munitions et les agrès, et le munitionnaire les vivres.

A ces propositions d'un de nos chefs d'escadre, le roi répond :

Mon intention est que vous vous appliquiez particulièrement à détruire le commerce de mes ennemis, le mal que vous pouvez leur faire estant le plus sensible qu'on le puisse et le plus capable de les porter à désirer la paix.

Voilà la saine doctrine ; mais l'expérience vient tard aux Rois, comme à leurs sujets. L'escadre légère du chevalier Saint-Pol prend la mer, trompe la surveillance des vaisseaux de tout bord anglais, lents, lourds et gênés dans leurs manœuvres par les bancs de la côte. Le succès de la campagne de Saint-Pol excite l'enthousiasme ; et des entreprises du même genre se succèdent jusqu'à la fin de la guerre, où l'on voit les intérêts privés du Roi et de ses officiers mêlés à ceux des armateurs. Sans doute, cela ne cadrerait plus avec nos mœurs, ni avec nos habitudes administratives. Aussi bien, la guerre de Course ne consiste-t-elle pas principalement dans cette combinaison d'intérêts particuliers. Sa raison d'être est autre.

Le produit de la guerre de Course, pendant la seule guerre de la succession d'Espagne, et pour le seul port de Dunkerque, se chiffre par 82 millions de livres, pour 1614 prises. M. H. Malo peut écrire :

Pratiquée suivant les meilleures méthodes et dans les meilleures conditions, la course atteint pendant cette guerre un degré d'efficacité et prospérité inouïes.

Il ajoute :

Le développement de la paperasserie et de la chicane, la médiocre qualité de certains équipages marquent les seules ombres au tableau.

Il dit encore :

Il faut examiner le détail des mémoires de prises pour surprendre la volatilisation de leur produit entre les mains de ceux qui n'ont risqué ni leur vie, ni leurs capitaux, pour les ramener au port.

Il y a toujours eu des vautours et des corbeaux autour des cadavres.

La Course, pendant la guerre de Sept ans, cause au commerce anglais un dommage de 45 millions de livres, pour le seul port de Dunkerque. La Guerre de l'Indépendance des Etats-Unis vaut au port de Dunkerque un produit brut de 65 millions de livres. On ne peut pas ne pas être impressionné par de tels chiffres lorsqu'on les compare au coût des autres modalités de la guerre navale ou terrestre. On comprend mieux l'opinion qu'exprimait Emmery, le député de Dunkerque à la Législative :

> Je suis d'une ville, déclarait-il, qui a fait le plus d'armements en course, et je vous assure que les mille ou douze cents corsaires qu'elle a armés dans la dernière guerre ont fait plus de mal à l'Angleterre que la Marine royale des deux maisons de Bourbon réunies.

Sans doute, comme le remarque M. H. Malo lui-même, les conditions de la navigation aujourd'hui sont telles que « seules les marines d'Etat pourront pratiquer la Course ». Mais celle-ci, qui vise la destruction du commerce ennemi à une époque où les échanges entre nations ont considérablement augmenté, s'imposera toujours. Les rencontres entre escadres de haut bord resteront vaines, comme l'a été celle du Jutland, pendant la dernière guerre. En dernier terme, il faudra toujours s'attaquer aux sources de la richesse économique de l'adversaire. Dès lors, que penser de la politique navale de l'Angleterre, qui tend à assurer sa suprématie sur mer avec le concours de flottes de plus en plus lourdes ? Le bon sens indique qu'il faut nous garder de l'imiter. Tout notre effort doit porter à multiplier nos bâtiments de surface ou sous-marins, en négligeant de rivaliser avec les flottes lourdes de l'adversaire possible, assuré de conserver toujours une marge de supériorité trop grande à cet égard sur ses compétiteurs. Une organisation maritime logique doit poursuivre l'unique but de s'attaquer au trafic ennemi, de le traquer aux nœuds des routes commerciales, de le harceler sans cesse, en dépistant ses croisières de surveillance, en évitant de tomber aux prises de ses navires de haut bord. Nous l'avons fait autrefois avec succès. Il n'est pas de raisons qui interdisent d'espérer y réussir dans l'avenir.

§

L'éditeur Payot vient de donner une réimpression de l'**Histoire de Robert Surcouf, capitaine de Corsaire**, publiée par Cunat, qui fut un des premiers historiens de Suffren. De son côté, la maison Plon fait paraître une nouvelle édition du *Robert Surcouf*, édité en 1880 par l'arrière-petit-fils du grand Corsaire, d'après ses livres de bord et ses archives de famille. Le texte de cette dernière édition, révisé avec soin, laisse moins de surprises sans diminuer l'intérêt du récit. Nous nous bornerons, à cette occasion, à rappeler ce que Robert Surcouf répondait en 1803, au Premier Consul, qui l'interrogeait sur notre organisation maritime :

Vous me demandez là, général, une chose bien grave, mais le Lloyd me fournit la manière dont je dois répondre. L'Angleterre, de 1793 à 1797, a perdu 1800 navires de plus que nous. J'en conclus, puisque vos flottes ont subi des désastres, que ce sont les corsaires qui ont fait cette différence en faveur de notre nation. Depuis six ans, le chiffre des prises anglaises a suivi les proportions précédentes ; celui des nôtres a triplé. Calculez maintenant ce que la Course a coûté à l'Angleterre, et vous verrez que les Corsaires ont bien vengé la défaite d'Aboukir.

Comme le Premier Consul l'invitait à conclure, Surcouf ajoutait :

Si j'avais l'honneur d'être, comme vous, à la tête du gouvernement, je laisserais dans les ports tous mes vaisseaux de ligne, je ne livrerais jamais de combats aux flottes et aux escadres britanniques, mais je lancerais sur toutes les mers une multitude de frégates et de bâtiments légers qui auraient bientôt anéanti le commerce de l'Angleterre et la mettraient ainsi à votre discrétion. L'Angleterre ne peut vivre que par son commerce, c'est par là seulement qu'on peut l'atteindre.

Le Premier consul répondit :

Vous devez avoir raison, Monsieur, mais je ne puis, pour l'honneur de la France, anéantir sa marine militaire.

Le Premier Consul se trompait ; il ne s'agissait pas de cela, mais simplement d'une organisation nouvelle de sa marine militaire, comme l'avait fait Louis XIV aux plus mauvais jours de son règne.

JEAN NOREL.

HISTOIRE DES RELIGIONS

L. de Grandmaison : *Jésus dans l'histoire et dans le mystère*, Bloud et Gay. — M. Goguel : *Jésus de Nazareth, mythe ou histoire ?* Payot. — A. Loisy : *Les Actes des Apôtres* (*Christianisme*, 8), Rieder. — L. Coulange : *La Vierge Marie* (*Christianisme*, 9), Rieder.— A. Aulard : *Le Christianisme et la Révolution française* (*Christianisme*, 7), Rieder.

Le débat ouvert sur l'historicité de Jésus a donné lieu à deux études intéressantes dont les parties essentielles ont paru dans cette Revue.

Le P. de Grandmaison (**Jésus dans l'histoire et dans le mystère**) se tient sur le terrain de l'apologétique. Il y fait preuve d'érudition, d'adresse et de goût. Mais l'apologétique la plus brillante reste stérile. Elle ne fait pas avancer une question, car elle suppose la question résolue. Elle prend souvent sur l'adversaire des avantages purement formels. Ainsi j'ai signalé ce fait assez important que « dans tout le Nouveau Testament, à part les évangiles, il y a une seule allusion à Jésus historique », qui se trouve dans la première épitre à Timothée, généralement regardée comme un des morceaux les plus récents du Nouveau Testament. Le P. de Grandmaison tire avantage de ce qu'en disant : « à part les évangiles », je n'ai pas spécifié que la seconde partie du livre de Luc, c'est-à-dire les Actes des Apôtres, ne doit pas être séparée sur ce point de la première. Il aligne en bataille les nombreux textes des Actes où Jésus est traité en personnage historique. Il va de soi que « Luc » n'a pas changé de conception entre les deux parties de son livre. Il reste à expliquer pourquoi, dans les textes chrétiens les plus anciens, les allusions à Jésus historique sont absentes ou tout au moins douteuses.

L'apologétique a une tendance à présenter les faits comme ils devraient être, comme on souhaite qu'ils soient, plutôt que comme ils sont en réalité. Quand le P. de Grandmaison écrit (p. 24-25) : « Des textes multiples, offrant... des recoupements innombrables, nous parlent de Jésus... Les lettres de Paul prennent pour thème fondamental Jésus de Nazareth, sa vie et sa mort », il n'échappe pas à la règle. Si ces textes multiples existaient, si Paul parlait un peu de Nazareth et de la vie historique de Jésus, le problème n'existerait pas.

La vivacité de certains récits évangéliques, sur laquelle le savant jésuite insiste beaucoup, ne doit pas faire illusion. Les his-

toires de Jonas, de Ruth, d'Esther, de Judith, qu'on ne regarde pas comme *arrivées*, ont pourtant des traits vifs, sobres et quasi vraisemblables. Le récit est un des mille visages que sait prendre l'idée. Il faut tenir compte aussi des transpositions. Un des récits que fait valoir le P. de Grandmaison, celui de la résurrection d'une jeune fille, est justement un de ceux où l'on peut le plus vraisemblablement supposer (*Tabitha*, *Talitha*) le transport à Jésus d'un récit concernant primitivement Pierre.

Le fait que les poèmes homériques et les épopées médiévales ont des auteurs bien déterminés n'a rien à voir avec le problème de Jésus. Chacun des évangiles a un auteur déterminé. Mais le christianisme n'est pas une œuvre d'art. C'est un grand mouvement religieux, essentiellement collectif. Il faut bien distinguer les acteurs de ce mouvement et la divinité qu'ils proclament. Si on compare le christianisme à l'Islam, Jésus ne tient pas le rôle de Mahomet, mais celui d'Allah.

Le P. de Grandmaison a bien soin de ne pas pousser ses arguments à fond. Si Jésus était pris exactement pour un homme historique, évanoui dans la mort, le christianisme n'aurait plus de fondement. Il faut maintenir qu'il est un Dieu, bien qu'il soit strictement un homme. Aux yeux des orthodoxes, tel est le mystère. C'est pourquoi le P. de Grandmaison intitule son livre : « Jésus dans l'histoire *et* dans le mystère ». Mais aux historiens critiques, le choix s'impose : Jésus dans l'histoire *ou* dans le mystère.

§

M. Maurice Goguel (**Jésus de Nazareth, mythe ou histoire** ?) se propose d'examiner le problème sur le terrain même où il se pose, celui de l'histoire. Il consent à jouer franc jeu et à risquer sa mise. Sa conviction religieuse lui permet d'accepter toute vérité démontrée, quelle qu'elle soit. Il pense donc avoir toute liberté pour déterminer « si la critique moderne s'est, depuis le XVIIIe siècle, engagée dans une impasse et s'il lui faut faire son *mea culpa* ».

Il rassemble et met en valeur toutes les preuves positives qu'on peut apporter en faveur de l'historicité de Jésus. Son exposé loyal et complet ne paraît pas de nature à dissiper le doute, mais peut-être à le porter dans des milieux où il n'avait pas encore pénétré.

On s'étonne de voir ce bon exégète essayer de tirer un parti désespéré du fameux passage sur Jésus, interpolé dans Josèphe. Il concède que « le texte que nous lisons actuellement trahit avec évidence une main chrétienne ». Mais il suppose qu'il y avait primitivement, à la place du passage interpolé, un autre passage, authentique celui-là, qui parlait également de Jésus, et il cite M. Théodore Reinach qui, il y a une trentaine d'années, risqua la tentative hasardeuse de reconstruire par conjecture ce passage supposé. Je crains que le lecteur, même plein de bonne volonté, ne suive qu'en hésitant M. Goguel sur ce terrain peu solide. Le contexte du passage exclut toute hypothèse de ce genre. M. Goguel a d'ailleurs le bon goût de faire lui-même toute réserve sur cette tentative de reconstruction.

Parmi les arguments qu'il présente, il en est un qui semble avoir surtout porté sur le public. Le voici : parmi les adversaires du christianisme primitif, aucun n'a jamais nié l'existence de Jésus. Est-ce bien certain ? Nous n'avons guère d'information directe. D'ailleurs, la question est mal posée. Ce ne sont pas des adversaires du christianisme, mais de pieux chrétiens qui ont nié l'historicité matérielle de Jésus. Le Nouveau Testament combat les faux docteurs pour qui Jésus n'est pas venu *en chair* (II Jean, 7). Il est vrai que pour M. Goguel la doctrine docète, visée dans ce passage, serait postérieure à la conception d'une vie matérielle, historique de Jésus. Mais c'est contestable. M. Goguel donne lui-même un extrait de l'apocalypse mandéenne, dont l'inspiration s'apparente étroitement à celle des écrits docètes. On l'attribue à la communauté des disciples de Jean-Baptiste, qui est plus ancienne que la communauté chrétienne. Il y a là une présomption en faveur de la priorité d'une conception spiritualiste, dans le genre de celle des docètes, sur la conception historiciste des orthodoxes.

Pour M. Goguel, le témoin principal de la vie de Jésus est Paul. Malheureusement, il n'est pas un témoin oculaire ni un témoin direct, si bien que quand on lit, dans une de ses épîtres : « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis », on est obligé de rechercher, par un travail philologique minutieux, si Paul entend que ce qu'il a transmis lui a été révélé dans une vision ou fourni par la tradition.

Si Paul a vraiment connu un Jésus historique, il est surpre-

nant qu'il ne donne sur sa vie aucun détail topographique ni chronologique. Il est étrange qu'il puisse dire que Jésus a reçu son nom au ciel après sa mort (*Phil.* II, 10) et qu'il a été crucifié par des être surnaturels (I *Cor.* II, 8.) Il est inexplicable qu'il ait toujours parlé de l'*apparition* de Jésus et non pas de son *retour*. Il est inconcevable enfin qu'il ait parlé de lui comme on parlait d'Iahvé, et qu'il ait attribué à Jésus ce qu'il voyait dans la Bible attribué à Iahvé. (*Quiconque invoquera son nom sera sauvé... Tout genou fléchira devant lui...* etc.)

Dans la partie qu'il consacre à la genèse des récits évangéliques, M. Goguel fait une concession importante. Il reconnaît que certains épisodes ou détails ont été créés d'après l'Ancien Testament, que d'autres ont été modifiés d'après lui. Il ne s'agit que de déterminer le *quantum* de l'influence que les prophéties ont eue sur les récits des évangiles.

Dans son chapitre sur l'origine de la foi à la résurrection, M. Goguel dit : « Les chrétiens, et non seulement les penseurs comme Paul ou l'auteur du quatrième évangile, mais aussi les humbles et les moins philosophes d'entre eux, n'ont vu dans l'histoire évangélique qu'un épisode d'un drame historique beaucoup plus vaste. » Si ce drame, dans son ensemble, est purement idéal, faut-il faire une exception pour l'épisode et lui attribuer une réalité matérielle et historique ?

Au total, il faut savoir gré à M. Goguel d'avoir admirablement résumé le point de vue et les méthodes d'argumentation de la théologie libérale actuelle. Depuis que la question de l'historicité de Jésus a été posée, les sciences exégétiques évoluent avec une rapidité telle qu'on éprouvera bientôt de la difficulté à se rappeler les affirmations du début de la controverse. Le livre de M. Goguel fera date. Paru il y a moins de six mois, il commence déjà à prendre l'intérêt et la valeur d'un monument historique.

§

L'exégèse du Nouveau Testament et l'histoire du christianisme prennent en effet actuellement un essor extraordinaire.

M. Loisy qui, en France, a le plus contribué à cet essor, vient de donner une édition abrégée de son grand commentaire des **Actes des Apôtres**. Il distingue dans ce livre deux auteurs différents, l'un remaniant l'autre. Il sépare typographiquement

dans sa traduction ce qui revient à l'un et à l'autre. Le second a fait œuvre d'avocat. Son œuvre, le texte actuel des Actes, est un plaidoyer. Il s'agissait de faire bénéficier le christianisme de la tolérance que l'Empire romain accordait à la religion juive et, à cet effet, de présenter le christianisme comme ayant conservé les caractères essentiels du judaïsme, dont il ne serait que l'accomplissement logique et légitime.

Le texte actuel des Actes suit donc une tendance d'ordre juridique. Est-il téméraire de rappeler à ce propos que le Canon de Muratori qualifie Luc de *juris studiosus* et que le mot *praxis* ne signifie pas seulement *acte*, mais *procès* ? En fait, une bonne partie des Actes est consacrée au récit des procès intentés aux apôtres par les autorités juives et romaines ; l'auteur ne se lasse pas de reproduire tout au long les plaidoiries des deux parties. *Praxeis* aurait pu se traduire aussi bien par *actus* (procès) que par *acta* (actes).

La thèse de l'illustre exégète du Collège de France est de la plus grande portée. Spontanément, le christianisme tendait à s'écarter de plus en plus du judaïsme. Mais la nécessité d'invoquer la tolérance de l'Empire romain l'obligeait à se rapprocher à nouveau de ses origines juives. De là une tendance archaïsante que M. Loisy a très bien mise en lumière dans les Actes. C'est de Marcion qu'émanait le mouvement le plus radical qui se soit produit pour émanciper l'Eglise de ses origines juives. Sans doute c'est ce mouvement qui a appelé une réaction tout aussi énergique dans le sens d'un replâtrage juif. Cette réaction peut expliquer d'autres écrits encore que les *Actes*. Il est possible que la thèse de M. Loisy devienne ainsi prochainement un principe d'exégèse particulièrement fécond.

§

La **Vierge Marie** est l'idéal de pureté le plus complet qu'ait façonné l'humanité. M. Louis Coulange nous dit comment cet idéal s'est constitué, puis développé et transformé au cours d'une longue histoire. On voit Marie dotée d'abord d'une grossesse virginale, puis d'un enfantement virginal, puis d'une virginité perpétuelle. Sainte, elle est d'abord soumise au péché toute sa vie, puis soustraite au péché depuis l'annonce de Gabriel, ensuite depuis le sein de sa mère. Enfin, elle est déclarée imma-

culée dès sa conception même. C'est l'étape la plus longue et la plus difficile à franchir. On y voit le conflit de la piété populaire et de la théologie raisonnante, une bataille de mille ans dont l'étrange terrain est l'utérus gravide de sainte Anne.

Les nombreuses citations sont si judicieusement choisies et s'enchâssent si solidement dans le contexte que, loin de rendre la lecture plus aride, elles semblent répondre à un appel du lecteur. Ce livre résume une longue vie d'étude et ramasse en 150 petites pages vingt siècles d'histoire de la pensée humaine. Mais cette érudition est parvenue à un tel point de maturité qu'elle se revêt de la grâce la plus séduisante. On croit deviner le sourire de l'auteur, sourire qui n'a rien de mordant ni de sarcastique, mais qu'une grande expérience de la vie, une profonde érudition et une indulgente bienveillance pour les divagations de la pensée humaine ont rendu très doux. Son style rappelle les liqueurs précieuses qui concentrent tous les parfums de la montagne et dont l'or limpide coule comme de l'huile.

A la fin, il prévoit qu'un jour ou l'autre la papauté se verra amenée à définir l'assomption corporelle de la Vierge. Cette prévision semble devoir se confirmer plus tôt que l'auteur ne le pensait. On apprend que le Vatican se propose de réunir en 1926 un concile œcuménique au cours duquel sera promulgué le nouveau dogme.

§

Si M. Louis Coulange a consacré une vie d'étude à la Vierge Marie, M. A. Aulard a fait de même pour l'histoire de la Révolution. Dans l'avant-propos du **Christianisme et la Révolution française** il dit: « Mes principales sources ont été les lois, les grands recueils de textes, les documents contemporains, publiés ou inédits. Je n'ai pu lire tous ces documents, mais seulement ceux qu'on peut lire dans une vie d'homme. »

Cette vaste documentation a modifié l'opinion de l'historien sur la résistance opposée par le peuple français aux tentatives de déchristianisation. Naguère, de certaines résistances partielles et bruyantes, il avait conclu que ces tentatives s'étaient heurtées à une impossibilité morale et matérielle, à cause d'un invincible attachement des masses, surtout rurales, à la religion catholique. Aujourd'hui, parce qu'il a vu plus de documents, il est frappé du petit nombre et du peu de gravité des émeutes paysannes causées

par la déchristianisation. « Si le succès de la défense nationale avait tardé, si une victoire libératrice comme celle de Fleurus n'avait été remportée que quelques mois plus tard, on peut se demander si la continuation de la Terreur, en tant que déchristianisatrice, n'aurait pas mis en échec peut-être mortel la religion catholique en particulier et même le christianisme en général... Les ci-devant nobles, ceux restés en France, étaient volontiers incrédules, voltairiens. C'est après coup, et par politique, qu'ils s'indignèrent... La masse rurale, illettrée, laissa faire, dans presque tout le pays, par une indifférence qui donne presque à croire qu'elle n'avait jamais été profondément christianisée. » Strasbourg fut la première ville de France qui ordonna la fermeture de toutes ses églises.

Ce petit livre élégant, magistral, résume admirablement les traits essentiels de son vaste sujet.

P.-L. COUCHOUD.

LES REVUES

La Revue de France : Journal intime de Jules Renard : un projet de préface; un examen de conscience. — Souvenirs de M. Henri de Régnier sur Verlaine. — *Revue bleue* : Lois primordiales de l'expertise en écritures. — *La Revue française* : L'amiral américain Sims et l'amiral britannique Bayley. — Mémento.

La Revue de France (15 août) publie des fragments du journal inédit de Jules Renard. Ils mettent en goût de connaître l'ensemble de ces confessions du probe et grand écrivain. Le 12 septembre 1890, il notait :

Ma phrase de demain : le sujet, le verbe et l'attribut.

C'était déjà sa règle.

Voici une page antérieure ; comme elle est bien de l'auteur des *Sourires pincés* et de *l'Ecornifleur* !

2 *novembre* 1887. — Projet de Préface :

Ma chère maîtresse,

Je te dédie ces vers, d'abord parce que tu ne les liras pas, et que, d'autre part, je suis bien tranquille, car, si tu les lis, tu n'y comprendras rien Mais je te les offre parce qu'ils sont nés sur les galets de la Manche, dans des coins de paysages de Normandie, dans une nature tapageuse parmi les dessous de bois et les buissons. Nous y sommes-nous piqués, hein ! Effet bizarre ; presque tous ont une allure triste.

Très peu sont gais. En me les rappelant, je songe à un vol de corbeaux que j'ai vus, où se mêlaient çà et là quelques alouettes effarées, et qui s'élevait au-dessus d'un parterre enchanteur et très riant de pavots rouges, de marguerites neigeuses et de belles gueules-de-loup. C'est, vois-tu, une habitude de faiseurs de vers, de n'être jamais où ils sont. Si tu venais m'embrasser pendant la lecture d'un sonnet de Baudelaire, je serais capable de ne pas m'interrompre, et, si l'on m'annonçait la mort de mon père entre deux strophes d'Hugo, je dirais : « Attendez. »

Je me rappelle tes enthousiasmes. Tu as beau dire, tu admirais, mais tu ne comprenais pas. Pourtant il était d'un grand charme pour moi, ce battement de mains tout de confiance, et rien n'est plus doux au cœur d'un homme que le ravissement de la femme qu'il aime, et la mine attentive qu'elle prend à chacune de ses paroles, d'autant plus émue et intérieurement grisée qu'elle ne sait pas ce qu'il lui dit.

Ton adoré.

P.-S. — Tu sais que je me marie.

Quelque part, il résume ses ambitions d'avenir et note : « que mon nom sonne un peu comme un grelot de cuivre ». Il tinte clair aujourd'hui comme un grelot d'or.

Oh! la jolie notation de ce bel artiste de la phrase qui, dans le livre et sur la scène, fut un maître et demeure un exemple :

31 *juillet* 1889. — « Petit cochon, vous ne travaillez pas! » disait Langibout à Anatole. Ainsi je dois me dire : « Petit cochon, tu ne travailles pas! » Oui, c'est bon! Tu bois du soleil, tu regardes, tu observes, tu jouis de la vie, tu trouves bien fait tout ce que le bon Dieu a fait. Les lézards t'intéressent, les demoiselles aussi, qui, plantées sur le cou l'une de l'autre, volent de brindille en brindille, et se posent, l'une toute droite et raide, l'autre en ligne brisée, le bout de sa queue dans l'eau. Tu te dis : avant d'écrire, il faut voir. Flâner, c'est travailler. Il faut apprendre à tout voir, le brin d'herbe, les oies qui crient dans les éteules, le soleil couchant, la queue du soleil couché qui s'étend, rosée et pourpre, sur tout l'horizon comme un voile déplié où se pose l'arc de la lune. Tu t'emplis de tableaux, les deux mains dans les poches. Tu lèves les pelles de ta rêverie. Elle déborde de droite et de gauche, sort de son bassin, s'épanouit à l'aventure, au hasard. Tu as même des idées pas gaies. Tu penses à la mort, avec effroi quand il tonne, sans peur quand il fait clair, que la lumière diffuse se fourre partout, regarde par chaque fente de volet et fait pencher les avoines lourdes, quand tu voudrais bien être quelque part, à l'ombre, tranquille, loin du monde et que tu te vois, nullement ému, les pieds joints, allongé, recueilli, presque souriant, à quelques pouces sous terre, tout près des fleurs,

des herbes, de la vie et du bruit. C'est bon. Je t'écoute. Tu ne chasses même plus. Tuer un oiseau te répugne. N'ont-ils pas le droit de vivre? Tu ne pêches pas. Les poissons te semblent des êtres animés, qui t'intéressent comme d'autres bêtes, qui ont des ailes pour voler dans l'eau, qui luttent, qui rusent, qui existent. Tu te fais élégiaque. Tu comprends tout, ma foi! Tu panthéises. Tu vois Dieu partout et nulle part. Tu as des idées sereines qui te font sourire avec bienveillance; tu dégustes le temps. Tu te trouves dieu comme le reste, mais je te le redis: « Petit cochon, tu ne travailles pas! »

Des mêmes années environ datent les premiers souvenirs de M. Henri de Régnier sur Verlaine. On ne les lira pas sans une extrême émotion, dans le même numéro de *la Revue de France.* Il y a un tableau de Verlaine endormi sur son lit d'un hôtel du Quartier Latin, qui est d'une vigueur singulière. On songerait à quelqu'une des plus vivantes notations des *Choses vues.*

Dans ce qu'on va lire, il nous semble que M. de Régnier donne l'exacte impression produite par le pauvre Lélian sur les jeunes hommes des années 90, qui admiraient son œuvre et que l'homme, avec son assez vil entourage, épouvantait un peu :

Je pourrais encore noter bien d'autres rencontres, mais elles n'ajouteraient rien à l'impression que j'ai gardée de Verlaine. Il ne m'a pas été donné de pénétrer dans son amitié. Enfermé dans son étrange vie, il y avait en lui quelque chose d'inaccessible pour ceux qui ne faisaient que l'approcher et dont le genre d'existence était sans rapports de bohème avec la sienne. Il se tenait vis-à-vis d'eux sur une sorte de défensive [madrée. J'ai toujours eu, en face de Verlaine, cette impression d'être regardé de lui avec cette méfiance orgueilleuse d'homme traqué. L'admiration la plus sincère qu'on lui témoignait, les égards avec lesquels on l'abordait, rien ne pouvait modifier cette attitude. Les rencontres d'hôpital ou de café n'y changeaient rien. Il était ainsi. Assis à ses côtés sur quelque banquette du « Vachette » ou du « Voltaire », ou dans cet estaminet faisant le coin de la rue Soufflot et du boulevard Saint-Michel, qu'il fréquentait volontiers, on était toujours loin de lui. Il ne permettait pas que l'on oubliât sa singularité de « Poète maudit ! » Une des dernières fois, la dernière même que je l'aperçus, c'était rue de Médicis. Il longeait la grille du Luxembourg et, par instants, s'accrochait de la main à un des barreaux. Sa grosse canne ne suffisait pas à le maintenir en équilibre sur sa jambe malade. En me voyant, il s'arrêta, m'adressa quelques mots et il continua sa route titubante vers l'Odéon. Je m'éloignai dans la direction opposée. J'allais à quelques pas plus loin, chez Leconte de Lisle. Les deux poètes se détestaient. Un

jour, ils entrèrent ensemble sans se saluer dans le même débit de tabac. Leconte de Lisle en sortit le premier. Verlaine, resté maître du terrain, s'adressa à la buraliste : « Vous voyez bien ce monsieur qui vient de sortir ; eh bien, c'est le vieux comédien Mélingue ! » Verlaine se vengeait par cette plaisanterie, qui n'avait rien de très drôle, du dédain monoculaire de Leconte de Lisle. C'étaient tous deux de grands poètes, mais ils ne buvaient pas à la même coupe ; tous deux avaient connu les durs contacts de la pauvreté et les avaient subis, l'un avec une hautaine dignité, l'autre dans une sorte de basse camaraderie.

§

Mme Solange Pellat qui, dans la **Revue bleue** (1er août), traite de « l'Expertise en écritures », rappelle que l'affaire Dreyfus « a porté un grand coup » à cette science, au point que beaucoup la nient encore. Or, l'auteur de cet article est « Président de la Société Technique des experts en écritures ». C'est donc, ou ce doit être, une personne qualifiée.

Elle nous dit quelles épreuves statutaires sont imposées aux candidats qui souhaitent leur admission dans la société, — épreuves d'un « caractère rigoureusement objectif ».

Mme S. Pellat écrit :

Les lois de l'écriture sont complexes et nombreuses. Il faut des cours pour les enseigner et un article ne peut pas permettre de les condenser. J'en exposerai quelques unes pour en donner un aperçu.

Je commencerai par une grande loi primordiale.

Je l'énonce ainsi : Les mécanismes cérébraux engendrant les gestes scripteurs sont en corrélation avec l'état organique du cerveau et varient comme les modalités de cet état ; le tracé scriptural se trouve ainsi en correspondance, d'une part, avec les variétés de constitution, et, de l'autre, avec les modifications momentanées de chaque cerveau, et par conséquent avec les phénomènes psychiques auxquels répondent les unes et les autres.

Cette loi pourra peut-être trouver un jour une formule plus adéquate encore à la vérité que celle que je lui ai donnée, mais en elle-même elle existe ; le fait ne saurait être contesté. Pour peu que l'on y réfléchisse, on estimera du reste qu'elle est en réalité beaucoup moins surprenante que les lois de la végétation qui font qu'un gland devient un chêne, ou que les lois si mystérieuses qui permettent à des milliers d'ondes éthérées de se croiser à travers l'espace sans se confondre et sans se détruire. Si ses effets sont parfois difficiles à percevoir, c'est qu'il leur arrive d'être très enchevêtrés, comme aux autres phénomènes naturels.

Il est à remarquer que cette loi est double : elle vise à la fois les variétés de constitution des cerveaux et les modifications momentanées de chaque cerveau. Néanmoins, il est bon de la concentrer en une seule formule, car ses deux parties ont trait à un même mode d'action, dont les effets se marquent continuellement côte à côte et réagissent les uns sur les autres.

Cela n'est pas mal, en vérité.

Ceci nous semble mieux encore :

De cette double loi primordiale découlent un très grand nombre de lois, plus ou moins de détail, et notamment celle-ci : Les mouvements graphiques manifestant l'égoïsme ou l'altruisme sont des gestes déterminés par la position dans laquelle se sent inconsciemment le scripteur par rapport au tracé.

Appliquée à nos alphabets occidentaux, où l'on écrit en allant de gauche à droite, cette loi se formule pratiquement ainsi : Le scripteur, qui va vers la droite et dont la main aussi bien que le corps sont placés pour écrire vers le bas de la feuille de papier, se sent constamment, par rapport au tracé, à gauche et en dessous. Les manifestations de l'égoïsme dans le tracé consistent, en dernière analyse, soit en des arrêts ou des retards du mouvement général vers la droite, soit en des déviations anormales vers la gauche ou vers le bas, et celles de l'altruisme, soit dans le maintien et l'accentuation du mouvement général vers la droite, soit en des déviations anormales vers la droite ou vers le haut.

Enfin, voici une « autre loi primordiale » :

Le geste graphique est sous l'influence immédiate du cerveau; sa forme n'est pas modifiée par l'organe scripteur si celui-ci fonctionne normalement et se trouve suffisamment adapté à sa fonction.

Mme Solange Pellat énonce, sans s'en douter peut-être, des lois ou confuses, ou si claires que l'insignifiance en apparaît.

§

La Revue française (9 août) publie un fragment de « La Victoire sur mer », souvenirs de l'amiral W. S. Sims qui fut, pendant la guerre, le commandant en chef des forces navales américaines. On y trouve maint écho des oppositions de caractère entre Américains et Anglais. L'amiral Sims note, par exemple, chez l'amiral Bayley, « le respect inné des Anglais pour une chose ancienne » :

Il ne lui serait jamais venu à l'idée, par exemple, d'écrire autrement

qu'à la main à un supérieur ou à un égal. Se servir dans ce cas d'une machine à écrire aurait été, à ses yeux, une profanation !

J'ai eu l'occasion de critiquer une fois certain amiral, en train de perdre une heure ou à peu près à calligraphier laborieusement une lettre qu'il aurait pu dicter en quelques minutes à un sténographe.

— Comment voulez vous gagner la guerre, si vous employez ainsi votre temps ? lui demandai-je.

— Je perdrais plutôt la guerre, me répondit l'amiral avec un léger clignement des yeux, que d'adresser à mes chefs une lettre tapée à la machine !

L'amiral Sims rend ailleurs pleine justice à son camarade britannique :

il était remarquable par sa très grande modestie. Toutes les fois qu'un journaliste de chez nous était reçu par lui, il lui disait, toujours courtoisement : « Dites ce que vous voudrez sur la marine, mais, — souvenez-vous-en bien,— pas un mot sur l'amiral Bayley ». Il n'aimait pas être photographié et l'opérateur du cinéma envoyé pour tourner l'arrivée de nos destroyers ne put même pas le prendre ; chaque fois qu'il apercevait celui-ci, il lui tournait le dos ! Ma seule excuse d'avoir présenté aussi complètement cet homme si digne d'affection, c'est qu'il était devenu un objet de vénération pour les officiers américains et que le fait d'avoir commandé dix-huit mois les forces américaines de la base de Queenstown le rend digne d'intérêt pour le public américain. Les relations amicales qu'il entretenait avec ses officiers sont prouvées par l'appellation familière d'« oncle Lewis » sous laquelle il était connu et dont se servaient même devant lui quelques intimes. Un récit des opérations de notre marine dans la guerre européenne eût été incomplet si l'on avait oublié de parler du merveilleux marin à qui est due une grande part de leur succès.

Mémento. — *La Revue européenne* (1er août) : « Londres », par Dostoïevsky. — Réponses de MM. Romain Rolland et J. Benoist-Mechin à une enquête sur l'Allemagne.

La Revue de Paris (15 août) : Lettres de Chateaubriand à la comtesse de Castellane. — Sir Sydney Lee : « Guillaume II et le prince de Galles ».

Revue hebdomadaire (8 août) : M. Maurice d'Ocagne : « Dernières années de la princesse Mathilde ». — M. J. Guyon-Cesbron : « Un auteur à relire : Rivarol ». — Suite des lettres du duc de Chartres au général de Montesquiou.

Revue des Deux Mondes (1er août) : « Vue sur Londres », par M. Henri de Régnier. — « Le roman de Dante », par M. F. Malbault. — (15 août) ; « A propos d'un centenaire », par M. Paul Bourget — « Le

septennat de la dictature bolchévique : l'industrie », par le comte W. Kokovtzoff.

Le Correspondant (10 août) : « L'œuvre de Trotsky », par ***. — « Dialogue sur la cavalerie », par M. Aiglat.

La Revue Mondiale (15 août) : « Les réformes tunisiennes », par Mme Claire Géniaux. — « L'Education contre l'hérédité », par le Dr Rodiet.

La Revue Universelle (15 août) : « La dernière amitié de Barbey d'Aurevilly », par M. H. Bordeaux. — « La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac », par M. R. Benjamin.

Les Cahiers libres (juillet-août) : « Stendhal et Grenoble », par M. E. Zavie. — « Opinion sur Stendhal », par M. F. Hellens.

Europe (15 août) : M. Miguel de Unamuno : « La virilité de la foi ». — « Mort du Navire », par M. Louis Beauquier. — « Sécurité », par M. F. Crucy.

Les Cahiers du mois (12) : « Scénarios », par divers, — ahurissants !

Les Œuvres libres (septembre) : « L'éternel printemps », la jolie comédie de MM. Henri Duvernois et Max Maurey. — Une variante très curieuse de *Crime et Châtiment* : « le journal de Baskolnikov », par Dostoïevsky. — « Mages noirs ; messes noires », par M. Frédéric Boutet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le français, langue universelle (*Le Temps*, 27 août). — L'allemand langue diplomatique ? ? ? (*Le Journal*, 27 août).

M. Max de Fourcauld, professeur à l'Ecole des hautes études commerciales, consacre dans **Le Temps** une très intéressante étude au « Français langue universelle ».

Après avoir rappelé que, depuis le dix-huitième siècle, la plupart des traités internationaux ont été rédigés exclusivement en français, cette langue « humaine », selon le mot de Rivarol, M. de Fourcault constate que ce privilège, notre langue a su le conserver sans contrainte, par le seul ascendant de son charme et de son génie. Ce n'est pas, ajoute-t-il qu'il ne lui ait été bien souvent disputé par certaines puissances ; « mais il est remarquable que ces efforts n'ont presque jamais abouti qu'à l'adoption de deux textes dont l'un, obligatoirement rédigé en langue française, devait faire foi en cas de désaccord ».

A ce propos, M. de Fourcauld fait état pour sa propre thèse

d'un rapport remarquable fait à la Chambre des députés par M. Maurice Sibille, sur le projet de loi portant approbation des conventions de l'Union postale universelle signées à Stockholm.

Dans son rapport, M. Maurice Sibille insiste sur les fâcheuses divergences d'interprétation pouvant résulter de la dualité des langues employées pour la rédaction des accords diplomatiques, et il rappelle l'observation que formulait à ce sujet, dès 1831, M. de Martens, dans son *Précis du droit des gens de l'Europe* : « Comme dans ce cas il y a deux originaux dont aucun n'a un droit de préférence, il peut naître des disputes sur le vrai sens d'un mot ou d'une phrase différemment rendus dans les deux langues, ce qui eut lieu par exemple entre la France et la Grande-Bretagne sur quelques passages du traité de commerce de 1786. »

Les inconvénients de cette dualité sont apparus à propos de l'interprétation de certaines clauses du traité de Versailles, dans lequel dut être insérée, sous la pression du président Wilson, la disposition suivante : « Le présent traité, *dont les textes français et anglais feront foi*, sera ratifié. »

L'émotion soulevée par cette clause ne laissa pas d'être assez vive. On fit grief à nos plénipotentiaires d'avoir renoncé implicitement à un privilège deux fois séculaire, que notre rôle éminent dans la conduite de la guerre mondiale nous eût donné le droit de faire confirmer avec éclat. Nous ne pouvions oublier que le texte du traité de Francfort, imposé à la France vaincue, avait été rédigé par l'Allemagne exclusivement en français. Comment nos alliés pouvaient-ils méconnaître un privilège, que nos ennemis avaient d'eux-mêmes, un demi-siècle auparavant, délibérément consacré ?

Cette concession courtoise faite au président de la République des Etats-Unis devait avoir, par ailleurs, des conséquences que l'on n'avait pas mesurées : depuis 1919, toutes les conventions conclues sous les auspices de la Société des nations sont également rédigées en français et en anglais.

Fort heureusement, sous l'impulsion de juristes de tous les pays, d'accord pour reconnaître les inconvénients inhérents à la dualité des textes, le fâcheux précédent créé par les plénipotentiaires de Versailles n'a pas empêché la vieille tradition de se renouer moins de trois mois après, à propos du traité de Saint-Germain, et, dès le début de 1921, au sein de la conférence internationale des communications et du transit, organisée à Barcelone par la Société des Nations elle-même, des voix autorisées, telles que celles de M. Winiarski, professeur à la faculté de droit de Poznan, et de l'honorable Cecil Hurst, jurisconsulte anglais, s'élevaient pour réclamer le retour à l'unité de texte original.

Des observations identiques étaient présentées, la même année, à la commission de l'Elbe, et les représentants de l'Allemagne, de la Belgique, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la Tchécoslovaquie décidaient à l'unanimité que, pour l'interprétation des dispositions contenues dans l'acte de navigation de l'Elbe internationalisé, *le seul texte français ferait foi*. Par la suite, un certain nombre de conventions économiques conclues entre divers Etats du nord de l'Europe, d'abord élaborées en langues nationales, ont été traduites en un texte français déclaré seul original, et c'est exclusivement en langue française qu'a été rédigé le dernier des grands traités internationaux, celui de Lausanne.

L'Amérique elle-même a tenu à s'associer avec éclat à cet hommage rendu par les vieux peuples d'Europe à la clarté incomparable de notre idiome. Déjà au congrès postal de Madrid de 1920, les délégués de l'Uruguay et de la Colombie avaient affirmé le privilège historique de notre langue comme mode d'expression fondamental de toute réunion internationale. Le 11 mai 1923, au congrès des avocats de France, M. Wickersham, ancien ministre fédéral de la justice aux Etats-Unis, président de l'institut de droit américain, vantait sa supériorité sur la langue anglaise, pourtant si riche. A quelques jours de là, M. Edwin Denby, ministre de la marine des Etats-Unis, recommandait aux élèves de l'académie navale d'Annapolis de posséder à la fois le français et l'espagnol : le français *comme langue diplomatique*, et l'espagnol comme étant la langue la plus répandue sur le continent américain. Et, récemment, dans un livre ayant pour titre : *Le français langue diplomatique moderne*, M. James Brown Scott, professeur de droit des gens à l'université de Georgetown, démontrait que le français demeurait toujours la langue diplomatique du monde.

Forte de tant d'appuis désintéressés, notre langue s'est vu confirmer dans son privilège par les plus récentes conventions internationales : par celle de Mexico, relative aux dommages causés à des Français par des actes révolutionnaires, par celles de Berne destinées à réglementer, au nom de vingt-cinq gouvernements européens, les transports internationaux des marchandises et des voyageurs par chemins de fer, et enfin par celle de Stockholm réorganisant, avec la participation des représentants de tous les Etats du monde entier, l'Union postale universelle.

Ces résultats ont d'autant plus de prix qu'ils ont pu être acquis sans qu'aucune pression ait été exercée par les délégués de la France. Ceux-ci, nous dit M. Maurice Sibille, qui fut leur chef particulièrement vigilant aux dernières conférences de Berne, ont suivi cette sage recommandation d'un étranger ami : « La langue française, si harmonieuse, si aimable, doit se présenter comme une belle femme qui sait qu'elle a

droit au succès, mais qui ne dit jamais que telle est sa prétention ».

Et c'est en vain que quelques associations ont tenté de faire adopter, notamment pour les relations postales internationales, une langue artificielle telle que l'espéranto. Ces tentatives ont échoué au seuil même du congrès, dont les membres partageaient l'opinion si éloquemment exprimée par M. James Brown Scott : « On cherche à remédier à la multiplicité des langues par la création de nouvelles langues, de langues artificielles sans histoire et sans avenir. Mais le français, c'est précisément une langue artificielle, non originaire. Elle se compose de mots celtiques, de mots allemands, tout en se basant sur le latin, que les créateurs de langues artificielles prennent toujours comme base. Et au lieu de la façonner en une seule nuit et en secret, on y travaille depuis quinze siècles et au grand jour. »

C'est aussi que la langue française, ainsi que l'écrivait Voltaire, « est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté et de délicatesse tous les objets de la conversation des honnêtes gens », et que, « par là, elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agréments de la vie ».

§

Analysant l'introduction que M. Robert de Flers a écrite pour le tome III de « l'Anthologie des écrivains morts à la guerre », M. Georges Le Cardonnel écrit dans **le Journal**.

Evoquant Charles Müller, qui disait peu de jours avant de mourir : « Nous allons nous battre pour nos bouquins, pour tous nos bouquins », il ajoute : « Parole prophétique et dont les faits ne devaient point tarder à prouver l'exactitude. La victoire n'a pas sauvé seulement nos plaines, nos vallées, nos coteaux ; elle n'a pas seulement restitué notre pays dans ses frontières légitimes, elle a aussi sauvé la langue française. » Il rappelle que les Allemands ne s'étaient pas contentés de prévoir un envahissement commercial, une exploitation de nos richesses après l'invasion, mais ils avaient encore décidé que l'allemand deviendrait la langue diplomatique, la langue commerciale, la langue littéraire. Des philologues s'étaient à cet effet, réunis en 1915 et 1916 à Berlin, pour réformer le vieil idiome germanique.

L'allemand, langue diplomatique ! Non, même victorieuse, l'Allemagne n'aurait pu imposer au monde sa langue comme langue universelle. Mais qu'y a-t-il d'exact dans cette prétention orgueilleuse et vaine, et que sait on de ce congrès de philologues réunis à cet effet à Berlin en 1915 et 1916, pour « réformer le vieil idiome germanique » ?

R. DE BURY.

MUSIQUE

Concerts Koussevitzky : *Concerto grosso* de Haendel ; *Concerto d'orchestre* de Philip-Emanuel Bach ; *Concerto* pour piano et orchestre de M. Arthur Honegger ; *Légende chinoise* de M. Eichheim ; *l'Elan* de M. Borchard ; *Deuxième Symphonie* de M. Serge Prokofieff.

Il faut bien constater que, lorsque M. Koussevitzky s'en va en Amérique, cela jette un froid et fait même un trou dans notre vie musicale. On ne le remarqua point sans quelque amertume. La dernière saison s'étira languissante et morne. Nos grandes sociétés de concerts sont tellement accagnardées dans leur vieux répertoire qu'on a depuis longtemps renoncé à lire leurs affiches, de sorte que, si, par hasard et exception, elles s'avisent de risquer quelque nouveauté — généralement de tout repos, — on ne s'en aperçoit même pas. Enfin M. Koussevitzky nous revint chargé de dollars et nous gratifia de quatre séances. On trouva la portion congrue, et il n'y a aucun motif de le lui cacher, puisque, au fond, c'est un compliment. M. Koussevitzky a l'excellente habitude de commencer chacun de ses concerts par une œuvre de musique ancienne, choisie le plus souvent chez les précurseurs de l'épopée classique. On ne saurait dissimuler toutefois que l'intérêt n'en est pas toujours palpitant. On l'éprouva une fois de plus avec un **Concerto grosso** de Haendel. Il n'est guère de musicien célèbre dont la réputation soit plus surfaite que celle de ce compositeur d'opéras, — car ce fut sa spécialité. Non, certes, qu'il soit négligeable, loin de là ; mais il faut toute l'absence de discernement et d'esprit critique, qui distingue si « kolossalement » nos voisins d'outre-Rhin, pour l'égaler à son glorieux contemporain en disant : « Bach *et* Haendel. » Il est vrai qu'ils écrivent aussi : « Gœthe *et* Schiller », « Mozart *et* Beethoven ». Haendel « ne tient pas » auprès de Bach. S'il lui va sans doute plus haut que la cheville, il atteint tout juste au genou. Il eut surtout de la puissance, mais tout extérieure et décorative. La grandeur est chez lui plutôt de la grandiosité. Ce fut un prestigieux improvisateur. Il lui suffisait d'une journée pour composer un *Concerto grosso*, — cet ancêtre de la symphonie, — et il en abattait plusieurs en une semaine. Les conséquences d'une telle facilité sont fatales. Il n'y a point, dans les fugues de Haendel, la fantaisie inépuisable et profonde qui stupéfie dans celles de Bach. Leur écriture magistrale est à la fois rigide et coulante;

leur développement, mécanique et prévu. Quand on relit quelques-uns de ses incalculables ouvrages, on est d'abord capté par certains effets, on pourrait dire, de couleur, mais la séduction est éphémère, l'attention, bientôt lassée, et on est peu tenté d'y revenir. *Le Messie*, *Israël en Egypte* et *Judas Maccabée*, qui sont ses chefs-d'œuvre, échappent à peine à la disgrâce. C'est un art avant tout pittoresque, descriptif et dramatique : tout ce qui passe. Aussi cet art est-il, en résumé, remarquablement superficiel, et l'œuvre de Haendel disparaîtrait tout entier sans laisser de lacune, non seulement dans l'évolution, mais dans l'histoire musicale. Nourri des clavecinistes français et italiens, importateur chez nos voisins de ce qu'ils ont gracieusement baptisé notre *galanten Genre* et promoteur ainsi de l'ère classique, Philip-Emanuel Bach, dont M. Koussevitzky nous octroya pareillement un **Concerto d'Orchestre**, apparut plus intéressant et l'est par ce qu'il annonce et prépare. Mais il y a, de Mozart, un tas de chefs-d'œuvre inconnus ou quasi pour la bonne raison qu'on ne les joue jamais : la *Haffner-Serenade*, par exemple, celle en *Si* ♭ pour instruments à vent, avec son radieux adagio en *Mi* ♭ (n° 556 du classement Wyzewa-Saint-Foix), ses symphonies n°s 332, 333, 381 et 414, précédant les quatre dernières et pleines de beautés de tout ordre. L'allégro initial de celle en *Ré* (n° 333) offre une forme d'un art et d'une unité sans précédent ; celle en *Si* ♭ (n° 332) montre que, huit années à l'avance, le fameux thème du finale de la symphonie *Jupiter* hantait déjà Mozart. Enfin il y a la musique de chambre. Jadis, — très jadis, — le vieux père Pasdeloup avait coutume de faire exécuter fréquemment le *Septuor* de Beethoven par toutes les cordes de son orchestre. Pourquoi M. Koussevitzky ne nous donnerait-il pas ainsi, au lieu d'un *Concerto grosso* de quelque vieux maître, certains quatuors ou quintettes de Mozart ? Le grand public, voire mélomane, les connaît peu et ce sont d'incomparables chefs d'œuvre. Il y a plus de musique dans un seul des quatuors de Mozart que dans les neuf symphonies de Beethoven. Une telle exécution démontrerait qu'ils constituent de véritables et admirables symphonies. Quelle joie et, pour beaucoup, quelle surprise, si M. Koussevitzky voulait bien essayer avec le *Quatuor* en *ut*, les *Quintettes* en *Sol* mineur, en *ut* majeur ou celui en *La*, avec clarinette, et son miraculeux larghetto. Mozart,

qui fut la musique même, est encore méconnu. Il y aurait quelque gloire à se mettre au service de la sienne. En attendant, M. Koussevitzky continue d'être la providence des jeunes, ce dont on ne saurait trop le louer. Il révéla de M. Arthur Honegger, un néo-mendelssohnien **Concerto** pour piano, qui aura beaucoup de succès en Hollande et en Suisse et, d'ailleurs, est fort agréable. Par contre, la **Légende chinoise** de M. Eichheim, de qui j'ignorais, je l'avoue, jusqu'au nom, apparut d'une insignifiance excessive, et, que la nullité parfaite de **l Elan** de M. Borchard ait pu être proposée comme spécimen de notre art national à nos créanciers d'Amérique, la plaisanterie est un peu grosse. Ces deux auteurs, conformément aux us désormais consacrés en l'endroit, n'en saluèrent pas moins, avec un visage épanoui, les maigrelets bravos de leurs amis et connaissances. Mais, auprès de ces pauvretés, M. Koussevitzky nous fit entendre une œuvre extraordinaire. La **Deuxième Symphonie** de M. Serge Prokofieff est une composition de vaste envergure qui, pour la forme, s'apparente à la dernière *Sonate* op. 111 de Beethoven. Un *Allegro ben articolato* classique débute par un thème de trente mesures, d'une fougue et d'une envolée formidables. Après un court intermède en harmonies brisées, un violent *marcatissimo* déclenche un rythme volontaire, obstiné, par un dessin qui s'amplifie jusqu'à sept voix enchevêtrées et se résout en superpositions d'accords d'une âpreté cinglante et lumineuse, sous lesquels, au tréfonds des basses et du contrebasson, la seconde idée se déchaîne *fortissimo*, et c'est au-dessus de deux « diminutions » inégales et simultanées de ce thème que, dans les régions extrêmes de l'aigu des violons et des piccolos, le motif de *coda* plâne éclatant et large. Dès l'exposition, par là, ainsi qu'il advient chez Mozart, l'unité est établie et le développement amorcé. Et quel développement ! Il n'en est et fut guère de semblable exubérante richesse, d'une verve aussi libre, abondante et multiple, aboutissant à un épanouissement d'une telle irrésistible puissance. On sent ici, comme opinait Mozart encore, que le créateur embrasse et domine son œuvre et, jusqu'en sa licence apparente, la pétrit et modèle avec une sûreté aussi spontanée que logique. La seconde partie de l'ouvrage est formée de six variations d'un thème délicieux de charme et de simplicité, et chacune de ces variations synthétise un mouvement de symphonie. Tantôt, ainsi

qu'agirait un peintre, le musicien semble brosser un fond inattendu, sur lequel tout à coup la mélodie surgit et se détache, se démembre ou se ramifie en des tableaux changeants où tous ses éléments sont exploités. Ailleurs, elle apparaît d'emblée, alerte et vigoureuse en sa métamorphose, pour un développement superbe et imprévu. Certes, de pareilles « variations », il n'y en eut jamais beaucoup dans la musique tout entière. En présence de cette *Symphonie*, si traditionnelle en sa norme et si neuve en son contenu, on s'assure qu'aucune forme de l'art n'est à priori prescriptible, que le passé n'est point un faix qu'on supporte et dont le poids vous écrase, mais le précieux appui d'assises cimentées par les siècles, la base solide et féconde d'un humus de culture. En même temps qu'il s'ancre inébranlablement par ses racines au cœur de cet humus, l'art de M. Prokofieff se place au premier rang de l'évolution musicale et loin en avant. Les procédés du contrepoint et de la fugue n'y sont que des moyens assimilés à fond pour la polyphonie la plus audacieusement libérée. Une harmonie en naît, ondoyante, innombrable, et d'une saveur inconnue. Nul lieu commun, pas même une seconde; pas un quart de mesure qui frôle le banal, l'entendu, la réminiscence. Une intarissable spontanéité engendre un entrelacs sonore qui ne ressemble à aucun autre, et qui ravit, grise et étreint en captivant l'intelligence avec les sens. Le musicien a délaissé ici, d'instinct, les vieux modes majeur et mineur épuisés, résidu aujourd'hui caduc de la « modalité » antique. Dès *Chout*, il évoluait spontanément parmi les degrés les plus élevés de la résonance naturelle et ébauchait une « polyphonie d'accords » qui s'intronise définitivement dans cette *Symphonie*. L'inspiration de M. Prokofieff est d'une personnalité et d'une originalité également suprêmes. Un slavisme natif y laisse son empreinte sans l'accabler sous le joug du folk-lore. Elle est d'une inexprimable liberté, toujours nouvelle, insoupçonnée, et toujours soi-même en son intarissable flot, sans que jamais, des nuances les plus délicates au paroxysme de la force, elle ne soit mièvre ni brutale. L'orchestration, non moins incisivement originale et personnelle, méprise la recherche d'effets de virtuosité stérile et fait corps avec la pensée. Elle est d'une maîtrise accomplie. Très jeune encore, puisqu'il naquit en avril 1891, M. Serge Prokofieff est déjà un très grand musicien, le premier musicien complet, — chez qui l'intelligence et la sensi-

bilité sensorielle vont de pair, — qu'ait produit la brillante école russe. Sa *Deuxième Symphonie* est à maints égards un chef-d'œuvre ; elle déborde de génialité et garantit les plus insignes espérances. On jouera, la saison prochaine, beaucoup de choses de M. Prokofieff, et, entre autres, un nouveau ballet imaginé par M. Boris Romanoff sur un merveilleux *Quintette* pour hautbois, clarinette, violon, alto et contrebasse. Il ne faut pas manquer d'aller entendre tout cela. A l'instar de celle de Mozart, si profondément intellectuelle en sa sensualité, cette musique demande à être pénétrée longuement pour livrer sa beauté spécifique intégrale.

Mémento. — Je voulais depuis longtemps signaler de fort adroites et intéressantes transcriptions pour le piano : d'abord à quatre mains, les *Nocturnes* de Claude Debussy, arrangés par M. Gustave Samazeuilh ; puis, à deux mains, le *Quatuor* de M. Maurice Ravel, par M. Lucien Garban ; *Nuages* et *Sirènes* de Debussy, par M. Samazeuilh et *Fêtes*, par M. Léonard Borvick ; *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* de Debussy, par M. Borvick ; *Antar*, poème symphonique de Rimsky-Korsakoff, par M. Louis Doyen. On attend le *Trio* de M. Ravel arrangé à deux mains par M. Garban.

JEAN MARNOLD.

ARCHÉOLOGIE

Fernand-Laurent : *Du Village d'Auteuil au plus grand Paris*, Boivin et Cie. — Augustin Fliche : *Aigues-Mortes et Saint-Gilles*, Laurens.

Parmi les publications récentes concernant le passé de la capitale, c'est avec plaisir que je signalerai le volume de M. Fernand-Laurent, conseiller municipal de Paris, sur une des régions les plus curieuses de la périphérie urbaine : **Du village d'Auteuil au plus grand Paris.** C'est une histoire complète de la localité et qui prendra place honorablement dans la bibliothèque déjà si nombreuse (comme nous le disions récemment à propos d'un ouvrage de M. Poëte) qui s'intéresse au développement de la capitale.

Ce n'est guère qu'à partir de 1292 qu'on trouve trace dans les pièces d'archives de la paroisse d'Auteuil. C'était une possession du chapitre de Saint-Germain l'Auxerrois. Ce fut le petit vin d'Auteuil, déjà réputé, qui paya la dîme. La paroisse passa aux Génovéfains, qui affranchirent, en 1297, les serfs du lieu, mesure que se hâta de confirmer le roi saint Louis. En souve-

nir de la communauté d'origine des deux paroisses, le curé d'Auteuil allait officier à Boulogne, chaque mardi de Pâques, et trouvait vingt écus sur l'autel. En revanche, les Boulonnais venaient entendre la messe de minuit à Auteuil et réveillonnaient aux frais de leurs voisins. — Des processions avaient en général une certaine importance dans la vie d'Auteuil. Celle des *petites bêtes* avait pour objet de demander la destruction des insectes nuisibles (premier vendredi de Mars); les fidèles se rendaient d'une chapelle Sainte-Madeleine à un calvaire situé à la rencontre des rues Mozart et Ribera. Un usage local était encore, paraît-il, la redevance de paille que devaient fournir plusieurs habitants d'Auteuil pour la messe de minuit, où elle devait tenir au chaud les pieds des paroissiens; d'autres étaient tenus d'apporter des torches pour le retour des fidèles venus de Boulogne.

Un des épisodes anciens de l'histoire du lieu avait été au XIVe siècle le nettoyage entrepris par Du Guesclin de la forêt de Rouvray, avoisinante. Mais on sait que la sécurité, quand même, ne put se rétablir de ce côté que sous Louis XI.

Aux XVIIe et XVIIIe siècles s'étaient bâties de jolies maisons élevées par des Parisiens ou par ces messieurs de la Cour; c'était un endroit de villégiature. Un chapitre du volume donne d'ailleurs la physionomie du village d'Auteuil à l'époque et parle de ses rues et maisons.

Auteuil était surtout une grande route pavée, — le pavé du Roy — et qu'avoisinaient des vignobles. Cette rue, que bordaient de beaux hôtels, conduisait à Boulogne en droite ligne et entièrement sous bois.

On a signalé depuis le vieux temps des sources plus ou moins merveilleuses et dont la thérapeutique fit usage.

L'ancienne église datait au moins de 1192 et avait été plusieurs fois « retapée » et modifiée. C'était en somme une église de village, à clocher court; divers détails de l'édifice sont surtout connus par d'anciens dessins, dont un d'Israël Sylvestre. Cette vieille construction disparut en 1877 et a été remplacée par l'église actuelle, qui est une assez cocasse production de l'architecture de notre temps et a été baptisée même, dit-on, *Notre-Dame-des-Marches,* à cause des escaliers qu'il y faut toujours monter ou descendre.

Dans la démolition des fortifications de Paris, on sait que l'on a décidé de conserver deux des bastions situés justement à Auteuil et où se sont passés des épisodes du siège de 1870-1871. Ces bastions doivent être arrangés en promenades et seront montrés comme une curiosité.

M. Fernand-Laurent part de là pour nous parler des transformations projetées et de l'avènement prochain du Grand Paris.

Le plus grand Paris! Voilà le mot merveilleux lâché. C'est cet idéal bêta qui enthousiasme tant de nos contemporains. Cependant il est aisé de concevoir que des villes gigantesques comme Paris et Londres, qui absorbent la population de tout un pays, sont des calamités. Il n'y a pas à se réjouir de leur accroissement continuel, mais bien plutôt à tenter de l'enrayer. La question, qui aurait dû depuis longtemps intéresser les pouvoirs publics, est d'ailleurs trop complexe pour être discutée en quelques lignes, et nous aurons ailleurs l'occasion d'y revenir. Mais il reste toujours que ce danger social n'est pas un des moindres de ceux auxquels il faudra parer demain.

Il reste toujours que le volume de M. Fernand Laurent est une intéressante contribution à l'histoire de Paris, — si quelques passages peuvent en être discutés — et qu'on doit le signaler à tous les amateurs du vieux Paris, dont il vient augmenter la bibliothèque.

§

Dans la collection des monographies de la librairie Laurens, M. Augustin Fliche, qui est professeur d'archéologie et d'histoire à l'Université de Montpellier et qui a longuement étudié dans le midi de la France les monuments se rattachant à la période médiévale, vient de publier un volume sur **Aigues-Mortes et Saint-Gilles**. La fondation d'Aigues Mortes, dont le territoire dépendait de l'abbaye de Psalmodi, remonte à saint Louis et à la croisade de 1248. C'est de là que partit le roi de France pour l'expédition d'Egypte. Il y eut dès ce moment un port intérieur creusé dans l'étang du Repausset et réuni par un canal à un ancien mouillage dit des Eaux-Mortes. Toutefois, les travaux datent surtout de Philippe-le Hardi (1270-1283). Les fortifications d'Aigues-Mortes, commencées en 1241, furent presque achevées en 1294. Mais la construction des remparts ne saurait,

comme la ville, être attribuée au règne de saint Louis. On lui doit seulement la Tour de Constance et le projet de l'enceinte générale. Ce fut Philippe le-Hardi qui éleva les murailles, et ce fut seulement Philippe-le-Bel qui les acheva. La Tour de Constance, qui en est en quelque sorte le donjon, occupe, semble-t-il bien, son angle sud-est. C'est une tour de 30 mètres de haut et assez large. Elle compte deux étages, mais, par une disposition curieuse, il existe une galerie à mi-hauteur, prise dans l'épaisseur du mur et dont les ouvertures permettaient d'assaillir l'ennemi, s'il occupait le rez-de-chaussée. Sur la plate-forme de la tour s'élevait une tourelle où l'on allumait des feux et qui servait de phare et de sémaphore pour les navires approchant de la côte. La Tour de Constance a servi de prison ; on y enferma des Templiers au nombre de quarante-cinq, et qui y restèrent trois ans ; Charles d'Artois, comte de Pézenas, y fut détenu deux ans; ce fut ensuite, sous Charles VII, le duc Jean II d'Alençon, accusé de trahison. Au temps des guerres de religion, on y enferma le ministre Elie Boisset. Après la révocation de l'édit de Nantes, on y incarcéra nombre de protestants, dont une fillette, Mlle Durand, qui y fut détenue de 8 jusqu'à 32 ans, — épisode lamentable et qui permet de comprendre quelles étaient les passions de l'époque.

M. Augustin Fliche étudie cependant les remparts d'Aigues-Mortes, quadrilatère où s'ouvraient cinq portes fortifiées et dont il décrit les tours, les courtines, etc. Mais dans la ville, toute moderne, il n'y a presque rien à voir, à l'exception de l'église Notre-Dame-des-Sablons, construction du XIIIe siècle, mais qui a été tellement « retapée » qu'elle a perdu tout intérêt. Du couvent des Cordeliers, il est resté un escalier du XIVe siècle ; et l'église des Capucins sert aujourd'hui de halle. La chapelle des Pénitents Gris a été incendiée par les protestants en 1575 et rétablie dans le pauvre style du XVIIe siècle.

De Saint Gilles on peut dire qu'il est resté surtout une façade d'église, et qui est d'architecture *romaine*, non romane. Ce fut surtout un pèlerinage fort en vogue au XIIe siècle. L'église fut consacrée en 1096 par le pape Urbain II ; elle était alors en construction.

Le monastère de Saint-Gilles était devenu très riche, mais eut des démêlés nombreux avec les comtes de Toulouse. Au XIIe siècle, Saint-Gilles est en pleine prospérité ; la ville, qui s'est déve-

loppée à son côté, compte neuf paroisses, dont les églises ont maintenant disparu ; le port, qui servait surtout à l'embarquement des pèlerins pour la Terre Sainte, était alors très fréquenté. La décadence arriva avec les troubles et bientôt les guerres suscitées par l'hérésie albigeoise. Les ressources manquèrent bientôt pour la reconstruction, alors nécessaire, de l'église abbatiale, et ce fut la ruine du monastère. Au XVIe siècle, durant les guerres de religion, Saint-Gilles fut incendié avec sa bibliothèque et ses archives.

Il reste de la vieille abbaye une façade qui est un morceau célèbre de la sculpture en Languedoc ; une curieuse crypte où l'on inhuma le légat du pape, Pierre de Castelnau ; et autour de l'église, bâtie dans la nef de l'ancienne abbatiale, des ruines du transept et du chœur. M. Augustin Fliche la décrit longuement avec de précieux détails historiques et archéologiques. La démolition de la vieille abbaye avait été commencée en 1791, mais on préserva les ruines du chœur et surtout la fameuse « vis de Saint-Gilles » ; une restauration générale de l'édifice commença en 1842 et fut menée à bien en 1868. On a installé dans la crypte un petit musée lapidaire. A *Saint-Gilles* et dans les ruines de l'ancien chœur se trouve installé encore un musée lapidaire, qui offre de nombreuses pièces intéressantes.

Dans la ville subsiste une maison romaine où serait né le pape Clément IV. A l'étage, elle possède une curieuse cheminée à manteau conique.

Le petit volume de M. Augustin Fliche sur *Aigues-Mortes et Saint-Gilles* est une consciencieuse monographie et qui tiendra une place honorable parmi les publications de la librairie Laurens.

CHARLES MERKI.

LETTRES ANTIQUES

Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle avant notre ère, par André Boulanger, Paris, de Boccard.

Né en Mysie, vers 117, **Aelius Aristide** est une figure étrange. Son œuvre considérable n'a plus guère de lecteurs. Quelque méconnue qu'elle soit, elle ne mérite point cependant le discrédit et l'oubli dans lesquels aujourd'hui elle semble tombée. En effet, l'œuvre de ce sophiste est la seule qui nous fournisse,

au IIe siècle de notre ère, des ressources fructueuses et variées pour la connaissance de cet épisode curieux de l'histoire littéraire hellénique qu'est le règne de la seconde sophistique. Ses déclamations nous présentent d'abondants documents sur l'éloquence d'école de ce temps. Ses pamphlets contre les sophistes contemporains montrent qu'en dépit de la victoire officielle du néo-classicisme, la manière oratoire, qu'on appelait à Rome l'*Asianisme*, avait encore de nombreux représentants et jouissait de la faveur du public. Ses *Discours sacrés* sont un faisceau de témoignages importants pour l'étude de la vie religieuse de cette curieuse époque. Ses hymnes et surtout ses monodies sont des exemples intéressants du genre intermédiaire entre la poésie et la prose que les sophistes s'efforçaient de faire prévaloir. Ses discours politiques et ses panégyriques enfin nous renseignent sur la vie politique des cités de la province d'Asie, sur leur vie intellectuelle, sur leurs rivalités et sur les rapports qu'elles entretenaient avec Rome. Etant donné l'importance de l'œuvre de ce brillant sophiste, nous ne pouvons qu'être reconnaissants à M. André Boulanger, professeur à la faculté des Lettres de Fribourg, de s'être appliqué à consacrer à Aelius Aristide et à son œuvre une longue étude, aussi savante qu'attachante : c'est le premier et le seul ouvrage en langue française que nous ayons sur ce sophiste. Pour situer cette œuvre dans son milieu historique et littéraire, M. André Boulanger a placé en tête de son livre un bref résumé de l'histoire de la province d'Asie ; et, en nous donnant des indications sur la société dans laquelle se recrutaient les sophistes, sur le public qui les applaudissait, il nous fournit un aperçu sur les origines et sur le développement de la sophistique dans l'Orient hellénique, qui nous prépare à comprendre avec plus d'intelligence les pages qu'il consacre à étudier la vie et les écrits d'Aristide.

Toutefois, ce qui fait pour nous l'intérêt capital d'Aristide, ce qui lui donne un caractère très à part et une physionomie si singulière, ce sont, croyons-nous, ses idées religieuses et ses tendances mystiques. Né d'un père qui était philosophe et prêtre de Zeus, issu d'une famille fortunée qui tenait un rang distingué dans sa province, Aristide reçut une éducation appropriée à son rang et aux habitudes du temps. Son premier éducateur, fut, dit-il, un certain Epagathos, « grand homme de bien qui avait,

au su de tous, commerce avec les dieux et savait par cœur tous les présages qu'on tire des songes. Ce qu'il avait prédit s'accomplissait le jour même, ou peu s'en faut ». Dès l'âge de douze ans, Aristide quitta son pays natal et se rendit en Phrygie, où Alexandre, qui fut précepteur de Marc Aurèle, tenait une école renommée et enseignait la grammaire, la rhétorique et la littérature. Or, comme l'éducation consistait essentiellement en ce temps à mettre les jeunes gens en mesure de parler éloquemment dans toutes les circonstances de la vie, à meubler leur mémoire de textes d'écrivains classiques, surtout de poètes dont les citations donnaient de l'agrément aux discours, à leur fournir en somme un répertoire abondant d'idées générales et de thèmes à développement, « le maître de rhétorique, écrit André Boulanger, s'attachait tout d'abord à former le style de ses élèves par une série d'exercices écrits de difficulté croissante. D'abord de petites narrations, des descriptions, puis des dissertations sur la vraisemblance de telle ou telle légende, des éloges de personnages mythologiques ou historiques, des parallèles de grands hommes, des caractères, des portraits, des développements de thèmes moraux. Pour traiter de pareils sujets, les apprentis rhéteurs trouvaient évidemment des ressources abondantes dans leurs souvenirs poétiques, et leur style ne pouvait manquer de se ressentir fortement de l'influence de pareils modèles. Enfin, ils étaient admis à aborder les exercices qui préparaient directement à la pratique de l'éloquence. C'étaient surtout des monologues où l'on jouait le rôle d'un personnage historique ou légendaire, pesant le pour et le contre au moment de prendre une importante décision, s'efforçant de faire prévaloir son opinion dans une assemblée, ou se défendant contre une accusation. Homère, les Tragiques et surtout l'histoire hellénique fournissaient un nombre infini de sujets». L'influence d'Alexandre, qui n'avait eu pour maîtres que les grands classiques, qui avait acquis à leur commerce une immense érudition où chacun pouvait puiser « comme au trésor commun de la Grèce », qui savait, en partant des principes les plus simples, s'élever lentement et progressivement jusqu'aux sommets les plus hauts, « ainsi que l'on fait dans les initiations aux mystères », fut profonde et durable sur Aelius Aristide. Il lui communiqua son ardente admiration pour le passé de la Grèce héroïque, et c'est à

cet enseignement qu'Aristide dut sa connaissance profonde de l'antiquité hellénique, son érudition, sa culture et son goût pour la vieille langue attique.

A la fin de ses études, Aristide devint un hôte assidu des « auditoires » de Smyrne, de Pergame, d'Ephèse, villes où déclamaient et enseignaient les plus fameux orateurs de ce temps. Enfin, encore dans sa jeunesse, Aristide visita Athènes et y termina son éducation. Dès qu'ils se croyaient maîtres en leur art, les jeunes sophistes de cette époque se hâtaient de courir le monde. Les années de voyage succédaient régulièrement aux années d'apprentissage. Ils tiraient gloire et profit de leurs tournées à travers les grandes villes de l'empire, jamais lassées d'entendre de nouveaux orateurs. Aristide n'eut garde de manquer à la coutume. Il fut tout d'abord attiré par la terre classique des merveilles, l'Egypte. Peut-être vint-il y chercher, comme jadis Apollonios de Tyane, une sorte d'initiation religieuse, car l'Egypte exerçait alors sur tous les esprits enclins au mysticisme une irrésistible attraction. En tout cas, le souvenir que lui laissa Alexandrie fut celui d'un enthousiasme durable dont on retrouve la trace jusque dans ses dernières œuvres. Quatre fois il parcourut l'Egypte en tout sens et poussa jusqu'en Ethiopie. D'Egypte, Aristide regagna l'Asie Mineure, puis il entreprit, bientôt après, le voyage de Rome. Il se mit en route pour la Ville Eternelle en plein hiver. Choisissant la voie de terre, il traversa, quoique déjà malade, l'Hellespont, la Thrace et la Macédoine. Ce fut un voyage que tout contribua à rendre pénible : les pluies, le froid, les vents, les campagnes inondées, les auberges misérables « où l'on était plus mouillé qu'en plein air ». Aristide souffrit d'abord de maux d'oreille et de dents, puis de fièvres violentes. Enfin un asthme se déclara, et ce fut à demi mort qu'il fit à Rome son entrée.

Peu de temps après son arrivée, son mal encore empira. Tout espoir de guérison semblait perdu ; mais les soins affectueux de son ancien maître Alexandre l'arrachèrent à la mort. C'est lui après les dieux qui fut, selon Aristide, le principal artisan de son salut. Telle fut l'origine de cette célèbre maladie dont l'histoire allait être celle de toute sa vie. Cependant la maladie ne lui fit pas oublier le souci de sa gloire et lui laissa assez de répit pour qu'il pût se produire en public et déclamer

devant un auditoire de choix le panégyrique de Rome. Cet éloge de Rome, qui lui valut la faveur impériale, est un des discours les plus marquants d'Aristide. Il eut l'extrême habileté de ne pas considérer comme antagonistes les deux formes les plus hautes de la civilisation : Rome, la grande puissance matérielle du présent, et Athènes, la plus grande force morale du passé. A ses yeux, Rome complète l'œuvre d'Athènes et la continue ; ayant recueilli l'héritage de l'hellénisme, elle en assure le bénéfice à l'univers entier en faisant régner partout l'ordre, le gouvernement et la paix. Aristide aurait volontiers prolongé son séjour en Occident ; mais sa mauvaise santé ne lui permit pas de réaliser son rêve de voir Gadès et l'Océan, et lui imposa un prompt retour en Asie. Après un an d'absence et une traversée fertile en tempêtes et en incidents de toutes sortes, il parvint à Smyrne. Là, les médecins l'entourèrent et lui conseillèrent, pour guérir la multitude de maux dont il était accablé et dont le plus grave était une perpétuelle suffocation, d'essayer les sources chaudes qui se trouvaient près de la ville. Rien n'y fit. Aristide dès lors s'en remit aux mains des dieux. Isis, qui envoyait aux malades qui venaient dormir en son temple des songes thérapeutiques, lui apparut et lui marqua sa faveur par l'entremise de ses oies sacrées. Sérapis le conseilla. Mais le plus grand et le plus actif des sauveurs d'Aristide fut le grand Asclépios. Il décida, sur le conseil du dieu, de s'établir à l'Asclépéion de Pergame. Or, on trouvait à Pergame, comme à Epidore et à Cos, un bois sacré, une source miraculeuse, un temple, des portiques pour le sommeil des malades, un théâtre et un gymnase pour le divertissement des convalescents. Le suppliant, après s'être purifié, sacrifiait au dieu, lui adressait d'ardentes prières, puis s'endormait dans une dépendance du temple. S'il en était digne, le dieu lui apparaissait en songe, le guérissait de sa propre main ou lui enseignait des remèdes appropriés à son mal. On venait de tous les pays de l'Empire demander la santé à ce puissant guérisseur. Aux jours de fêtes, la foule assiégeait le puits sacré « en se poussant et en se bousculant comme un essaim d'abeilles ou comme des mouches autour d'une jatte de lait ». Vivant dans la perpétuelle attente de la révélation divine et des miracles, les dévots d'Asclépios se communiquaient leurs rêves, les discutaient et les soumettaient à l'examen des prêtres-médecins. C'était en rêve

qu'Asclépios indiquait à Aristide le régime alimentaire qu'il avait à suivre et les remèdes qu'il devait s'administrer. Il est regrettable que M. André Boulanger ne nous renseigne pas mieux sur cette officine de cures et de miracles. Au lieu de nous parler de *cures saugrenues*, d'*invraisemblables remèdes*, il aurait mieux fait de s'étendre davantage sur le régime que suivait Aristide, sur les remèdes qui lui étaient indiqués. Le persiflage ne nous apprend rien ; et la médecine, qui cherche encore sa voie, trouverait à glaner dans cette thérapeutique psychanalytique redevenue à la mode aujourd'hui. Ce sont les *Discours sacrés* qui nous font connaître la vie que menait Aristide à l'Asclépion de Pergame. Ces *Discours sacrés* sont des mémoires écrits au jour le jour, composés au hasard de l'inspiration et des souvenirs, sans analogie dans tout ce qui nous a été conservé de la littérature antique. Dès le début de sa maladie, en effet, Asclépios avait prescrit à Aristide de noter chaque jour ses songes par écrit. C'était d'ailleurs ce que les prêtres conseillaient aux malades dans les sanctuaires des dieux guérisseurs. Aristide se conforma scrupuleusement à l'ordre du dieu. Quand ses souffrances l'empêchaient d'écrire, il dictait son journal. Cette maladie dura dix ans. Un jour cependant, une apparition lui révéla qu'il recouvrerait la santé en revenant aux lieux mêmes où il avait commencé à être malade. Il partit donc aussitôt pour les bords de l'Aisépos, où il avait jadis contracté un refroidissement. Là, le dieu lui prescrivit des bains froids, des purgatifs énergiques et des vomitifs. Il recouvra la santé et il remit à profit ce regain de vigueur pour donner des séances oratoires dans plusieurs villes d'Asie. Ce fut alors, croit-on, qu'il éprouva le désir de se rendre en Grèce et d'ajouter à sa gloire, alors à son apogée, la suprême consécration que seuls pouvaient lui donner les Athéniens, les plus fins des connaisseurs en matière de beau langage. En 176, l'empereur Marc-Aurèle lui rendit visite à Smyrne. En 178, un tremblement de terre détruisit cette ville. Lorsque se produisit la catastrophe, Aristide, averti par un ordre divin, avait quitté la ville. A la première nouvelle de ce cataclysme, il usa du crédit dont il disposait auprès des puissants de ce monde pour obtenir la restauration de cette ville aimée, et il écrivit aux empereurs pour leur demander un secours rapide et efficace. A la lecture de cette lettre, Marc-Aurèle ne put retenir ses larmes,

et les travaux de reconstruction commencèrent sans retard.

La date de la mort d'Aristide est aussi incertaine que celle de sa naissance.

MARIO MEUNIER.

LINGUISTIQUE

Sur l'origine du mot « rescapé ». — Une absence prolongée m'a empêché jusqu'ici de répondre à l'article de M. Camille Pitollet, inséré au numéro du 1er juin, p. 573. Dans cette riposte à ma petite note rectifiant la sienne (1), M. C. P... a la bonne grâce de citer les sources de ses affirmations premières.

C'est d'abord une note en patois signée Perco (pseudonyme), extraite d'un journal bruxellois, où il est affirmé que « jamais dans aucun village wallon, on n'a dit *rescapé* ». Et c'est ensuite le texte de l'article où M. Emile Godin, revendiquant pour lui-même la formation du mot *rescapé*, disait en propres termes :

Les mineurs de la fosse sinistrée (de Courrières)... sont en immense majorité originaires du pays belge qu'on appelle le Borinage ; ce sont eux qui... emploient le mot *escapé* et ils l'ont emprunté au dialecte wallon, que l'on parle à Mons.

Je me plais à reconnaître que ces textes déchargent M. Camille Pitollet de ce que j'avais appelé une légère erreur de sa part. En affirmant que *rescapé* n'existe pas en Hainaut, il ne faisait que suivre M. Godin, qui est bien excusable, et Perco, qui est bien amusant. On voit par cette publication que M. C. P... n'était pas non plus le premier en cette affaire à prendre le « dialecte wallon » pour une entité linguistique, à introduire Mons dans le Borinage, et à confondre avec le borain le patois de cette ville. La légère erreur, dans toute sa petite étendue, n'était donc pas le fait de M. Camille Pitollet. Je lui en donne acte volontiers.

Cela dit, je dois prendre la liberté d'ajouter que si M. C. P... avait eu le loisir ou le goût d'exercer à cette occasion la critique des sources — qui est en usage, notamment, chez les gens, comme il dit, qui fabriquent la langue à l'aide de fiches, — il n'aurait pas manqué de reconnaître dans la note de Perco toute une série de plaisanteries de nature à compromettre son témoignage, du

(1) Rappelons que les premiers articles de cette petite polémique ont paru ici dans les échos des numéros du 15 avril (p. 574) et du 15 mai (p. 285).

reste mal exprimé. Il aurait pu voir aussi bien que le texte est montois, alors que les ouvriers de Courrières observés par M. Emile Godin venaient du Borinage, canton minier de cette région.

Or si Mons, sur la carte, se trouve non loin du Borinage, son patois n'en est pas moins différent du borain. Fortement affaibli, du reste, comme tous les patois des villes à présent, on le voit de plus en plus contaminé de français populaire, même de formes argotiques. Le patois borain, au contraire, parlé par une population ouvrière très dense et restée homogène, est encore très pur dans son originalité ancienne, sensiblement plus riche que son congénère. Une observation de vocabulaire faite sur le montois, si elle est juste, a donc grande chance de ne plus l'être, appliquée au borain.

Une chose encore que M. C. P... aurait pu apprendre chez les gens compétents, c'est qu'il faut toujours un peu se défier en ces questions, comme le font très sagement les romanistes wallons, du témoignage parfois irréfléchi de nos écrivains patoisants, qui, pour la plupart, sont des spontanés, écrivant leur langue naïvement, non sans talent souvent (1), mais telle qu'ils la connaissent, sans l'avoir étudiée au fond et sans voir au delà. A preuve ceux qui ne veulent connaître que le seul *escapé* (*scapé* par aphérèse) et qui repoussent avec dignité l'attribution de *rescapé*, comme si l'absence de ce dernier vocable n'était pas pour leur langage un signe d'indigence ou d'appauvrissement.

Le picard possède *écaper-récaper*, et le wallon propre, à Liége notamment, *èchaper-rèchaper*, comme le français lui même a « échapper-réchapper ». Ce sont là, je l'ai fait remarquer, des formations parallèles, aussi normales et naturelles l'une que l'autre, et anciennes au surplus. Et il y a partout entre les deux termes la même nuance de sens, qui se comprend d'elle-même. Constatant donc cette dualité verbale autour et au-dessus du borain, il eût évidemment suffi au lecteur de M. C. P... du moindre sens de la langue et de ces patois pour conclure de l'existence de la forme *escapé* en borain à la coexistence plus ou moins

(1) C'est le cas pour M. Valentin van Hassel, qui, sous son pseudonyme de Henry Raveline, a publié, dans son pittoresque et savoureux patois borain, plusieurs recueils de contes pleins d'observation et de sentiment. On lui doit aussi quelques drames, dont une traduction française, faite par lui même, a paru en 1923.

probable du *rescapé* correspondant. D'autant plus que le Borinage est une région essentiellement houillère, où les accidents sont nombreux et les catastrophes malheureusement fréquentes. Ne serait-il pas singulier que la langue traditionnelle et encore usuelle des gens qui passent leur vie dans un tel milieu n'eût point le mot, de formation si naturelle, pour dire l'action de réchapper, l'état de celui qui a échappé contre toute attente à la mort ou à un grand danger, comme par hasard ou par miracle ?

Ce sont des raisonnements de l'espèce que se font à ma connaissance (je les ai vus à l'œuvre) les gens qui fabriquent les langues à l'aide de fiches. Après cela, ils s'en vont voir sur place, non sans avoir jeté un coup d'œil attentif sur les sources écrites, quand il y en a. — Et dans le cas présent, il y en a heureusement de plus sérieuses que celles qui ont surpris la bonne foi de M. Pitollet.

On trouve le verbe *rescaper* dans le Glossaire montois de Sigard (1866). Et cela tranche la question pour ce qui concerne le dialecte de cette ville. Si celui-ci n'avait plus *rescapé*, c'est qu'il l'aurait perdu au cours des âges. Encore devrait-on plutôt dire, par prudence et sous toutes réserves, que le mot y serait assoupi dans la mémoire collective, prêt à renaître peut-être un jour ou l'autre à la faveur de circonstances favorables. N'a-t-on pas vu à Liège, il y a peu d'années, le mot primitif *tawe*, qui n'existait plus qu'à titre archéologique dans quelques toponymes ou patronymes, et dont les plus habiles dépisteurs n'avaient pu retrouver le sens, ni même l'emploi, renaître subitement et rentrer en usage dans le langage des mineurs lors de la découverte et exploitation en minières de gisements de phosphates dans les plaines hesbignonnes ?

Voilà pour le montois.

Quant au patois borain (1), qui n'a encore ni dictionnaire ni glossaire général, puisque certains de ses fidèles (il y en a au moins deux, compris Louis Dufrane) croient que le mot est étranger chez eux, je me permets de les renvoyer à l'un de leurs pré-

(1) On constate quelques nuances vocaliques suivant les lieux. Elles n'intéressent guère que les philologues et n'ont pas de place dans cette discussion. Nous gardons au mot la forme sous laquelle le français pouvait l'assimiler. L'orthographe moyenne *rescapé* est du reste générale dans le Borinage comme à Mons.

décesseurs, le poète Accarain, dont une pièce de vers est précisément consacrée au cas d'une « hiercheuse » *rescapée*, avec ce mot au titre et dans le texte. Du reste, je ne puis laisser ignorer à ces incrédules le témoignage donné récemment par l'excellent patoisant montois Charles Dausias à cet autre wallonisant bien connu, M Achille Carlier, qui s'était lui-même intéressé à la question à cause des articles du *Mercure de France*.

J'ai vu, dit M. Charles Dausias, j'ai vu maintes fois le mot *rescapé* dans des œuvres patoises boraines.

L'opinion contraire est donc un préjugé. Quelle est son origine? On peut l'imaginer. A voir venir du dehors avec des airs de conquérant, claironné par toute la presse de langue française, un mot qui ne les avait pas frappés jusqu'alors, ils ont cru à une invasion. Peut-être aussi ne le connaissait-on autour d'eux que comme verbe et comme adjectif... Malentendu ou préjugé, toujours est-il qu'ils ont crié à l'intrus comme on crie au voleur !

Il est temps de faire remarquer que dans sa forme même, dans sa structure consonantique, *rescapé* porte une sorte de certificat d'origine. Impossible en français, impossible en picard, impossible en wallon, *rescaper* n'a pu naître que dans le domaine bien délimité du picard wallon, où règnent notamment le montois et le borain, compère et compagnon. Comme le dit — révérence parler — un dicton qui est de ce terroir : il n'y a pas de veau qui ne rappelle sa mère !

Le mot n'a donc pas été inventé à Courrières, pas plus qu'il ne l'avait été à la Boule ou à l'Agrappe. Simplement, il a pris de là son essor pour se répandre en français comme substantif dans l'usage commun. Sans doute, la publicité que lui a faite M. Emile Godin dans ses communiqués Havas, comme ce dernier le dit et comme nous l'en voulons croire, a t-elle été d'un secours indispensable pour une telle promotion. Mais cette intelligente initiative n'eût pas suffi, je pense, ni la publicité Havas. Ce n'est pas la première fois que l'on tente d'introduire dans la grande langue un mot patois du Nord. Chacun connaît le sport d'hiver de la glissade sur les pentes. Né à Spa, à ce qu'il paraît, organisé tout d'abord en cette ville par le baron de Crawhez, homme de sport et Wallon pur sang, ce jeu de villégiature porta d'abord le nom de *sployon*, emprunté au vieux dialecte de la région. Vainement le baron de Crawhez voulut-il lui garder cette dénomination

d'origine dans les divers lieux où il contribua à l'introduire. Il se buta au purisme ou au snobisme obstiné des gens dits cultivés qui préférèrent le terme de « luge », tout aussi étranger à leur langue, pourtant. Sans doute a-t-il manqué à *sployon* le concours de quelque circonstance sensationnelle, de la valeur de celles qui ont favorisé *rescapé*, en illustrant, si l'on peut dire, en mettant en relief les horribles catastrophes que l'on sait. Il est bien vrai, et c'est un caractère moral de notre temps, que le public en général compatit bien plus qu'autrefois aux tragiques événements de la mine et de l'industrie. Mais ceux-là étaient vraiment exceptionnels. Et puis, il y eut des faits connexes. Se rappelle-t-on, par exemple, le geste du Kaiser envoyant à Courrières, brusquement, comme il faisait tout, l'équipe des sauveteurs rhénans, munis (déjà !) de casques à gaz ? Et encore, tout à la fin, le succès triomphal de curiosité que Paris, la grand'ville, fit aux rares *rescapés* (on les nommait ainsi), exhibés en costume de travail comme de vrais phénomènes, ce qu'ils étaient du reste?

Toujours est-il que le mot a fait fortune. Chose curieuse, il s'est imposé jusque dans les régions picardes au détriment du *récapé* local, comme on peut en juger par une curieuse communication faite à M. Arille Carlier par M. Louis Delsaux, avoué, docteur en droit à Douai. M. Delsaux s'exprime ainsi :

Le mot *rescapé* est d'introduction récente dans le populaire de notre région industrielle ou paysanne. Le terme usité depuis temps immémorial est *récapé* ou « réchappé » selon les milieux. C'est pour la première fois lors de la catastrophe de Courrières qu'on a vu apparaître le mot *rescapé*, soit que les journalistes qui l'ont employé se soient adressés à quelques personnes non autochtones, soit qu'ils aient mal compris. L'époque de cette innovation (1905) est certaine pour tous. Depuis 1905, le mot *rescapé* est tout à fait usité dans la région. — (Lettre du 18 juillet 1925.)

Ce que M. Louis Delsaux ne dit point, c'est le sens dans lequel *rescapé* est employé chez lui. On doit croire que ce n'est pas le sens général d'échappé contre toute attente, puisque c'est là le sens du *récapé* local encore vivant, mais dans le sens restreint et spécial d'échappé contre toute attente à une catastrophe. *Rescapé* en picard n'est donc pas un doublet de substitution, rival heureux du mot local qu'il aurait détrôné à la faveur des circonstances et de sa débilité relative. Tout porte à croire que *rescapé*,

envahissant brusquement, et disons : violemment le domaine sémantique de son voisin picard, se sera contenté de s'y tailler son petit canton à lui. C'est ce qui est arrivé en français. Les circonstances du moment, à cette époque de Courrières, ayant circonscrit dans l'attention publique vivement surexcitée l'idée générale de « réchapper », le mot picard-wallon lancé par M. Emile Godin est venu à point pour répondre à un besoin de précision, au lieu et place du terme français resté trop général. C'est bien dans le sens restreint que *rescapé* est encore employé : il n'arrivera sans doute à personne d'appeler *rescapé*, sinon en souriant (ou en soulignant) quelqu'un qui vient de réchapper à une maladie.

Le phénomène est bien connu en sémantique. Ce qu'il faut retenir, en y insistant encore, c'est que l'événement de cet accueil si spontané, si général, soit au profit d'un mot dialectal. Peut-être son aspect un peu étrange, son apparence technique sont-ils aussi pour quelque chose : la langue est un peu femme, excusant volontiers les violences exotiques... Mais c'est égal, je crois qu'on citerait peu de cas analogues. L'Académie, surtout, répugne aux mots patois, malgré tous leurs titres vénérables et l'exemple du passé. Quoique aussi français que les siens, ils lui paraissent toujours trop « vulgaires », et la tradition, qui ne date guère que d'elle, de la dignité de la langue la dominera sans doute longtemps au détriment tout de même du pittoresque et du renouvellement, et malgré les objurgations si raisonnables de M. Jean Richepin dans son Discours de réception.

Espérons, avec M. Camille Pitollet, que la Grande Dame, par exception, se montrera cette fois accueillante, *rescapé* pouvant se prévaloir d'un succès qui dure encore après vingt ans.

Sa position acquise est si ferme, en réalité, que le mot a déjà acquis dans la langue une certaine susceptibilité de se prêter aux acceptions par analogie : phénomène d'extension aussi remarquable que l'autre, et qui témoigne d'une belle vigueur chez ce vieillard subitement rajeuni, pour avoir changé de champ d'exploits. Nous en trouvons l'exemple dans un journal qui précisément n'est pas vulgaire du tout. C'est le *Figaro*, qui n'a point hésité mettre *rescapé* sous les yeux de son aristocratique clientèle. J'extrais ces lignes de la Chronique documentaire de M. Emile Gautier, numéro du 29 juillet dernier. Il s'agit des mouches, dont

les œufs ne résistent pas au gel, dit-on, et qui repullulent chaque été :

> Ce qui doit être vrai, c'est que quelques femelles, exceptionnellement robustes ou favorisées par des circonstances exceptionnelles, échappent aux rigueurs justicières de l'hiver, qu'elles traversent impunément, blotties dans les refuges chauds où les araignées ni les balais ne sauraient les atteindre. Ce sont ces « rescapées » qui se chargent, aussitôt que les premières tiédeurs du renouveau les ont réveillées de leur torpeur, de faire souche de plus belle... etc.

O. COLSON.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Pierre Louys, critique dramatique. — Sans vouloir en approfondir la raison, c'est un fait que la mort de Pierre Louys n'a pas provoqué, comme il arrive en général pour tous les grands écrivains, le souci de mettre en lumière tous les aspects de son œuvre et même de sa vie.

Quoiqu'elle soit sans grande importance, il me semble intéressant de signaler sa collaboration comme critique dramatique dans une revue bien oubliée. On pourra constater comment, dans ces articles, il montrait les mêmes préoccupations que dans le reste de son œuvre, et surtout son amour de la beauté grecque et ce désir, si ancré en lui, de distinguer d'une façon tranchée et totale la signification du génie hellène et de la culture latine.

Il m'a été donné de voir, seulement, les trois premiers numéros de la *Revue franco-américaine* et, par conséquent, je ne sais s'il continua sa collaboration dans les numéros suivants, ni même si la Revue continua de paraître. Cette revue, dont le directeur était le prince Poniatowski, annonçait dans sa première livraison qu'il avait été fait un tirage de 46 numéros sur papier Japon destinés (la liste suivait) au Pape, à des Rois, Présidents, Princes et grandes dames et à deux écrivains : le comte Tolstoï et Mallarmé.

Les deux articles que j'ai sous les yeux correspondent aux deuxième et troisième numéro (juillet et août 1895). Dans l'un, après avoir dit ses regrets pour la retraite forcée de José Dupuis, le créateur des grandes opérettes d'Offenbach, et de Mme Broiset, de la Comédie-Française, à propos de la dernière représentation

de celle-ci, il exprime son admiration pour le théâtre de Victor Hugo.

... On a remarqué une petite scène de Victor Hugo : *Sur la lisière d'un bois*. Par quelle aberration inexplicable a-t-on choisi, dans tout le théâtre d'Hugo, cette oaristys grossière et lourde ? Victor Hugo est mort quarante-deux ans après la chute des *Burgraves* sans avoir pu obtenir, ni la reprise de ce drame prodigieux, ni la représentation d'aucune pièce nouvelle. Ses œuvres complètes renferment sept pièces qui n'ont jamais vu la scène : *Torquemada*, *Margarita*, *Esca*, *la Grand-Mère*, *l'Epée*, *Mangeront-ils ?* et *la Forêt mouillée* : autant de chefs-d'œuvre. Pourquoi M. Mounet-Sully, qui est le Torquemada rêvé, n'impose-t-il pas la mise à l'étude du seul beau drame en vers qu'on ait écrit dans cette seconde moitié du siècle ? Pourquoi ces exquises comédies : *les Deux Trouvailles de Gallus*, ne sont-elles pas au répertoire depuis quinze ans ? Pourquoi un théâtre de marionnettes ne monte-t-il pas *la Forêt mouillée* ? Mais non, M. de Bornier possède le Théâtre-Français comme M. Coppée occupe l'Odéon.

Et à la suite, quelques phrases sur la première des *Demi-Vierges* de M. Prévost :

La comédie de M. Prévost n'a pas plu. Les trois juges de l'enfer théâtral, MM. Jules Lemaître, Henri Bauer et Francisque Sarcey, qui généralement ne s'accordent point, ont plongé la main ensemble dans l'urne des boules noires, et tout d'une voix ils ont déclaré la pièce : mauvaise dans tous les sens du mot. On ne verra pas souvent ici le goût de M. Sarcey proposé pour modèle, mais dès qu'il s'agit d'une comédie écrite selon l'ancienne formule, il est impossible de ne pas lui reconnaître l'autorité de l'expérience.

Relevons une remarque qu'il fait à l'occasion du drame lyrique *Guernica*, bien curieuse sous la plume du futur auteur de *La Femme et le Pantin*.

La recherche de la couleur locale préoccupe et embarrasse M. Vidal bien désagréablement. Ne sera-t-il pas temps qu'en musique et en littérature on cessât de considérer les types étrangers comme des panoplies ou des danseuses de folie ? L'amour basque est-il si différent du nôtre, et faut-il, comme Mme Holmès aller jusqu'au Monténégro pour trouver des passions nouvelles et des cris inconnus ? Doña Sol n'a pas de castagnettes ; le cœur d'Yseult ne bat pas sur des rythmes irlandais.

Dans le deuxième article cet intéressant point de vue sur le théâtre d'Orange :

On va reconstruire, adapter et renouveler solennellement le théâtre romain d'Orange, pour y jouer... *Samson et Dalila*. Ce sera, dit-on, un Bayreuth français. Je crains bien que cet opéra, plus moderne qu'oriental, ne soit placé là dans un cadre peu fait pour lui ; et, en tout cas, je doute que la musique de M. Saint-Saëns, quelque digne et louable qu'elle soit, suffise à attirer sur les bords du Rhône les vingt mille pèlerins qui auront entendu en Haute-Franconie l'*Anneau de Nibelung* et *Parsifal*, au mois d'août 1896. Mais s'il ne s'agissait que d'une question de programme, la difficulté ne serait pas insurmontable. Là où *Samson* ne réussirait point, il resterait place pour *Orphée*. Les libretti mythologiques ne manquent pas au répertoire. En réalité, l'erreur est plus grave : c'est le renouvellement de cette perpétuelle confusion qui mêle depuis trois siècles la beauté grecque et la lourdeur romaine sous le même nom : art antique ! Le théâtre d'Orange est affreux, simplement ; il est gros, pesant, disproportionné, écrasé par un mur informe dont les dimensions exagérées réduiront les acteurs à des aspects de mouche ; enfin, il a un défaut capital : il manque d'horizon marin. Les admirables scènes à ciel ouvert où se réunissaient chaque année les citoyens d'Athènes, de Corinthe, de Smyrne, étaient tournées du côté des eaux, et les tragédies hellènes avaient ainsi pour toile de fond le rideau bleu intense de la mer. Or, nous avons aussi, nous, la Méditerranée : ce sont les mêmes flots, la même couleur profonde, le même soleil qui vit Périclès. Nous avons les merveilleuses baies de Marseille, d'Ajaccio, de Tunis, d'Alger surtout, celle-ci la plus belle du monde. Pourquoi, dans cet amphithéâtre naturel qui s'étage entre la Kasbah, la Rampe et la route d'El-Biar, ne fait-on pas construire avec quelques gradins de pierre un monument vraiment digne d'encadrer *Œdipe Roi* ? L'architecture et l'aménagement des théâtres athéniens sont aujourd'hui connus jusqu'aux plus petits détails. La restitution du théâtre de Dionysos en vue de la mer d'Alger aurait un intérêt artistique et archéologique de premier ordre. Personne n'y pense.

Et puis, deux mots encore : *Grand'Papa*, de M. Claude Berton, dans l'agonie du Théâtre-Libre :

Cette pièce, qui vaut surtout par la vérité du dialogue, est une des meilleures que nous ait données Antoine. Elle enterre dignement un genre aujourd'hui passé de mode, elle révèle chez son auteur un tempérament dramatique réellement intéressant.

Et, enfin, en parlant d'une pièces sans importance de l'Ambigu :

La direction a engagé récemment un excellent acteur de l'ancien

Théâtre Libre : Gémier. C'est un artiste d'avenir et qui pourrait bien aborder ailleurs des rôles plus littéraires et plus compliqués.

M. NUÑEZ DE ARENAS.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

Le bicentenaire de l'Académie des Sciences russes. — La question J.-H. Fabre.

Du 5 au 15 septembre à Léningrad et à Moscou a été solennellement célébré le **bicentenaire de l'Académie des Sciences russe**. Pour fêter d'une façon digne cet événement historique, une commission composée des notables bolchevistes et de M. Oldenburg, secrétaire perpétuel de l'Académie, a été constituée. Des invitations ont été adressées à toutes les institutions savantes et à tous les grands savants du monde entier. Une série de publications commémoratives a été éditée par l'Académie et par les nombreuses organisations qui la constituent. L'ouvrage de M. Serge Oldenburg, *l'Histoire de l'Académie des Sciences durant deux cents ans*, présente un ensemble des travaux des savants qui ont fait partie de l'Institution depuis l'époque de Pierre le Grand. Les douze sections principales de l'Académie ont publié leurs historiques détaillés. L'Observatoire central de géophysique a édité, pour la première fois, un atlas climatérique du territoire de la Russie et organisé plusieurs conférences sur les résultats acquis dans ce domaine de la science. Tous les musées de l'Académie, — elle en compte beaucoup : le Musée minéralogique, le Musée géologique, le Musée ethnographique, le Musée botanique, le Musée zoologique, le Musée asiatique, le Musée Pouchkine, le Musée Léon Tolstoï, le Musée Likhatchov (consacré à la paléologie), — ont organisé des expositions fort instructives. Même les établissements qui ne font pas partie de l'Académie, tels que l'ancienne Bibliothèque Impériale et l'Université de Pétrograd, ont participé aux solennités en faisant paraître des ouvrages spéciaux et en organisant des expositions. Le bicentenaire de l'Académie des Sciences, c'est la fête de tous les savants russes restés en Russie soviétique en dépit de tous les désastres de ces dernières années. Le gouvernement, escomptant le retentissement que pouvait avoir cet événement en Europe et en Amérique, leur est venu en aide dans l'organisation des solenni-

tés. C'est pourquoi celles-ci ont revêtu un caractère digne de l'Institution savante et de l'occasion qui les a provoquées.

L'Académie des Sciences occupe une place marquante dans l'histoire de la civilisation russe. Bien qu'elle ait été fondée, en 1725, par l'Impératrice Catherine Ire, veuve de Pierre le Grand, c'est ce dernier qui a été son véritable fondateur. En établissant cette fondation, le grand réformateur russe n'a fait que suivre l'exemple de plusieurs Etats de l'Europe Occidentale, et, en premier lieu, de la France. Imitant les peuples occidentaux dans l'art militaire et naval ainsi que dans l'administration, il s'efforçait d'en faire autant dans le domaine de l'Instruction publique.

Tous les grands centres de l'Europe, à cette époque, possédaient des sociétés savantes. Les « académies des sciences » du XVIIe siècle différaient sensiblement de celles du XVIe et surtout des académies italiennes de la Renaissance. Tandis que les académies de Florence, de Bologne, de Rome et d'autres villes italiennes cultivaient « les humanités » et s'adonnaient aux recherches classiques, les sociétés savantes constituées après les grandes découvertes de Galilée, de Copernic et de Newton, s'occupaient presque exclusivement des sciences pures, — mathématiques et sciences naturelles. La première équipe des membres de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg ne comprit donc, elle aussi, que des mathématiciens et des naturalistes.

Au point de vue scientifique, Pierre le Grand se trouvait sous l'influence des savants allemands et hollandais ; mais en ce qui concernait l'Académie des Sciences, il suivit l'exemple de la France. L' « ukase » sur la fondation de l'Académie dit expressément qu'elle est organisée à l'instar de l'Académie de Paris.

Sous un certain rapport, l'Académie de Saint-Pétersbourg différait cependant de celle de Paris : comme les établissements enseignants manquaient en Russie, Pierre le Grand adjoignit à l'Académie un collège et une université. Ces institutions ne firent d'ailleurs pas montre de vitalité. Quant à l'Académie, elle prit racine et vient d'atteindre aujourd'hui, en tant que société savante, sa deux-centième année d'existence.

Son activité s'est développée dans trois directions différentes. En premier lieu, ses membres s'adonnèrent à la culture des sciences mathématiques et naturelles; puis, on s'occupa de l'exploration de la Russie ; enfin, l'Académie poursuivit des buts

pratiques en étudiant les meilleurs procédés d'exploitation des richesses naturelles du pays.

Au début, les membres de l'Académie urent tous des étrangers appelés par le gouvernement russe. Le premier académicien venu à Saint-Pétersbourg fut le mathématicien Hermann, et le premier rapport présenté à l'Académie traitait un sujet de mathématique. Hermann, son frère, les frères Bernouilli, l'historien Muller, qui composèrent le premier contingent des membres de l'Académie, furent des savants de marque. Le grand mathématicien Euler les rejoignit un peu plus tard.

Malgré leurs nationalités allogènes, les premiers membres de l'Académie s'occupèrent beaucoup de l'exploration de la Russie. Au cours du XVIIIe siècle, l'Académie des Sciences organisa un nombre considérable d'expéditions scientifiques dans diverses régions de l'immense Empire; les comptes rendus de leurs travaux furent traduits en plusieurs langues européennes. En 1745 fut publié le premier atlas géographique russe, préparé par les soins de l'Académie des Sciences. Le monde savant connaît bien ces noms de grands explorateurs russes : Pallas, Lepekhine, Guildenstedt, Falk, Krachéninnikov, Georgui, etc.

Les études scientifiques, complétées par des préoccupations d'ordre pratique, provoquèrent peu à peu la fondation d'un grand nombre d'institutions diverses auprès de l'Académie des Sciences. C'est ainsi que le grand savant russe du XVIIIe siècle Lomonossov fonda un laboratoire chimique qui se transforma, au cours du siècle suivant, en un institut chimique. Les laboratoires et les cabinets de physique, de magnétisme terrestre et de sismographie, se sont réorganisés en un institut de physique et de mathématique disposant partout en Russie de stations d'études. La « Kunstkammer » de Pierre le Grand fut le berceau de tous les musées académiques. Les trois laboratoires biologiques de physiologie, de zoologie et d'anatomie, ainsi que celui de physiologie des plantes, suivent, dans leurs études, un plan commun.

Actuellement, l'Académie des Sciences réunit plus de trente institutions scientifiques ; c'est une des plus imposantes associations savantes. Sa bibliothèque comprend quatre millions et demi de volumes. La valeur des collections qui se trouvent dans ses musées, cabinets, laboratoires, archives, etc., est inestimable.

Plusieurs de ses musées et instituts fonctionnent indépendam-

ment d'elle. C'est le cas, par exemple, du Musée asiatique, qui possède la plus riche collection de manuscrits orientaux et de publications en langue russe et dans les langues des peuples orientaux habitant la Russie, concernant l'Orient. C'est aussi le cas de l'Observatoire de Poulkovo, de l'Institut hydrologique, de l'Institut de radiologie, de la Maison de Pouchkine, etc.

Pour donner une idée approximative de l'activité de l'Académie des Sciences, il suffit d'énumérer les institutions qui s'y rattachent et qui s'occupent d'ethnologie et d'anthropologie. C'est en premier lieu le Musée ethnographique, dirigé par M. Léon Sternberg, savant très connu parmi les spécialistes ; puis, l'Institut japhétique, fondé et dirigé par M. Marr, savant éminent, fondateur du « japhétisme », nouvelle science qui poursuit la tâche de reconstruire la langue primordiale de l'humanité sur la base de la linguistique générale; l'Institut d'Histoire et d'Archéologie de Tiflis, la Commission des archives, la Commission d'Ethnologie russe, la Commission pour l'exploration des richesses productives naturelles russes, etc...

Au cours de son existence, l'Académie des Sciences a compté beaucoup de savants de tout premier ordre : Tchernychov, Liapounov, Mendeléev, Pavlov, Vesselovski, Chakhmatov, etc. Les « comptes rendus » de l'Académie renferment des richesses scientifiques inépuisables se rapportant à tous les domaines de la science humaine. L'Académie française des Sciences a pleinement raison en constatant, dans son message à l'Académie russe, que cette dernière occupe, depuis deux cents ans, dans l'histoire de la civilisation humaine, une place dont elle a le droit de s'enorgueillir, et que des savants illustres l'ont toujours embellie et l'embellissent encore actuellement. Le message ajoute que l'Académie des Sciences de France est heureuse de voir plusieurs des académiciens russes compter parmi ses membres et *vice versa*. Les travaux scientifiques rédigés par les membres de l'Académie de Pétrograd au cours de ces deux cents ans, atteignent le chiffre de 19.000 ; ils ont tous été exposés pendant les fêtes du bicentenaire.

Les solennités de Léningrad ont donné lieu à une polémique de presse qu'on ne doit pas passer sous silence. Le *Journal des Débats* a publié un article signé « Verax », qui invitait les savants français à décliner l'invitation envoyée par l'Académie des Sciences

russes à venir à Léningrad pour assister à la commémoration. L'auteur anonyme de l'article alléguait pour motif la soumission servile des académiciens soviétiques à la domination communiste. L'académicien M. Vernadski s'étant chargé de la défense de ses collègues demeurés en Russie, M. Verax a renouvelé ses attaques.

Le *Journal des Débats* est lu à Léningrad, et les articles de M. Verax n'ont pas manqué d'émouvoir les milieux officiels de l'Académie. Interrogé par un rédacteur des *Izvestia*, M. Oldenburg, secrétaire perpétuel de l'Académie, a émis l'opinion que les articles en question avaient été inspirés par des préoccupations politiques.

Je ne suis pas un politicien, a ajouté M. Oldenburg, et je ne veux pas me mêler à des discussions politiques... Nous autres, nous voulons que la science continue de se développer chez nous et que notre Académie des Sciences puisse travailler au cours du troisième siècle de son existence, aussi productivement qu'auparavant et même avec plus d'intensité encore. Nous sommes sûrs que nos amis d'Occident et ceux d'Orient sont solidaires avec nous sur ce point de vue, et les voix hostiles qui se font entendre par-ci par-là ne nous émeuvent pas.

M. Fersmann, délégué de l'Académie des Sciences auprès de certains établissements bolchevistes, a été personnellement mis en cause par M. Verax, qui lui a reproché un discours prononcé à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Lénine. Voici ce qu'a dit à ce sujet, au rédacteur des *Izvestia* (numéro du 9 août), M. Fersmann :

Les affirmations du *Journal des Débats*, qui ont provoqué la joie de la presse des émigrés russes, sont absurdes. Dès le début de la révolution, l'Académie a joui et continue à jouir d'une autonomie scientifique absolue et — ce qui est non moins important — du soutien du gouvernement soviétique dans toutes ses entreprises.

Pour ce qui concerne son discours sur Lénine, M. Fersmann a déclaré qu'il n'avait fait que « rendre ce qui était dû à la mémoire du grand chef et au rôle qu'il avait joué dans le développement de la science russe ».

L'Académie des Sciences, a-t-il résumé, apprécie l'appui du gouvernement soviétique, lequel n'a jamais gêné son activité, mais au contraire l'a toujours soutenue.

Certes, il serait insensé de demander à quelqu'un qui habite la Russie soviétique et se considère comme responsable du sort

d'une institution scientifique ou autre, qu'il exprime son mécontentement à l'égard du gouvernement, au cours d'une interview avec un rédacteur des *Izvestia.* M. Fersmann n'est pas un Galilée ou un Giordano Bruno russe, et personne ne lui propose d'en assumer le rôle glorieux, mais difficile. Il y a toutefois lieu de penser que l'impartialité est le devoir le plus impérieux d'un savant. Il arrive dans la vie qu'on ne soit pas à même de dire la vérité, mais est-il permis de la falsifier ?

Le vice-président de l'Académie, M. Stekla, a rectifié les déclarations de M. Fersmann en disant dans son article publié par les *Izvestia* (nº du 28 juillet) qu'au cours des premières années qui ont suivi la guerre et la révolution, l'Académie des sciences et son personnel savant ont eu à subir des difficultés extrêmes. Par moment, la situation s'est trouvée périlleuse au plus haut point. Au début de l'année 1921, l'Académie avait envoyé à Lénine une députation spéciale qui exposa, sans aucune crainte, la situation anormale de l'institution; ce n'est qu'alors que l'attitude du gouvernement a changé.

Ainsi, le collègue de M. Fersmann reconnaît qu'au cours de trois à quatre ans de la dictature bolchéviste, la situation du personnel savant de l'Académie était périlleuse. Cette constatation n'exprime cependant pas toute la gravité de la situation qui s'était créée à l'époque du communisme militant. Que d'académiciens sont morts alors de faim et de froid ! Chakhmatov, Inostrantsev, Lappo-Danilevski — on pourrait citer une quarantaine de noms très connus. Ceux qui sont restés vivants, quelle vie de troglodites furent-ils forcés de mener ! On en a trop parlé dans la presse française, pour qu'il soit nécessaire d'en évoquer le triste souvenir.

Depuis 1921, le gouvernement soviétique, il est vrai, a commencé à se préoccuper des besoins du monde savant russe. Au cours de deux années, jusqu'en 1923, il a assigné une somme de 153.000 roubles or pour venir en aide à l'Académie des Sciences, et ceci avec un budget d'Etat qui se chiffre par des milliards de roubles. Mais la situation ne s'en est pas moins améliorée ; les savants russes ne meurent plus de faim, et leurs travaux scientifiques sont publiés, sans qu'ils soient obligés de les composer eux-mêmes comme cela se passait entre 1918 et 1921.

Trop de zèle nuit toujours, et c'est précisément le cas de

M. Fersmann. Le discours qu'il a prononcé sur Lénine et ses déclarations au rédacteur des *Izvestia*, que nous venons de reproduire, le serviront peut-être, mais n'ont pas manqué de porter préjudice au renom de l'Académie des Sciences russe. Heureusement, M. Fersmann ne joue pas un grand rôle dans la vie de la savante association, et il serait regrettable que son attitude ait pu retenir tels ou tels des savants français qui désiraient se rendre à Pétrograd pour féliciter leurs collègues russes. M. Verax a eu tort de juger l'activité des savants russes membres de l'Académie d'après la conduite de M. Fersmann.

S. POSENER.

§

La question J.-H. Fabre.

Nîmes, 18 août.

Mon cher Directeur,

Tandis que M. Rabaud crève de sa rage — ce à quoi on devait s'attendre :

dans *Rabaud* (dit Hugo) il y a *rabies*,

j'ai reçu de M. E.-L. Bouvier la lettre suivante qu'il m'autorise à publier — ce que je vous prie de vouloir bien me permettre.

Maisons-Laffitte, 29-7-25.

Monsieur,

Vous avez été bien aimable de m'envoyer votre brochure, *Les Ennemis de J.-H. Fabre et Ferton* ; elle m'a, vous le pensez bien, vivement intéressé et je vous remercie d'avoir bien voulu me procurer ce plaisir. Enrayera-t-elle le mouvement en cours ? c'est une autre affaire. Mais soyez tranquille, un temps viendra où chaque réputation sera mise à sa place ; et celle de Fabre n'a rien à craindre.

Laissez-moi cependant vous présenter deux observations.

Vous dites que je suis venu à Fabre sur le tard. Ce n'est pas tout à fait exact : j'ai collaboré dès le début à l'œuvre du Dr Legros, qui me paraissait un juste hommage de tardive reconnaissance. A la même époque fut envoyée à Stockholm une adresse où l'on demandait pour Fabre le prix Nobel de littérature et c'est moi qui eus l'honneur et le plaisir de rédiger cette adresse.

J'ai déposé également à l'Académie des Sciences une protestation contre l'éviction de Fabre lorsqu'il s'agit d'élire des membres provinciaux, et cette protestation fut signée par Edmond Perrier...

A la mort de Fabre, je publiai dans la *Revue générale des sciences*

et à l'Académie d'Agriculture une longue notice sur l'illustre savant. Etc., etc... ; je me permets de vous adresser quelques études plus récentes. Comme toutes les œuvres humaines, celle de Fabre n'est point absolument parfaite ; mais le soleil a des taches qui ne l'empêchent point de briller et d'éclairer le Monde.

Autre observation : dans mon image de la taupinière et de la montagne, les taupinières étaient les quelques taches si minutieusement examinées par les ennemis de Fabre ; je n'ai pas l'article sous la main, mais c'en est l'esprit et sans doute me suis-je mal exprimé. Ferton ne serait pas une taupinée, mais une belle et noble colline.

Très cordialement.

BOUVIER.

Les études que l'éminent naturaliste a bien voulu joindre à cette lettre montrent qu'il n'est pas plus tiède que moi sur le chapitre du génie scientifique de l'Ermite de Sérignan. Peut-être même sa « cécité et sa surdité mentales », sa « parfaite ignorance » et sa « belle incompréhension des phénomènes biologiques » dépassent-elles le degré que M. Rabaud m'accorde ; car, dans l'allocution prononcée par M. Bouvier, le 26 février 1924, en sa qualité de président de la Société zoologique de France, il n'hésite pas à affirmer qu'en définitive *Fabre surpasse Réaumur.*

... Successeur des Réaumur et des Huber, il les a surpassés par sa méthode et son talent. Sans doute, il a mérité largement le titre d'*observateur inimitable* que lui donna Darwin, mais il fut plus qu'un observateur, il restera le très original protagoniste de l'expérience en entomologie : — « Observer, écrit-il, c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez; il faut expérimenter, c'est-à-dire intervenir soi-même et faire naître des conditions artificielles qui mettent l'animal dans la nécessité de nous dévoiler ce qu'il ne dirait pas, livré au courant normal.» Telle fut sa méthode, qu'il pratiqua avec une ingéniosité extraordinaire et avec les plus petits moyens. On sait ce qu'il en a tiré : un faisceau de découvertes infiniment diverses qui ont ouvert à l'esprit un monde nouveau, qui ont suscité et qui suscitent encore les recherches non moins diverses de ses disciples et de ses contradicteurs.

Ses talents furent variés comme ses découvertes. Si la fortune ne lui sourit jamais, les fées dispensatrices du trésor de l'esprit le comblèrent de ses dons...

Justes paroles dont je ne dirai point qu'elles honorent celui qui les prononce, parce qu'elles sont l'expression de l'élémentaire bon sens scientifique, mais dont je dirai qu'elles disqualifient les pauvres hères que l'Ermite de Sérignan voit à ses trousses. Mais

plus encore que leurs éloges, j'ai goûté, dans les études de M. Bouvier, *Origine et modifications de l'instinct des hyménoptères paralyseurs* (1919) et *Les idées de J.-H. Fabre sur l'Instinct* (1923), une connaissance profonde de ce prodigieux univers des *Souvenirs Entomologiques*, dans la crasse ignorance duquel le Contempteur de Fabre croupit.

Comme Darwin, comme Pérez, comme Edmond Perrier, comme Ferton, comme M. Marchal (comme Remy de Gourmont, ajouterais-je, si depuis que cette polémique est engagée je ne tenais pas à rester sur le strict terrain de l'entomologie pure), M. Bouvier peut bien ne pas interpréter psychologiquement, philosophiquement ou métaphysiquement les faits à la manière dont Fabre les interprète parfois; mais comme Darwin, comme Blanchard, comme Pérez, comme Perrier, comme Ferton, comme Marchal, comme Dufour et tous les zoologistes rangés en 1855-1860 autour de ce dernier maître, M. Bouvier ajoute foi aux lumineuses démonstrations de l'*Observateur inimitable.*

Mon vénéré correspondant me permettra toutefois de lui faire, — non pas seulement avec le respect que je lui dois, mais *à cause* du respect que je lui dois — un reproche. C'est d'être entré cinq ans trop tard dans la bataille. Venu en 1919, le bel article de la *Revue scientifique* où il a douché avec tant de vigueur et de finesse les burlesques apologistes de Ch. Ferton écrasait dans l'œuf leur entreprise. Et certes, il est heureux pour la réputation de Fabre que M. Bouvier ne soit pas resté davantage dans des sentiments analogues à ceux que m'exprime, à la date du 1er août, un naturaliste, non moins professeur que M. Rabaud à la Faculté des sciences de Paris, naturaliste dont je regrette de ne pas pouvoir dire le nom, si je tiens à donner sa lettre. Car cette lettre ne manquera pas d'ajouter à « la surprise où la vogue dont jouit l'œuvre de J.-H. Fabre ne cesse point » de jeter le « naturaliste averti » qu'est M. Rabaud ; cette « surprise des naturalistes » (nous dit-il) qui « diminue en partie quand ils constatent que les admirateurs de J.-H. Fabre n'ont par eux-mêmes aucune compétence ».

Monsieur,

Je vous remercie vivement d'avoir bien voulu me faire hommage de votre étude sur les *Ennemis de J.-H. Fabre,* laquelle m'a vivement intéressé. Nourri dans ses *Souvenirs Entomologiques* quand j'étais

jeune, j'ai toujours eu la plus grande admiration pour lui, et, depuis, malgré les ans qui se sont écoulés, elle n'a fait que grandir, surtout quand je compare son labeur à celui des *fumistes* qui peuplent certains laboratoires. Je n'ai pas toutes les idées de Fabre et je reconnais quelques-unes de ses faiblesses, mais qui n'en a pas ? Quant à ses détracteurs, je les considére comme nuls et non avenus et les traite *par le silence* ; je regrette un peu que vous n'en ayez pas fait autant...

Voilà, mon cher Directeur et ami, tout ce que j'entends répondre à l'auteur des pages 256 et 257 de votre fascicule du 15 août. Que lui administrerais-je de plus, à présent qu'il a poussé, nous jure-t-il, son dernier soupir ? Le voici mort. Comme dit Ponchon :

Il est mort ? Qu'il aille se pendre !
Sur lui, c'est assez nous répandre.

Je laisse ce soin à d'autres... Par exemple à M. Henri Bellamy, dans *Le Progrès Civique* du 25 juillet dernier, organe qui ne passe pas pour clérical et où l'on ne juge cependant pas — quoi que soutienne M. Rabaud — que l'œuvre de Fabre est « l'expression d'une fausse théologie ».

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

LETTRES CATALANES

J. M. López-Picó : *Elegia* (Altès, 1925). — Albi Tibul : *Elegies* (Fundacio Bernat Metge, 1925).

On commence à rapprocher le nom de López-Picó de celui de Paul Valéry, mais j'ignore si on a précisé les idées ou les qualités qui commandent la comparaison. Peut-être même n'a-t-elle été formulée que pour justifier le poète catalan auquel on a souvent reproché d'être obscur. Le singulier paradoxe que nous offrent ces deux poètes ! Ils ont souvent regardé la Méditerranée, l'un sur la colline de Cette, l'autre sur la colline de Barcelone, et leurs chants nous surprennent parfois comme une exhalaison souterraine.

Leur lecture exige de l'application ; leurs pensées s'enchevêtrent comme des arabesques ; ils jouent avec l'intelligence du lecteur. Ils écrivent de petits volumes qui, dans la durée, retiennent l'esprit plus que de longs romans. Cependant, on sait qu'il n'est pas de plus resplendissante clarté que celle de certains ouvrages de

Valéry ; nul n'inscrit mieux que lui dans le ciel une colonne, une palme, un platane, le mouvement des vagues. De même, quand il plaît à López Picó de joindre la clarté simple des idées à la lumière, il y réussit parfaitement. On lui doit deux petits recueils, *Popularitats* (1922) et *Enyorances del Món* (1923) qui ont toute la grâce des baies marines, le goût et la couleur des arbouses dans les bois. Ces alternances de lumière et d'obscurité proviennent des mêmes causes dans l'œuvre de ces poètes également possédés par le démon de la poésie pure. Ils ont soumis le désordre du symbolisme à la loi de l'intelligence. Ils ont voulu maîtriser les images et ils n'y ont pas toujours réussi.

Leur obscurité est souvent un témoignage de l'activité de leur esprit. On distingue vite dans l'art de López-Picó cette activité si personnelle, cette assiduité pénétrante, un besoin de ne s'exprimer qu'avec un vocabulaire qu'il a conquis et défini, des gestes savants de rétiaire qui captent et retiennent l'objet, et parfois aussi des lueurs d'acier devant l'obstacle. C'est dire que sa poésie est un beau spectacle, où toutes les strophes concourent à la connaissance d'une réalité supérieure.

Ainsi définie, elle se place à une hauteur où les lecteurs de romans ne parviennent pas sans fatigue, et ceux-ci sont étonnés de voir qu'elle n'est plus un jeu de société, ou que le jeu est trop difficile.

Si j'ai montré quelques traits qui rattachent López-Picó à Paul Valéry ou plutôt à un esprit de sa qualité lyrique, je me hâte de fixer la différence essentielle. Le poète catalan est essentiellement catholique — comme Verdaguer, comme Maragall — d'un catholicisme peut-être plus âpre, plus intellectuel que celui de ses devanciers, parce qu'il s'est formé à travers le dilettantisme de la jeunesse, et l'acerbe méditation de l'âge mûr. Je crois même qu'il nous conduit à une nouvelle forme du mysticisme, fixé dans son stade initial, pénétré d'esprit critique, dégagé de l'ascèse et des commentaires des Livres Sacrés. Il n'utilise pas les métaphores traditionnelles ; il accepte les images qui sollicitent tout poète. A travers ses motifs d'inspiration, je le devine sur son oreiller, dans la chambre où filtre la lumière, où montent les premières voix de la rue ; mais la chambre n'est pas une cellule ; les enfants sont encore endormis. López-Picó emploie volontiers le terme de dialogue. Les mystiques écrivaient des dialogues

spirituels. Je ne serais pas étonné s'il choisissait ce titre pour quelque nouveau livre. Mais il n'est pas en quête de joies ardentes et extraordinaires, de ravissements et d'extases. Il humanise le mysticisme et le regard de Dieu lui suffit. Son ciel est celui des conteurs populaires : Notre-Seigneur et saint Pierre cheminent dans notre vallée, et quelque oratoire est comme la borne milliaire qu'ils ont laissée au passage.

§

L'œuvre de López-Picó est d'une remarquable continuité, parce que sa poésie est psychologique, mais il n'est pas indispensable de reprendre les voies parfois capricieuses qu'il a suivies ; le développement d'une pensée poétique n'est pas purement progressif.

Dans **Elegía**, l'idée qui donne à ce talent une valeur propre est essentiellement la même. Les états lyriques ont varié, mais *Elegía* décrit sensiblement le même cercle que « La Nova Orena » et « Cinq Poèmes », et nous ramène à la même conclusion, au thème presque folk-lorique de la nuit de Noël. Tous les efforts intellectuels semblent se résoudre dans cette transparence. Magique pouvoir de l'ingénuité catalane et charme éternel d'une chanson ! Le poète veut sentir Dieu dans la mesure terrestre et dans la simplicité des jours ; il n'aspire pas à un ravissement qui abolirait son horizon familier. Nous connaissions donc la solution de *Elegía* avant d'ouvrir le livre, mais cela n'enlève rien à sa qualité dramatique.

Malgré qu'il contienne deux ou trois poèmes obscurs, et on pourrait fixer les causes de cette obscurité, l'auteur y énonce plus vigoureusement les termes extrêmes de sa pensée, qui sont la passion ou le désir de l'homme, Dieu et la Mort. Comment le livre ne se suffirait-il pas à lui même quand il se contracte dans un tel drame ? Il serait même dangereux de penser aux œuvres antérieures de López-Picó tandis qu'il veut capter notre attention par une analyse plus rigoureuse.

On devine bien quelque incertitude dans cet esprit, préoccupé par trop de lectures, par trop de spectacles contradictoires, malgré l'uniformité et l'hygiène de sa vie ; on n'y découvre pas la moindre trace de scepticisme. Il propose son interrogation avec violence ; il exige une réponse ou un écho ; il s'obstine ; il veut entendre la voix du Père pour bercer sa confiance. — Tout n'est que

vanité dans nos œuvres ; autant en emporte le vent. Les désirs nous précipitent. La passion s'exaspère comme le vent sonore ; elle s'arrête enfin devant la Mort, jusqu'à s'identifier avec la Mort.

La Passion est maintenant la Mort qui rit.

Que faut-il pour vaincre la Mort ? Une force égale, la plus humaine des armes, qui est l'amour. Mais l'amour nous déçoit et une nostalgie envahit l'âme.

L'absence de Dieu, comme le brouillard des rivières, est la pensée de la terre.

Voici l'homme entre Dieu et la Mort, deux termes que notre pensée peut confondre. L'homme affirme son désir, sa volonté de vivre. *Tot es viure i no morir*, dit une chanson catalane. Il se laisse aller à la dérive, dans le charme de l'oubli, ou dans le pieux enchantement du sommeil, qui est comme une grâce de la patience éternelle ; l'humilité même avec laquelle Dieu se fait connaître nous délivre de l'obsession de la mort. Dieu se tait. L'idée de la mort s'éloigne ; l'homme veut commencer son dialogue avec Dieu. Il n'est pas de réponse pour une prière orgueilleuse.

La voix de Dieu tombe comme le fracas de l'eau sur les rocs escarpés. Son écho étouffe toute autre voix, et l'homme s'égare tandis qu'il s'en rapproche davantage.

Si la prière est humble, la voix tombe dans l'âme comme un mince filet dans le bassin où l'homme reconnaîtra sa propre image. Et c'est ici que López-Picó inscrit dans un tercet des vers où se retrouve l'enseignement des poètes mystiques :

Aquest és el secret de la conversa
i de la pura contemplació :
treball qui fem per faisonar-nos l'anima.

C'est là le secret de la conversation et de la contemplation pure : travail que nous faisons pour modeler notre âme.

Telle est la réponse de Dieu. Il nous conseille de la contempler dans ce que nous possédons. Muni de cette pensée, claire comme le repos du Dimanche après un travail bien accepté, le poète descend dans le vallon qui symbolise l'âge mûr : « L'homme chemine seul, et quand il s'arrête pour mesurer le chemin à parcourir, il voit la pitié d'une figure entre la vigne et l'horizon. » C'est la dernière strophe du livre.

§

Après cette *Elegía* chrétienne, un humaniste s'offusquera si je ne m'occupe qu'en second lieu et trop brièvement des **Elégies de Tibulle**. Elles viennent d'être publiées par la fondation Bernat Metge ; cette nouvelle collection est due à l'initiative généreuse, à la séduisante activité de notre ami Joan Estelrich, lequel, s'inspirant de la collection Guillaume-Budé, a voulu doter Barcelone et les Baléares d'un monument classique. Le texte établi et traduit par Carles Magrinyá et Joan Minguez paraît après celui de Max Ponchont, professeur au lycée Buffon. Je ne connais pas de plus bel exemple de coopération intellectuelle. La traduction catalane est littérale et savante; elle m'a paru plus fluide au livre quatre, impression qui doit provenir de la plus grande netteté d'inspiration des fragments latins qui le composent. J'ai lu le vieil auteur en pensant au bénéfice que pourrait en retirer la poésie catalane, encore éloignée des conceptions fondamentales de la poésie latine. Que les paysages de Tibulle sont exactement dessinés, lorsqu'il nous montre une voile gonflée sur la mer ou les heureux spectacles des Champs Elyséens ! Il est difficile de ne pas revoir le Cap de Creus dans un tel vers :

Longa dies molli saxa peredit aqua.

Le charme de Tibulle est d'abord dans sa sincérité, et puis dans ce mélange si particulier de l'amour et de la religion et des évocations de la vie rurale, dans cette opposition des cortèges religieux et des plaintes d'amour.

Je le lis et je revois l'Ampourdan avec ses blés et ses oliviers, les pratiques encore archaïques de son agriculture, ses ermitages où les amours naissent devant les statues de bois doré. Tibulle aurait aimé ce pays pour y vivre avec Délia. Mais si le sentiment religieux et l'amour sont si souvent confondus dans leur poésie populaire, les poètes catalans sont bien placés pour comprendre ce charme de Tibulle ; et suivant son exemple, il leur suffira de créer de l'élégance avec de la naïveté.

L'élégiaque latin et Sulpicia, belle à voir devant les autels de Junon, leur conseillent d'écrire quelque histoire d'amour, tant il est vrai que les conseils des classiques sont toujours les plus simples.

Mémento. — J. Carner Ribalta a publié un volume de poésie, *Acora-*

ments i gaudis, avec une préface d'Alfons Maseras. Une suite subtile sur les fruits : les nèfles ont un habit de pénitent. Les cerises sont peut-être des jouets. — Un livre de la collection de la Revista, *L'émotivitat popular en el cançoner de Catalunya*, par J. Fornell, mériterait un long examen. Nous attendons la seconde partie qui sera consacrée à la stylistique de la poésie populaire. L'auteur nous était déjà connu par une bonne étude sur Maragall (*Revue Hispanique*, Tome L).

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

LETTRES POLONAISES

Ladislas Reymont : *Les Paysans*, traduction de Franck L. Schœll, Payot. — Mémento.

Enfin, enfin — voici l'édition française des célèbres **Paysans** de Ladislas Reymont que le prix Nobel vient de proposer à la... distraction intellectuelle de deux continents. Elle semble être révélée aux amateurs français des lettres étrangères avec un rythme à dessein lent pour ne pas dire somnolent... Au printemps nous avons reçu le premier volume de cette puissante et somptueuse tétralogie, *l'Automne*; en été, il nous arrive l'*Hiver*. Espérons que l'hiver prochain nous apportera le *Printemps*, et le printemps le final *Été* et que de cette confusion chronologique des saisons sortira l'œuvre entière qui « se moquera » longtemps des saisons littéraires. Tardivement, mais consciencieusement — après une bonne douzaine de traductions étrangères qui ont précédé l'édition française des fameux *Paysans*, — Ladislas Reymont est convié ainsi à jouir de l'hospitalité élégante et de l'universalité de la langue française.

Dans une conférence faite en janvier 1917 (1), je me suis déjà permis d'attirer l'attention de mes auditeurs français sur cette œuvre capitale, véritable éruption des forces élémentaires qui secoua la surface des lettres polonaises à l'heure de l'apparition des *Paysans*. L'Œuvre de Reymont, à côté de celle du grand et véhément poète Jean Kasprowicz, marque, en effet, une crise décisive de la conscience moderne de la Pologne. Avec Zeromski, — ce frère en sensibilité et en frémissement intérieur de Conrad, cet incomparable compétiteur de Reymont en l'art d'ensorceller les cœurs polonais — un monde semble expirer, un monde de

(1) La leçon d'ouverture faite à l'*Ecole des Langues Orientales vivantes* en janvier 1917, publiée plus tard au *Mercure de France*, 1er septembre 1920, sous le titre : *Les Deux Aspects du roman polonais : Reymont-Zeromski.*

fastes intérieurs, de déchirements héroïques, de corps-à-corps avec l'inéluctable destinée et de blasphèmes. Reymont, — c'est l'enfantement des puissances inconnues, indiscernables encore dans la perspective de l'avenir. Tout d'abord — une vision et une sensation nouvelle de la terre. Le paysage polonais, ce paysage *éternellement adolescent, semper adolescens*, y apparaît dans toute sa naïve ingénuité. Les arbres n'ont pas encore pris conscience de leur beauté ni appris comment se mirer avec grâce dans la surface des eaux et les yeux des passants. Les plaines sont remplies d'une mélopée frémissante de forêts, de vents et de blés, et les horizons semblent cacher encore quelque pudeur somnolente au visage imprévu... Soudain, le mystère de cette vaporeuse indétermination se remplit d'une cohue de gestes et de cris, d'un grouillement de formes et de couleurs, d'une puissante symphonie de volontés humaines qui s'exercent dans toutes les directions et dans toutes les dimensions spirituelles. La collectivité paysanne! Elle se détache de la terre, lentement, gravement, sans rompre la chaîne nourricière qui l'unit amoureusement à l'élément maternel ; elle se rattache au paysage ou mieux, elle le féconde par son fougueux et mâle dynamisme.

A première vue, la personnalité humaine semble ici entièrement, noyée dans la matière sociale de cette collectivité trépidante. Et pourtant quels robustes modèles de sculpture psychologique que tous ces Boryna, Antek, Rocho, Hanka, Jagustynka ou Forgeron !... C'est que des longues contraintes sans tendresse ont buriné leurs faces morales !... Apparemment sommes-nous ici loin des gestes étincelants et du panache de l'ancienne multitude nobilière. Si l'on y regarde de plus près cependant, l'unité de la race s'affirme ici à travers toute la divergence des développements historiques : même rythme de passions et de brusques emportements, même pâte sociale, dirait-on, qui sous plus haute pression crée chez le paysan une plus dense contexture morale et une plus sculpturale, plus massive simplicité. Il vit, en effet, plus près de la terre que son ancien maître et compétiteur, le noble, châtelain et agriculteur à la fois : ici une plus grande sveltesse morale, là une plus robuste carrure. L'homme qui, hier à peine, semble avoir surgi du limon créateur, enveloppé encore de son lourd parfum, magnifiquement contaminé de toutes les fièvres, de tous les spasmes et des

longs engourdissements de la terre nourricière, — tel apparaît le paysan de Lipce, chanté par Reymont dans sa grande tétralogie. Les *Paysans* doivent leur très haut degré d'universalité morale et esthétique autant peut-être à la puissance de représentation et de symphonique beauté descriptive qu'à cette révélation spontanée d'une humanité à la fois primitive et très fortement organisée en vue de la conservation sociale. Cette collectivité, si riche d'ailleurs en possibilités d'adaptation et de conquête politique, se manifeste surtout par la volonté constante de durer : volonté, opiniâtreté, divin entêtement. En effet, il a fallu un singulier effort d'enracinement pour résister à tous les vents qui soufflent de l'Ouest à l'Est sur la vaste plaine polonaise. Et le paysan polonais a résisté ! L'Œuvre de Reymont apparaît ainsi comme un merveilleux traité de dynamique sociale. Non seulement elle révèle un aspect essentiel de la réalité contemporaine polonaise, mais elle ouvre en même temps une large vue sur les éléments européens de la défense de notre civilisation occidentale. Cette civilisation est périssable. Avec Paul Valéry nous le savons. Mais, est-il possible de la sauver ? Est-elle digne d'être défendue et sauvée ?... Ni Reymont, ni ses personnages ne s'embarrassent certes pas de pareilles questions. Leur existence suffit d'ailleurs pour y répondre, comme la présence du soldat français à la Marne et du soldat polonais, il y a cinq ans, à la bataille de la Vistule, égalaient les plus pathétiques affirmations. En tout cas, le sens véritable de l'œuvre semble être celui-ci : dans notre petit continent mutilé à l'Est, dévasté à l'Ouest et saigné un peu partout, existe pourtant une volonté tenace de défendre l'avoir de la civilisation occidentale. A côté des dissociations, des déchirements et de l'angoisse mortelle devant l'abîme de l'existence, révélées avec tant de magie terrible par un Dostoïevsky, demeure intacte une volonté souveraine de durer et de construire.

Là, à l'Est du monde slave en apparence homogène, mais en réalité si profondément divisé et opposé, l'appétit éternel de l'espace semble espérer, éparpillé sur l'immensité vide du continent ; — ici, à l'Ouest, ce même désir concentré semble devenir un perpétuel enivrement de durer, de cultiver son sol et de vivre. Mais « vivre » signifie ici autant de perpétuer l'espèce que de maintenir intact l'ordre moral, créé par une longue expérience de générations. Donc, à cette collectivité paysanne une discipline sévère

s'impose vigoureusement. Une loi intérieure écrite dans les cœurs y préside et une conscience « sociale » veille jalousement à son respect.

C'est pourquoi l'enchanteresse et passionnée Jagusia, élément à la fois dissolvant et créateur des plus riches possibilités, doit succomber dans une lutte inégale contre cette orgie de volontés spontanément coordonnées. Et pourtant les nappes automnales des champs dorés par le soleil la convient à un enivrant festin. Irrésistible appel des sens et de la riche beauté !... C'est par la porte de la volupté que l'âme frémissante de Jagusia s'évade furtivement de la prison morale de la « Gromada » paysanne pour se retrouver peut-être dans la solitude du bannissement. Ce ferment de volupté est une force, force destructrice, mais aussi force révélatrice de nouvelles et dangereuses contingences, Au sein même de cette petite collectivité de Lipce, si peu différenciée, si homogène, socialement parlant, il y a, en effet, un univers à découvrir : l'univers de la personnalité humaine obéissante à sa propre loi. Or, cette dangereuse découverte se manifeste doublement : liberté passionnelle, épanouissement en beauté. L'art personnel s'évade en effet, lui aussi, du cercle des préoccupations purement décoratives (la décoration est par excellence un phénomène d'ordre social) pour n'exprimer que les béatitudes et les tourments du « moi ». Mais la morale de la « gromada » vise toujours sa propre conservation et non pas l'épanouissement de l'individu. La volonté de puissance individuelle contre la volonté de conservation collective — ces forces s'affrontent partout et s'entrepénètrent. Posté au milieu de ce tragique débat, l'auteur des *Paysans* sent la nécessité de sacrifier l'homme, « éternel passant », pour assurer le perpétuel devenir de la collectivité. Périsse l'individu et que la Cité demeure !... Le châtiment cruel de Jagusia la voluptueuse grandit ainsi naturellement, c'est-à-dire naïvement, et sans que l'auteur le veuille exprès — jusqu'à devenir le symbole de l'effort et du sacrifice nécessaires partout où l'homme veut défendre et continuer l'œuvre qui le dépasse... Et la grande cité de la civilisation elle-même peut-elle se passer entièrement de l'effort désintéressé et du sacrifice ? Obéissant à un profond instinct religieux et social, Reymont consent gravement à cette immolation de beauté, de bonté et de frêle bonheur humain sur l'autel de la « Gromada » l'impérissable... Il aime

Jagusia et il la sacrifie. Seul l'artiste veille. Il rachète la réprouvée et il la ramène de son bannissement désespéré parmi les sanctuaires de la Cité dans l'enceinte inexpugnable de l'art purificateur, en la parant de toute la grâce frêle d'émerveillements printaniers et de toute la puissance séductrice de l'éternel féminin... Mais le symbole demeure...

Afin qu'une œuvre étrangère puisse vivre librement et dignement sur un sol hospitalier, il lui faut une demeure adéquate à sa taille, à sa respiration et conforme pour ainsi dire à ses mœurs natives. La respiration des *Paysans* fut d'un rythme large et leur taille puissante et massive. La tâche de traducteur n'apparaissait donc pas comme facile.

A juger par les deux (sur quatre) volumes parus, M. Franck L. Schœll semble avoir surmonté toutes les principales difficultés. L'une de celles-ci pourtant fut d'une gravité toute particulière. C'est que la langue de Reymont est celle du paysan polonais, stylisée, intensifiée, et où palpite certes plus d'étincelante ardeur que dans le parler ordinaire. Mais écrire, comme il a écrit ses *Paysans*, ce fut en somme, pour Reymont, faire une sorte de *géniale découverte*. Désormais, rien d'étonnant que sa langue semble toute fraîche, toute chaude encore des contacts amoureux avec les sonorités qui bruissent parmi les champs et les forêts. Pour M. Franck L. Schœll, ce fut tout différent : il ne s'agissait plus de *découvrir*, mais d'*inventer*. Invention, adaptation, subtil ajustement — toutes les ressources d'un savoir solide et d'une patience consommée — tels paraissent ses moyens et ses armes de prédilection. Et la traduction s'en ressent peut-être un peu. Elle n'a pas conservé ce souffle ondoyant et large jusqu'à la véhémence qui habite l'original et fait bondir de joie son lecteur. Mais pouvait-il en être autrement? Attendons encore le troisième et le quatrième volume pour infirmer ou confirmer cette première impression.

Quelques esprits chagrins et désabusés — il n'en manque pas, même parmi l'élite des lettrés français, où on ne peut pas se défendre parfois d'une innocente polonophobie littéraire — semblent se consoler du succès « inattendu » de l'épopée paysanne de Reymont, en affirmant que les prix en général, et le prix Nobel en particulier, sont une suffisante garantie de nullité littéraire. Qu'on se rassure... Aucun prix n'a le magique pouvoir de gran-

dir ni de diminuer *littérairement* une œuvre couronnée. Heureusement pour l'auteur des *Paysans*, son œuvre fut reconnue suffisamment grande avant le prix Nobel et pas seulement en Pologne... L'épopée paysanne de Reymont n'aura pas en France — je le crois du moins — cet étourdissant succès de librairie qu'a connu un *Quo Vadis* de Sienkiewicz... J'espère, par contre, que sa vie littéraire sera longue et profondément rythmée par les accents spontanés de respect esthétique et d'admiration.

Mémento. — On nous annonce la prochaine publication en français de quelques autres ouvrages de Reymont ; entre autres de sa fameuse *Révolte*, image hallucinée du grand conflit de civilisations (la crise bolcheviste) que l'auteur a vécu de si près et avec tant d'émotion indignée. Nous en reparlerons quand la traduction annoncée paraîtra.

A noter une excellente étude sur *Ladislas Reymont*, publiée récemment à Varsovie (en français) et due à la plume avertie de mon distingué prédécesseur au *Mercure*, M. Jean Lorentowicz, lauréat lui-même du prix national de la critique littéraire. Avec son talent coutumier et avec une objectivité presque impassible, M. Lorentowicz analyse l'œuvre entière de Reymont en dessinant avec tact et élégance la courbe de son développement intérieur et de ses succès.

Z. L. ZALESKI.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Nicolas II : *Journal intime*, Payot. — V. de Moriès : *Misère et Splendeur des Finances allemandes*, « Les Belles-Lettres ». — A. Mansuy : *La Pologne*, Rieder.

La tragédie qui a mis fin à sa vie a augmenté la curiosité sur Nicolas II. On lira donc avec grand intérêt les extraits de son **Journal intime** traduits par M. A. Pierre. Il est une preuve du peu d'intérêt que prenait ce malheureux tsar aux choses de l'Etat. Avant ses fiançailles, il est tout au plaisir ; après son mariage, tout aux joies de famille. Tout le journal est un témoignage de sa sincérité lorsqu'il écrivit, quand il apprit qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver son père : « Il va m'arriver ce que j'ai tant craint jusqu'ici. » Mais dans ce journal où il y a tant de détails insignifiants, que de passages qui ont un puissant intérêt historique ou satisfont la curiosité ! Citons par exemple ceux sur ses fiançailles.

5 avril. Nous sommes allés chez tante Ella, dans l'appartement d'Erni et d'Alix. Elle a remarquablement embelli. On nous laissa seuls, et c'est alors que commença entre nous cet entretien que depuis longtemps je souhaitais et redoutais à la fois. Nous avons parlé jusqu'à midi, mais sans succès : elle s'oppose toujours au changement de religion. La pauvre, elle a beaucoup pleuré. Elle était plus calme quand nous nous sommes séparés... Je me sens l'âme lasse aujourd'hui.

6 avril. Alix est venue et nous avons de nouveau eu un entretien. J'ai moins touché à la question qu'hier. C'est déjà beau qu'elle ait consenti à me voir et à me parler.

7 avril. [Mariage du frère d'Alix.] Le pasteur a prononcé un excellent sermon, dont le thème touchait au fond de la question qui me préoccupe. A ce moment j'aurais tant voulu voir au fond de l'âme d'Alix !

8 avril. Jour merveilleux, inoubliable dans ma vie. C'est le jour de mes fiançailles avec ma chère, mon incomparable Alix... Nous nous sommes expliqués tous les deux. Seigneur, quel poids est tombé de mes épaules ; quelle nouvelle réjouissante à rapporter à mes chers Papa et Maman ! J'ai marché toute la journée comme en rêve, sans avoir pleinement conscience de ce qui m'arrivait. Guillaume II était dans la chambre voisine et attendait la fin de notre conversation avec les oncles et les tantes...

Le journal continue ainsi de nombreuses pages, entremêlé désormais de pensées de la « superbe » Alix. Notons celle qu'elle écrivit le 18 juillet : « Toujours fidèle et aimante, dévouée, pure et forte comme la mort. » Telle l'impératrice nous apparaît aujourd'hui.

Les négociations avec le Japon préoccupèrent moins l'Empereur. Les 15, 16, 17, 18, 19 et 20 janvier, pas une seule note sur elles. Le 20 : « Lamsdorff est venu chez moi à propos de l'*accord* avec le Japon. » Le 22 et le 23, rien. Le 24 : « Le soir, j'ai appris la rupture des pourparlers avec le Japon et le prochain départ de son ambassadeur ! »

25 janvier... Rien de nouveau d'Extrême-Orient.

26 janvier. Il y a eu chez moi, le matin, une conférence relative à la question japonaise : il a été décidé que nous ne commencerions pas nous-mêmes... [Vers minuit], j'ai reçu un télégramme d'Alexeiev m'annonçant que cette nuit les torpilleurs japonais avaient attaqué dans le port extérieur de Port-Arthur...

Le journal a une lacune de 1907 à 1917. Les pages relatives à la révolution et à l'abdication sont dignes, sans colère ni haine.

e 8 juillet 1917, Nicolas note :

Le prince Lvov est parti et Kerenski sera président du Conseil... Cet homme est positivement à sa place à l'heure actuelle : plus il aura de pouvoir, mieux cela vaudra.

Les seules paroles d'indignation sont consignées les 17 et 18 novembre :

17 novembre. On éprouve du dégoût à lire dans les journaux ce qui s'est passé il y a deux semaines à Pétrograd et à Moscou. C'est bien pis et beaucoup plus honteux que les événements de l'époque antérieure.

18 novembre. On a reçu l'invraisemblable nouvelle annonçant que trois parlementaires de notre 5e armée sont allés chez les Allemands en avant de Dvinsk et ont signé avec eux des préliminaires d'armistice. Je ne m'attendais guère à un pareil cauchemar. Comment ces canailles de Bolcheviks ont-ils eu le front de réaliser leur rêve le plus intime, qui était de proposer la paix à l'ennemi, sans consulter le peuple, et au moment où l'adversaire occupe un vaste territoire de notre pays ?

Le 31 décembre 1917, Nicolas écrivait la dernière note de lui qui nous ait été conservée : « Seigneur, sauve la Russie ! »

La chute du mark et sa rénovation nous ont été racontés par la presse quotidienne. M. V. de Moriès, dans **Misère et splendeur des Finances allemandes**, a résumé cette histoire avec un talent, un soin et une impartialité qui assureront à son œuvre une place dans toutes les bibliothèques financières.

La collection *Les Etats contemporains*, publiée par la librairie Rieder, vient de s'enrichir d'une 6e monographie, **La Pologne** due à M. Abel Mansuy, directeur au Lycée français de Varsovie. Elle est aussi remarquable que les précédentes et oriente avec précision sur l'état de la plus importante des créations du traité de Versailles. C'est un précis bourré de dates, de chiffres et de faits. On ne saurait en faire trop l'éloge.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Littérature

Léon Bloy : *Le symbolisme de l'apparition* ; Libr. Lemercier. « »

Henry-R. Chazel : *Les poètes mineurs italiens des* XIIIe et XIVe *siècles*, avec introduction et notes ; Renaissance du Livre. 20 »

Geneviève Duhamelet : *La vie et la*

mort d'Eugénie de Guérin ; Bloud et Gay. 9 »

Gustave Fuss-Amoré et Maurice des Ombiaux : *Montparnasse* ; Albin Michel. 7 50

Maria Tastevin : *Les héroïnes de Corneille* ; Champion. 7 »

Musique

Igor Stravinsky : *Concerto arrangé pour deux pianos* ; Soc. anonyme des grandes édit. musicales. « »

Igor Stravinsky : *Sonate pour piano* ; Soc. anonyme des grandes édit. musicales. « »

Philosophie

Emile Durkeim : *L'éducation morale*. Avertissement de M. Paul Fauconnet ; Alcan. 25 »

Poésie

Henri Bernet : *Jeux plaisants*. Ornements de P. Burnot ; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. 4 »

Jean Bouffanais : *Le parc des Capucins* ; Imp. Dessaint, Coulommiers. « »

Jean Bouffanais : *La terre de Brie* ; Imp. Dessaint, Coulommiers. « »

Boyer d'Agen : *Paysages d'histoire* ; Lemerre. 10 »

Laurent Clarys : *Prier* ; Picart. 5 »

Gabrielle William Duncan : *Les lueurs du flambeau* ; La Pensée latine. 7 50

Pierre Marfaing : *Les clarines* ; Imp. Delage, Pamiers. « »

Oriane de Mouvantes : *Rosaire d'amour* ; La Pensée latine. 5 »

Georges Pons : *Toute une vie en quelques vers* ; Edit. de la Roseraie. 10 »

Raymond Radiguet : *Les joues en feu* ; Grasset. 7 50

Politique

Ludovic Naudeau : *En écoutant parler les Allemands* ; Flammarion. 7 95

Questions militaires

Gabriel Hanotaux : *Le général Mangin*. Avec un portrait en couleurs, un fac-similé et une carte de l'Afrique ; Plon. « »

Questions religieuses

Maurice Goguel : *Introduction au Nouveau testament*. Tome IV : *Les Epitres Pauliniennes*, 1e partie ; Leroux. 26 »

Charles Journet : *L'esprit du protestantisme en Suisse* ; Nouv. libr. nat. 12 50

Eugène Tavernier : *Cinquante ans de politique. L'œuvre d'irréligion* ; Edit. Spes. 15 »

Roman

Marcel Arnac : 83 *centimètres d'aventures*, fantaisie agrémentée de 100 dessins de l'auteur ; Edit. Georges Anquetil. 10 »

Jean d'Esme : *Les barbares* ; Albin Michel. « »

Salvator Gotta : *La plus belle femme du monde*, traduit de l'italien par Marie Croci ; Albin Michel. 7 50

Marie Laparcerie : *Pourquoi j'ai tué* ; Flammarion. 7 95

Jean Mistler : *Châteaux en Bavière* ; Calmann-Lévy. 6 75

Charles Quinel : *Pour épater ma voisine* ; Flammarion. 7 95

Elissa Rhaïs : *La chemise qui porte bonheur* ; Plon. 7 50

Roux-Servine : *Les jeux de l'amour et du voyage* ; Grasset. 7 50

Ernest Tisserand : *Un second cabinet de portraits* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Michel Zamacoïs : *Une dame filée* ; Flammarion. 7 95

Théâtre

Oscar Wilde : *Théâtre à lire,* traduction de Cecil-Georges Bazile, illust. d'André Utter ; Delpeuch. 15 »

Varia

E. Gomez-Carillo : *Le mystère de la vie et de la mort de Mata-Hari ;* Fasquelle. 8 50

Léon Treich : *L'esprit de Sacha Guitry*; propos, anecdotes et variétés. (Collection anas, n° 4) ; Nouv. Revue française. 5 »

Voyages

Dumont-Wilden : *Bruges.* Avec des illust. ; Nilsson. 12 »

Gabriel Pérouse : *Une ville morte de Savoie : Conflans (Albertville).* Dessins de André Jacques ; Lib. Dardel, Chambéry. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les villégiatures d'Emile Zola. — Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». — A propos du palimpseste de Tarragone. — Samain fonctionnaire. — Sur une définition de la paix. — Les palais du Kaiser. — Générosités de millionnaires américains. — La brouette de Pascal. — Se marier en bouc. — Les Quarante devant la Licorne. — La statue de Brillat-Savarin.

Les villégiatures d'Emile Zola. — M. Marcel Batilliat donne, dans le *Bulletin de la Société littéraire* des « Amis d'Emile Zola », la liste des logis successifs du romancier tant à Paris qu'à Aix-en-Provence (1) et il complète cette énumération par les maisons de villégiature que l'écrivain loua plusieurs fois au bord de la mer : « en 1875 à Saint-Aubin-sur-Mer (Calvados) ; en 1876 à Piriac, près du Croisic ; en 1877 à l'Estaque, près de Marseille ; en 1883, à Bénodet (Finistère) ».

Qu'il nous soit permis d'apporter notre contribution à ce dernier travail, en nous aidant de la *Correspondance* de Zola (tome II, *les Lettres et les Arts,* Fasquelle, éditeur, 1908) et d'un article publié par Henry Céard dans l'*Evénement* le 3 octobre 1903.

En août 1881, Emile Zola séjourna à Grandcamp-les-Bains (Calvados) d'où il écrivit à Edouard Rod, à Antoine Guillemet et à Céard.

(1) 10, Rue Saint-Joseph (sa maison natale, 1840) ; Cours Sainte-Anne, impasse Sylvacane, pont de Béraud, rue Bellegarde, rue Roux-Alphérand, Cours des Minimes et rue Mazarine, à Aix-en-Provence, de 1843 à 1857 ; à Paris : 63, rue Monsieur-le-Prince (1858) ; 241, rue Saint-Jacques (1859) ; 35, rue Saint-Victor (1860) ; Rue Saint-Etienne-du-Mont (1861) ; 11, rue Soufflot (1862) ; 7, impasse Saint-Dominique (1863).

De 1863 à 1866 : Rue de la Pépinière (aujourd'hui rue Daguerre) ; 7, rue des Feuillantines ; 278, rue Saint-Jacques ; 142, boulevard Montparnasse ; 10, rue de Vaugirard.

Avenue de Clichy, angle de la rue Moncey (1867) ; 23, rue Truffault (1868) ; 15, rue de la Condamine (1869) ; 22, rue Saint-Georges, aujourd'hui rue des Apennins (1874) ; achat de Médan (1877) ; 23, Rue Bourgogne, aujourd'hui rue Ballu (1877) ; 21 *bis,* rue de Bruxelles (de 1889 à 1902).

Celui-ci, dans l'article de l'*Evénement*, cite ce passage d'une lettre qu'il reçut alors et qui ne figure pas dans la *Correspondance* :

La maison est assez mal commode, mais elle se trouve drôlement plantée au bord de la mer ; et j'y travaille quand même [*à Pot-Bouille*], malgré le tapage des cabines du voisinage...

Henry Céard, qui passa quelques jours à Grandcamp, chez Zola, précise ainsi la description de cette maison :

... Je l'aperçois encore, elle était juste au bout d'un épi, grosse construction en bois s'avançant dans la mer et destinée à protéger la plage contre les attaques du flot. Quand la mer était haute et la fenêtre ouverte, la vague courant sur les charpentes arrivait jusque dans la salle à manger. Certain soir, elle déferla jusque dans la soupière ; et les convives inondés durent changer de vêtements avant de se rasseoir à la table sous laquelle frétillaient, à l'infini, ces insectes sans danger qu'on appelle puces de mer.

Henry Céard parle ensuite de la villégiature de Bénodet (1883) que mentionne M. Batilliat :

Puis, voici la maison de Sainte-Marine, en face de Bénodet, dans le Finistère. Je suis allé la revoir, il n'y a pas longtemps. Elle a changé d'aspect depuis 1883, mais j'ai retrouvé, au milieu de sa toiture, l'œil-de-bœuf éclairant le grenier où Zola commençait à écrire *La Joie de vivre*... Heureuse maison de Bénodet où l'on tirait des grives parmi les pommiers du jardin ! Dès le matin, un Breton, avec son habit où un Saint Sacrement en soutache se dessinait dans le dos, nous emmenait dans un bateau où l'on usait plus de cartouches qu'on ne tuait d'oiseaux dans les anses de la rivière de Quimper, entre les bois appartenant à Mme de Palikao. Le soir, sur la terrasse dominant le ruisseau devenu fleuve, on faisait éclater des pétards ; et leurs détonations, répercutées par les échos, une fois, dix fois, vingt fois, emplissait l'horizon d'un fracas de tonnerre...

La correspondance nous parle encore d'une villégiature au Mont-Dore (août 1884), « un beau pays, mais qui ne dit pas grand chose à ma littérature », écrit Zola. Il était là pour permettre à sa femme de suivre le traitement rendu nécessaire par une bronchite.

Enfin — et c'est vraisemblablement la dernière villégiature que Zola prit en location — il resta, en septembre et en octobre 1887, à Royan, après la publication de la *Terre,* dans le *Gil Blas*. Sa villa, située sur la Grande Conche, s'appelait « Les Œillets ». Là aussi, il reçut son ami Céard qui gardait le souvenir étonné d'avoir vu dans ce pays Zola ne travaillant pas ! Le Manifeste des Cinq, paru en août de la même année, ne semblait nullement le préoccuper et, pour la première fois depuis bien longtemps, le grand romancier s'abandonnait, de son propre aveu, aux joies de la fainéantise. — L. DX.

§

Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». — *Samedi 18 avril.* — M. Georges Martin écrit dans *le Soir* : « Les amateurs de potins vont être déçus. »

Vendredi 24 avril. — « On a tellement dit et répété, observe M. Louis Marsolleau (*l'Eclair*), que cette partie du *Journal des Goncourt* encore inédite est pleine de ragots méchants et de révélations compromettantes — ce pour quoi d'ailleurs on n'a pas osé la publier — que nombre d'hyènes littéraires et de fouille-matière à scandale sont déjà à l'affût... »

Samedi 9 mai. — D'après *les Nouvelles littéraires*, M. de Monzie serait décidé à donner l'autorisation si longtemps attendue.

Jeudi 18 juin. — M. Roger Valbelle, d'*Excelsior*, interviewe M. Gustave Geffroy.

Nos raisons de fait, vous les connaissez. lui dit le Président de l'Académie Goncourt. Ce *Journal* intime contient des appréciations qui ne peuvent être publiées pour le moment. Elles concernent des personnes encore vivantes. La publication nous appartient pendant cinquante ans. Avec les cinq ans de guerre, cela nous conduit en 1956. Après, le droit sera dans le domaine public.

Mardi 21 août. — *L'Œuvre* révèle que les onze volumes qui constituent le manuscrit du *Journal* sont gardés dans un coffre-fort de la Bibliothèque Nationale. D'autre part, un abonné de la revue *Vient de paraître* ayant demandé au ministre de l'Instruction publique s'il allait renouveler ou non l'interdiction qui prend fin le 10 septembre 1925, M. de Monzie s'est contenté de faire écrire, à la date du 18 juillet, par le Directeur de l'Enseignement supérieur (2e bureau) « qu'aucune décision n'a encore été prise ».

Pourquoi, demande *l'Œuvre*, cette intervention du directeur de l'Enseignement supérieur et du 2e bureau de l'instruction publique ? Parce que toutes les questions des bibliothèques dépendent de ce service, même lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un manuscrit réputé, à tort ou à raison, scabreux.

Là-dessus, des gens non moins méfiants que feu Edmond de Goncourt se demandent s'il ne faut pas voir, dans ce « renvoi aux bureaux », une volonté du ministre de marquer qu'il n'entend pas assumer la responsabilité de la décision administrative qui pourrait être prise en dépit de ces préférences personnelles.

Mais nous n'en croyons rien, ajoute, d'un ton peu convaincu, le rédacteur de *l'Œuvre*. Nous n'en croyons rien parce que, entre autres choses,

M. de Monzie sait le danger qu'il y aurait à laisser des héritiers interpréter, avec les meilleures intentions du monde, un testament. N'a-t-il pas écrit lui-même, sur un sujet voisin, qu'« il faut prendre garde de ne pas glisser trop de nous-mêmes dans cette interprétation » ?

Jeudi 21 août. — « Des interventions pressantes se sont produites », affirme *l'Intransigeant* qui, d'après M. Couderc, conservateur aux Manuscrits, résume ainsi la partie inédite du *Journal* : *la candeur dans l'obscénité.*

Samedi 29 août. — Le *Journal littéraire* (M. Fernand Divoire), commentant ce mot de M. Couderc, juge que *la candeur dans l'obscénité* a évidemment un certain charme, mais que ça doit être monotone...

Le Paris-Times observe que la « vérité désagréable », promise par Goncourt, n'est peut-être que désagréable, sans être le moins du monde véritable.

Vendredi 4 septembre. — M. de Monzie annonce à M. Henri Simoni, de *l'Œuvre*, que le *Journal des Goncourt* a été communiqué à trois jurisconsultes, M. le doyen de la Faculté de Droit Barthélemy, MM. les bâtonniers Albert Salles et Fourcade. « J'attends leur rapport pour prendre une décision », dit le ministre. — L. DX.

A propos du palimpseste de Tarragone. — M. E. S. Buchanan nous adresse la lettre suivante, en réponse au passage de l'article de M. Guignebert le concernant, dans le *Mercure* du 1er août :

Madrid, 16 août 1925.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,

Je lis dans le numéro du 1er août dernier de votre si estimable Revue l'article de votre rédacteur chargé de la rubrique : *Histoire des Religions*, où il est question d'une « prétendue découverte du plus ancien texte des Evangiles dans un palimpseste espagnol de Tarragone » et où il est dit qu'« en supposant » que j'aie « réellement, positivement *lu* » le texte dont quelques extraits ont été donnés ici, « il n'y a aucune raison de croire ce texte plus ancien que nos canoniques ; il y a même toutes les raisons de croire le contraire ».

Et M. Guignebert conclut en déclarant que tant que le texte du palimpseste n'aura pas été « publié avec toutes les garanties que la critique est en droit de réclamer », il ne se trouvera, sans doute, « pas un seul exégète qui n'approuve la réserve de Mgr Batiffol et n'en partage les appréhensions ».

En venant ainsi, sans aucun argument nouveau, à la rescousse de qui n'a voulu voir en moi qu'un fou, à moins qu'un simple imposteur, le professeur en Sorbonne ne s'est pas départi de la posture équivoque qui lui est coutumière en matière de critique religieuse et que les lecteurs compétents de ses articles de *L'Impartial Français* n'en sont plus à qualifier. M. Guignebert paie, ici, d'audace, comme en tant d'autres circonstances, en s'erigeant en juge d'une question où il ne possède qu'une autorité empruntée. Quand il aura, comme moi, consacré 20 ans de sa vie à rechercher les primitives versions des textes évangéliques et qu'il aura publié, de ceux-ci, les éditions critiques que j'en ai publiées, je lui reconnaîtrai, alors, le droit de fulminer un arrêt dont je dénie, dans les circonstances présentes, la valeur scientifique. M. Guignebert,

en s'érigeant en défenseur de Mgr Batiffol, ne fait pas acte de savant, pas plus que ne l'avait fait l'aumônier du Collège Sainte-Barbe lorsqu'il déclarait n'être que le produit d'une imagination maladive ce patient déchiffrement, — verset par verset, chapitre par chapitre, — d'un texte sur lequel j'avais passé tant de mois de recherches et d'efforts et qui serait *depuis longtemps* édité critiquement, si, par l'intrigue combinée de MM. Sanders, Hills et Elias Loew, je n'avais, en 1918, été victime de cette odieuse et sournoise cabale où, malheureusement, périrent les matériaux qui m'avaient coûté un si rude travail... Tout cela ayant été exposé, en résumé, dans le *Mercure*, je n'ai pas, aussi bien, à y revenir et il est pour le moins étrange que M. Guignebert n'en veuille tenir aucun compte.

Evidemment, le jugement final sur le caractère du palimpseste de Tarragone ne pourra être porté que lorsque le texte en aura été rendu accessible sous forme de volume. Mais pourquoi préjuger ainsi témérairement d'une édition qui viendra à son heure, je l'espère, malgré tant d'obstacles, dont ceux qui la firent avorter déjà une fois n'ont hélas ! pas épuisé la multiple variété ? Mon passé n'existe-t-il pas, comme garantie de cette œuvre à venir ? Parce que Mgr Batiffol en a, de ce passé, parlé à l'étourdie, doit-il être effacé d'un trait de plume ? *Nemo repente turpissimus fit.* Celui que l'évêque de Salisbury, le vénéré John Wordsworth, — l'éditeur de la Vulgate d'Oxford et l'un des plus compétents latinistes de son temps, — a guidé de 1896 à 1911, a encouragé de ses conseils et soutenu de sa constante amitié, n'est pas le charlatan avide de réclame, le faiseur sans vergogne qu'à la suite de l'aumônier de Sainte-Barbe et chanoine de Notre-Dame — dont la propre méthode critique fait l'objet de doutes sérieux, — jusque de la part d'une femme de lettres, petite-fille de Buloz, Mme Marie-Louise Pailleron — semble croire le professeur en Sorbonne. Ce que j'ai publié déjà, il faudrait, en bonne honnêteté, l'avoir lu, avant de passer condamnation sur ma façon de travailler, et même m'accuser de ne pas savoir le latin... A Oxford, où je viens de séjourner, j'ai vu les personnalités les plus compétentes. *Stick to your position,* m'a dit le juge le mieux à même d'apprécier ma tâche. Ici, à Madrid, le professeur Millares Carlo — dont un travail, montrant l'indigence critique de Loew, va paraître dans la *Revista de Filologia Española* — me promet de dédier à la question du palimpseste, par moi découvert et déchiffré, une étude objective et compétente. Ces encouragements me font oublier les anathèmes de littérateurs-exégètes qui, tel certain rédacteur d'un autre *Impartial* — *El Imparcial*, de Madrid, — confessent par trop ingénument que, « si on leur demandait leur avis, ils exposeraient, sans même ouvrir le manuscrit de Tarragone, un avis contraire (1) ». M. Guignebert rejoint M. Luis Astrana Marin dans cette position, éminemment critique... Je l'y laisse sans déplaisir.

Daignez, Monsieur le Directeur, agréer l'hommage de ma considération la plus distinguée.

E. S. BUCHANAN.

(1) *Los « Lunes » de « El Imparcial »*, Madrid, 21 juin 1925 : *El hallazgo del texto más antiguo de los Evangelios en un palimpsesto de Tarragona* par Luis Astrana Marin. L'auteur, qui est critique *littéraire* du journal conservateur, raisonne exactement comme Mgr Batiffol, et avec les mêmes partis pris, où réapparaît le défenseur de l'Eglise catholique qu'il est resté, bien que séminariste défroqué.

§

Samain fonctionnaire.

19 août 1925.

Mon cher Vallette,

Dans le *Mercure* du 15 août, Léon Bocquet donne un papier intéressant sur *Samain fonctionnaire*.

Il n'est rien de négligeable dans la courte vie de notre ami. Or Bocquet dit : « Riotor avait imprimé de lui, dès 1883, dans une petite feuille *Le Réveil*... »

En effet, c'est bien dans *Le Réveil* en 1883 que je publiai pour la première fois Albert Samain, ce qui lui causa — ai-je écrit — une immense joie.

Mais *Le Réveil* « petite feuille », je ne saurais accepter cette classification. Ce journal, fondé en 1871 par Valentin Simond et d'illustres écrivains, est le seul GRAND QUOTIDIEN littéraire jusqu'en 1880, où il est en partie supplanté par *Gil-Blas* que fonde Charles Dumont dans une forme commerciale meilleure, et il cède place définitivement en 1884 à l'*Echo de Paris*, avec Aurélien Scholl, rédacteur en chef.

En 1883, quand j'y publiai les vers de Samain, *Le Réveil*, grand quotidien, comptait encore comme rédacteurs permanents, où je les connus, Jules Vallès, Emile Zola, Léon Cladel, Alph. Daudet, Hector France, Lissagaray, Aurélien Scholl, Paul Alexis, Edmond Lepelletier, René Maizeroy, Henry Bauer, j'en passe. Parmi les « jeunes », Emile Goudeau, Félicien Champsaur, Paul Roinard, G. d'Esparbès, Fernand Xau, qui devait fonder *Le Journal*. Je vois encore Abel Hermant apporter son premier roman avec une recommandation d'Alph. Daudet. Léon Bloy me demanda s'il était possible d'y « placer quelque chose », mais à ce moment on l'accepta au *Figaro*, où dès le premier article, *L'épée dans la boue*, il se fit remercier. C'était une démolition du *Colonel Ramollot*, livre qui eut un succès prodigieux. L'auteur, Charles Leroy, quoique estropié, lui envoya des témoins. Bloy refusa de se battre. On connaît la suite...

La publication des *Dompteuses* dans *Le Réveil* fut vraiment une date dans la vie d'Albert Samain, parce qu'elle fut sa première satisfaction littéraire.

Cordialement vôtre.

LÉON RIOTOR.

Sur une définition de la paix. — Il me semble, sauf avis contraire, que M. A. B. Houghton, dans le discours qu'il a prononcé au *Pilgrim's Club* à Londres, n'a pas offert la phrase, déjà devenue célèbre, *Peace is an adventure in faith*, comme une définition de la paix. Tout d'abord, même pour un Anglais, la phrase, prise isolément, n'est pas bien claire, et, pour en comprendre bien le sens exact, il faut lire ce

qui la précède dans ledit discours. Ayant fait cela (voir *The Times* du 5 mai dernier), je crois être à même — et je l'avoue franchement, je ne l'étais pas auparavant — sinon d'en donner une traduction acceptable à tous, au moins d'expliquer ce que M. Houghton a voulu dire par la phrase en question. Il faut convenir que M. Houghton a visé une paix particulière, celle qui est encore à faire, d'une façon permanente veux-je dire, la paix de l'Europe. De même la foi n'est pas la Foi en général, mais la bonne foi des ci-devant belligérants, de ceux qui s'y intéressent. Voilà le terrain un peu préparé pour la traduction, et je viens offrir aux lecteurs du *Mercure* la phrase suivante : « Pour avoir la paix, il faut s'y aventurer de bonne foi. » Si je n'ai pas réussi à bien rendre la phrase anglaise en français, que messieurs les assas... — pardon, traducteurs commen... — finissent !

Dans le cas où les quelques phrases qui précèdent immédiatement la phrase fameuse intéresseraient les lecteurs du *Mercure*, les voici :

...they (the American people) fervently pray, that a peace may soon be reached — not a peace of mere contrivance and arrangement based primarily on force, for that would merely be the prelude to another war, but a peace which contains elements of permanency — a peace which will deserve and receive the moral support of mankind because it is just (applause). And they believe that such a peace can come in only one way. It must be based upon the assumption of good faith by all who participate in it. That assumption may be larger or it may be smaller, but in proportion as men seek to eliminate it altogeher their work will be in vain. For now, as always, peace can only come as the result of mutual and hopeful endeavour (1). Peace is an adventure in faith.

E. LATHAM.

§

Les Palais du Kaiser. — Pendant que Guillaume II joue, à Doorn, au bon papa, père de la Patrie, que deviennent les 20 et quelques palais qu'en Prusse seulement possédait l'impérial cabotin ? Nous nous sommes livré à une enquête et en voici les résultats principaux. — En décembre 1918, le palais de Celle — résidence de famille de la dynastie hanovrienne, dont parle Thackeray dans *Four Georges* — était un camp de prisonniers. Les palais de Berlin, Königsberg et Kiel étaient

(1) ... il (le peuple américain) désire ardemment qu'une paix puisse arriver bientôt — non pas une paix qui soit simplement une paix fourrée ou ménagée, basée foncièrement sur la force, car elle ne serait que le prélude à une autre guerre, mais une paix qui contienne des éléments de permanence — une paix qui méritera et recevra l'adhésion morale de la race humaine, parce qu'elle est juste (*applaudissements*). Et il croit qu'une telle paix ne peut arriver que d'une seule manière. Elle doit reposer sur la présomption de la bonne foi de tous ceux qui y participent. Cette présomption peut être plus ou moins grande, mais pour autant que les hommes cherchent à l'éliminer entièrement leur besogne sera vaine. Car maintenant, comme toujours, la paix ne peut arriver que comme le résultat des efforts mutuels et en se confiant dans l'avenir.

occupés par les marins révoltés. Le palais de Breslau abritait des troupes retour du front. Le palais de Wiesbaden servait de quartier général aux troupes françaises d'occupation et celui de Brühl, près Cologne, au quartier général des troupes canadiennes. Wilhelmshöhe, la résidence favorite de Guillaume à Cassel, abritait le quartier général allemand, dont les troupes étaient casernées au palais de Homburg.

Il semble qu'à l'exception de Charlottenburg, aucun des palais royaux n'ait été converti en hôpital militaire. Celui de Coblence faillit être réquisitionné par l'armée d'occupation et ne fut épargné que par le fait que le Gouvernement du district s'y installa à la hâte. Quand les révolutionnaires se furent emparés de Cassel, ils y installèrent quatre familles au palais — exemple unique dans toute cette période de troubles. Le Gouvernement prussien, dans l'impuissance, se borna à recommander de respecter les édifices et il vit cet appel au bon sens toujours suivi.

Le mobilier a en général été sauvé. A Königsberg, résidence historique de la Reine Louise, tout est demeuré en état et le palais sert à des expositions. Il en est de même pour Sans-Souci et le Nouveau Palais à Potsdam. La plupart des palais d'ailleurs sont devenus des Galeries d'art ou des Musées — ainsi le palais du Kronprinz, *Unter den Linden*, à Berlin. On sait que le fils aîné de Guillaume a conservé officiellement ce titre de Kronprinz. Son dernier ouvrage — mais il n'a pas plus été écrit par cet incapable que le précédent, les *Erinnerungen*, qui émanent de l'écrivain juif Karl Rosner, dont on a mis en français le tendancieux *Koenig* en 1923 — relatif à la question des dettes de guerre, est signé : *Kronprinz Wilhelm*, au lieu de la seule signature légale, qui serait : *Friedrich Wilhelm Hohenzollern-Oels*.

Il est bon d'ajouter que nul, en Allemagne, ne cache son espoir de voir prochainement les 20 et quelques palais — que l'on conserve soigneusement — se rouvrir pour abriter des hôtes de choix, dont il n'est pas besoin de dire le nom. Les procès que le Kaiser plaide et gagne actuellement contre l'Etat prussien ne mettront plus longtemps à les lui faire restituer. — C. P.

§

Générosités de millionnaires américains. — La munificence des multimillionnaires nord-américains est devenue légendaire. Il n'y a pas longtemps que deux seulement d'entre eux consacraient, le même jour, 52.500.000 dollars pour des fins d'intérêt public. L'un d'eux, Mr George Eastman, fabricant des appareils photographiques Kodak, a — d'après la *Review of Reviews* — fourni de ce geste l'explication suivante :

Si un homme a de la fortune, il doit faire un choix, car l'argent s'amoncelle. Il peut l'empiler en tas et le laisser à d'autres qui, après sa mort, l'administre-

ront. Il peut aussi le mettre en action et s'amuser pendant qu'il est en vie. Moi, je préfère le mettre en action en l'adaptant aux besoins de l'humanité.

D'autre part, voici, d'après le *Literary Digest* de New-York, une liste de dons récents — il ne s'agit guère que des dix dernières années — faits à la communauté par de riches Américains (les sommes sont en dollars) :

John D. Rockefeller (1)	575.000.000
Cleveland Foundation (*divers*)	350.000.000
Henry C. Frick	85.000.000
Milton S. Hersbey	60.000.000
George Eastman	58.000.000
James B. Duke	41.500.000
Mrs Russell Sage	40.000.000
Henry Phipps	31.500.000
Benjamin Altman	30.000.000
John Stuart Kennedy	30.000.000
John W. Sterling	20.000.000
Edmund C. Converse	20.000.000
J. R. De Lamar	16.500.000
Mrs Stephen W. Harkness	16.000.000
Augustus D. Juilliard	15.000 000
Henry E. Huntington	15.000.000
George F. Baker	12.000.000
J. P. Morgan	10.000.000
Mrs Elizabeth Milbank Anderson	10.000.000
Wm. J. et C. H. Mayo	8.000.000
Pierre S. et T. Coleman du Pont	8.000.000
J. Ogden Armour	6.000.000
George R. White	5.000.000
W. A. Wiebolt	4.500.000
August Heckscher	4.000.000
John Jacob Astor	4.000.000
Sotta Crabtree	4.000.000

Somme toute, un joli denier que ces dollars qui, réunis, font un total de 1 milliard 629.000.000. Laissons ce que cela donne en tenant

(1) C'est le plus fameux et aussi le plus âgé des milliardaires américains. Il a actuellement 85 ans. J'ai connu, en 1913, à Nîmes un membre de la branche restée française de sa famille, M. de Roquefeuille, qui, tombé dans le dénuement et dans la plus extrême vieillesse, me fit rédiger, en anglais, à l'adresse du riche cousin yankee, de l'Asile des Petites Sœurs des Pauvres où, après une carrière agitée, il avait dû chercher un abri, une longue supplique très documentée, qui resta sans réponse, bien que remise, à New-York, directement à l'intéressé par un ami du rabbin de Nîmes, qui s'y était alors rendu.

compte du change ! Et souvenons-nous aussi de ce qu'observe une feuille allemande trop peu connue : *Das andere Deutschland* — publiée à Hagen, en Westphalie et à Berlin — au supplément de son n° 28 (V^e^ année, 11 juillet 1925), à l'article : *Wisst ihr das?* que si, avant la guerre, les Etats-Unis étaient le plus grand débiteur de l'Europe, aujourd'hui cette même Europe leur doit la bagatelle de 29 milliards de marks-or, en chiffres ronds ! Et cet organe des pacifistes d'outre-Rhin ajoute : *Und da wundert man sich, dass die Welt auf dem Kopf steht !* (Et l'on s'étonne que le monde soit sens dessus dessous !) — C. P.

La brouette de Pascal.

Paris, le 31 août.

Décidément, c'est à croire qu'après tant d'autres — Homère, Shakespeare, Jésus-Christ, Jeanne d'Arc, Guillaume Tell, Molière, — Pascal n'a jamais existé.

Remy de Gourmont nous a démontré, il y a quelques années, l'inanité de la légende, qui a longtemps passé pour parole d'Evangile, représentant le jeune Blaise, à l'âge le plus tendre, en train de reconstituer sur un plancher, au grand ébahissement de son père, les trente-deux première propositions d'Euclide.

D'autre part, il y a longtemps qu'on a constaté — ou du moins, je suppose qu'on a dû le constater — que les deux plus célèbres paroles de l'auteur (?) des *Pensées* : « Dieu, sphère infinie, dont la circonférence est partout, le centre nulle part », et « un fleuve est un chemin qui marche » se trouvent toutes deux dans le Ve livre de *Pantagruel* (qui, comme vous le savez, *n'est même pas* de Rabelais).

Je pourrais vous faire remarquer aussi que le fameux « Vérité en deçà, erreur au delà » n'est pas autre chose que le sujet d'une satire de Mathurin Régnier, qui peut se résumer en ces deux vers :

S'unir charnellement avec sa parenté,
En France, c'est inceste, en Perse, charité.

Voici maintenant que nous apprenons, par le canal de votre intéressante rubrique, que Pascal n'a pas même inventé la brouette !

De grâce, ne nous enlevez pas toutes nos illusions, et laissez-nous au moins croire encore qu'il reste l'ancêtre de M. Mariage, le sympapathique (?) administrateur de la compagnie des transports en commun de la région parisienne. P.-P. PLAN.

§

Se marier en bouc.

Guéret, 27 août 1925.

Dans les campagnes de la Marche, lorsque le jeune époux va s'installer chez les parents de sa femme, on dit de lui : *Il va gendre* ; en

patois : *o ve gendre* (ou *djindre*). Les nouveaux mariés travaillent comme des domestiques, et ils sont salariés par les parents jusqu'au jour où ils prendront la direction de la maison à leur tour. Lorsque c'est la jeune femme qui va vivre avec les parents de son mari, on dit : *la ve norre* (*elle va bru*).

Veuillez accueillir, Monsieur, etc. HERCOURT.

M. Antoine Chollier nous écrit d'autre part :

L'expression *se marier en gindre* ou *en gendre* ou en *gendrillon*, *venir en gendre* ou *comme gendre* est usitée dans toute la région de La Mure et de la Matésine, en Dauphiné. Elle implique une idée de pitié pour celui qui vient dans la maison de la fille, car il sera traité comme le dernier des valets. On le prend comme une bête de somme. Et il me semble que c'est dans ce sens qu'il faut chercher l'explication des autres expressions, plutôt qu'avec une idée sexuelle.

Pourtant on ne saurait expliquer ainsi le mariage en *loup* ou en *cul de loup*. M. Chollier a d'ailleurs posé la question aux lecteurs du *Petit Dauphinois* où il rédige une chronique sous le pseudonyme de Travers de Mautravers. Visiblement, *gendrillon* est un péjoratif de *gendre*.

§

Les Quarante devant la Licorne. — L'Académie Française chargée de donner, dans son *Dictionnaire*, une définition de la Licorne, commença par affirmer la réalité de cet animal « qui naist dans la Haute-Ethiopie », précisent les éditions de 1694, 1728, 1740, 1762.

Un peu moins affirmative vers la fin du XVIIIe siècle, en 1798, elle se référait à « quelques relations » pour maintenir cette définition.

A partir de 1835, date de la sixième édition, le doute était nettement exprimé. On lisait en effet :

LICORNE. — *s. f. Quadrupède qui, selon quelques relations, aurait une corne au milieu du front, et du reste serait assez semblable à un petit cheval. Suivant l'opinion la plus généralement admise aujourd'hui, la licorne est un animal fabuleux.*

Nous avions donné ici même (*Mercure de France*, 1er janvier, 1er février, 1er août et 1er septembre 1923) ces différentes définitions en notant que celle qui est rapportée ci-dessus fut conservée, sans changement, jusques et y compris la dernière édition, qui est de 1878.

Les Quarante de 1925, eux, ont une opinion bien arrêtée pour ce qui est de l'existence de la Licorne : ils savent qu'il s'agit d'un animal légendaire et ils le proclament hautement, ils le proclament dans la définition toute récente que voici, destinée à remplacer, dans l'édition actuellement en préparation, la définition de 1875 :

LICORNE. — *s. f. Quadrupède fabuleux portant une corne au milieu du*

front et dont il est souvent question dans les Bestiaires et les légendes du moyen âge.

Voilà qui est réglé. La licorne est un animal fabuleux, l'Académie Française l'affirme après deux cent trente et un ans d'hésitation ; le *Mercure de France* enregistre avec satisfaction ce changement, auquel il n'est peut-être pas tout à fait étranger. — L. DX.

§

La statue de Brillat-Savarin.

> Et voici que dans quelques mois tombe le centième anniversaire de la mort de Brillat-Savarin. Alors, ne conviendrait-il pas de reparler, dès maintenant, du monument de Belley ?
>
> *Mercure de France*, 1-VIII-25.

Nous pouvons voir au chronomètre
Qu'autour de nous pousse le Temps
Que Savarin a cessé d'être
Il y aura bientôt cent ans.

Au banquet, fortuné convive,
Il s'assit un jour et mourut.
Et sur sa tombe nul n'arrive
A verser un pleur. Qui l'eût cru ?

Nous avons fait des effigies
A toutes sortes de monsieurs,
De l'Inspecteur de la Régie
A l'Empereur ambitieux.

Des musiciens d'aucun génie,
Des poètes de quatre sols
Ont reçu leur physionomie
Dans un square, à six pieds du sol.

Le moindre chanoine herboriste,
Le plus infime Radical,
Le plus maigre Socialiste
Sont perchés sur un piédestal.

Pédagogues et militaires,
Les rois (Auguste, Henri, Louis)
S'érigent emmi nos parterres
Avec des harnais inouïs.

Sitôt qu'à l'urne elle est élue,
Toute municipalité
Fait vœu de planter la statue
De quelque enfant de la cité.

Or, voyez. Pas une commune,
Paris non plus que Saint-Glingin,

N'a réservé telle fortune
A ce bon Brillat-Savarin.

Pourtant, jusqu'au dernier village
Devrait échoir cet honneur-là,
Chez nous, à deux seuls personnages :
Marianne et Savarin-Brillat.

N'avons-nous pas d'aïeux robustes
Hérité ces deux biens vantés
(Lesquels rendent mon projet juste) :
Bonne table et la Liberté ?

Un Comité se forma. Nombre
Et qualité. Puis tout se tut.
Puis doucement se refit l'ombre
Sur la statue et les statuts.

Un orateur ? On le discute.
Un poète ? L'on fait des parts.
Un général ? Cause à dispute.
Un peintre ? On peut n'aimer son art.

Mais, dieux bons, aux choses de gueule
Sont en France d'accord certain
Le libertin et le bégueule,
Le païen et le sacristain.

C'est pourquoi je ne comprends diantre
Pas cet oubli de Savarin.
Quoi, nous reste-t-il plus un brin
De reconnaissance du ventre ?

ALBERT TROUCHET.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXXII

—

CLXXXII No 652. — 15 AOUT

CLXXXII No 653. — 1er SEPTEMBRE

CLXXXII N° 654. — 15 SEPTEMBRE

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Le nouveau service rapide quotidien NICE-CHAMONIX DIRECT par autocars P.-L.-M. permet aux voyageurs de se rendre en 2 jours et demi de Nice à Chamonix ou *vice-versa*.

L'itinéraire emprunte la fameuse Route des Alpes et franchit les plus hauts cols d'Europe : Col d'Allos (2.250 m.), Col de Vars (2.115 m.), Col d'Izoard (2.388 m.), Col du Lautaret (2.108 m.), Col du Galibier (2.658 m.).

Ce service permet au voyageur de parcourir, dans le minimum de temps, toute la magnifique chaîne des Alpes françaises.

Le départ de Nice a lieu l'après-midi, après l'arrivée des trains venant de Paris. Dans l'autre sens, l'arrivée à Nice a lieu à midi, avant le départ des trains pour Paris.

Le coucher aux deux étapes intermédiaires a lieu à Beauvezre, où des chambres sont réservées pour les voyageurs des cars, et à Briançon, où le Terminus de la Cie P.-L.-M. a été entièrement modernisé.

De Grenoble à Turin en Autocar

Parmi les Services annexes qui se rattachent aux Services Automobiles de la Route des Alpes et du Jura et qui ont été créés cet été, il convient de signaler le Service Grenoble-Briançon-Turin.

Ce Service, qui n'avait pu être mis en marche jusqu'ici par l'itinéraire Briançon-Mont Genèvre-Col de Sestrières-Fenestrelle-Pignerol, fonctionnera tous les jours, du 1er août au 15 septembre, en empruntant l'itinéraire Grenoble-Lautaret-Briançon-Clavières-Oulx-Suse.

Billet simple, prix : 120 francs ; billet aller et retour, prix : 210 fr.

BULLETIN FINANCIER

Durant les négociations de Londres, notre place s'est montrée constamment ferme, et il en fut de même lorsqu'on connut les concessions obtenues par notre ministre des Finances, qui font augurer de façon encourageante les discussions à venir de Washington.

Nos rentes, à l'exception du 3 o/o perpétuel qui perd un point et demi, esquissent quelques progrès. Les fonds russes poursuivent leur mouvement en avant et gagnent encore quelques fractions. Les fonds mexicains ont eu quelques demandes, notamment en Bons Huerta 1913 ; les emprunts ottomans sont plus calmes.

En raison de la grève des banques et afin de permettre aux cultivateurs de souscrire après les moissons, la date de clôture de la souscription à l'emprunt à garantie de change a été reculée et portée au 30 septembre. Nos grands établissements de crédit sont résistants avec des affaires peu nombreuses : Crédit Lyonnais, 1490 ; Crédit Foncier, 1288 ; Comptoir d'Escompte, 890. Parmi les Sociétés étrangères, la Banque Nationale du Mexique se redresse à 640, la Banque ottomane vaut 940, le Crédit français égyptien est en nouvelle avance à 3320.

Nos chemins de fer demeurent calmes avec une tendance à la lourdeur. Echanges limités en actions de Transports en commun : Voitures à Paris, 745 ; Métropolitain, 426. En valeurs d'électricité, orientation satisfaisante des Constructions électriques de France, de la Nantaise d'Electricité, de Jeumont. Par contre, la Compagnie générale d'électricité s'est alourdie à 1455.

Malgré la tenue indécise du métal à Londres, les cuprifères ont une tenue franchement favorable : Rio, 4598 ; Boléo, 430 ; Montecatini, 223. Dans le compartiment métallurgique, c'est encore l'indécision qui prévaut : Aciéries de la Marine, 590 ; Micheville, 680 ; et dans celui des charbonnages, il serait difficile de discerner une tendance : Lens, 354 ; Béthune, 3670 ; Carmaux, 1205. Les valeurs de produits chimiques évoluent sans grands changements ; mentionnons toutefois l'avance de la Norvégienne de l'Azote, pour laquelle il se confirme que le dividende sera augmenté. Nitratières et phosphatières délaissées. Parmi les valeurs diverses, l'action Peugeot passe de 540 à 595 ; Poliet et Chausson se maintient aisément au dessus de 1300 l'action, la part cotant 9025. Les valeurs d'alimentation sont généralement fermes, ainsi que celles de grands magasins : Printemps ordinaires, 438 ; Magasins Modernes, 211.

Au marché en Banque, ce sont les caoutchoutières qui ont enregistré un vif regain d'activité ; Padang est ferme à 829 ; les Terres Rouges s'adjugent encore une avance de 50 francs à 610. Valeurs de pétrole plus discutées, principalement les roumaines : Stéana lourde à 304. Les Mines d'or sud-africaines sont demandées pour compte de Londres et les Territoriales ont surtout donné lieu à d'assez nombreuses transactions : Mozambique, 86,75 ; Chartered, 166,50.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.